

Doug
Allyn

Juke-box Cadillac



RIVAGES/THRILLER

Juke-box Cadillac

OceanofPDF.com

Doug Allyn

Juke-box Cadillac

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Duvigneau

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/Thriller

OceanofPDF.com

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

Titre original : *Jukebox Cadillac*

© 2010, Doug Allyn

© 2010, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française

106, boulevard Saint-Germain - 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-2143-8

OceanofPDF.com

« ...des femmes tendres et fortes, des hommes ardents venus du Canada, du Texas, de Californie et de New York, de l'Ohio, du Missouri et de l'Illinois... Tous fils et arrière-petits-enfants d'Éthiopie... Peut-on imaginer plus bel endroit qu'Idlewild ? »

W. E. B. Du Bois
in Ronald J. Stephens,
Idlewild, the Black Eden of Michigan

OceanofPDF.com

*« Mojo come up from Mobile, in a
Jukebox Cadillac*

*Got Lebanese boll, a fat flash roll,
and a big leg woman in back,*

*Got a slim Jim Sticker and a gun in
each hand,*

*Best not mess with no Mojo man... ah
hmmm...[1](#) »*

extrait de *Jukebox Cadillac Blues*

Copyright L. Brown/T. DeMeo, Black Kat Music, 1963

All rights reserved

OceanofPDF.com

1

Idlewild, Michigan

3 juillet 1963

La Ford Fairlane 1958 vert acidulé mordait sur le bas-côté et partait en zigzag comme un soûlard pris dans une tempête. Tommy essayait de maintenir ses distances, mais ce n'était pas facile. Minuit, presque, et dans l'artère principale d'Idlewild s'écoulait toujours une rivière de phares, la tournée des boîtes et des magasins de spiritueux de Lake Drive, pour voir et être vu. Et tout le monde matait Tommy et Moishe. Les seuls visages blancs.

Les voitures étaient surtout des modèles récents, de 1955 à 1963 pour les flambant neuves. Ailerons plongeants, carrosseries repeintes en deux ou trois tons et finement lustrées. Personnalisées avec calandres à feuilles d'or, bandes blanches sur les pneus et roues de secours montées sur le coffre, tout ça fourni par J.-C. Whitney, le plus gros concessionnaire du coin. Des juke-box sur roues.

La musique s'élevait des radios par les vitres baissées. Bo Diddley chantait à pleins poumons avec les Shirelles et Jackie Wilson. Les stations rivalisaient pour emplir la douce nuit de juillet, CKLW contre WOWO Cincinnati.

Et l'autre imbécile, devant, qui conduisait comme un mec bourré en ralentissant sans raison avant d'accélérer brusquement. Tommy se pencha pour monter le son... Les feux arrière de la Fairlane virèrent au rouge cerise.

Merde ! Il écrasa la pédale du frein et donna un coup de volant vers la droite. Sa Lincoln se mit en travers de la route, portière côté conducteur à quelques centimètres du pare-chocs de la Fairlane.

« Connard ! » cria-t-il par la fenêtre en appuyant lourdement sur l'avertisseur.

Le conducteur, un Noir à l'œil vitreux coiffé d'un borsalino turquoise, le salua en levant sa bouteille de bière. Il enchaîna avec un doigt d'honneur et démarra pied au plancher. Mort de rire, moteur à fond, pendant que la Lincoln recevait une volée de gravillons.

Tommy fit rouler son volant, mit les gaz en force et redressa la Lincoln dans un crissement de pneus.

« Hé, ho ! aboya Moishe. Tee ! Qu'est-ce que tu fous ?

— Je vais le rattraper, ce gros con, et lui botter le cul.

— Sûrement pas. Il a un coup dans l'aile. La moitié des Ubangis d'Idlewild ne dessoûlent pas avant le premier septembre. Du calme, petit. Ralentis. C'est pas une hot rod, ma bagnole. »

Ça, non. La Lincoln Première 58 de Moishe, grosse berline à quatre portes plates, tenait plutôt du wagon à bestiaux. Achetée d'occase à un croque-mort. Noire et brillante comme un cercueil tout neuf.

Avec un moteur V8 de 430 pouces cubes, pourtant. Une puissance augmentée, le plus gros moulin jamais produit par l'Amérique. Assez rapide pour courser une saleté de Fairlane. Tommy gagnait déjà du terrain, les mains crispées sur le volant à s'en faire blanchir les articulations.

Moishe lui lança un coup d'œil. Sans parole... Pas la peine.

« OK, soupira Tommy en levant le pied de l'accélérateur. Putain, j'ai beau avoir habité dans le Sud, j'ai jamais vu autant de Nègres au mètre carré, je te jure.

— Idlewild, c'est leur Las Vegas. À part à Harlem, y a qu'ici qu'ils peuvent vraiment se lâcher. T'aurais dû voir pendant la guerre, quand j'étais associé avec ton vieux. Duke Ellington, Count Basie, Cab Calloway, ils ont tous joué ici. Les big bands, ça c'était de la musique. » A la radio, Little Eva chantait *The Loco-motion*. Moishe coupa le son. « Je déteste ces conneries. Deux junkies et une batterie, voilà ce que c'est.

— Moi, j'aime bien », marmonna Tommy. Mais il ne ralluma pas la radio. De toute façon, il préférerait le hard blues. Un son qu'il avait vraiment découvert en prison. Des Noirs qui chantaient la vie dure.

N'importe comment, il était inutile de discuter avec Moishe. Le bonhomme avait des goûts aussi carrés que sa bagnole.

Tommy avait entendu parler de Moishe Abrams durant toute son enfance. Un vieux caïd qui avait roulé sa bosse. Au temps du Gang pourpre², déjà, quand il faisait passer de l'alcool canadien par la Detroit River en roulant sur la glace, la nuit, tous phares éteints. De sacrées couilles, il devait avoir à l'époque. Et ça n'avait pas tellement changé.

« C'est là, sur ta gauche, indiqua Moishe. Le Regency Lounge. »

Tommy ralentit, vaguement mal à l'aise en découvrant une boîte de nuit aux dimensions impressionnantes, avec un parking plein à craquer de voitures haut de gamme. Impérial, Cadillac, grosses Packard et Studebaker Hawk de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Et même, bon sang, une Rolls Royce or métallisé garée près de la porte.

Une centaine de voitures, donc au moins deux cents personnes à l'intérieur. Contre lui et Moishe ? Le vieux était dingue ou quoi ?

« On fait comment ? demanda Tommy en feignant la désinvolture.

— Je ne fais rien, moi. Toi, tu entres, tu chopes Mojo, tu lui mets une raclée sur le parking. Je récupère les six mille qu'il me doit et on s'en va. Tranquille.

— Je ne l'ai jamais vu. Comment je vais le repérer là-dedans ?

— Il sera sur la scène. C'est le Nègre haut comme une tour, avec une guitare blanche. Maurice Walker, surnommé Mojo. Les autres blacks l'appellent Mojo, mais je lui donnerais du Mr. Walker, si j'étais toi. En général, il se balade avec un Smith 38 et un couteau.

— Je suis pas équipé, moi.

— Et alors ? Tu dis que t'as pas froid aux yeux, comme ton père ? Vasy, montre-moi. Sors Mojo de là et fais-lui cracher mon pognon. »

Tommy arrêta la grosse Lincoln près de la porte. Il serra rageusement le frein à main et descendit.

« Où tu vas ?

— Tu le veux, je te le ramène !

— Tu ne passeras même pas la porte, abruti. C'est un endroit classe ici, ils ont des videurs gros comme des immeubles. Je déconnais. »

Tommy attendit que Moishe s'extirpe de la Lincoln. Les deux hommes offraient un contraste en matière de styles. Tommy DeMeo, alias Tommy D. dans les milieux du ring. Vingt-deux ans à peine, jeune et brutal, au charme un peu rustre. Cheveux noirs et frisés, mâchoire carrée, stature efflanquée.

Malgré un air juvénile, il portait autour des sourcils les cicatrices laissées par ses multiples combats. Une profonde entaille dans la lèvre supérieure tordait son sourire. Coiffure banane, cheveux gominés sur les côtés, yeux bruns et avides. Tiré à quatre épingles à la manière d'un provincial, veste en peau de requin, pantalon moulant, bottines pointues de chez Flagg Brothers. Cravate fine et chemise en soie noire.

Moishe Abrams était taillé à la serpe, gris comme un bloc de ciment et deux fois plus dur. Traits grossiers, mains épaisses. Costume démodé à fines rayures grises et chapeau de feutre dans le style Sinatra. Il se croyait encore à la grande époque du swing.

En poussant la double porte du club, ils reçurent la musique comme un mur en plein visage. La grosse caisse martelait un rythme lancinant, la guitare blues geignait à la manière d'une femme qui a mal. C'était un son triste, doux et étrange qui donna la chair de poule à Tommy.

Un Noir en smoking officiait à l'accueil. Grand, mince, les cheveux apprêtés. Élégant. Derrière lui, Tommy aperçut une vaste salle avec des nappes blanches et des bougies pour éclairer les tables ; sur la piste de danse s'entassait une foule noire et colorée, les hommes en habit ou en costume, leurs femmes comme des oiseaux exotiques, dans des toilettes raffinées qui étincelaient contre leur peau sombre. Un orchestre jouait du blues, six musiciens sur scène derrière un chanteur noir de haute taille, en costume blanc, qui beuglait les paroles sur les accords plaintifs d'une guitare blanche.

« Bienvenue au Regency, messieurs, dit le Smoking. Il n'y a plus de table libre, mais si vous désirez prendre place au bar...

— On n'est pas là pour s'amuser, grogna Moishe. On vient voir ton chanteur, Mo Walker.

— À quel sujet ?

— Une affaire. Qui ne te concerne pas. Ça ne regarde que lui et moi. Je ne t'ai pas déjà vu quelque part ?

— Je m'appelle Brown. Je suis de Detroit.

— Ça ne m'aide pas beaucoup. Appelle Walker. Dépêche-toi !

— C'est bientôt l'entracte, dit le Smoking en jetant un coup d'œil à sa montre. Il y a une porte de service à l'arrière. J'enverrai Mojo dès qu'il fera sa pause. Pas de grabuge, hein ? »

Moishe ne se donna pas la peine de répondre.

Tommy reprit le volant et accéléra devant une rangée de calandres aux chromes rutilants. Il avait encore le son du blues dans la tête. L'image de

ces femmes aux yeux noirs, excitantes, qui ondulaient sur la musique comme si dans tous les corps ne battait qu'un seul et même rythme.

« Stop ! » aboya Moishe. Tommy freina d'un coup sec. « C'est la voiture de Mojo.

— Où ça ?

— Dans la ruelle, derrière le club. L'Eldorado rouge. Il a sorti un disque il y a quelques années avec une chanson qui parle de sa bagnole. *Jukebox Cadillac*. Tu vois le gros "M" en or, sur la portière ? Ouais, c'est bien la sienne. T'es assez balaise pour la faire démarrer ? »

Tommy fronça les sourcils. Où était la logique ? « Tu veux sa caisse ? Pas de problème.

— Alors, vas-y. Je repars avec à Detroit, tu me suivras. Il faudra bien qu'il casque pour la récupérer. Magne-toi ! »

Tommy partit dans la ruelle. C'était une Eldorado Brougham 58. Customisée. Roues à rayons, jupes d'ailes, roue de secours extérieure.

On entendait davantage la musique ici, le rythme de la grosse caisse qui traversait les murs. Il reconnut l'air. *Sweet Little Angel*. B.B. King. Ça swinguait.

Tout en fredonnant, il se servit de l'anneau métallique de son porte-clés pour faire sauter la serrure de la portière côté conducteur. Ça allait bien avec le vol de voitures, cette musique. Il ouvrit la portière avant la deuxième reprise du thème.

Sous le volant, vite, passer la main derrière le panneau chromé pour dégager les fils. C'était quoi, déjà ? Le jaune avec le blanc ? Non. Avec le noir. Il ouvrit son couteau de poche, fendit la gaine pour mettre à nu le fil jaune. Avec la sueur qui lui coulait dans les yeux, impossible de distinguer le fil noir du bleu. Prendre le risque d'allumer, rien qu'une seconde... Ouaouh ! Intérieur blanc sur blanc, aussi propre qu'un modèle d'exposition. Le bluesman les bichonnait, ses joujoux. Il repéra le fil noir et le dénuda.

Le juke-box passait une autre chanson. *Come to Me*, de Marv Johnson. Un gars de Detroit, celui-là, et une mélodie formidable pour baiser. Ce qui serait facile, dans une bagnole pareille. Tommy détourna les yeux et mit les fils en contact. Étincelles ! Le moteur tourna un moment, puis toussa... Et cala.

Merde ! Deux carbus. De quoi développer 320 chevaux-vapeur, mais au niveau démarrage, ça compliquait un peu les choses. Il appuya deux fois sur les gaz et remit les fils en contact. Le moteur partit en vrombissant, puis se stabilisa et continua à ronronner. Il entortilla les fils pour les maintenir, s'installa au volant et donna un coup d'accélérateur pour prévenir Moishe qu'il avait réussi.

Come to Me... Quelque chose à propos de cette chanson le mettait mal à l'aise. Elle figurait toujours au hit-parade quand Johnson avait trouvé la mort dans un accident de voiture sur une route de l'Arkansas... merde !

Si on entendait le juke-box, ça voulait dire que le groupe faisait déjà sa pause. Au moment où il allait attraper le levier de vitesse, la portière s'ouvrit et un poing s'écrasa contre sa mâchoire. Le monde clignota, se ralluma. On le sortait de la voiture... Il se retrouva jeté contre la carrosserie.

Il secoua un peu la tête pour essayer de reprendre ses esprits. Un Noir colossal le dominait de toute sa hauteur. Une sale brute, en costume blanc, qui reculait déjà pour lui en balancer un autre.

Réflexe de taulard. Tommy se baissa et le puissant uppercut lui rasa l'oreille. Il contra par deux crochets appuyés dans le ventre de son adversaire, puis par un cross du droit qui manqua de peu sa gorge et le percuta à l'épaule. Mojo Walker accusa le choc en grognant et fit un pas en arrière. Mais un pas seulement.

« Enculé ! Tu me piques ma caisse ? T'es mort, mon pote ! »

C'était un géant, ce mec-là. Un mètre quatre-vingt-quinze, au moins, une masse de cheveux dressés au-dessus d'un vaste front, une mâchoire de bouledogue. Des épaules larges, une moustache effilée à la Little Richard.

Une tête et cinquante kilos de plus que Tommy. Endurci sur le terrain. Des jambons à la place des poings. Saloperie !

Courbant les épaules, en garde ramassée, Tommy porta plusieurs coups pour maintenir Mojo à distance et remonter vers l'avant de la Cadillac. S'il pouvait seulement s'écarter de la voiture, reprendre un peu d'air...

En face, le gros enregistra sa position et se fendit d'un large sourire. Dents blanches sur peau sombre. Il eut un geste éclair du poignet, et une lame surgit de sa paume comme dans un tour de passe-passe. Une rallonge de vingt-deux centimètres à double tranchant, le genre qui sert à égorger les cochons de l'Arkansas. Putain !

« Tu dances, blanc-bec ? Allez, montre un peu comment tu bouges. »

Tommy avait son cran d'arrêt dans la poche. Autant aller le chercher sur la lune... Il serait saigné avant de pouvoir le sortir. Dans le milieu des pros de la lame, Mojo figurait en tête de liste. Ou pas loin derrière.

Mojo fit aller et venir le couteau dans ses mains, allumant des éclairs d'orage tandis qu'il singeait la danse de Tommy sur un ring imaginaire. Attaque au visage... Tommy recula contre la Cadillac. Le coup suivant lui entailla l'avant-bras, l'os raclé tout du long par la pointe de l'acier.

Des phares jaillirent à l'entrée de la ruelle. Tommy et Mojo, pris dans le faisceau. Ébloui, le Noir plissa les yeux et les protégea de sa main libre. Mais la lame qui immobilisait Tommy contre la voiture ne bougea pas d'un centimètre.

« Monsieur Walker. Comment va ? » Moishe apparut en pleine lumière. Tel qu'il était : un casseur vieillissant, nez et phalanges éclatés. Avec un .45 de l'armée qu'il tenait bras le long du corps, canon pointé vers le bas. Mais bien en main.

« Moishe, putain ! Il est à toi, ce morveux ?

— Ouais. Son père travaillait pour moi dans le temps. C'est encore un jeunot, mais il a de la ressource. Si tu lui mets les tripes à l'air, faudra payer

les points de suture. Vire-moi ce couteau.

— OK, c'est bon. » Encore un tour de magie, et la lame disparut dans la manche de Mojo aussi brusquement qu'elle était apparue. « On va pouvoir s'entendre, hein ?

— Tu dois toujours six mille, Mojo. Plus mille cinq cents d'intérêts, maintenant. Tu les as ?

— Je peux te filer la moitié ce soir, dit Mojo en se passant la langue sur les lèvres. Et deux cents après-demain.

— C'est ta musique de Nègre qui te rend sourd ou quoi, Mojo ? Je viens de te dire mille cinq cents. Ce soir. Pas après-demain, ni quand t'auras décidé de te bouger le cul. Je t'ai déjà fait un cadeau le mois dernier. Y en a pas d'autre.

— Attends, Moishe. Je viens d'ouvrir mon studio, ça commence juste à rapporter. Dans quelques semaines, je serai plein aux as. Lâche-moi un peu...

— La moitié, t'as dit ? » Moishe avait monté le ton et armait son pétard. « Tu te fous de ma gueule ? C'est la deuxième fois que t'es en retard. Mes patrons n'aiment pas attendre. Je te prends ta bagnole et je t'en rajoute cent parce que tu m'as fait perdre mon temps. Envoie les clés.

— Je joue à Cincy demain, Moishe. La semaine prochaine, à Naptown. Comment je vais pouvoir... »

Sa voix se noya dans la musique du juke-box. La porte à l'arrière du club s'ouvrait, et un flot de lumière tomba dans la ruelle. Le Smoking passa la tête au-dehors.

« Hé, Mojo. Y a le public qui... » Il ne termina pas sa phrase. Un coup d'œil au flingue de Moishe, à la bouche en sang de Tommy et à son bras... il rentra à l'intérieur. La porte claqua. Fin de tout espoir pour Mojo. Et fin de la rigolade.

« Tu veux que je te dise, Moishe ? fit-il avec calme. T'es pas à Detroit, ici. T'es à Idlewild, mon vieux. Cinq heures de route pour y arriver, dans ce trou paumé. Tu pèses que dalle ici et t'as personne pour te couvrir. »

Moishe désigna l'arme qu'il tenait au poing. « Avec ça, je suis tranquille. Et j'en ai marre de tes conneries. Les clés de la bagnole ! »

Mojo évalua la situation. Deux contre un, c'était plutôt mal barré.

« D'accord, marmonna-t-il en sortant un trousseau de clés de sa poche. Tiens. » Il lança les clés, mais Tommy vit la lueur qui passait dans ses yeux au moment où Moishe levait le bras pour les attraper. Le triomphe.

« Non ! »

Le couteau jaillit de la manche de Mojo et fendit la ruelle comme un trait de foudre. La lame s'enfonça jusqu'à la garde dans le ventre de Moishe. Il recula en vacillant. Mojo déjà sur lui s'emparait du Colt. L'arme lui échappa quand Tommy le heurta de plein fouet et le plaqua contre le mur.

Il lâcha un juron et bourra Tommy de coups de poing pour tenter de le repousser, en même temps qu'il cherchait désespérément le pistolet des yeux. Tommy évita le pire, visage enfoui dans l'énorme épaule de son assaillant, luttant pour le coller au mur.

Pas moyen, sous une telle dérouillée. Impossible d'esquiver ni de se défendre. Avec le brouillard qui lui montait aux yeux à force d'encaisser, mais tenant bon quand même. Si Mojo chopait le flingue...

Un coude l'atteignit à la tempe. L'obscurité totale. La chute inéluctable. Tommy, farouchement agrippé à la veste de Mojo, pour résister encore...

Et soudain, une explosion ! Moishe avait réussi à rattraper le .45 et ouvrait le feu, sa main en sang crispée pour contenir les reculs de l'arme. Mojo partit en arrière sous l'impact du plomb qu'il recevait en pleine poitrine et qui lui pulvérisait le cœur. Il s'accrochait à Tommy comme à un bouclier quand une troisième décharge l'envoya avec violence contre sa

Cadillac rouge. Il s'abattit comme un arbre, entraînant Tommy avec lui tandis que Moishe tirait à l'aveugle une dernière fois.

Une douleur fulgurante ! La balle siffla sur le bitume et planta dans le flanc de Tommy un fer rouge qui lui incendiait les côtes. Il faillit suffoquer sous le poids de Mojo qui l'écrasait, crachait du sang et tentait vainement de se relever... avant de se raidir dans un ultime sursaut.

Tommy sentit le colosse mourir. Sentit sur sa joue la moiteur fétide de son dernier souffle. Le long soupir, le déchirement, au moment où il lâchait prise. Il se laissa aller sur Tommy avec la douceur d'un amant, le terrassant de toute sa masse. Un poids mort. Une chaleur soudaine inonda les jambes de Tommy quand la vessie de Mojo se vida. Écœuré, il essaya de se dégager. Impossible de déplacer ce corps. À chaque mouvement, la douleur allumait une torche entre ses côtes.

« Mon Dieu. »

Un moment de panique : Tommy crut que Mojo avait parlé. Il scruta les yeux noirs et vides, mais leur regard déjà voilé n'enregistrait pas plus de vie qu'un roulement à billes.

Dans la ruelle, à genoux et sans plus penser à son arme, Moishe agrippait le manche en ivoire du couteau. Un sang rouge sombre jaillissait par saccades entre ses doigts et inondait l'entrejambe de son vieux costume.

« Aide-moi. »

Étourdi d'avoir reçu tant de coups, hébété, Tommy ne pouvait détourner les yeux du visage de Mojo, de sa bouche par où s'échappait un filet de sang.

« Par pitié, Bello. »

La souffrance dans la voix de Moishe perça le brouillard et ramena Tommy à la réalité. « Bello. » Le surnom de son père. Dans le club, le juke-box envoyait toujours les basses. James Brown. *Please, Please, Please !* Toute cette horreur n'avait pas duré plus d'une minute ou deux.

Au désespoir, Tommy réussit à se dégager et repoussa le cadavre à coups de pied. Le sang mouillait sa veste, ses chaussures neuves... Il déchira sa chemise pour examiner les dégâts : une méchante entaille sanguinolente entre les côtes. Heureusement, la lame n'avait pénétré que la chair. Ça faisait un mal de chien, mais il n'en mourrait pas.

Pas comme Moishe. Il n'était pas loin de crever, lui.

Tommy se leva en vacillant, aida le vieil homme à se tramer sur le côté de la ruelle et à s'asseoir, dos au mur. Moishe gémissait à chaque mouvement, ses grosses mains plaquées autour du couteau pour essayer de retenir les dernières gouttes de sa vie qui s'échappait.

Tommy saisit le .45, le fourra dans sa ceinture. Putain, qu'est-ce qu'il fallait faire ? La voix de James Brown monta d'un cran au moment où la porte du club s'ouvrit.

Tommy dégaina et visa le battant. « Sors de là ! » Il fit un geste de ses doigts sanglants. « Magne-toi, sinon je te bute ! »

Le Smoking sortit prudemment. Toujours impeccable, long et mince comme une cravache. Il jeta un regard au cadavre de Mojo et secoua la tête, l'air plus triste que surpris.

« Il y a un médecin dans cette ville ? demanda Tommy.

— Je dois bien en avoir quelques-uns en train de guincher à l'intérieur. Et aussi des avocats, des juges, des comptables. Même des flics. Mais ils voudront sûrement pas se mêler de vos histoires de Blancs. » Le Smoking traversa la ruelle en montrant ouvertement ses mains et s'agenouilla près de Moishe.

« Il est mal en point, dit-il. On ne peut pas recoudre. Faut l'emmener à l'hôpital, et sans traîner.

— Appelle une ambulance !

— Pas le temps. Elle mettrait une heure pour venir de Clare, s'ils en envoient une. Il pourra pas attendre, le vieux. C'est Moishe Abrams, hein ?

— Tu le connais ?

— Tout le monde le connaît. Il encaisse les recettes des juke-box et des distributeurs automatiques pour ses patrons. T'es avec lui ? Dans son trafic, je veux dire.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Écoute-moi, mon gars. On est du même bord tous les deux. Moi, j'ai ma petite affaire à Motown³, et l'été, je viens ici le weekend pour rendre service à des gens de Chicago. Pas n'importe qui à Chicago, tu piges ?

— Et alors ?

— Alors, ni toi ni moi on a envie de se retrouver avec Moishe Abrams refroidi et les flics au cul, sans parler des autres ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Mojo ne payait pas ?

— Laisse tomber... » Tommy sentit ses jambes se dérober sous lui, ses genoux comme du caoutchouc.

Le Smoking tendit la main pour le retenir. Tommy le repoussa et lui braqua le flingue sous le nez. « Dégage !

— Pose ce machin et regarde-toi. Tu pisses le sang.

— Je m'en fous ! Et je t'emmerde !

— Joue pas les caïds. C'est ton enterrement, là. Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ? »

Tommy le dévisagea sans rien dire, le regard trouble, à peine capable de tenir debout.

« T'en sais rien, hein ? soupira le Smoking. Bon, écoute. Je vais dire aux musiciens qu'un usurier s'est pointé et que Mojo a mis les voiles. Ça

arrive tout le temps. On charge Moishe dans ma voiture, je le ramène à Mowtown, direct à l'hosto. Mais s'il meurt en route, je le balance. J'ai pas l'intention de porter le chapeau.

— Mais...

— Ne discute pas ! Si ça continue, vous allez tous les deux me clamser dans les bras. Je m'occupe de Moishe, toi, tu te débrouilles avec Mojo. Tu connais un peu le coin ? »

Tommy fit non de la tête.

« L'avantage d'Idlewild, c'est qu'on peut y perdre des choses. Même une Cadillac. À huit ou neuf bornes d'ici, il y a un chemin de terre qui part vers le sud et traverse un marécage. Y a pas de rambarde, pas de glissière. Rien.

« Tu lâches la bagnole de Mojo dans la gadoue. On ne la retrouvera pas avant un bout de temps, peut-être jamais. Ensuite, tu reviens à pince. Tout le monde dormira... Tu prends la voiture de Moishe et tu te tires.

— Attends ! Faut que je réfléchisse !

— À quoi ? coupa Brown. À une ambulance qui ne viendra pas ? Décide-toi, blanc-bec. Qu'est-ce que tu veux faire ? »

Tommy ne parvenait plus à se concentrer. Il avait les côtes en feu, le poignet strié de coulures rouges, le cerveau embrouillé pour avoir pris trop de coups et perdu trop de sang. Une multitude d'idées tournaient dans son esprit, toutes mauvaises. Seule certitude : il ne pouvait pas gérer.

« *A-zor li*, gémit Moishe. Aide-moi. »

2

Debout à la fenêtre, Tommy contemplait le parking de l'hôpital Henry Ford, cinq étages plus bas. Toits luisants des voitures, piétons de la taille de jouets. Il détestait les hôpitaux. L'odeur du désinfectant, l'agitation caractéristique d'une grosse machine institutionnelle. Des infirmières qui parlaient sans vous regarder, comme si vous n'étiez pas là. À l'infirmierie de la prison, ils... Sentant qu'on l'observait, il se retourna. Moishe était réveillé. Et le fixait.

Il s'approcha du lit. « Hé, Moishe, comment ça va ? » Quelle question, franchement. Moishe avait une tronche à faire peur. L'air d'avoir mille ans. Et s'il avait eu le temps de faire les quatre cents coups dans sa vie, c'était fini maintenant. Un vieillard malade couché sur un lit d'hôpital, rien d'autre. « T'as soif ? Tu veux que j'appelle une infirmière ? »

Moishe ferma les yeux et donna sa réponse d'un imperceptible mouvement de la tête. Non. Mais quand il releva les paupières, son regard se planta sur Tommy comme un pic à glace. La question était posée.

Tommy jeta un rapide coup d'œil à l'univers stérile de la chambre tout autour pour s'assurer qu'il n'y avait personne. « Idlewild ? » murmura-t-il. Le cauchemar revenait.

Moishe, le couteau toujours dans le ventre, installé à la place du mort dans la belle Studebaker Hawk du Smoking. La voiture qui s'éloignait...

Et puis le cadavre de Mojo Walker qu'il avait traîné jusqu'à la Cadillac. Pas de place dans le coffre, à cause des 45 tours de Mojo empilés dans des cartons. Il dut le hisser sur la banquette arrière, le plier en deux pour pouvoir fermer la bagnole équipée de foutues portes ouvrant à contresens. Il lui couvrit le visage avec sa veste mais les genoux du colosse, rouges de sang, arrivaient quand même à la hauteur de la fenêtre.

Une heure et demie du matin. La circulation du samedi soir s'était pas mal estompée mais il y avait encore du passage sur Lake Drive, des Noirs qui le reluquèrent d'un air insistant. Il détourna les yeux en espérant qu'ils ne remarqueraient rien.

Il croisa encore des voitures aux abords de la ville, mais plus aucune une fois qu'il eut emprunté le chemin de terre. Chaque mètre parcouru était un combat avec la Cadillac qui cahotait sur l'étroite route en s'enfonçant plus avant dans la campagne. La tête lui tournait, trop de sang perdu, il luttait contre de brefs évanouissements. Les côtes en feu, moites et sanguinolentes. L'avant-bras aussi. Le Smoking avait raison, il aurait dû panser la blessure. Trop tard maintenant.

La brume montait du sol détrempé. Bon sang, on se serait cru dans un film de vampires. Un marécage... Il cherchait avec l'espoir fou d'un condamné à mort. Image pas très loin de la réalité, d'ailleurs. Il s'arrêtait, descendait le talus pour scruter les ténèbres. Et si l'autre endimanché de sa race avait appelé les flics aussitôt le dos tourné ?

Pas une goutte de flotte au bord du chemin. Rien que des champs parsemés de buissons, parfois un bosquet d'aulnes ou de pins. La quatrième fois qu'il s'arrêta, il s'enfonça dans la boue jusqu'aux genoux et y laissa une botte. Une eau noire flottait à la surface, à peine visible à la lueur du croissant de lune. La route était remblayée à cet endroit, aucune rambarde des deux côtés. Ce devait être là.

Y avait intérêt... Il bloqua la pédale de l'accélérateur avec une pierre, lança le moteur à plein régime, puis passa la première vitesse et se recula d'un bond. La masse rouge de la Cadillac dévala le talus, arracha les broussailles sur son passage et heurta l'eau en faisant jaillir une gerbe de mousse et de débris.

Mais elle ne coula pas. Pétrifié, il regarda la grosse berline s'éloigner de la rive en tournant lentement sur elle-même, moteur et roues à fond, dans un bouillonnement d'écume et de boue. Avec le cadavre de Mojo qu'on distinguait par la vitre arrière.

Son ventre se crispa. Il crut un instant que l'énorme corps avait bougé. Essayait de se lever. Mais ce n'était qu'un oscillement de la voiture, prise dans la vase, mugissant comme un dinosaure moribond. Enfin, le moteur s'étouffa. L'eau noire et visqueuse monta, lentement, jusqu'aux fenêtres ouvertes où elle se déversa. L'Eldorado disparut, aspirée au fond de la boue.

Mais il ne bougeait pas. Hébété, les tripes nouées, torse et poignet à vif, il ne pouvait détourner les yeux des bulles qui se formaient à la surface, s'attendant à voir ressurgir la Cadillac. Avec Mojo au volant.

Ensuite, le retour. Un seul pied chaussé, planqué derrière les buissons chaque fois que des phares approchaient. Il arriva au Regency et à la Lincoln de Moishe un peu après quatre heures du matin...

Sur son lit d'hôpital, le vieux le regardait. Tendu. Dans l'attente de la réponse.

Tommy déglutit. « Tout est clean, Moishe. J'ai assuré.

— Qu'est-ce qu... » Il toussa faiblement, lâcha un filet de bave par un coin de la bouche. « L'infirmière dit que je suis arrivé avec un Nègre. C'était qui ?

— Le type en smoking. Tu te souviens pas ?

— Vaguement, quelques images. Je me rappelle avoir pensé... » Il avala sa salive avec peine, grimaçant sous l'effort. « J'ai cru que Bello était revenu pour m'aider. Le couteau, c'est Mojo ? »

Tommy hocha la tête.

« Et lui ?

— Fini. Tu le reverras pas, Moishe. »

Le vieux encaissa la déclaration, pensif. « Quel fiasco. J'ai mon veston dans le placard, y a un rasoir dans la poche.

— Quoi... ?

— Donne-le-moi !

— OK. » Tommy trouva le rasoir à manche de nacre dans la veste et l'apporta. Moishe s'en saisit comme d'un rosaire, puis le glissa sous les couvertures. Il se laissa aller en arrière, ferma les yeux. « Je suis fatigué. Tommy ? Bravo, mon gars... »

Sa voix se brisa. L'espace d'une seconde, Tommy crut qu'il était mort. Mais Moishe respirait encore. À peine. Tommy prit un mouchoir en papier sur le plateau posé près du lit et se pencha pour lui essuyer les coins de la bouche.

« J'oublierai pas ce que tu as fait, murmura-t-il. C'est moi qui devrais être dans ce lit, pas toi. »

Il savait que Moishe était drogué, qu'il parlait dans le vide. Mais au moment où il se détournait, le vieux lui agrippa le poignet de ses doigts noueux. Il n'avait pas plus de force qu'un enfant.

« Bello », souffla-t-il.

Tommy l'observa. Rien sur son visage. Moishe était parti très loin au pays des rêves. En train de valser avec Rita Hayworth quelque part.

Mais il ne se dégagea pas.

Bello. Le surnom de son père. Mort depuis vingt ans.

Quand l'infirmière entra une demi-heure plus tard, Tommy n'avait pas bougé. Toujours assis au chevet de Moishe. À lui tenir la main.

3

Bello. Tommy connaissait le nom, pas l'homme. Il se rappelait vaguement sa voix, le contact rugueux de favoris. Un après-rasage Old Spice. Mais pas son visage. Bill « Bello » DeMeo était mort quand Tommy avait cinq ans. Tué pendant une main basse sur un stock de cigarettes dans le Tennessee. Il travaillait pour Moishe Abrams.

Et tout avait changé.

La mère de Tommy partit pour Ecorse et emménagea dans un mobile home deux pièces-cuisine. À vingt minutes seulement de la vie trépidante du centre-ville, mais on se serait cru à des milliers de kilomètres au sud, en Alabama. Quartiers chauffés par l'insatisfaction et l'envie omniprésente de se révolter, maisons noires de suie, caravanes parquées sur des lopins de terre. Les gens du coin eux-mêmes surnommaient l'endroit « Ploucville ». Flora trouva un boulot de serveuse dans un bar-restaurant. Ses clients étaient des petits gars de la campagne qui venaient chercher des rues pavées d'or et se réveillaient ouvriers des usines automobiles Ford Rouge, ou métallurgistes dans les aciéries de la compagnie Great Lakes. Houspillés du matin au soir par des patrons qui les traitaient comme des raclures de Blancs. Une vie dure.

Et un endroit pas facile où passer son enfance. Surtout pour un gamin qui portait un nom rital et vivait sans père à la maison. Oh, il y avait bien des hommes dans son entourage. Beaucoup d'hommes, même. Flora Mackey DeMeo ne manquait pas de charme, avec ses épais cheveux châtons, son nez retroussé et une petite bouche à la Clara Bow, malheureusement trop souvent crispée. Mais quand elle souriait...

Le sourire de Flora aurait fait bander un singe en latex, bouleversé par la promesse d'une folle nuit. Tommy appelait ses petits copains « oncle ». Oncle Jack. Oncle Bob. Ils s'installaient, dormaient avec elle, donnaient des

ordres à son gamin, des baffes aussi parfois. Ils ne restaient jamais longtemps.

Quelques semaines, quelques mois, et ils repartaient, en général après une énorme engueulade avec Flora. Gaie quand elle buvait, sombre quand elle était à jeun, Flora suivait les penchants de son cœur tourmenté. Elle se montrait tendre à l'excès avec Tommy quand elle était à la maison, mais travaillait tard le soir et faisait la fête des nuits entières.

Très vite, il sut se débrouiller seul. Et se battre. Seul Rital parmi les greffons de Dixieland, il apprit à cogner le premier, à mettre l'autre à terre et à déguerpir avant que ses congénères ne lui tombent dessus. Chaque bouseux qui lui cherchait noise semblait avoir une flopée de cousins. Si on ne pouvait pas courir, il fallait tenir bon et donner du poing jusqu'au bout. Mieux valait une raclée qu'un passage à tabac.

Il n'y avait que la radio pour rendre sa vie supportable. Durant les longues nuits qu'il passait seul, quand sa mère travaillait ou s'envoyait en l'air, son minuscule transistor japonais lui ouvrait une fenêtre sur le monde. Le rockabilly était chaud comme des petits pains de maïs à peine sortis du four. Elvis, Johnny Cash, Jerry Lee Lewis.

Mais ce qui lui plaisait le plus, c'était les chanteurs de blues noirs qui s'égosillaient sur WLAC, des centaines de milliers de watts émis depuis Nashville. L'énergie dégagée par cette musique-là faisait écho à ses frustrations de gamin élevé à la dure, sans le sou. Et seul.

Ses années de lycée apportèrent un mieux. Il avala les cours de mécanique automobile, les diagrammes et les schémas comme d'autres se gavent de *Playboy*. Voir un moteur démonté fut une révélation. Lui qui peinait sur ses livres de classe, il comprit tout naturellement l'élégance des moteurs.

Point/contrepoint. Un réglage du train roulant pouvait sacrément optimiser une voiture, mais s'il manquait un joint d'huile à dix cents, c'était un paquet de pognon qui fondait en même temps que les pièces mobiles et il ne restait plus qu'un tas de métal fumant.

Grâce à ses excellents résultats en mécanique, il put bénéficier de l'entraînement de football réservé aux meilleurs éléments. En classe de seconde, il jouait arrière dans l'équipe de réserve. Coriace, la rage au corps, féroce dans les assauts, il fut sélectionné pour figurer parmi les joueurs officiels l'année suivante.

Il n'arriva pas jusque-là. Au printemps, alors qu'il venait d'avoir seize ans, Flora se trouva un nouveau copain. Le shérif adjoint Wes McKinney. Celui-ci ne s'installa pas, il était marié et père de famille. Mais il sautait Flora presque toutes les nuits. Et parfois, la battait.

Un gros gaillard, McKinney. Agressif, rouquin, les yeux délavés. Des taches de rousseur d'Irlandais et le sale caractère qui allait avec. Tommy les surprit un jour dans la cuisine pendant la pause déjeuner, le policier et son pantalon d'uniforme aux chevilles, Flora nue, à genoux, en train de lui tailler une pipe. Échange de regards meurtriers entre l'homme et le garçon... Flora, qui geignait et se tortillait en lui suçant la bite... Soudain, McKinney eut un rictus de loup, respira plus fort en serrant les dents, s'agrippa à la tête de Flora et jouit dans sa bouche. Ses yeux méchants lançaient un défi à Tommy. Qu'est-ce que tu vas faire, hein ? Essaie un peu.

Tommy se retira sans bruit et n'en souffla pas mot à sa mère. Mais par la suite, il frappa toujours avant d'entrer. À la porte de sa propre maison.

Quelques semaines plus tard, en revenant de l'entraînement, il trouva Flora en larmes. Le cou zébré de marques bleues, la bouche en sang, une poche violette sous l'œil. Il appliqua un linge humide rempli de glaçons sur la zone enflée, lui donna de l'aspirine et l'aida à se mettre au lit.

Ensuite, il partit à la recherche du shérif Wes McKinney. Avec une batte de base-ball. Il le trouva au Scotty's Drive-in, assis dans un wagonnet à l'angle de la salle, en train de ricaner bêtement avec deux autres flics. McKinney le vit se ruer en avant, lut la fureur dans ses yeux et sortit son arme. Trop tard. Tommy lui éclata le poignet d'un coup de batte et fit voler le pistolet. Il l'aurait tué si les autres ne l'avaient pas saisi à bras-le-corps, envoyé à terre et tabassé.

Il fut condamné à une peine ferme. Sa mère essaya bien de raconter les faits, mais le juge retint seulement le geste d'un voyou rebelle qui agressait un shérif adjoint dans un lieu public avec une batte de base-ball. Il imposa la détention maximale assortie à une première condamnation pour mineur, un an moins un jour. Et déclara qu'il regrettait de ne pas pouvoir étendre la durée.

La suite devait lui donner satisfaction. Pendant la première semaine de Tommy à la prison de Milan, deux violeurs d'enfants s'en prirent à lui dans les douches. Nus, leurs membres savonnés et sous l'œil débonnaire d'un gardien, ils le mirent à plat ventre et tentèrent de forcer le passage. Contre deux hommes plus gros, plus forts, il n'avait aucune chance. Mais au moment où le plus grand le chevauchait, il réussit à dégager un de ses bras enduit de savon, saisit le plus petit par les couilles et les réduisit en compote, envoya son coude dans le nez du premier dont il fit une bouillie de cartilage. Dans la foulée, il l'empoigna par les oreilles et lui éclata la tête contre le carrelage, si fort qu'il lui fractura le crâne.

Pas de juge cette fois. Une mesure disciplinaire décidée en dix minutes dans le bureau du directeur, affaire classée. Violence contre un autre détenu : la loi autorisait le maintien de Tommy à Milan jusqu'à son vingt et unième anniversaire. Quatre longues années de plus. La peine serait appliquée au moindre incident, et en attendant, il devrait tirer non plus douze mais vingt-quatre mois. Avec deux semaines d'isolement pour commencer.

Au trou. Nu, dans une boîte en béton sans lumière, avec une couverture rugueuse et un seau, des murs qui sentaient l'urine âcre et le désespoir. Il essaya de dormir le plus possible, au début. Pour tirer un rideau sur le monde. Rêver qu'il rentrait chez lui.

Dink Willman, un détenu félicité pour sa bonne conduite, noir et grisonnant, le mit en garde en lui apportant sa pitance.

« On peut pas se planquer ici, mon pote. Tu les vois les autres zombies dans la cour ? Ils font que dormir et rêver, tellement qu'ils se niquent le cerveau à ne plus savoir s'ils sont vivants ou morts. T'es trop jeune pour ça,

p'tit ange. Y a que deux possibilités : soit tu te trouves un papa et tu deviens sa chérie...

— Va te faire foutre !

— Soit tu serres les fesses et tu te bats, poursuivait Dink, imperturbable. Mais une bagarre dans la douche ou dans la cour, que tu gagnes ou que tu perdes, c'est pareil. Tu prends une rallonge de peine. Faut que tu mises sur l'équipe de boxe. T'auras un peu plus la paix, et des alliés en prime pour garder tes arrières. Et ta haine, tu la fais bosser pour toi.

— En quoi ça te regarde ?

— Je pense au pognon, qu'est-ce que tu crois ? Un combattant blanc, c'est bon pour le tiroir-caisse. Vous autres, les Blancs, vous pariez toujours sur votre race même si le gars ne sait pas se battre. Alors le coup de la haine et de "fais-la bosser pour toi", je le sers chaque fois. »

Ce n'était pas un mauvais conseil. Dès sa sortie de l'isolement, Tommy s'inscrivit à la boxe. Quatre heures par jour dans le gymnase. De vrais gladiateurs. Ils étaient tous plus rapides, plus durs, plus futés que lui. Mais personne n'essaya plus de le sauter dans les douches. Et si on le frappait, c'était avec des gants.

Les premiers mois, il servit de punching-bag, une cible humaine tout juste bonne à se chauffer les muscles. Il ne marquait aucun point, ne portait aucune touche. Mais entre les bleus et les contusions, le métier rentrait. Le ring, leçon numéro un.

Il observa les boxeurs chevronnés, leur mobilité et leurs déplacements, l'appui solide sur les pieds pendant un quart de seconde avant de frapper, la torsion du poignet pour enfoncer les coups au plus profond du corps. Il apprit à rentrer le menton. Un avant-bras en travers de la gorge peut vous envoyer au tapis plus rapidement qu'un poing.

Le ring, leçon numéro deux. Un mois plus tard, il se mangeait moins de coups et commençait à esquiver. Le gant qui rase l'oreille et, juste après, le

contre à l'intérieur. Chaque erreur se paye. Frapper au corps. La cible est plus grosse et quand elle tombe, la tête part avec.

Le ring, niveau perfectionnement. Il se fondait maintenant avec le tempo subtil du combat, phrases rythmiques, jeu de jambes à la Sugar Ray. Le contrôle, quand on impose son propre tempo. La douleur, infligée à une horloge interne pour faire le plus de dégâts possible.

Il chantait dans sa tête, Bo Diddley ou Willie and the Hand Jive, pour régler la cadence des assauts. Puis les chansons disparurent et il ne resta plus que le rythme. Comme un Noir qui déambule dans la rue, démarche chaloupée, au son de sa propre batterie intime.

À la fin de sa première année, il s'était acquis une réputation. Le petit gars dur comme fer. Un frappeur redoutable, capable d'encaisser deux coups pour en envoyer un. Les boxeurs aguerris pouvaient encore le battre aux points, mais pas sans pisser le sang pendant une semaine. Il avait maintenant des cicatrices autour des sourcils, et une profonde entaille dans la lèvre supérieure, résultat d'un coup de boule, marquait son sourire d'un pli amer. Plutôt beau gosse, toujours, mais sans plus aucune trace de l'enfant.

Pendant que Tommy se faisait régulièrement casser la gueule, sa mère se remaria. Avec le shérif Wesley McKinney. Sans avertissement, sans explication. Le faire-part, c'est tout. Accompagné d'un petit mot écrit à la main en lettres majuscules. « ESSAIE DE COMPRENDRE S'IL TE PLAÎT, CHÉRI. »

Il comprenait, oui. Flora aurait toujours besoin d'un homme dans sa vie. Avec un peu de chance, McKinney ne durerait pas plus longtemps que les autres. Mais une chose était sûre, il ne pouvait plus rentrer chez lui. S'il revoyait McKinney, et sa mère avec seulement un cil de travers, c'était retour à la prison avant même que sa couchette n'ait le temps de refroidir.

À sa sortie, donc, il ne prit pas le chemin d'Ecorse mais partit vers le Sud à bord d'un autocar Greyhound, direction une ferme misérable aux environs de Noxapater, dans le Mississippi. Chez son grand-père Jason Mackey.

Vingt hectares de cailloux, une cahute comportant trois pièces habitables, et une grange à demi effondrée. Des lampes à pétrole. Une cuisinière à bois. Une pompe à l'évier de la cuisine, des lieux d'aisance derrière la maison. La cambrousse totale. Mais c'était mieux que la taule.

À soixante-quinze ans. Jase Mackey était sec comme un figuier de Barbarie et tout aussi piquant. Il portait, à même la peau, une salopette délavée dont les bretelles se perdaient entre les poils de son épaisse toison blanche. Bel homme autrefois, renfrogné et silencieux maintenant. Un buveur solitaire. Il désapprouvait la conduite de Flora et son choix de maris. Mais moitié Rital ou pas, Tommy était du même sang et le bienvenu chez lui. A condition de porter sa part du fardeau.

Le travail commençait à quatre heures du matin. Non payé. Soulever des meules de foin, sarcler, labourer... Jase prévoyait que Tommy ne tiendrait pas une semaine. Trop joli garçon. Comme sa mère. Il le surnomma Charles Atlas, par allusion à la lavette de la bande dessinée à qui on envoie du sable dans la figure. Le vieux s'embrouillait dans ses références, mais Tommy comprenait le message. À côté de ce qu'il avait enduré à Milan, les taquineries de Jase, c'était de la rigolade.

Et Tommy lui prouva qu'il se trompait. Il abattait un travail de forcené, dans lequel se libérait toute la rage accumulée pendant vingt mois d'enfermement. Après les corvées des champs, il balayait la maison, passait le râteau dans la cour. Le premier weekend, il démontra le moteur à quatre cylindres du tracteur Ford 8N 1949 de son grand-père, roda les soupapes, fraisa le gicleur pour augmenter le régime du carburateur. À la fin, le vieux tacot marchait comme neuf.

Il s'occupa aussi de la Chevy 57 couleur cerise que Jase conservait dans la grange. Il remplaça les bougies et les têtes d'allumage, et effectua tous les réglages au millimètre près jusqu'à ce que la voiture ronronne comme un chat. Jase ne dit pas merci, pas vraiment. Mais les allusions à Charles Atlas cessèrent. Et la deuxième semaine, il laissa un billet de dix dollars sur la table de nuit, près du lit de camp de Tommy. Même pas de quoi parler d'argent de poche, mais c'était tout ce que le vieux pouvait sortir, et Tommy le savait.

Les soirées étaient calmes. Pas bavard, ni l'un ni l'autre, avec peu de choses à partager. Mais ils se sentaient bien ensemble, ce qui n'était pas rien. La radio de Tommy lui tenait compagnie tard dans la nuit. Ici dans le Sud, il trouvait à écouter ce qu'il aimait le plus sur les ondes, cette musique primaire des tripes. Du Delta blues de Biloxi et de Little Rock, le blues électrique et grinçant de Wolfman Jack sur XERF, qui émettait depuis Del Rio, au Texas. Impossible de dire si Wolfman était blanc ou noir, et d'ailleurs, quelle importance, Tommy aimait bien ses jams.

Mais le matin, finie la musique. Il était toujours coincé à la ferme, rongant son frein à mesure que les jours passaient. Au bout d'un mois il partit à pied, six kilomètres jusqu'à Noxapater, et trouva un boulot de mécanicien chez le concessionnaire des tracteurs Case.

Noxapater s'étirait sur une centaine de mètres à peine, avec d'un côté une station-essence à deux pompes, de l'autre un magasin d'alimentation pour le bétail décoré de motifs à carreaux rouges et blancs. Avec ses tracteurs exposés devant le bâtiment plus un garage à huit baies de service, Case était la seule entreprise véritable de la ville, et un employeur très demandé.

Tommy eut la nette impression que le contremaître l'engageait pour se marrer. Un petit gars du Nord, rital en plus, on pouvait s'attendre à ce que ça chauffe. Ce qui arriva le premier jour. Les dix mécanos de l'équipe, des types du coin qui se connaissaient depuis toujours, commencèrent à marmonner dès qu'il prit son service. Regards furibonds, commentaires déplaisants le dos tourné, et bientôt un coup d'épaule, une bourrade. Tommy laissait glisser. Jusqu'au moment où une clef à molette atterrit sur le béton, près de sa tête, pendant qu'il déboulonnait un carter d'huile. Et merde !

Il ne savait pas qui l'avait lancée. Aucune importance. Il se releva et marcha droit sur Gordie Garrison, le plus gros de l'équipe. Un fermier taillé dans le roc, avec des épaules de taureau, des cheveux blondasses et un visage rougeaud. La taille d'un silo, presque aussi large. Et un avantage de poids d'environ cinquante kilos, tout en muscles.

« Hé ! fit Tommy en le serrant de près. C'est toi le crétin qui lâches tes putains d'outils ?

— Qui tu traites de crétin, espèce de Rital ?

— Toi, gros lard. C'est ta clé, ça ? Ou t'as pas assez de couilles pour le reconnaître ?

— C'est pas la mienne, dit Garrison en se fendant d'un large sourire. Mais pour ce qui est des couilles, j'en fais bouffer quand je veux aux gars de la ville, surtout aux petites pédales.

— C'est mon premier jour ici, dit Tommy calmement. On attend la fermeture ?

— Non. On a le droit à une pause de vingt minutes n'importe quand, ça suffira largement. »

Un cercle se formait déjà tout autour. Ricanements d'hyènes, blagues et rires, bousculades pour mieux voir. Pas la peine de parier sur le résultat. C'était un suicide. À la rigueur, on pouvait débattre du temps que ça prendrait. Deux minutes ou moins.

Mais Tommy n'avait pas choisi Garrison par hasard. Un gabarit pareil, il était sûrement lent, mou du côté de la ceinture. En plus, les costauds se battent moins souvent. La plupart du temps, leur masse étouffe les conflits avant. Un bon gros gars, se disait Tommy, du genre qui sonne un peu les cloches, met un pain dans le nez et paie un coup à boire ensuite. Sans rancune.

Mais pas cette fois. Tommy en avait besoin, de ce boulot. Et de l'argent aussi. Il fallait prendre l'adversaire de vitesse. Sinon Garrison, plus grand et plus gros, l'aurait à l'usure. Pendant qu'ils enlevaient leurs chemises, Tommy le vit actionner ses énormes mains pour les assouplir. Aucune préparation des poings. Sa tactique se limiterait à attraper, envoyer à terre comme un sac de haricots et à cogner pour en finir. Il chargerait à la manière d'un taureau. Tout droit.

Pas de gong, pas de poignée de main. Sur un simple hochement de tête, les deux hommes se mirent à tourner l'un autour de l'autre, lentement, en se mesurant du regard. Tommy, les poings en mouvement. Garrison, sourire aux lèvres, bras en avant, tel un ours dressé sur ses pattes.

« Waouhou ! claironna Garrison. Il est trop mignon, ce Yankee. Je me demande si je vais lui baiser son petit cul ou le baiser tout court ! »

Rires et moqueries de la bande. Tommy n'y fit pas attention. Il décrivait des cercles de plus en plus rapprochés, pour réduire l'espace et empêcher Garrison de prendre son élan.

Garrison poussa un grognement et se rua en avant, prêt à le serrer dans ses bras. Tommy se baissa, jaillit comme un piston de V8 et le percuta d'un coup de boule en plein nez ; les spectateurs entendirent le craquement et reçurent une giclée de sang. Garrison vacilla. Tommy lui mitrailla le ventre avec des frappes longues et puissantes, remontant sous les côtes pour lui couper le souffle, puis asséna un cross du droit en travers de sa gorge qui faillit le décapiter. Garrison montra le blanc de ses yeux, tomba à quatre pattes, et vomit son déjeuner.

Tension générale. Garrison à terre, hébété. Tommy penché sur lui, le poing armé comme un pistolet. Il aurait pu lui en mettre un, pour marquer le coup. Au lieu de ça, il se redressa lentement et fit face au cercle des ploucs abasourdis.

« Quelqu'un d'autre ? » demanda-t-il en les dévisageant l'un après l'autre, sachant très bien qu'il n'aurait aucune chance seul contre tous. « Allez, les gars. Si vous en voulez, c'est maintenant. Parce que après je bosse, point final. Ça vous pose un problème ? » Silence de mort, ponctué par les haut-le-cœur de Garrison. « Bon... » Il abaissa les poings d'un air las. « Aidez-moi à le mettre sur une chaise, je peux pas le bouger tout seul.

— Tu l'as déjà pas mal bougé, fit l'un des plus vieux en secouant la tête avec un rire sinistre. Filez un coup de main à Gordie, les gars. On arrête les conneries. »

Mais l'affaire n'en resta pas là. Les péquenauds en avaient dans le ventre pour jouer les caïds, et trois autres tentèrent de se mesurer à lui pendant les semaines qui suivirent. Ils tombèrent exactement comme Garrison, ou pire. Aucun ne revint à la charge. Au bout d'un mois, tous les mécanos se proclamaient ses potes. Ils eurent l'idée d'organiser des combats qui avaient lieu dans les bars des environs après la fermeture, Tommy contre diverses brutes du coin, et ils raclaient leurs fonds de poche pour parier sur leur favori, le petit Rital du Nord.

Les matchs se déroulaient le plus souvent au Bateman's, un rade de campagne à un kilomètre de Noxapater. Bois brut à l'extérieur, musique au juke-box et bière locale. On se battait à mains nues, au milieu d'un cercle enfumé de bouseux qui gueulaient et sentaient la sueur, avec l'argent et le sang à même le sol en terre, alcool de maïs et grandes claques dans le dos ensuite. Dans la foulée, Tommy tirait parfois un coup avec une pauvre fille biturée et en chaleur qu'il prenait avec frénésie sur une table de billard ou à l'arrière d'un pick-up. En moins de temps qu'il n'en fallait pour un round.

Tommy traînait souvent au Bateman's après le boulot. Il se sentait bien au milieu de ces paysans, avec la fumée et l'alcool bas de gamme. Un lieu où se délasser, tout en restant sur ses gardes. Mais surtout, il adorait écouter Tupelo Junior, un brailleur de blues local qui se produisait le week-end. Musicien d'une autre époque, maigre comme un poulet, qui jouait des arpèges sur sa vieille Gibson à table plate et frappait du pied sur un cageot en guise de batterie. Tommy retrouvait le blues qui l'avait séduit pendant les longues nuits de son enfance, et plus tard, en prison.

Écouter Junior en *live* fut une révélation. Comme la première fois qu'il avait découvert l'intérieur d'un moteur V8. Il ne comprenait pas tout, mais il percevait la mystérieuse alchimie par laquelle une chanson prend corps à partir de plusieurs éléments. L'angoisse, la colère vibrante. Ce désespoir logé au fond des os qu'il avait éprouvé au cachot et dont le souvenir lui faisait encore plus apprécier sa liberté retrouvée, même si la vie restait dure.

Il livra son troisième combat au Bateman's contre un ouvrier employé dans une scierie au fin fond du comté de Neshoba. Bâti comme un hangar à bestiaux, plus d'un mètre quatre-vingts et pas loin de deux cents kilos de viande, une tête de Frankenstein avec une balafre laissée par une

tronçonneuse, bref, un match pas gagné d'avance. Les autres le surnommaient « La Bûche ».

La Bûche devait son poids, pour une large part, à sa bedaine. Du pur gras. Une cible facile. Pourtant, Tommy eut du mal à le faire tomber. Ses frappes longues s'enfonçaient sans aucun effet dans un océan de mollesse, tandis qu'en face les crochets que La Bûche balançait en tous sens, s'ils faisaient mouche, avaient suffisamment de puissance pour l'envoyer dans les vapes pendant quarante-huit heures au minimum. Tommy se fatiguait et commençait à désespérer. Il surprit son adversaire par l'intérieur et lui entra dans le foie avec un coup remontant sous les côtes qui mit le géant au tapis et le fit se pisser dessus, en proie à des convulsions de tous les membres, pendant que les spectateurs s'écartaient.

Après La Bûche, les combattants furent moins nombreux à se présenter, mais il ne se retrouva pas au chômage pour autant. Lacey Bateman, le propriétaire du rade, un bonhomme jovial et barbu originaire d'Alabama, l'engagea pour exercer les fonctions de videur, le week-end, et garde du corps le lundi matin quand il déposait ses recettes dans le coffre d'une banque de Philadelphia, plus au sud.

Afin que Tommy soit paré pour les virées à la banque, Lacey lui prêta un Smith & Wesson .44. Il lui apprit à s'en servir sur des bouteilles de bière utilisées comme cibles derrière le bar. Tommy se révéla naturellement doué pour le tir. Il tenait le revolver et en équilibrait le poids dans sa main avec autant de naturel que s'il eût simplement pointé le doigt. Ou donné un coup de poing parfait.

On aurait dit que les bouteilles explosaient toutes seules. Au bout d'une demi-boîte de cartouches, Tommy tirait déjà mieux que Lacey et commençait à mesurer, avec une admiration grandissante, le potentiel de dégâts que pouvait causer une arme à feu sur une distance rapprochée.

Lacey lui apprit bien d'autres choses encore. C'était un conteur-né, et chaque semaine, sur la route de Philadelphia, il exposait dans toute sa subtilité le métier de tenancier d'un rade de campagne, avec l'œil qu'il faut toujours garder sur le tiroir-caisse autant que sur les employés, le nombre de

verres qu'on peut servir par bouteille et les signes qui permettent de prendre la température d'une salle.

« De bons employés, c'est la clé de la réussite, disait-il. J'ai toujours su reconnaître le talent, mon garçon, et tu me le prouves encore une fois. »

Lacey se méfiait des péquenauds qui tenaient la banque de Noxapater, et surtout de son directeur, un diacre baptiste du nom de Leon Cassell.

« Le vieux Leon et le shérif Bobby Lûtes sont de la même famille, cousins germains et copains comme cochons, disait-il sans cacher son mépris. Ils arnaquent les gens du coin depuis des années avec des actes bidons et que sais-je encore. Je paie déjà le shérif Lute pour qu'il me foute la paix, je ne vais pas en plus mettre mon pognon chez Leon. Ça ou le balancer dans les cabinets et tirer la chasse, c'est du pareil au même. »

Lacey serinait Tommy à propos de l'argent : il devait le garder, c'était capital, pour se construire quelque chose dans la vie. Conseil que Tommy eut à cœur d'appliquer. Il travaillait toujours à la ferme de son grand-père, mais entre son boulot de mécanicien et les weekends au service de Lacey, il s'assurait de solides rentrées. Pas facile de tenir le rythme, mais il était jeune, résistant, et il en voulait. À force d'économiser presque tout ce qu'il gagnait, il s'était déjà constitué un bon petit magot.

La première année, il ne vit pas le temps passer. Aucun changement dans sa vie, sauf l'état de ses finances. Deux cents devinrent deux mille. Ensuite, les choses se corsèrent.

Un vendredi, à la fin du mois de février, Tupelo Junior ne se montra pas. Lacey partit le chercher et trouva le vieux bluesman raide mort dans une mangeoire de maïs.

« Le pauvre, il serrait sa guitare contre lui comme si c'était une nana, soupira Lacey. Moi, ma première femme était une sale peau, mais au moins j'ai pas crevé de froid en la tenant dans mes bras. »

Lacey engagea un nouveau musicien, plus jeune, qui jouait du blues électrique dans le style Chicago. Pas mal, mais Tommy regrettait la

sensibilité « terroir » de Junior. L'homme, aussi, lui manquait.

En mars, des gars de Biloxi appelèrent Lacey pour proposer une rencontre entre Tommy et leur combattant, un ouvrier agricole noir de Louisiane. Il se réjouissait à l'idée de rentrer du fric. Et puis, ça le boosterait et l'aiderait peut-être à sortir de sa mélancolie.

Tard le samedi soir, les gars de Biloxi s'arrêtèrent devant le Bateman's dans un vieux pick-up Ford. Ils trimballaient leur boxeur assis sur le plateau arrière comme un chien de chasse. Celui-là, c'était du solide. Une vraie poutre en acier, avec des mains énormes, des sourcils saillants, et sur la tempe, une cicatrice blanche laissée par un tesson de bouteille. Il avait manifestement l'expérience du ring, mais tant mieux. Tommy se sentait d'humeur guerrière.

Chacun des deux camps pariait gros. Côté Biloxi, on présentait ce qui se faisait de plus teigneux dans le genre, mais les copains de Tommy le savaient capable de démonter de sacrées baraques.

À la cloche, il bondit et serra son adversaire à mi-hauteur avec un féroce enchaînement de coups au corps. Aucun résultat. L'ouvrier agricole avait un ventre en ciment. Tommy reçut un contre du gauche qui lui fit l'effet d'une masse de forgeron et lui anesthésia l'épaule.

Bon sang ! Il se prépara à souffrir... Les deux combattants passèrent la plus grande partie du round à échanger des jabs rapides en se tournant autour, chacun cherchant une ouverture. Et puis, plus rien. Tommy se rappelait seulement avoir esquivé un swing du gauche. Il se réveilla couché sur un lit de camp dans le bureau de Lacey, avec un sac de glace sur la mâchoire. Après s'être fait étaler comme un tas de caillasses, en un coup, par un direct du droit qu'il n'avait pas vu venir.

Lacey apprit plus tard que les gars de Biloxi étaient en fait des gardiens de « la Ferme », le pénitencier d'Angola. Et que « l'ouvrier agricole », Big Cephus Jessup, avait été élu champion de l'année par les détenus. Ç'aurait pu être drôle, sauf que Tommy et ses amis avaient perdu pas mal d'argent.

Quelques semaines plus tard, alors que Jase Mackey labourait son champ côté sud au volant du Ford 8N, une bombe au napalm explosa dans sa poitrine, lui broyant le cœur et arrêtant net sa respiration.

Le tracteur continua sa route. Jase s'affaissa sur lui-même, puis partit en arrière, s'éclata le crâne sur la barre de traverse, et lorsqu'il tomba sur la terre du champ, il était déjà mort, prêt à mettre entre quatre planches. Bien lui en prit, car la herse lui passa sur le corps et, après l'avoir déchiqueté, l'envoya rejoindre les cailloux de son domaine.

Tommy ignorait tout de ce qui était arrivé quand un de ses collègues garagistes le ramena en voiture l'après-midi, après le travail. Un coupé Plymouth 1950 à la couleur passée était garé dans la cour, et sur la véranda, une femme tout aussi défraîchie, en robe à fleurs et sandales ouvertes, était assise dans le fauteuil à bascule de son grand-père et s'éventait avec la main dans la chaleur de cette fin de journée.

« Vous devez être le petit-fils, l'Italien, dit-elle sans se lever. Moi, je suis la voisine. LaVada Coates. J'habite un peu plus loin sur la route. Venez donc vous asseoir. J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. »

Tommy l'écouta en silence. Mrs. Coates expliqua ce qui s'était passé. Et ce qui allait suivre.

« Le cercueil de votre grand-père sera déposé dans le salon. Vu que Jase avait une assurance décès, tous les frais d'enterrement sont couverts. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Mes garçons sont partis au cimetière lui creuser une place à côté d'Ida Lee. Ces deux-là ne se sont fait que des misères de leur vivant, mais peut-être qu'ils se rattraperont dans l'autre monde. Les gens vont venir pour tenir compagnie au mort ce soir, et...

— Tenir compagnie au mort ? répéta Tommy, sous le choc.

— Par chez nous, on ne laisse pas nos chers défunts tout seuls, la dernière nuit qu'ils passent avec leurs semblables. Ce n'est pas une affaire d'Église, notez bien, mais disons une tradition de bon voisinage. Il me semble que les juifs aussi, ils font pareil. Vu que vous êtes rituel, et tout, vous devez être catholique, alors si vous préférez ne pas vous mêler...

— Non, madame », dit Tommy, qui se sentait un peu perdu. Il releva en les peignant d'une main les cheveux qui lui tombaient sur les yeux.

« Vous n'êtes pas catholique ?

— Pas vraiment. Enfin, je ne suis rien de particulier. Côté religion, je veux dire... Je suis un peu déboussolé, là. Vous voulez un café ?

— Non merci, pas de celui que vous pourriez faire, fit Mrs. Coates en pinçant les lèvres. Je vais apporter le mien. Avant d'accueillir vos visiteurs, je vous conseille de vous mettre un peu présentable. »

Ce qui n'était pas si facile. Tommy ne s'habillait qu'en nippes et vêtements de travail, jeans, T-shirts, salopettes. Il enfila un Levis propre, emprunta la chemise blanche que son grand-père réservait pour le dimanche s'il allait à l'église. Le vieux ne possédait qu'un seul costume, et il partait avec.

Tenir compagnie au mort ne fut pas la veillée lugubre qu'il imaginait. Du fait de la mutilation subie par le corps, le cercueil en pin demeura fermé. Et mis à part Lacey Bateman, venu présenter ses condoléances, la plupart des visiteurs étaient des gens âgés, voisins ou parents en habit de tous les jours qui passèrent la nuit à bavarder et à raconter des histoires sur le vieux Jase et sur la grand-mère de Tommy, Ida Lee, morte des années auparavant. Ces gens-là n'avaient sans doute pas adressé plus de dix mots en dix ans à Jason Mackey, mais ils venaient le veiller pendant sa dernière nuit. Ça, c'était le Sud profond. Carrément un autre pays, songea-t-il.

Le matin, le pasteur d'une église dans laquelle il n'avait jamais mis les pieds prononça une oraison au bord de la tombe, gratifia le défunt de quelques paroles élogieuses et renvoya les cendres avec les cendres. Mrs. Coates entonna un « Auprès de toi, mon Dieu » d'une voix chevrotante, on conclut par des « amen ». Et ce fut tout.

Les fils Coates aidèrent Tommy à combler la tombe. À peine avaient-ils terminé qu'une file de voitures apparut sur la route de terre qui montait vers le cimetière. La police du comté... C'est parti, pensa-t-il en rejoignant le

cortège. Seul. Les frères Coates se volatilisèrent dès qu'ils virent arriver les représentants de la loi.

Trois Ford noir et blanc portant l'insigne du comté de Winston et une Chrysler Impérial blanche flambant neuve. Les policiers sortaient déjà des véhicules : le shérif Bobby Lûtes et quatre adjoints, en uniforme d'été bleu pastel à manches courtes, dont deux armés de fusils. Dans l'Imperial était assis Leon Cassell, le banquier-agent immobilier, sec comme un morceau de bois dans son costume noir. Tommy le reconnut pour l'avoir vu sur des affiches publicitaires à Noxapater.

« On ne bouge plus, les mains en l'air », dit Lûtes comme s'il s'agissait d'une conversation parfaitement anodine. Le shérif avait un visage de garçon pâtissier, posé sur une énorme panse qui lui jaillissait du menton et descendait jusqu'à ses parties génitales. L'un des adjoints fouilla Tommy et lui prit son couteau de poche.

« Désolé de t'ennuyer en ce jour de deuil, fiston, dit Lûtes en lui tendant une enveloppe. Ce que je te donne là, c'est une éviction en bonne et due forme. Ton grand-père ne payait pas la taxe foncière, sa propriété est saisie.

— Ce n'est pas possible, dit Tommy en contemplant une lettre officielle dont il ne comprenait pas un mot. La terre appartient à sa famille depuis plus de cent ans. Jase n'a jamais parlé d'un souci avec les impôts. »

Lûtes haussa les épaules et reprit le document.

« D'après les archives du comté, le bien est tombé dans le domaine public il y a six ans. Techniquement parlant, tout appartient à Mr. Cassell, mais il te permet d'emporter tes effets personnels. Sauf les armes à feu, vu que tu as fait de la taule et tout. Et une fois parti, c'est pas la peine de revenir. »

Tommy lut la jubilation sur les visages. Le message était clair. « Vous ne voulez pas de moi chez vous, c'est ça ?

— Tu n'as plus de famille ici, mon garçon. Le comté de Winston produit déjà assez de mauvaises graines, on n'a aucune raison d'en faire

venir de Detroit en plus.

— Oui, surtout pas quelqu'un qui pourrait poser des questions. Par exemple, comment il se fait que votre cousin se retrouve avec la ferme de mon grand-père. Je peux revoir la lettre ?

— À quoi bon, ça ne changera rien. Et fais gaffe à ce que tu dis. Mr. Cassell est un des piliers de notre petite société ici, contrairement à toi. Tu dois partir, DeMeo. À toi de choisir si tu veux faire ta sortie en douceur ou avec des coups de pied aux fesses. Allez, va chercher tes affaires et tire-toi ! »

Seul dans la maison, Tommy jeta un dernier regard autour de lui. Et prit une profonde inspiration. Il n'y avait rien à emporter, vraiment. Une vie de labeur et de sueur au front, ça ne laissait pas beaucoup de traces. Trois pièces à peine meublées et une grange, sur une terre que Jason Mackey s'était éreinté à cultiver pendant des années. Et pour laquelle il payait des impôts. Dieu sait que Tommy l'avait souvent entendu s'en plaindre. Il les payait, sûr.

Ce qui ne faisait aucune différence. Par la fenêtre, il aperçut les cinq hommes de loi qui bayaient aux corneilles, appuyés contre leurs véhicules. Leon Cassell arpentait la cour, l'œil sur les champs. Pour un peu il s'en serait frotté ses mains toutes maigres. En esprit, il avait déjà revendu la ferme et plaçait les bénéfices. Diminués du pot-de-vin pour Lûtes et son équipe. Merde.

La vieille Winchester 30-30 de Jase était calée derrière la porte, avec une boîte de cartouches, mais il ne céda pas à la tentation. Lûtes avait la supériorité du nombre et la loi de son côté. C'était déjà rageant de se faire entuber. Se faire tuer en plus n'arrangerait rien.

Mais il ne se sentait pas non plus de s'enfuir comme un chien galeux. Après avoir récupéré son magot sous le matelas, il prit les lampes à pétrole dont le vieux se servait pour s'éclairer et aspergea d'essence les murs et le mobilier. Puis il sortit par la porte de derrière et gagna furtivement la vieille grange en répandant une tramée de combustible sur son chemin.

Dans la grange, il attrapa le jerrycan de vingt litres avec lequel son grand-père remplissait le réservoir du tracteur, arrosa copieusement la base des planches, et lança le bidon à moitié vide sur la plate-forme haute où le liquide se répandit dans la paille.

Sans perdre de temps, il sauta dans la Chevrolet Bel Air 57 de Jase et mit le contact. Le petit bloc V8, finement réglé par ses soins, démarra en rugissant comme un lion à l'heure du déjeuner. Dans la cour, les hommes de loi se raidirent, les conversations cessèrent, les doigts tenant les cigarettes se figèrent. Un moteur ? Le shérif Lûtes marcha sur la grange, deux adjoints armés de fusils lui emboîtèrent le pas.

Plus que quelques secondes. Tommy prit des allumettes dans la boîte à gants, en frotta une, enflamma la pochette et la jeta par la fenêtre dans une flaque d'essence... Boule de feu !

Il écrasa la pédale de l'accélérateur. La Bel Air fit un bond en avant, et cala. Merde, il avait noyé le moteur ! Il sentait déjà la chaleur du brasier qui s'allumait tout autour de la grange et montait à l'assaut de la paille où se vidait le reste du bidon. Il redémarra avec frénésie. Cette fois, la Chevrolet continua à tourner.

Il passa la première vitesse et s'arracha, pied au plancher... Les langues de feu atteignirent la mare d'essence sur la plate-forme. Aussitôt, la fournaise ! La paille flambait, des balles de foin furent projetées dans les airs, une cascade rougeoyante retomba sur la voiture.

La vieille Chevrolet jaillit de la grange comme une hot rod tout droit sortie de l'enfer, moteur hurlant, toit et plage arrière en feu, laissant dans son sillage des débris enflammés et les shérifs adjoints qui s'écartaient pour l'éviter. Il vira, s'engagea en dérapant sur la route de terre, et fila dans la fine poussière rouge du Mississippi tandis que deux adjoints déchargeaient leurs fusils dans sa direction.

Personne ne se lança à sa poursuite. Il fallait lutter contre l'incendie, et d'ailleurs, Lûtes ne tenait pas vraiment à le rattraper. Pas d'arrestation, pas de questions gênantes. On pouvait bien le laisser courir, ce crétin de Yankee.

Il emprunta les routes de campagne, à fond de train jusqu'à Tupelo, puis prit vers l'est et entra en Alabama. Il ralentit pour respecter la limite de vitesse quand il croisa les flics, deux fois, sans éveiller aucun soupçon. Peut-être qu'on ne le recherchait pas encore. Ou que la Chevrolet ne correspondait pas au signalement, vu que les flammes avaient bousillé la peinture.

Il n'allait pas attendre qu'on lui fournisse une explication. Acheta des amphètes sous le manteau dans une station-service pour camions, les avala avec un litre de mauvais café servi au gobelet et continua sa route. Il roula toute la nuit, la radio à pleins tubes, en écoutant WLAC Nashville sous le grand ciel du Sud. Des bluesmen aux poumons usés comme du vieux cuir, qui chantaient pour lui sur le chemin du retour. Vingt et une heures sans s'arrêter, avec un brouillard dans la tête, à la fin, et des réveils en sursaut quand il ne pouvait pas s'empêcher de piquer du nez sur le volant.

Des images défilaient, comme des panneaux sur sa route. Le visage de son grand-père. La robe à fleurs de Mrs. Coates, l'œil avide de Cassell dans la cour de la ferme, le grand boxeur noir, avec sa tempe fendue par un tesson de bouteille, qui le serrait au milieu d'un ring de gueulards au Bateman's, le shérif adjoint Wes McKinney et ses yeux chavirés quand la batte de base-ball s'était abattue sur son poignet...

Il parcourut les cent derniers kilomètres sur pilote automatique, sans plus savoir où il était ni ce qu'il avait fait pour arriver là. Accroché à son volant, conduisant comme un automate, il tourna enfin dans Sun Valley Motor Court et pila devant le grand mobile-home battu par les intempéries. Après avoir éteint le moteur, il resta assis sans bouger, hébété, les oreilles bourdonnantes. Le silence.

La porte du mobile home s'ouvrit et sa mère jeta un regard inquiet au-dehors en serrant d'une main le col de son peignoir.

« Salut, m'man ! » lança Tommy. Souriant, malgré sa fatigue, derrière le pare-brise de la Chevrolet noirci par les flammes. « Je suis revenu. »

Mais rentrer chez lui, à Ecorse, ça voulait dire se retrouver pris dans les mêmes embrouilles. Par les messages péniblement rédigés au crayon qu'elle lui envoyait de temps à autre en prison, Flora lui avait appris le départ du shérif McKinney quelques mois auparavant. Sans préciser qu'elle l'avait déjà remplacé.

Son nouveau compagnon-copain de biture, Stosh Spivak, était un gaillard solidement charpenté, un pilier de bar dont le sourire charmeur révélait d'éclatantes dents du bonheur. Avec ses tatouages de la Marine, ses bras épais et sa bedaine naissante, Stosh jouait les gros bras pour les Teamsters⁴ et vivait de la pension d'invalidité que lui valait un emploi fictif sur les quais de transbordement à Hamtramck. En réalité, son boulot consistait à forcer au vote pour Jimmy Hoffa et les patrons en toutes circonstances. Ce qui lui laissait beaucoup de temps libre pour voir Flora.

Tommy était resté absent presque quatre ans. Il revenait trois semaines trop tard. Il essaya quand même de convaincre sa mère, assise à la table de la cuisine, en lui récitant le discours qu'il s'était répété un millier de fois au trou, ou chez Jase, pendant qu'il travaillait aux champs avant le lever du jour.

« On peut changer de vie maintenant, m'man. Je suis là. T'auras pas besoin de bosser autant. »

Dans ses fantasmes, elle souriait et lui ébouriffait les cheveux. Mais là, elle le regarda avec des yeux résignés. Et fit non de la tête.

« Ton père m'a dit la même chose avant ta naissance, quand j'étais enceinte jusqu'aux yeux. Une semaine plus tard, il était raide mort, le nez dans la poussière du Tennessee. Il avait ton âge. Tu lui ressembles, en plus. T'en fais pas pour moi, Tommy, je me débrouille. Maintenant, tu t'occupes de toi. Reste ici autant que tu veux... »

— Du moment que ça ne dure pas éternellement, termina Spivak. Ta mère et moi, on aime bien être tranquilles... »

Tommy fit volte-face, prêt à lui sauter à la gorge. Spivak pâlit sous le regard fou qui se fixait sur lui.

« J'ai fait deux ans de taule pour avoir tabassé son ex, dit Tommy, ça pourrait se reproduire. C'est à moi de la protéger. Ma mère apprécie ta compagnie, très bien. Mais moi, j'ai envie de me poser un peu. Si l'un de nous deux doit partir, ce sera toi. C'est clair ? »

Les deux hommes s'arrangèrent donc pour s'éviter. Pas facile pour deux pit-bulls dans une même cage. Flora avait raison, il était temps que Tommy se lance dans la vie.

Espérant gagner un peu d'argent facile, il participa à des combats de boxe organisés par le Brewster Center, mais comprit vite la différence entre la prison et les pros. Il savait encaisser et faire mal, rien à voir avec un style ou la capacité de prendre des décisions stratégiques. En face, les Noirs aux corps luisants l'emportaient haut la main, et confirmaient leur talent par des victoires aux points pendant qu'il s'en prenait plein la cervelle. Pour lui, le ring de Motown niveau pro était un aller simple vers la débilité mentale.

Avec son casier judiciaire et les mandats d'arrestation qu'on avait peut-être lancés contre lui au Mississippi, il ne pouvait pas se faire embaucher dans les usines automobiles, ni même trouver un boulot de mécanicien. La plupart de ses copains d'enfance étaient en prison ou au Viêt-nam. Il ne connaissait plus personne à Ecorse.

Mais il connaissait un nom. Un seul. Moishe Abrams.

Moishe lisait la rubrique sport du *Free Press* quand la porte de son bureau qui donnait sur la rue s'ouvrit brusquement. Il leva les yeux et se figea comme s'il avait reçu un pieu en plein front. Non, c'était un rêve. Encore un peu, il allait entendre Glen Miller à la radio.

Un jeune gars se tenait devant lui, cheveux bouclés et blouson de cuir noir. Avec des yeux bruns et méfiants, une mâchoire carrée. Un beau gosse, mal dégrossi, portant autour des sourcils des traces de combats de boxe et une entaille en demi-lune à la lèvre supérieure.

« Monsieur Abrams ? Mon nom est DeMeo.

— Je sais, dit Moishe en le fixant toujours.

— Vous avez entendu parler de moi ? s'étonna Tommy.

— Non, mais... Je connaissais Bello DeMeo dans le temps. Tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau. J'ai cru un moment que... » Moishe se ressaisit. « T'es son gosse, hein ? Comment tu t'appelles ?

— Tommy.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Du boulot. Je sais que mon père travaillait pour vous...

— Y a longtemps de ça, coupa Moishe. J'ai rien à proposer à un jeune.

— Si. Je peux remplacer Tony Rufalo. Il s'est fait casser la gueule hier soir dans un bar de Dearborn. Il ne veut plus continuer. »

Moishe le dévisagea sans rien dire.

« Monsieur Abrams... Tout le monde sait que Rufalo est votre chauffeur. Et Dave Weinstein se chargeait de la collecte, mais il a pris une dérouillée chez un mauvais payeur il y a quelques mois de ça. Donc, il vous manque deux hommes.

— Et toi, tu crois que t'en vaux deux ?

— Ces deux-là ? Sans problème. Rufalo, c'est un junkie. Et Weinstein est trop vieux. Je pourrais les étaler tous les deux en même temps. Je m'y connais en bagnoles, je sais les conduire, les customiser, les piquer, et j'ai pas peur de me battre, vu que j'ai bossé comme videur et pratiqué la boxe en semi-pro...

— D'accord, d'accord ! Bon sang, je me sens rajeunir de vingt ans juste en t'écoutant causer. Ton père aussi, il avait du bagout.

— C'est pas du baratin. J'assure derrière.

— Ah ouais ? fit Moishe en souriant malgré lui. On verra. »

Tommy fut engagé à l'essai pendant une semaine, puis deux. En tant que chauffeur, rien d'autre. Il trimballait Moishe comme un prince dans les rues du ghetto, au volant de son gros corbillard Lincoln. Il observait. Regardait le vieux travailler. Bars clandestins, troquets enfumés, snacks imprégnés de l'odeur du graillon. Il y avait du pognon à ramasser partout, sans compter les intérêts qui rentraient aussi. Pas besoin de s'énervier ni de sortir la grosse batterie. La réputation de Moishe n'était plus à faire. En croisant son regard, on se sentait menacé à bout portant par le canon scié d'un calibre douze.

Tommy s'attendait à des affrontements, de la baston ou pire. Mais avec Moishe, tout était dans la manière. Confiance, économie de paroles. Tout le monde allongeait.

Après plusieurs jours sans ouvrir la bouche, Moishe commença à expliquer la règle du jeu : qui devait quoi et pourquoi, comment calculer les intérêts, combien rapportaient les tableaux de jeu et les loteries. Tommy avalait tout comme il avait autrefois absorbé les schémas de mécanique et les leçons de Lacey sur les rades de campagne, engrangeant les chiffres et rangeant chaque détail à sa place.

Pour Moishe, voir ce jeune-là au volant marquait la fin d'une dégringolade qui durait depuis vingt ans. Bill DeMeo était le seul Rital en qui il avait eu confiance, et le seul homme dont il regrettait la perte. Tommy n'était pas Bello, mais il avait la niaque et apprenait encore plus vite. Moishe commençait à croire que ses affaires allaient enfin reprendre.

Et puis il y eut Idlewild.

4

Quand Tommy entra dans la chambre d'hôpital le lendemain, Moishe était assis sur le lit, vêtu d'un peignoir blanc en éponge.

« Tu es en retard, grogna le vieil homme. Les visites ont commencé il y a vingt minutes.

— Excuse-moi, Moishe. J'étais pas sûr que tu... »

Moishe leva faiblement la main pour l'interrompre. « Tu connais le St. Clair Club ?

— Je sais où il se trouve.

— Cet après-midi à quatre heures. Demande à voir Mr. Luca à une table du fond. Vas-y seul. Et fais-toi un peu propre. Mets une veste et une cravate.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se...

— La ferme ! Écoute-moi. C'est comme un entretien de boulot mais tu ne leur dis *rien*, tu ne parles pas de mes affaires. Y a pas si longtemps que ça, j'avais cinq gars avec moi. Si on te le demande, j'en ai toujours cinq, pigé ? »

Tommy n'y comprenait rien mais tant pis. Moishe n'avait plus assez de jus pour parler.

« D'accord, Moishe. Comment tu te sens ? Mieux ? »

Pour toute réponse, le vieil homme lui lança un regard noir.

Le St. Clair Shores Club était un immense bar-restaurant proche de l'usine Ford, à Rouge River. Une clientèle essentiellement ouvrière y

consommait des flots de bière qu'on buvait derrière un coup de gnôle, mauvais whiskies, schnaps et triple scotches. Des serveuses se pressaient entre les tables en pin, chargées de plateaux, pour servir des OS en chemise de flanelle et casquette de base-ball qui s'arsouillaient avant d'aller affronter le vacarme de la chaîne de montage, ou après, pour l'oublier. Les hommes parlaient boutique et sport. Un gros juke-box Seeburg passait des chansons populaires vieilles de dix ans, Sinatra, Perry Como, *Paper Doll* chanté par les Mills Brothers.

À l'arrière du restaurant, une cloison en bois ajouré isolait un coin de la pièce à la manière du mur de Berlin. Là, toutes les tables portaient la mention « réservé ». Deux gros gaillards postés près de l'entrée garantissaient la tranquillité de l'espace.

Délégués syndicaux, élus locaux, et même parfois flics, passaient au St. Clair pour déjeuner et s'envoyer un verre à la sauvette, serrer quelques mains. Souvent, ils déposaient une enveloppe à l'intention de l'un des hommes qui jouaient au poker à une table du fond. Ou en récupéraient une.

Tommy s'était rencardé, il savait que le St. Clair était un repaire de gangsters. Il suivit le conseil de Moishe, disciplina sa coiffure banane, s'acheta un veston neuf de coupe plutôt stricte à motif pied-de-poule, une chemise noire et une cravate fine. En se regardant dans le miroir, il se trouva plutôt classe. On ne voyait pas le bandage qui enveloppait ses blessures d'Idlewild, sous lequel les côtes suintaient et lui faisaient un mal de chien, ni la bande autour de son avant-bras. Ça irait.

Au St. Clair, il se fraya un chemin à coups d'épaule jusqu'aux tables du fond. L'unique costaud qui montait la garde le regardait approcher. C'était un gars plus âgé, de la génération de Moishe. Cheveux gris et longs, coiffés vers l'arrière en vagues, grosses lunettes, blouson de pilote en cuir marron. Il se leva pour barrer le passage. Avec la mine de circonstance.

« DeMeo, dit Tommy. Je viens voir Mr. Luca, de la part de Moishe Abrams. »

Le type au blouson jeta un coup d'œil de l'autre côté de la cloison, reçut un hochement de tête affirmatif et fit signe à Tommy de passer.

Quatre joueurs de cartes à la table. Un caïd aux épaules carrées d'une cinquantaine d'années, en veste de survêtement à l'emblème des Local 54 Teamsters, brosse de cheveux poivre et sel, teint blafard et piqueté de rouge façon cake aux poivrons. Un grand bellâtre, blond, costume bleu en peau de requin, cheveux courts à la Princeton et allure de jeune premier façon Tab Hunter, mais en plus féroce. Traces de coupures et cicatrices autour des sourcils, comme Tommy. Un boxeur.

Un étudiant en blazer bleu marine décoré du blason University of Detroit distribuait les cartes. Un petit air à la Frank Sinatra, avec coupe soignée et visage étroit de furet, moue boudeuse. La pièce était faiblement éclairée et enfumée, mais il portait des lunettes de soleil. Il regarda Tommy, tête inclinée sur l'épaule comme un corbeau, puis retourna à ses cartes.

En bout de table, le Grand Chef. John Luca. Alias Big John. La cinquantaine élégante, cheveux de jais striés d'argent soigneusement mis en plis, nez d'empereur romain. Chandail blanc en alpaga, ongles manucurés. Un visage familier. John Luca avait souvent fait la une des journaux. Appelé à témoigner lors de la mise en accusation de Jimmy Hoffa pour racket, il avait refusé de répondre vingt-six fois en invoquant le cinquième amendement⁵. Le procureur réussit à lui faire décliner ses nom et adresse, point final. Le bronzage artificiel de Luca ne suffisait pas à dissimuler la couperose qui gagnait du terrain sur son auguste nez. Il picole, pensa Tommy.

Luca lui fit un signe de tête. « DeMeo... c'est ça ? Tu sais qui je suis ?

— Oui. Je vous ai vu à la télé.

— Pas aussi débile qu'il en a l'air, fit l'étudiant en ricanant.

— Mon neveu, Albert. Si tout va bien, tu travailleras peut-être pour lui un jour.

— Pas avec cette coupe de cheveux ringarde, dit Albert d'un air méprisant. Faut changer de look, Elvis. »

Il arrangea ses cartes en éventail et observa son jeu, certain que Tommy ne dirait rien.

« Charlie Musso, Dino Pontieri », continua Luca. Musso, c'était le caïd du syndicat. Pontieri, le boxeur blond. Il fut le seul à paraître intéressé par Tommy et le salua, évaluant à qui il avait affaire. Les autres le regardèrent à peine.

« Comment va le vieux Moishe ? demanda Luca.

— Mieux, mais pas terrible. Il ne pourra pas trop bouger pendant un moment.

— C'est pas de chance. Il bossait pour mon père dans le temps. Sacré personnage.

— Tu parles d'un dinosaure, fit Albert avec mépris. En voie d'extinction, même. On devrait lui prendre son territoire et basta.

— Moishe n'est pas mort, rectifia Tommy, il est juste un peu amoché. Moi, je réfléchirais à deux fois avant d'affronter un dinosaure. Y en a, c'est vraiment des sales bêtes. »

Albert releva la tête, sourcils froncés, pour le dévisager. Soudain le mystère des lunettes de soleil s'éclaircit. L'un des verres, plus sombre que l'autre, cachait un œil laiteux, aveugle. Dans l'orbite boursouflée grouillait un amas de tissu cicatriciel, comme un ver blanchâtre qui remontait vers l'arcade.

« Il paraît qu'il y a eu un souci à Idlewild, dit Luca dans le silence tendu qui s'était installé. Tu t'en es bien sorti, d'après Moishe.

— Pas si bien que ça. On n'a pas collecté le pognon, Moishe se retrouve à l'hôpital. Moi, je dis qu'on s'est plantés.

— C'est la faute à Moishe, tu n'y es pour rien, répliqua Luca en haussant les épaules. Albert a raison, le vieux est sur le déclin. Mais il

arrive toujours à récupérer ses billes, le gars finira bien par payer.

— Non. Celui-là, il ne pourra pas. »

Au moment de prendre sa carte, Luca suspendit son geste. Les quatre autres levèrent les yeux. La conversation les intéressait, maintenant.

« Ah bon ? » fit Musso.

Tommy ne savait pas quoi ajouter. Donc il se tut. Ce qui était le bon choix. Luca leva un sourcil. Même Albert parut intrigué.

« Je me suis rencardé sur ton compte, DeMeo, dit Charlie Musso. Personne ne sait rien. Comment ça se fait ?

— J'étais parti. Redressement correctionnel à Milan. En sortant, je suis allé chez mon grand-père, il a une ferme dans le Sud. Je suis revenu y a pas longtemps.

— Alors, le plouc qui sort de son trou, c'est pas juste un look, ricana Albert. T'es vraiment un bouseux. »

Tommy se retint – difficilement – de le dégommer du revers de la main. Où un petit connard comme Albert Luca trouvait-il les couilles de parler sur ce ton à des gens qu'il ne connaissait pas ? La réponse lui vint aussitôt. Il s'appelait Luca. Tellement à côté de la plaque, il ne se doutait même pas qu'il avait failli s'en prendre une. Pontieri avait remarqué, lui. Il avait vu la fureur dans les yeux de Tommy et souriait en secouant la tête.

« Et Moishe ? Il te connaît d'où ? demanda Luca, absorbé par son jeu de cartes, ignorant la dynamique tout autour.

— Mon père travaillait pour lui, dans le temps.

— Bill DeMeo, fit Musso en hochant la tête. Ouais, il lui ressemble. C'est lui qui conduisait la bagnole avec la bande à Moishe, il s'est fait buter pendant un raid. Bello, on l'appelait. Un joli p'tit gars. On t'appelle comme ça, toi aussi ?

— Pourquoi ? T'as un faible pour les jolis p'tits gars ? »

Pontieri et Albert rigolèrent, mais Charlie Musso rougit et plissa ses yeux de cochon d'un air menaçant. « Fais gaffe à ce que tu dis.

— Laisse glisser, Charlie, dit Luca en souriant. Il est jeune. Tu as un métier, Tommy ? Comment tu gagnes ta croûte ?

— Je touche un peu en mécanique. J'ai été videur, garde du corps. J'ai fait de la boxe en semi-pro.

— C'est là que je t'ai vu, dit Pontieri en le braquant du doigt. Au Brewster Center. Tommy la brute, poids moyen. T'es un bûcheron. T'as perdu par décision des juges, mais tu as étalé ton gars au troisième round en lui éclatant le foie, même que le public aussi s'est plié en deux. Tu te bats toujours ?

— Je suis trop lent pour les pros. Et toi ?

— Je tiens trop à mon minois, dit Pontieri en se fendant d'un sourire de star. Et je suis pas si con, en plus.

— Tu es fiché ? demanda Luca.

— Dans le Sud, oui, peut-être. Ici, j'étais mineur. Agression préméditée. J'ai pris un an.

— Le maximum pour ta première condamnation ? s'étonna Musso.

— J'ai cassé la gueule à un flic. »

Rires autour de la table. « T'as un problème avec les flics ? demanda Luca.

— Avec celui-là seulement. C'était une affaire personnelle. Je compte pas remettre ça.

— Vaudrait mieux pas, dit Luca. On a des flics qui bossent pour nous, aussi. Vous voyez autre chose ? » Luca consulta l'opinion générale d'un

regard circulaire. Aucune réaction. « D'après Moishe, tu peux assurer à sa place pendant qu'il est coincé, mais c'est trop lourd pour un nouveau. Il a combien de gars maintenant ? Cinq ? Six ?

— Je pourrais pas dire.

— Mon oncle t'a posé une question, dit Albert Luca sèchement.

— Te froisse pas, mais je ne parle pas des affaires de Moishe à des gens que je connais pas. Je fais ce qu'il me demande, point barre.

— C'est moi qui décide, DeMeo, dit Luca avec agacement. Tu bosses pour Moishe, mais lui, il bosse pour nous. Tu piges ? Nos vingt pour cent, on les prend dans tous les cas, que tu les aies gagnés ou pas. Moishe dit que t'es capable de gérer, mais tu me parais un peu léger...

— J'y arriverai.

— Tu vas surtout faire ce que je te dis ! Je te laisse Grand River, les Noirs, les Chicanos. Charlie récupère East Detroit et Highland Park. Si Moishe se remet, on reverra la donne. D'ici là, tu te cantonnes au ghetto. Si tu ramènes pas assez, on se paiera sur la part de Moishe, plus les intérêts. Fais en sorte que ça marche, DeMeo. T'as pas droit à l'erreur. Pigé ? »

Tommy hocha la tête.

Luca leva un de ses sourcils finement dessinés. Il attendait.

« Oui, monsieur Luca. J'ai compris.

— Moishe te communiquera les noms et les chiffres. Cette histoire à Idlewild, ça peut revenir te péter à la gueule ?

— Non.

— J'espère pour toi que tu as raison. Si tu foires, c'est pour ta pomme. Des questions ? »

Tommy fit non de la tête.

« C'est pas la peine de revenir. D'ailleurs, on t'a jamais vu ici. Dino te contactera. Tire-toi, maintenant.

— D'accord. » Personne ne parut l'entendre. Autour de la table, on fit comme s'il était déjà parti.

OceanofPDF.com

5

« Ils t’ont baisé, grogna Moishe. Par-derrière, comme un chien. J’aurais dû m’en douter. »

Assis dans son lit d’hôpital, il mangeait un potage au tapioca à la cuillère en réprimant ses haut-le-cœur. Il avait plus que jamais l’air d’un vieillard, avec ses joues amaigries et sa barbe blanche de plusieurs jours.

« Si ça va pas, j’y retourne et j’arrange le coup. Tu n’as pas encore donné ton accord.

— Tu te fous le doigt dans l’œil. En t’envoyant là-bas, c’est comme si je m’étais déplacé moi-même. Luca t’a vu venir avec ta gueule de péquenaud. Il nous a entubés tous les deux. Il refile mes bons plans à Musso, et il me laisse les Nègres. Ça fait des années qu’il attend l’occasion de me rouler. Pour peu que tu rates un ou deux versements, il raflera tout le reste. Sale *gonif* de Sicilien !

— Sale quoi ?

— Luca ! Le Grand John ! Son vrai nom, c’est Giancarlo. Son père aussi, Giuseppe, il se faisait appeler Joe. “Joe” l’Américain. Laisse-moi rire. Un *padrino* comme les autres ! Il avait déjà des putes et un trafic de bookmaker à l’époque des Licavolis. Après le massacre de Collingwood, il a repris ce qui restait du Gang pourpre. Il était malin, le vieux Joe, excellent comptable. Et il t’arnaquait en te le disant en face. Pas derrière ton dos, comme sa pourriture de fils... » Moishe s’interrompit, pris d’une quinte de toux, le visage cramoisi, et cracha un mélange de salive et de potage au tapioca sur sa tunique d’hôpital.

« Luca dit que tu y retrouveras ton compte, dit Tommy, sauf si je ne ramène pas assez. » Il essuya le menton du vieil homme avec une serviette en papier. Moishe peinait à reprendre son souffle. « T’as pas à t’inquiéter.

— Tu n’y connais rien ! On n’est pas chez les paysans, ici. Tu tiendras pas cinq minutes dans le ghetto.

— J’ai déjà fréquenté des Noirs, Moishe. Dis-moi juste qui doit quoi. Je me débrouillerai.

— Tu crois qu’ils te tendent le pognon quand tu débarques ? Pour me l’emprunter, faut déjà qu’ils soient cons, alors...

— Des cons, j’en ai croisé toute ma vie.

— Toute ta vie ! J’ai des pantalons plein mon placard que j’ai achetés avant ta naissance, Tommy. Tous les ex-taulards qui me doivent des ronds, dès qu’ils voient passer un Blanc, ils ont envie de se le faire. Un seul pas de travers comme à Idlewild...

— Ça n’arrivera pas, Moishe. J’ai vu le résultat.

— T’as rien vu du tout ! Un rigolo, voilà ce que tu...

— Et merde, dit Tommy en se levant. T’as qu’à reprendre le gars que tu avais avant, Rufalo. Ou alors, tu laisses Musso rafler ta part. On verra bien ce qui te restera. Salut, Moishe.

— Attends ! » Moishe toussa et se calma d’un coup. « Bon sang, assieds-toi. Tu t’échauffes encore plus vite que Bello.

— Je suis pas Bello, Moishe. Je ne te planterai pas.

— Il m’a pas planté ! Ça n’a rien à voir !

— Alors c’est quoi, ton problème ?

— Je sais pas... Bon, écoute. Ton père était mon ami, et j’en ai pas eu beaucoup. Je ne lui ai rien demandé, il avait ça en lui. Mais quand il a clamsé... » Le vieil homme s’étrangla. « Après coup, j’ai pensé qu’il en avait peut-être trop fait pour essayer de sauver c’tte came. Et qu’il s’est fait tuer, justement parce qu’on était amis.

— C'est ça qui te préoccupe ? T'as pas de souci à te faire, Moishe, je ne suis pas ton ami. Je ne te trouve même pas sympathique.

— Petit con, va. » Le vieil homme se renversa en arrière contre l'oreiller, souriant malgré lui. « J'ai pas besoin de toi dans ma vie non plus, mais si Musso me grille sur mon terrain, je ne toucherai plus un kopeck. Dans tous les cas, je suis perdant. Alors, on va voir si t'es aussi malin que ton paternel. Écoute-moi bien. »

Fermant les yeux, Moishe dressa la liste comme on égrène un rosaire. Quarante-sept détenteurs de comptes, où les trouver et combien chacun devait au centime près. Il récita d'une traite pour faire impression. Puis il reprit les six premiers, une dizaine de fois. Tommy devait apprendre par cœur, sans rien écrire, et tout savoir sur le bout des doigts.

« Tous des Noirs ou des Hispanos, expliqua Moishe. Petits commerces de quartier, coffee shops, bars, débits de boisson clandestins. S'ils ne te donnent pas le compte, prends quelque chose... » Il s'interrompit, toussa encore, gagné par la fatigue. « *Nem de gelt*. Faut te faire payer, Tommy. S'ils ont pas de liquide, embarque quelque chose qui vaut plus que l'intérêt. Je connais des gens qui pourront te déménager n'importe quoi. Qu'est-ce que tu as comme voiture ?

— Une Chevrolet 57...

— C'est nul. Dans le ghetto, ta bagnole, c'est ta vitrine. Prends ma Lincoln, mais fais gaffe. Elle a plus de valeur que toi. Et trouve-toi un costume présentable. Un tissu à rayures, ou à côtes fines.

— D'accord. C'est tout ?

— Dernière chose... À propos de Bello ? N'oublie pas ce qui lui est arrivé.

— Y a peu de chances », dit Tommy.

Tommy prit la Lincoln mais fit l'impasse sur les fringues. Le vieux s'habillait comme George Raft dans les années 1930 et n'entravait rien à la mode. Côté argent par contre, il s'y connaissait. On lui devait soixante mille dollars, à raison de cinq cents ici, cinq mille là. Au taux de cinq pour cent par semaine.

Il était aussi propriétaire de distributeurs automatiques et, surtout, de juke-box. Trois cents vieilles bécane disséminées dans les bars et les restaurants du ghetto, certaines même chez des coiffeurs. Louées au mois.

« Dans le ghetto, même avant de savoir marcher ils sont capables de t'ouvrir un coffre chez Wells Fargo avec une épingle à chapeau, alors les juke-box... Je leur laisse la monnaie. Moi, j'empoche le loyer. Ça évite les disputes. »

Le quartier général, c'était le local de Moishe sur Dequindre, dans un immeuble commercial situé en bordure de la voie ferrée. « Distributeurs automatiques Abrams », indiquaient les lettres d'or collées sur la porte en verre crasseux. Une table de travail achetée à une brocante de l'Armée du Salut, un téléphone, un canapé revêtu d'une couverture en flanelle turquoise pour masquer les accros. Et une pièce à l'arrière avec un lit de camp militaire et une plaque chauffante.

L'endroit rappelait à Tommy la ferme de Jase Mackey. Même odeur d'une vie perpétuellement dans une impasse. Quarante ans de prêt sur gages, à rosser les gens et pire que ça, et c'était tout ce que Moishe en avait retiré. Rien d'intéressant à voler. Enfin, fallait déjà avoir envie d'essayer.

Baptisée en raison de la distance qui la sépare du fleuve, 8-Mile Road marque la frontière entre Detroit, d'un côté, et le monde civilisé de l'autre. En deçà de cette limite, tout le monde connaissait Moishe Abrams. On savait qu'il était lié à la pègre et qu'il valait mieux ne pas se trouver mêlé à ses affaires. C'était une légende de la rue, un personnage inquiétant toujours coiffé de son vieux borsalino. Même à Ecorse, on racontait des histoires sur Moishe.

Mais il n'y avait aucune saga populaire concernant Tommy DeMeo. Il aurait beau se pointer au volant de la Lincoln de Moishe, dans un fringant

costume rayé, on le prendrait toujours pour un petit gars de la cambrousse. À qui ferait-il peur ?

En cabane et au Bateman's, son air jeunot jouait en sa faveur. Les grosses baraques ne le prenaient pas au sérieux, jusqu'à ce qu'elles se retrouvent sur le cul, le souffle coupé, à se demander ce qui leur arrivait. Et si les boxeurs professionnels s'avéraient trop rapides pour lui, il n'avait rien à craindre dans une castagne de voyous.

En tout cas, c'est ce qu'il croyait. Jusqu'à Idlewild.

Il avait retenu la leçon. Dans la ruelle derrière le Regency, Mojo n'essayait pas de marquer des points. Si Moishe n'avait pas été là, il aurait étripé et vidé Tommy comme une truite. La mort n'était plus une idée abstraite. C'était devenu une réalité, au moment où Mojo pesait sur lui de tout son poids et qu'il avait senti le dernier souffle du colosse. La tiédeur de l'urine au moment où sa vessie se relâchait.

Dans l'univers de Moishe, il ne suffisait pas de savoir se battre. Il fallait gagner. Les gagnants se lèvent le matin, font du café, écoutent les nouvelles sur WJR. Les perdants coulent dans la vase d'un obscur marécage. Fourrés à l'arrière d'une Cadillac Juke-box⁶. Une grosse voiture avec des portes s'ouvrant en portefeuille, une banquette spacieuse. On pouvait largement y tenir à plusieurs.

Mais en contemplant le bureau de Moishe qui puait l'échec de toute une vie, Tommy se demanda ce qui était pire. Finir dans cette Cadillac ? Ou dans un trou à rats comme ici ?

6

En tête de liste, Moishe avait indiqué la boutique de Maceo. Un mini-market qui vendait boissons gazeuses à l'unité, chips et pain rassis. Canettes de Stroh's ou de bière de malt. Hot dog petit format à quatre-vingt-dix-neuf cents, sac en papier offert. On y trouvait aussi Maceo Willis, Noir vieillissant et grassouillet, dans un tablier d'une propreté douteuse, bouc mal taillé et cheveux défrisés qui viraient au blanc.

Un coup d'œil lui suffit. L'air gamin de Tommy, le veston à carreaux et les bottines à bout pointu... Maceo croisa les bras et ne se montra aucunement disposé à ouvrir le tiroir-caisse.

« Moishe est à l'hosto, à ce qu'y paraît. On dit qu'il en ressortira p't-être pas, tellement qu'il est amoché... Avec une poche à merde et tout.

— Il va revenir dans quelques semaines. En attendant, je suis là.

— Ouais, je vois ça. Mais justement, tu m'as l'air bien p'tiot pour faire sa collecte. Moi, j'ai mes fistons, y sont plus âgés que toi. Et bien plus costauds. Tu me suis ? »

Deux malabars sortirent nonchalamment d'une arrière-salle, piliers de rugby l'un comme l'autre. Le premier alla à l'entrée du magasin et tourna la pancarte « Ouvert » sur « Fermé ». Il resta là, dos à la porte pour barrer la route, défiant Tommy du regard.

Tommy sentit un tiraillement entre ses côtes meurtries et réprima une grimace de douleur. Maceo sourit, croyant voir les premiers signes de la panique. Le petit poste radio Motorola en plastique noir, à l'extrémité du comptoir, était réglé sur WCHB, Inkster. Le dise-jockey Joe Howard présentait *Before You Accuse Me*. Un blues de Bo Diddley que Tommy écoutait à Milan. Excellente démonstration de jam.

« Voilà ce que je te propose, mon gars, dit Maceo. On ne va rien faire pendant quelques jours, en attendant de voir comment les choses évoluent pour Moishe. C'est vrai, quoi. Qu'est-ce qui me dit que c'est lui qui t'envoie ? »

Tommy s'approcha du comptoir et fit signe à Maceo de se pencher vers lui. « Monsieur Willis », dit-il à voix basse.

Et il continua, plus bas : « Moishe t'a prêté quatre plaques pour renflouer ton découvert de loterie en août dernier. En plus des cent dollars en remboursement du capital, tu dois deux cents d'intérêt par semaine. Je veux deux cent quarante aujourd'hui... » Il sortit le .45 de Moishe de sa ceinture et colla le canon sous le menton de Maceo. « Et vingt en plus pour moi parce que tu me fais perdre mon temps. Sors le pognon, sinon tes petites frappes, là, ils t'emporteront au cimetière de Mount Hope entre quatre planches. On est d'accord ? »

L'un des gaillards s'avança. Il se figea en voyant Tommy ôter le cran de sécurité. Paniqué, avec le métal du .45 qui lui glaçait le menton, Maceo fit signe à son fils de reculer.

« Oui, oui, bredouilla-t-il en se redressant lentement, les mains bien visibles, pour ouvrir le tiroir-caisse et en sortir les billets. C'est Moishe qui t'envoie, j'ai compris. »

Numéro deux sur la liste : le salon de coiffure de Maalof. Sol en carrelage blanc, miroirs tout autour. Trois coiffeurs en blouse blanche étaient occupés avec des clients, une demi-douzaine de Noirs patientaient sur des chaises alignées le long du mur. Odeur de lotion capillaire, mêlée de lilas et de fumée de cigare. Un jukebox de Moishe dans le coin, avec Nat King Cole qui murmurait *Stardust*, bonne musique d'ambiance pour bavarder tranquillement avec son coiffeur.

Silence de plomb quand Tommy entra. Tous les yeux braqués sur lui. Seul Nat chantait toujours.

« Je peux vous aider ? » demanda le coiffeur le plus proche de la porte. Un grand type à la peau café au lait, cheveux drus et frisés, épaisse

moustache grecque. Un Arabe noir, avait dit Moishe.

« Je viens de la part de Mr. Abrams. »

La réaction se fit attendre. Maloof détailla Tommy sous toutes les coutures, son rasoir à la main pendant que le client ne pipait mot. Enfin, il lui tendit une enveloppe en la retenant un bref instant avant de lâcher prise.

Vers le milieu de l'après-midi, Tommy n'en pouvait plus. Il lui semblait n'avoir parcouru qu'une seule et même interminable rue. Avec encore deux arrêts. En premier, le Cooley's. Un bar à bière situé dans une rue proche de Cass Avenue. La licence était au nom de Cyril Cooley, mais le bar appartenait à son beau-frère, Duwayne Jenks. « Taulard émérite à Jackson », avait dit Moishe. « Tellement accro à la coke qu'il a la tremblote à vie. Il s'est fait arracher l'œil dans une histoire sordide en cabane, alors il porte un bandeau. Pirate de mes deux, oui. La came le met sur les nerfs, on dirait qu'il est toujours au bord de l'infarctus. »

Tommy eut un sale pressentiment dès qu'il poussa la porte. Une tension dans l'air, sourde, aussi palpable que la haine d'une foule hostile avant le début d'un combat. Le bar était presque vide mais John Lee Hooker s'égosillait dans le vieux juke-box Seeburg, et sa guitare envoyait le son contre les murs comme des enclumes dans une usine. De toute façon, personne n'écoutait.

Jenks se tenait à un bout du comptoir, près de la caisse. Il avait son bandeau noir sur l'œil et la tête rasée, lisse comme une boule de bowling. Trois clients au zinc. Noirs. Grands et forts. Les deux premiers bavassaient, assis sur des tabourets du côté de Jenks, avec leurs manches courtes remontées pour exhiber des biceps de culturistes, ornés de tatouages caractéristiques de l'art pénitentiaire. Bandana noir pour l'un, chemise de golf jaune vif pour l'autre, lequel portait aussi un énorme grain de beauté sur l'arête du nez. Le troisième larron était debout à l'autre extrémité du comptoir, seul et loin des autres, comme s'il ne les connaissait pas. Chemise hawaïenne bleue et casquette de base-ball des Detroit Tigers.

Tommy entra lentement. Il voulait ménager ses côtes douloureuses et laisser à ses yeux le temps de s'habituer à la pénombre. Et aussi sentir en lui

le tempo de la guitare de John Lee, caler sa respiration sur le rythme, se centrer sur la musique.

Il scruta les ombres pour lever une éventuelle menace. Qu'est-ce qui n'allait pas, bon sang ? La pièce était longue et étroite. Tables au Formica éraflé, chaises en bois. Léger nuage de fumée gris-bleu. Jenks, l'homme au grain de beauté, et l'autre au bandana se passaient un joint. Aspirant la fumée et la retenant pour mieux se défoncer. Tous les trois sur un seul pétard. Aucun mégot de cigarette au pied du gars seul à l'autre bout du comptoir.

Oui, voilà. La fumée se concentrait au-dessus des tables, loin du bar. Des mégots se consumaient dans un cendrier, à côté de verres à bière vides. Sur une autre table, encore des verres, dont l'un à demi plein. Les consommateurs venaient de partir. Jenks et ses copains avaient fait déguerpir tout le monde. Pas de témoins.

Puisque Moishe était au tapis, Jenks essayait de se libérer. À la barbare. On dégage le nouveau collecteur et on le fait disparaître quelque part. Dans le marécage avec Mojo, tiens. Pendant une fraction de seconde, Tommy crut sentir l'odeur de l'eau croupie. Il entendit Mojo exhaler son dernier souffle.

Il fut pris d'une puissante montée d'adrénaline. La peur, viscérale, et un déferlement de colère à en être aveuglé.

« Qu'est-ce que ce sera, jeune homme ? » lança Jenks. Un signal. Le type à la casquette se leva tranquillement, posa un billet sur le comptoir. Il partait... Sauf qu'il ne partit pas. À la porte, il parut changer d'avis et se dirigea d'un pas lent vers la machine à cigarettes. Devant laquelle il s'attarda, comme s'il était possible de chercher à se rappeler la marque qu'on fume.

Cela n'avait duré que quelques secondes, le temps qu'il fallut à Tommy pour s'avancer vers Jenks et les deux autres. Il s'arrêta à un peu plus de un mètre, surveilla d'un coup d'œil l'homme à la casquette qui traînassait toujours devant le distributeur de cigarettes en prenant un air dégagé. Il avait sûrement verrouillé la porte. Tommy sentit son avant-bras blessé se

crisper, ses paumes brûlantes qui lui commandaient de fermer le poing, de porter le premier coup.

Jenks aussi était sur la brèche. Shooté aux amphètes ou à la cocaïne, les nerfs à vif, prêt à en découdre mais ne voulant pas le montrer. Le Bandana et la Chemise de golf jaune pivotèrent lentement sur leurs tabourets pour faire face à Tommy. De près, on voyait que des poils sortaient du grain de beauté. On aurait dit le troisième œil d'une créature vaguement extraterrestre.

« Mon nom est DeMeo, dit Tommy. De la part de Moishe Abrams. Vous avez quelque chose pour moi ?

— Bien sûr, mon gars, répondit Jenks. Assieds-toi donc, tu seras mieux pour compter. » Il lança une enveloppe sur le comptoir. A côté du Bandana. Tommy ne bougea pas.

« Apporte-la-moi.

— Putain, je suis pas le facteur ! dit Jenks en jetant un regard inquiet aux deux autres. Déjà que je raque une fortune, en liquide s'il vous plaît ! Tout ça pour un putain de juke-box qui me coûterait à peine vingt dollars d'occase. Le vieux Moishe ne change jamais les disques, c'est toujours les mêmes conneries depuis que j'ai repris le bar... »

Tommy n'écoutait plus. Jenks parlait pour faire diversion. Il s'énervait derrière son comptoir pendant que le type à la casquette s'approchait lentement par-derrière. Trop lentement pour le Bandana.

« C'est pas vrai ! rugit-il en descendant de son tabouret, une lame de quinze centimètres au poing. On va pas se laisser emmerder par un même ! »

Tommy sortit le .45, mais le Bandana avança quand même, fou de rage et tellement stone qu'il ne voyait pas le Colt. Ou qu'il s'en foutait.

« Bouge pas ! » dit Tommy en guise d'avertissement. L'autre tenta un coup de couteau dans le ventre, de bas en haut. Tommy fit un bond de côté,

heurta une table et perdit l'équilibre. Le couteau passa tout près de son visage... Le Colt claqua comme un coup de tonnerre, une fois, deux fois, tressautant dans le poing de Tommy, envoyant des balles en cuivre dans le torse du Bandana comme des pieux qui le plantèrent contre le comptoir.

Ahuri, les mains crispées sur la poitrine, la bouche emplie d'une écume rougeâtre, il contempla d'un air incrédule le sang qui jaillissait entre ses doigts. Il essaya de dire quelque chose à Jenks mais le souffle lui manqua. Ses genoux lâchèrent et il s'effondra sur le linoléum sale en lâchant son couteau.

Tout le monde resta pétrifié. Aussi secoué que les autres, Tommy passa en mode réflexe. La Chemise jaune n'était plus qu'à un pas, un couteau Bowie dans la main gauche, yeux écarquillés. Prenant pour cible le grain de beauté et ses poils, Tommy pointa le canon d'une main qui ne tremblait pas.

« Lâche ton couteau et assieds-toi. »

La Chemise jaune hésita. Puis jeta le couteau par terre et, lentement, reprit place sur son tabouret de bar.

« Toi, là-bas ! Laisse tomber les cigarettes et ramène-toi.

— J'ai rien à voir avec ça, moi... bafouilla le type à la casquette en évaluant la distance qui le séparait de la porte.

— Tu y arriveras pas, connard. T'as oublié que tu l'avais fermée à clé ? Mais si tu veux essayer, vas-y. Ça m'amusera de te descendre. » C'était vrai, il prenait son pied maintenant. Leur vie ne tenait plus qu'à un fil. Et ils le savaient.

Avec une prudence extrême, la Casquette revint vers le comptoir, mains à hauteur de la taille et paumes tournées vers le haut. Il s'arrêta à quelques tabourets d'écart de la Chemise jaune et de Jenks.

« T'as envie de continuer à vivre ? » demanda Tommy à la Chemise jaune.

L'homme hochâ la tête. Sa pomme d'Adam roula dans sa gorge quand il avala sa salive.

« Bon. Quand on aura fini, toi et l'autre à la casquette vous allez embarquer votre copain là où vous vouliez m'emmener. Et après, vous mettez les bouts. Si je vous revois à Detroit, je jure que je vous fais la peau. On est d'accord ? »

La Chemise jaune hochâ à nouveau la tête. Comprenant, à la lueur meurtrière dans les yeux de Tommy, qu'au moindre mot de travers il était mort.

« Y a l'argent de Moishe dans l'enveloppe, Jenks ? »

Le borgne pensa un instant à mentir, puis fit non de la tête.

« Dommage. Tu arrives à l'échéance. Je veux la totalité, jusqu'au moindre centime. Ça fait neuf mille six cents, plus les cinquante que tu dois pour ce juke-box pourri. Tu les as ?

— Pas aujourd'hui, mais je pourrai peut-être...

— Va te faire foutre avec tes peut-être, et va te faire foutre tout court ! C'est terminé, tu dégages. Le propriétaire, maintenant, c'est Mr. Abrams. Demain, toi et ton beau-frère, vous apportez les papiers à son bureau et vous signez.

— Tu ne peux pas... »

Tommy tira ! La balle passa si près de Jenks que la chaleur de l'explosion lui brûla la joue. Le projectile fit mouche sur la caisse, ricocha, et le tiroir s'ouvrit tout seul.

Dring !

« D'accord, d'accord, bafouilla Jenks en reculant, mains levées pour tenter de calmer le jeu. On apporte les papiers. Demain ! »

Mais ils n'apportèrent rien du tout. Le lendemain, Tommy attendit jusqu'au milieu de l'après-midi. Il retourna au Cooley's.

Le bar était désert. Le tiroir-caisse ouvert, vide. Le sol avait été essuyé à la hâte à l'endroit où le Bandana était tombé, mais en regardant bien, on voyait aux traces de sang qu'il avait été traîné jusqu'à la porte de derrière. Dieu sait ce qu'ils en avaient fait après. En tout cas, ils n'étaient pas revenus pour nettoyer.

Mais le bail et la licence étaient posés sur le comptoir. Signés. Et la cession du titre validée par un tampon officiel.

OceanofPDF.com

7

Tommy ne raconta pas à Moishe ce qui s'était passé au Cooley's. Pas un mot sur l'embuscade ni sur le mort. Il ne le connaissait pas assez pour lui faire confiance. Ni à lui ni à personne.

Le lendemain matin, à l'hôpital, il se contenta de lui tendre la licence et le bail. Jenks s'était tiré, expliqua-t-il, on n'en obtiendrait plus aucun sou. Moishe regarda les papiers, puis Tommy, du même œil circonspect qui scrute une demande de prêt. Et qui la trouve louche.

Le vieux pouvait se lever, maintenant, et aller prendre le soleil dans la salle commune à l'autre bout du couloir. Il lui fallait pour ça un déambulateur en alu, et vingt minutes d'efforts. Toujours une épave, mais il y avait quand même du progrès. Il arrivait à se raser et peignait ses cheveux blancs clairsemés en les rabattant sur sa calvitie. Curieusement, il paraissait plus petit, emmitouflé dans sa robe de chambre bleue en éponge achetée sur catalogue.

Moishe examina les papiers, plus attentivement cette fois.

« Ils t'ont donné du fil à retordre. » Ce n'était pas une question.

« Un peu.

— Tout va bien pour toi ?

— Oui, ça va. »

Moishe hocha la tête. « Écoute-moi... Autant que ça t'apprenne quelque chose de me voir ici. L'essentiel, c'est de s'en sortir indemne. Après, tout peut s'arranger. Voilà ce que ton père n'avait pas pigé. On essaye de sauver la marchandise, d'accord, mais c'est pas aussi important que de rester en

vie. Les cigarettes, l'argent, on en trouve toujours. Sauf si on est à l'hosto. Ou six pieds sous terre. Tu t'es servi du .45 ? »

Tommy fit oui de la tête.

Moishe attendit une explication. Qui ne vint pas. Il haussa les épaules. « Faut que tu t'en débarrasses. Avec les nouvelles technologies, une arme, ça devient un témoin oculaire. Voilà pourquoi je préfère les .45 de l'armée. Gros calibre, forte puissance de tir, et y en a tellement en circulation qu'on a du mal à retracer la provenance. Refraise le canon pour bousiller les rayures et éclate la monture au marteau. Jette les morceaux, en plusieurs endroits. »

Encore un hochement de tête en face.

« Le coup des papiers, c'est pas mal, mais il vaut toujours mieux prendre du cash. Ça ne laisse pas de traces, aucun moyen de savoir qui a touché combien. Tandis que les titres d'exploitation, je vais devoir les envoyer à Grosse Pointe chez les avocats de Mr. Luca. Ils vérifieront que le transfert est réglo et légal, si jamais quelqu'un cherchait à le contester plus tard.

— Mais c'est quand même un gain pour toi ?

— Dans le temps, peut-être, je t'aurais répondu oui, dit Moishe d'un air sombre. Aujourd'hui, ça m'étonnerait que j'en voie beaucoup la couleur. Je ne te fais pas de reproches, Tommy, j'imagine que t'as pas eu trop le choix. Jenks, il respire toujours ?

— Quand je l'ai quitté, oui.

— Dommage. Il m'a toujours emmerdé, celui-là. La prochaine fois, *nem de gelt*. Prends du cash. » Il grimaça sous l'effet d'une douleur soudaine. « Je suis désolé... que ça ait mal tourné. Je croyais que j'aurais tout le temps de te montrer les ficelles, de t'apprendre le métier comme il faut. C'est pas facile pour toi, comme démarrage.

— Je vais assurer, Moishe.

— T’as intérêt. Y a autre chose ? »

Un peu, oui ! Tommy aurait voulu savoir de qui encore il fallait se méfier sur la liste. Et cette histoire de titres... Mais il ne posa pas de questions. Moishe semblait au bout du rouleau. On étouffait dans cette chambre confinée qui puait l’antiseptique, à côté d’un vieux relié à son drain.

« Non, rien d’autre.

— Bon. Je t’ai dit de balancer le flingue ?

-Oui, Moishe. Tu me l’as dit.

— Alors qu’est-ce que tu fous encore ici ?

— Les noms, Moishe, dit Tommy, patient. Il me faut les six noms suivants.

— Ah oui, c’est vrai, fit Moishe d’un air distrait. Je voulais juste... vérifier. T’es prêt ? »

En sortant de l’hôpital, Tommy partit pour Ecorse. Direction, le mobile home. Il était lessivé et ne souhaitait qu’une chose : dormir. Et se vider la tête. Le Cooley’s, Idlewild... Tout arrivait trop vite. Une bombe H avait explosé dans sa vie, un formidable champignon, et maintenant il était pris sous une pluie de retombées. Des images surgissaient dans sa mémoire comme les étincelles d’un court-circuit.

Smokestack Lightning lâché à pleins tubes par le juke-box du Cooley’s. L’air ahuri de l’homme au bandana au moment où ses genoux avaient plié... Tommy bloqua la vision. Il y penserait plus tard. Beaucoup plus tard. Tout ce qu’il voulait pour l’instant, c’était tirer le rideau.

Un western passait à la télé quand il entra dans le salon. Personne. Un noble aventurier face à un bandit armé devant un saloon... Il entendit un gémissement étouffé. Fureur immédiate ! Poings serrés, cheveux dressés sur

la nuque, il se dirigea vers la chambre de Flora en revoyant les bleus de sa mère battue par McKinney, la poche violette sous son œil... Le gémissement reprit. Plus doucement. Il entendit Spivak souffler et perçut la vibration qui agitait la caravane. Les deux plaintes s'accordèrent à mesure que le rythme s'accélérait.

Bon sang. Au moins, elle ne passait pas à la casserole. Pas exactement. Mais pour se vider la tête, c'était raté. Avec ces deux-là qui s'en donnaient à cœur joie au fond du couloir... Il sortit sans bruit, remonta dans la Lincoln et démarra.

Ça ne marcherait pas. Retourner vivre chez sa mère était une erreur. Au fond de lui-même, il avait espéré retrouver un peu de son enfance perdue, et comme Spivak s'était foutu en travers, il était resté juste pour embêter le monde. Il lui fallait un endroit à lui, maintenant. Un appart, une chambre, n'importe quoi. Demain, il se mettrait à chercher. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il était trop à cran.

Sur la route de Lafayette, il alluma la radio de la grosse Lincoln et essaya de capter WLAC. Non, trop d'interférences. En passant devant le Scotty's, il décida brusquement de s'arrêter. Il mourait de faim.

Le restaurant n'avait pas changé. Extérieur en acier inoxydable, toit arrondi comme un wagon de train, et une demi-douzaine de hot rods garées devant. Une Mercury Turnpike Cruiser 58 rose et noire avec toit rabaisé et lunette arrière électrique. Une Olds Fiesta 53 décapotable, or métallisé, avec des feux arrière arrondis.

À l'intérieur, comptoir en Formica rouge brillant, tabourets en métal chromé, tables séparées par des cloisons en contreplaqué vernis. Roy Orbison au juke-box, *Only the Lonely*, une superchanson pour se peloter. En l'écoutant, Tommy se sentit un peu plus léger. Il alla s'asseoir dans un compartiment au coin de la salle. C'était la première fois qu'il se posait, depuis Noxapater.

Voyage dans le temps, songea-t-il. Il venait souvent ici le soir, pendant ses années de lycée. Il y avait de ça, combien... Cinq ans ? Six ? Dans une autre vie. Et pourtant, ç'aurait pu être hier. Des gars en bleu de travail et

grosses chaussures s'enfilaient des hamburgers au comptoir, des filles en socquettes, jupes évasées et queue-de-cheval buvaient des sodas et riaient, assises à une table à l'écart. Une bande de petits durs se serrait dans un wagonnet près de la porte, blousons en nylon noir et bananes à la Elvis, cheveux gominés en arrière. Cols relevés. En se donnant des airs de grands méchants qui s'ennuient ferme.

« Qu'est-ce que je vous sers ? » Une serveuse pimpante en uniforme rose et coiffe assortie. Cheveux blond doré relevés en queue-de-cheval. Visage oval, yeux lumineux. Belle nana. Tommy se rappelait vaguement l'avoir déjà vue.

« Un café. Une tarte aux pommes. On se connaît, non ?

— Oh non, pas ça ! soupira-t-elle en prenant la commande.

— Si, je t'assure. T'as pas fait option histoire, avec Mrs. Gibson ? »

Elle lui lança un autre coup d'œil, rapide. « Je ne me souviens pas de toi.

— J'y allais pas très souvent. Tommy DeMeo. Et toi, c'est... Leanne quelque chose. » Il tendit la main. Elle ne la prit pas.

« Je reviens tout de suite. » Elle fila vers le comptoir. Vraiment bien foutue. Cul rond et ferme, belles jambes. Dans leur wagonnet, les petits durs observaient tour à tour Tommy et la serveuse. Il détourna les yeux. L'un des garçons fit signe à Leanne d'approcher et lui demanda quelque chose. Sûrement à propos de lui. Elle haussa les épaules et repartit.

Mais Tommy remarqua qu'elle le regardait discrètement derrière le comptoir.

« Ça y est, je me souviens de toi, dit-elle en apportant la commande. Mais pas au lycée. C'est toi qui as fracassé le bras du flic avec une batte de base-ball. Comment il s'appelle déjà ? McKinney. Et t'es allé en prison.

— C'était il y a longtemps.

— Pas pour lui, à mon avis. Son bras ne s'est jamais complètement remis. Il vient ici, parfois. Si tu veux mon conseil, t'as intérêt à te barrer.

— Je peux finir ma tarte aux pommes ?

— Je ne plaisante pas.

— Hé, mon pote. Tu devrais peut-être faire ce qu'elle te dit. Tire-toi. »

L'un des jeunes durs s'était approché derrière la serveuse. Grand, mince, truffé d'acné. Lui, c'était l'appât. La bande envoyait le plus faible pour tromper l'ennemi. Après le Cooley's et Idlewild, la situation tenait du comique. Leanne partit essayer le comptoir et, de là, surveilla la scène.

« Assieds-toi, proposa Tommy. Je te ferai pas de mal.

— Hein ? Qu'est-ce que t'as fumé, toi ? Tu crois que j'ai peur ?

— Alors, pose tes fesses. Ton petit jeu, tu peux aussi bien le faire assis.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Quel petit jeu ? » Le garçon jeta un regard aux autres, pas très à l'aise, et se glissa sur la banquette en face de Tommy. Avec un air mauvais... Il s'en sortait pas mal.

« D'abord, tu me cherches, expliqua Tommy. Ensuite, tu me frappes, peut-être... On va régler ça dehors, et après, tes copains me foutent une trempe. Sauf que c'est pas une bonne idée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on est parents, tous les deux. Je suis ton cousin au deuxième degré du côté de ta mère.

— N'importe quoi. T'es pas de ma famille.

— Maintenant, si. » Tommy se pencha en avant et baissa la voix. « En tout cas, c'est ce que tu vas raconter à tes potes. Tu ne m'as pas reconnu parce que tu m'as pas vu depuis longtemps. J'étais en taule. J'ai tabassé un flic qui était assis dans le compartiment, là-bas. Alors crois-moi, je suis paré

pour m'occuper de toi. Tes copains n'auront même pas le temps de se lever, et tu respireras plus jamais par le nez, après. Mais on peut t'éviter ça. Parce que je suis ton cousin au deuxième degré, Tommy DeMeo. Celui qui bosse avec Moishe Abrams. Tu as entendu parler de Moishe ? »

Le nom produisit son effet. Troublé, le garçon coula un regard vers ses compagnons.

« C'est pas eux que tu dois regarder, dit Tommy. C'est moi. Tu vois les cicatrices sur mes mains ? »

Il posa les mains à plat sur la table. Phalanges lacérées, articulations enflées. Le jeune avala sa salive.

« Comment tu t'appelles ? demanda Tommy.

— Al... » Il s'étrangla. « Aldo.

— Aldo ! Je suis bien content de te voir, cousin. » Tommy lui tapota gentiment la joue. « Tu salueras ta mère de ma part. Allez, va retrouver tes copains. Ils ont l'air inquiet. »

Aldo se leva, fit un bref signe de tête et rejoignit sa bande, sonné. Ils écoutèrent l'histoire du cousin taulard en surveillant Tommy du coin de l'œil, puis se remirent à déconner entre eux.

Leanne revint avec la cafetière.

« Te mets pas mal avec eux, dit-elle en le resservant. Ils ne font que chercher des ennuis à tout le monde.

— Pas à moi. On est de la même famille, quasiment... Ils sont jeunes, c'est tout.

— Ils ont ton âge.

— Non, moi, j'ai vieilli. À quelle heure tu termines ?

— Ça ne te regarde pas. De toute façon, tu pars tout de suite.

— Ah bon ?

— Une voiture de flic vient d'arriver. C'est peut-être McKinney. Tu veux attendre pour voir ?

— Vaudrait mieux pas, soupira Tommy. Il y a moyen de sortir par-derrière ?

— Passe par la cuisine. Viens... »

Tommy laissa un billet sur la table et la suivit derrière le comptoir. Dans la vapeur de la cuisine, le cuisinier mexicain ne leva même pas la tête. La porte-moustiquaire ouvrait sur une aire de chargement.

« Merci, dit Tommy.

— Ne te fais pas d'illusions. J'ai pas envie d'avoir de problèmes au boulot, c'est tout. Où est ta voiture ?

— Là-bas. La Lincoln noire.

— Sans blague ? dit-elle, montrant enfin un peu d'intérêt. Qu'est-ce que tu fais dans la vie, exactement ?

— Je suis dans la collecte de fonds. Tu travailles ici tous les soirs ?

— Oui. » Elle le détailla du haut en bas. Il lui rendit son regard. Une belle fille, vraiment. Des cheveux blonds, des yeux bleus pétants. Bâtie pour la course.

« De quatorze heures à vingt-deux heures », dit-elle.

8

La collecte du lendemain se déroula sans problème. Une salle de billard, quelques petites épiceries familiales, un compte de loterie chez un coiffeur. Tout le monde payait, les enveloppes étaient prêtes. En deçà de 8-Mile Road, la rumeur se répandit comme un roulement de tambour dans la jungle. Et pour couronner ce succès, Tommy commença à sentir que ses côtes lui faisaient un peu moins mal.

En fin d'après-midi, une Pontiac Bonneville 63 rutilante s'arrêta devant le bureau de Moishe. Décapotable, bleu métallisé, calandre et ailerons en deux pièces. Gros boulot à la cire lustrante. Dino Pontieri descendit, pomponné à l'image de sa bagnole. Manteau neuf en mohair, chaussures fines à lacets, cheveux blonds à la coupe impeccable.

Tommy était assis derrière le vieux bureau de Moishe, en manches de chemise, son veston à carreaux suspendu à un crochet contre le mur.

« Ça va le péquenaud ? » Pontieri parcourut la pièce du regard et hocha la tête. « Super, ta déco. Tu as quelque chose pour moi, il paraît ? Rapport au Cooley's. »

Tommy fit glisser les documents vers lui. Pontieri les examina, assis en équilibre sur le bord du bureau.

« Comment ça se passe, maintenant ? demanda Tommy.

— On va choisir un nouveau propriétaire, quelqu'un qui peut nous intéresser. Un conseiller municipal, la femme d'un syndicaliste. Pas toi, évidemment. Tu débutes. Mais tu as plus de ressources que je ne pensais. Je les connais, Jenks et sa bande de taulards. Comment t'as fait pour les mettre au pas ?

— Qui dit que j'ai réussi ?

— C'est ce qu'on raconte. Tu en as buté un, les autres ont filé.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on entend.

— Ce que je crois, moi, c'est ça. » Pontieri grimaça un sourire en effeuillant la liasse des documents. « La paperasse. Voilà ce qui mène le monde. Cet argent-là, tu vois, c'est un peu comme le lait qu'on te sert en taule. Du concentré.

— J'ai jamais eu tellement de chance côté pognon.

— Ouais, on n'est pas des bureaucrates, nous autres. » Pontieri fourra la liasse dans une poche intérieure de son manteau. « Je peux te poser une question ? Quand tu as failli casser le gars en deux avec ton coup au corps, au Brewster Center... D'où tu tiens un punch pareil ?

— J'ai bossé comme une brute. Les séances d'une heure dans une salle de muscu, ça chauffe un peu, c'est tout. À la ferme de mon grand-père, j'étais dans les champs à l'aube. Je soulevais des balles de foin de quarante kilos qu'il fallait entasser sur une remorque, et après je me tapais une journée de dix heures comme mécano dans un garage. Comparé à ça, un combat en six rounds, c'est du gâteau.

— Trop d'efforts pour moi, fit Pontieri avec mépris. Pareil que se coltiner le ramassage des fonds dans le ghetto en sous-effectif. À moins que Moishe ait embauché ? Il a combien de gars avec lui, maintenant ? »

Tommy le dévisagea sans répondre.

« Sois pas stupide, DeMeo. Le vieux est fini. Même s'il s'en sort, il ne tiendra pas longtemps, et Albert a besoin de récupérer son territoire.

— Il ne veut pas que ça, Albert.

— Tu ne l'as pas trop apprécié, hein ? C'est vrai qu'il est un peu agressif, parfois.

— En tout cas, il s'est fait agresser. Qu'est-ce qui est arrivé à son œil ?

— Une histoire au bahut. Albert était en train de frapper un élève avec une brique. Le grand frère du même est arrivé et lui a explosé la tête avec la brique, l'œil aussi. Depuis, faut s'en méfier comme d'une teigne.

— Je m'inquiéteraïs plutôt pour le gars à la brique.

— Pas la peine. Quelques mois plus tard, Albert et moi, on l'a chopé. On l'a emmené dans le garage de Musso, à Dearborn. Albert lui a mis la tête dans un étau et il a serré, un tour après l'autre, jusqu'à lui faire sortir les yeux des orbites et la cervelle en bouillie par les oreilles. J'ai bien failli dégueuler. J'ai connu des boxeurs qui aimaient faire mal, mais Albert, il ne se range pas dans la même catégorie. C'est comme les histoires qu'on lit dans des bouquins, avec des princes assoiffés de sang et tout ça.

— Bref, vaut mieux l'éviter.

— Non, justement. Le champ d'action des Luca, c'est les syndicats. Fonds cachés, caisses de retraite, emplois fictifs. Mais Bobby Kennedy et les agents fédéraux sont en train de mettre leur nez là-dedans. Dave Beck a déjà pris cinq ans à McNeil Island, Hoffa est tombé pour subornation de juré. Finie la vache à lait. Sans l'argent des syndicats, la carte sera remaniée. Les anciens comme Moishe vont devoir laisser la place à du sang neuf, que ça leur plaise ou non.

— D'après qui ? D'après le grand chef ? Ou d'après ton copain Albert ? »

Le sourire de Pontieri s'évanouit. Il ne répondit pas.

« C'est bien ce que je pensais, dit Tommy en se levant pour attraper sa veste. Ne comptez pas sur moi.

— Réfléchis un peu ! T'as envie de rester coincé chez les Nègres avec Moishe ?

— J'ai connu des endroits pires. D'ailleurs, j'ai du boulot qui m'attend... chez les Nègres.

— Tu le regretteras, soupira Pontieri en se levant. Dis donc, t'es branché putes, toi ? Une fois qu'on a tâté de la noire, il paraît qu'on ne va plus voir ailleurs.

— Je suis pas un mac.

— T'es pas aussi malin que je le pensais, non plus. Bon... Ça te dirait qu'on se fasse une tournée des bars, ce soir. Histoire de boire un coup. S'éclater un peu. »

Tommy se tourna vers lui. Le bellâtre voulait lui demander quelque chose, mais quoi ? « Pourquoi pas... J'ai rien contre. »

En réalité, il servait de baby-sitter. Ils se retrouvèrent au Chesterfield Lounge à dix heures. Le quartette de Brother Jack McDuff's chauffait la salle, avec son orgue Hammond et le grand Red Holloway au saxo ténor. Formidable orchestre, mais trop jazzy pour le goût de Pontieri qui voulut bientôt partir. Ça valait mieux, d'ailleurs. Il était déjà à moitié murgé, draguait toutes les filles noires et insultait leurs compagnons. À croire qu'il ne demandait qu'à se faire exploser la tête. Tommy avait bu plusieurs bourbons, mais il n'était pas allumé au point de ne pas remarquer les regards qu'on leur lançait. Allez, au revoir tout le monde...

Ils finirent par échouer au Flame Show Bar, au croisement de John R. et de Canfield. Pontieri était incohérent, le whisky parlant par sa bouche sans discontinuer. Ils jouèrent des coudes pour parvenir au bar, près de la scène, sur laquelle Dinah Washington chantait de sa douce voix de crooneuse *What a Difference a Day Makes*. Tommy lui trouva l'air mal en point, et nettement en dessous du registre qu'elle pouvait donner (elle devait mourir un an plus tard), mais il se laissa séduire par les accents mélancoliques qui s'accordaient avec son humeur.

Pontieri lui cria à l'oreille que Nolan Strong se produisait au Gold Coast, dans la 12^e Rue et qu'il préférait changer de crèmerie. Mais Tommy l'entendit à peine, son attention captée par les paroles, heureux de rester assis à écouter. Vers la fin du set, il s'aperçut que Pontieri s'était fait la malle. Tant mieux.

Il se réveilla le lendemain matin avec un mal de tête épouvantable, l'estomac retourné. Et la mine plus grise encore, une fois qu'il eut refait le bandage autour de la plaie qui lui vrillait les côtes. D'un bar à l'autre, Pontieri avait lâché des allusions de plus en plus floues, comme quoi Moishe serait en danger à cause des Luca. Tommy aussi, par conséquent.

Il gagnait beaucoup plus d'argent en travaillant pour Moishe qu'en restant mécanicien ou boxeur, mais il avait vu aussi que les choses pouvaient mal tourner. Mojo balancé dans un marécage, l'homme au bandana flingué dans un bar obscur. Pourquoi étaient-ils morts ? Pour une poignée de thunes ? Pour une cargaison de cigarettes de contrebande, comme son père ? Quitte à risquer sa peau, il voulait en retirer un bénéfice, en tout cas plus qu'un bureau pourri ou un lopin de caillasses dans le Mississippi.

Mais à quoi bon parler à Moishe de l'offre de Pontieri. Le vieux avait déjà assez de soucis comme ça. Un fardeau dont Tommy aussi portait largement sa part. Il devait absolument se trouver quelque chose dans la vie. Et vite.

Quatre jours plus tard, le Cooley's rouvrit ses portes. « Changement de direction », indiquait la pancarte. Une direction plus musclée encore que Jenks, incarnée par un ex-poids lourd du nom d'Elmo Tubbs, vingt-deux combats remportés, quatorze perdus. Il accrocha des photos de ses exploits au-dessus du comptoir : Elmo contre Joe Louis, en train de faire le pitre avec Rocky Marciano... Pas très futé mais plutôt affable, bavard, bon contact avec la clientèle.

Mais son nom ne figurait pas sur la licence. Albert Luca était le propriétaire du titre. Moishe reçut son os à ronger et en refila un bout à Tommy, puis terminé. Le gang de Luca avait fait main basse sur le Cooley's. Ni vu ni connu.

Moishe, qui ne pouvait toujours pas aller pisser sans son déambulateur, prit ce qu'on lui donnait et se la ferma. Tommy aussi, mais il bouillait

intérieurement. Il s'était battu en première ligne pour le Cooley's. Avec du sang versé. Albert Luca n'avait pas bougé son cul.

Que fallait-il en penser ? Simple arnaque ? Ou le premier pas d'Albert sur le territoire de Moishe ? Il essaya de prendre la température auprès d'Elmo, mais quand il vint ramasser l'argent du jukebox, l'ancien boxeur parut mal à l'aise. Ça n'avait pas de sens. Elmo Tubbs avait affronté Archie Moore et Ezzard Charles. On ne faisait pas plus résistant à l'échelle planétaire, et il pesait cinquante kilos de plus que Tommy.

Mais Elmo comprenait la violence. Avec les infos qui lui étaient remontées de la rue, il voyait Tommy comme un psychopathe à la bouche écumante. La vérité était plus simple. Tommy, poids moyen, devrait sûrement s'incliner dans un combat, et tous deux le savaient. Voilà ce qui le rendait dangereux, justement. Il ne prendrait pas de risques. Pas de préliminaires, pas d'avertissement. Comme un chien errant qui s'approche en grognant et vous saute à la gorge sans prévenir.

Pour cette raison, Elmo n'aimait pas trop le voir traîner dans les parages. Parler de lui, en revanche, il n'avait rien contre. Il racontait à qui voulait l'entendre dans quel état il avait trouvé le bar le jour de son arrivée, le sang par terre, l'impact de la balle dans la caisse. Quatre Noirs, brutes épaisses, taulards, mis en fuite par le petit gars de Moishe. L'histoire prenait une allure d'épopée.

Elmo fit réparer la caisse mais garda intact le trou laissé par la balle. C'était une pièce maîtresse de la conversation, il ne s'en serait privé pour rien au monde. Aucun des autres clients de Moishe n'ébruait la rumeur auprès de Tommy. Mais la collecte devenait de plus en plus facile.

Et puis, Moishe fut de retour. Un vendredi après-midi, il entra en boitant dans le bureau, appuyé sur une canne en aluminium. Il avançait comme un zombie et grimaçait de douleur à chaque pas. Avec son costume rayé gris qui flottait sur son corps amaigri, on aurait dit un rescapé des camps. Même son chapeau de feutre semblait trop grand.

« Qu'est-ce que tu fabriques ici ? T'es pas au boulot ?

— Si, répondit Tommy calmement. J'ai bouclé le secteur Piquette et je rentre les chiffres avant de continuer. Tu veux vérifier ?

— Non. Mais t'inquiète pas, si le compte n'est pas bon, je le verrai. » Il grimaça, laissa passer la douleur.

« Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu sortais ? Je serais allé te chercher.

— Ma sœur s'en est chargée. Je vais habiter chez elle jusqu'à ce que... Pendant un bout de temps. Où en es-tu de la liste ?

— À peu près à la moitié. Il reste une vingtaine de noms.

— Tu fais pas le poids. J'aurais dû prendre quelqu'un de plus vieux.

— T'es assez vieux pour deux. Si on t'a laissé sortir, à l'hosto, c'est que tu dois aller mieux, non ?

— J'ai l'air d'aller mieux, crétin ?

— Côté caractère, je dirais que c'est retour à la normale. Tu as mal où, Moishe ?

— Au bide. » Le vieil homme soupira en s'appuyant lourdement sur sa canne. « Ce salopard m'a vraiment bousillé. Je suis tout recousu à l'intérieur, comme une poupée de chiffons. Les toubibs disent qu'il faudra un an avant que ce soit cicatrisé. D'ici là, je peux rien soulever, et si je mange autre chose que de la bouillie, je devrai chier dans une poche jusqu'à la fin de mes jours. Ma sœur cuisine comme un pied, de toute façon, peut-être qu'écrasée la bouffe aura meilleur goût.

— Bon sang, Moishe. Je suis désolé.

— Tes excuses ne m'aident pas beaucoup, Tommy. Mais du coup, toi, tu as ta chance. Tu n'es pas prêt, tant pis, j'ai pas le choix. J'ai besoin de cash. Ces putains de toubibs vont me mettre sur la paille. Vise un peu ça. » Il sortit une enveloppe de sa poche et la lança sur le bureau.

« Le Black Kat... C'est quoi ? demanda Tommy en parcourant le document.

— Le studio d'enregistrement de Mojo Walker. Quelle saleté celui-là... C'est à moi, maintenant.

— Légalement ?

— Plus ou moins. De toute façon, Mojo n'est plus là pour contester. Tu vas y aller... Tu feras l'inventaire. On pourra peut-être embarquer le matériel et en tirer quelque chose.

— OK. »

Moishe regarda autour de lui. Un local qui ne payait pas de mine, loué au mois depuis plus de vingt ans. Et Tommy, maintenant, assis derrière le vieux bureau, avec un petit poste de radio allumé. Musique noire, DJ noir. Moishe se sentit un intrus. Le fantôme de lui-même.

« J'ai été plus jeune que toi, tu sais, dit-il doucement. On était tous plus jeunes. Moi, Dave Weinstein, le petit Huyck. On faisait les quatre cents coups dans le quartier juif. À l'époque, ça comprenait Hastings Street et Congress, au nord, jusqu'à Jefferson... Jusqu'à East Grand. Tout ce coin-là était habité par des juifs. Paradise Valley. Maintenant, c'est les Noirs et les sombreros. Tu sais pourquoi ? Parce qu'ils sont malins, les youpins. Ils voient comment ça marche, la vie ici, et ils se tirent. Leurs mômes sont des citoyens. Des médecins, des avocats. Quand ils se réveillent le matin, ils n'ont pas peur de finir raides morts dans un fossé avant la fin de la journée.

— Pourquoi tu n'es pas parti, Moishe ?

— J'aurais dû. Peut-être qu'au fond je suis accro. À toutes ces histoires, ces petits trafics. Comme toi. Comme Bello. Regarde ce qu'il y a gagné. Tu comprends ce que je te dis ?

— T'inquiète pas, Moishe. Tu ne le regretteras pas.

— Je le regrette déjà. Allez, va voir le studio, Tommy. Trouve de l'argent, bordel. »

OceanofPDF.com

9

Le studio de Mojo Walker se trouvait sur Hastings Street, au nord de Piquette, en plein cœur du ghetto. Chez les Nègres. Une maison délabrée à deux étages, avec une façade en fausses briques et une véranda en voie d'affaissement. Le vieux garage, à l'arrière, semblait prêt à s'écrouler à la moindre saute de vent. En tout cas, l'adresse était facile à trouver : une immense bannière peinte à la main, tendue en travers de la véranda, annonçait *Hit City* !

Tommy se gara devant la bâtisse. Un gros corbillard Lincoln, finalement, c'était pas si mal si on voulait être pris au sérieux.

Il s'attendait plus ou moins à trouver le studio fermé, mais en montant les marches du perron, il entendit le martèlement sourd des basses à l'intérieur. Une chanson qu'il ne connaissait pas... La voix, soudain, le toucha en plein cœur. C'était celle qui chantait dans le club d'Idlewild, Mojo Walker beuglant une impro de blues comme un damné depuis le fond de l'enfer. Il réprima un frisson et poussa la porte.

Le vestibule avait été vaguement aménagé en salle d'attente. Canapé en vinyle rouge, fauteuils assortis. Une petite Noire toute maigrelette, assise à un vieux bureau, occupait visiblement les fonctions de secrétaire. Avec ses grosses lunettes à monture en écaille, elle avait l'air à peine sortie du lycée. Cheveux courts à la garçonne. Chemisier bleu marine, pantalon corsaire, chandail enroulé autour des épaules et orné d'une grosse broche en faux diamants portant une initiale. M.

« Bonjour, et bienvenue au Black Kat, dit-elle d'une voix claire en baissant le volume du petit électrophone en plastique posé sur le coin du bureau. Que puis-je pour vous ?

— Tommy DeMeo. Et vous, vous êtes qui ?

— La secrétaire de Mr. Walker. Il est absent, je regrette, mais si vous voulez prendre rendez-vous...

— Il ne prendra plus de rendez-vous. Mojo devait de l'argent à mon patron, il lui a cédé son affaire. Moishe Abrams. Je viens faire l'inventaire. Un tour des lieux, pour commencer.

— Ho là ! du calme. Vous ne pouvez pas débarquer comme ça et me donner des ordres. Vous avez des documents pour prouver ce que vous dites ? »

En voilà une qui n'avait pas froid aux yeux. Tommy jeta l'enveloppe de Moishe sur le bureau. La fille parcourut rapidement les papiers. À voir ses sourcils froncés, elle devait comprendre ce qu'elle lisait.

« Mince », dit-elle à voix basse. Elle releva les yeux et posa sur Tommy un regard flou, impénétrable.

« Très bien, monsieur... ? Je n'ai pas retenu votre nom.

— DeMeo.

— Bon. » Elle ouvrit le tiroir du bureau, sortit une petite caisse en métal, un registre, un chéquier, et fit glisser le tout vers Tommy. « Tenez. L'agenda... Vous verrez tout ce qu'on a enregistré depuis le début, plus les séances calées pour les deux semaines à venir. Le chéquier de la Michigan National, il y a sept cent quatre-vingt-quatre dollars sur le compte. Et j'ai encore... quarante-huit dollars en espèces. Mojo me payait quarante par semaine, plus quatre heures de studio gratuites. On est vendredi, disons que vous me devez trente-cinq dollars. Ça va, si je me sers dans la caisse ?

— Non, ça va pas. Comment vous vous appelez ?

— Martika Daniels.

— Ecoutez, Martika...

— *Miss Daniels*, si ça ne vous dérange pas. Je ne vous connais pas.

— Faut pas vous précipiter, Miss Daniels. Vous n’êtes pas encore virée.

— Pas la peine. Je démissionne.

— Très bien, démissionnez. Mais je veux quand même visiter.

— Vous ne savez pas de quoi vous êtes propriétaire ? Tiens donc... ça ne m’étonne pas. » Elle secoua la tête d’un air accablé, ouvrit la caisse et commença à compter les billets.

« Minute, dit Tommy en rabattant le couvercle sur sa main et en le maintenant d’un doigt. Avant de prendre l’argent, vous allez tout me montrer. »

Elle essaya de dégager sa main. Impossible. « D’accord... » Tommy retira son doigt. « Ne vous sentez pas obligé de me casser un bras, dit-elle en se massant la paume. Je vais vous faire visiter. De toute façon, y en a pas pour des heures. »

Tommy feuilleta le registre en la suivant jusqu’au salon. La pièce était entièrement doublée avec des panneaux de verre grossièrement assemblés, on se serait cru dans une salle de musée. Un piano droit datant de Mathusalem tenait lieu d’objet d’exposition. Il y avait aussi trois micros sur pied. Dans un coin, derrière un matelas, on avait logé une batterie.

« Le studio “G”, comme Grand salon. C’est ici qu’on enregistre les pistes du play-back. En général, les musiciens viennent équipés...

— C’est-à-dire ?

— Avec leurs propres instruments. Guitares, saxos, etc. La batterie et le piano ne bougent pas, évidemment. La porte fermée, là-bas au fond, c’est le studio “S”, comme Salle de bains. On enregistre en ce moment. Vous entendez ? »

Tommy prêta l’oreille. « Oui... On dirait quelqu’un qui gémit.

— Dommage. Le studio S est censé être insonorisé, mais il ne l’est pas. Pas complètement. Essayez de ne pas faire trop de bruit, s’il vous plaît.

Miss Gracelle Taylor, de l'Église baptiste Bethel, enregistre la voix lead.

— Dans la salle de bains ?

— Dans la douche, en fait. Ça résonne mieux.

— Elle chante dans la douche ?

— Vous ne chantez jamais en prenant votre douche, monsieur DeMeo ? »

En un flash, Tommy revit les douches à Milan, les pauvres bougres qui se faisaient sauter sous l'œil amusé des gardiens... « Je ne chante pas souvent.

— Mais vous comprenez quand je dis que ça résonne ? » Elle s'approcha tout contre la porte du vestibule et entonna le début de *Amazing Grâce*, d'une voix qui lui ressemblait. Fluette, posée. Une voix de petite fille sage. « Vous entendez que le son rebondit contre la porte ?

— Oui. Un peu comme des pas dans un couloir.

— C'est ce qu'on appelle la réverbération. La "réverb", on dit.

— La réverb, répéta Tommy en jetant un regard intrigué tout autour. J'aime beaucoup la musique. Je me suis toujours demandé comment ça se fabriquait.

— Dans les gros studios de New York ou de Los Angeles, le plus souvent. Mais nous ici, avec nos petits moyens, on enregistre pas mal de chansons pop. Les studios Motown sont à moins de cent mètres. Vous avez entendu parler de Motown, quand même ?

— Smokey Robinson, Les Temptations ? Oui, je connais.

— Ah ! La vie est un éternel émerveillement... Le câble que vous voyez sur le mur et qui court jusqu'à cette autre porte, c'est pour le micro de la voix. Miss Taylor chante dans le studio S, le signal du micro est envoyé sur

un magnétophone à quatre pistes dans la salle de contrôle C, comme Cuisine. »

Elle entrouvrit la porte, et Tommy aperçut un Noir assis dans une « cuisine ». Bouc grisonnant, coiffé d'un casque par-dessus son béret. Il fronça les sourcils et leur fit signe de reculer. Martika referma vite la porte.

« C'est Jerome. Il peut tout faire avec son superrobot. Mixer quatre pistes en stéréo, battre des blancs en neige... C'est une blague, monsieur DeMeo. Vous arrivez à suivre ?

— Oui, dit Tommy en refermant le registre. Mais pourquoi elle chante toute seule, là-dedans ? Où est son groupe ?

— Les musiciens ont enregistré avant. C'est trop petit ici pour prendre les instruments et les voix en même temps. On entendrait trop la batterie et les guitares, ça salirait les pistes, et la voix...

— La voix serait noyée, dit-il avec un hochement de tête. Pigé. Continuez.

— Sur quatre pistes, on peut enregistrer une petite formation ou un groupe de doo-wop, mais ça s'arrête là. Ils sont bien mieux équipés chez Motown. Mr. Walker voulait... Au fait, pourquoi n'est-il pas venu aujourd'hui ? Où est-il, d'ailleurs ?

— Il est... en déplacement.

— En déplacement où ?

— Je ne sais pas. Allez, on termine. »

Elle le regarda d'un air pensif. Léger malaise... La monture en écaille encadrait des yeux bruns intelligents, pénétrants. Jolie même, avec son mince visage café au lait, sa bouche ronde et charnue. Sauf qu'elle était beaucoup trop maigre.

« Mr. Walker avait l'intention de changer de matériel à la fin du bail. Il envisageait de prendre un magnéto à huit pistes, ou douze. C'est peut-être

une idée à retenir.

— Quoi ? Quel bail ?

— Tout ce que vous voyez ici est en leasing, ou loué à la semaine. Mr. Walker ne vous a pas mis au courant ? Trois micros, c'est tout ce qu'il possède. Pour le reste, on se fournit à la demande. Même la maison est louée.

— La maison est louée », répéta Tommy.

Pour en tirer du cash, on pouvait laisser tomber. La fille détourna la tête, essayant de cacher un petit sourire, genre celle qui a tout compris. Ce qui était sûrement le cas.

« Les contrats de location sont sur le bureau, monsieur DeMeo, vous pouvez les regarder. Bon, la visite est terminée pour le bas. Vous voulez voir l'étage ?

— Qu'est-ce qu'il y a là-haut ?

— Deux pièces vides, un débarras où on range du matériel, et ma chambre. La table de nuit et la radio sont à moi. Je les emporterai.

— Vous habitez ici ?

— C'est l'impression que j'ai, parfois. On travaille beaucoup la nuit ici. Les musiciens jouent jusqu'à la fermeture des clubs, ils viennent enregistrer après. Il nous arrive de commencer à trois ou à quatre heures du matin, et on ne sait jamais quand on aura fini. Mon cousin Jerome s'occupe de la partie technique. Moi, je gère les clients, le planning et les rentrées d'argent. Je peux avoir ma paye maintenant ?

— Attendez... Vous avez dit que les studios Motown se trouvaient à moins de cent mètres. Ils fonctionnent comme vous ?

— Plus ou moins. La maison est plus grande, et Mr. Gordy a fait aménager la cave pour...

— Dans une maison ? Je croyais que les disques étaient fabriqués dans de grands bâtiments, quelque part... Frank Sinatra, il chante dans une salle de bains ?

— Non, il enregistre dans un gros studio à New York, avec tous les musiciens au complet et une centaine de micros. Ici, à Detroit, on ne fait pas dans l'orchestre symphonique.

— Bon... Et les sept cents dollars sur le compte ? Ils viennent d'où ?

— Sept cent quatre-vingt-quatre, en fait. C'est la recette des dix derniers jours.

— Comment ça marche, exactement ?

— Dites donc, vous n'avez vraiment aucune... bon, c'est pas grave. Nous, on enregistre sur une bande demi-pouce, expliqua-t-elle avec impatience, comme si elle s'adressait à un enfant. Ensuite, on envoie le master à une société de pressage qui fabrique le disque, single, quatre titres, huit titres, selon ce que veut le client. On se fait payer à l'avance pour les heures en studio, le reste en espèces à la livraison du master, et on prend vingt-cinq pour cent sur ce que touchent les labels. D'ailleurs, ils sont sacrément lents à sortir l'argent.

— Et les disques ? Comment ils arrivent dans les magasins ?

— Ils n'y arrivent pas. Les disquaires se fournissent auprès des gros distributeurs de New York ou de Chicago, mais nous, on n'est pas dans le circuit. Nos clients vendent leurs disques eux-mêmes quand ils se produisent en concert ou les distribuent gratuitement pour se faire connaître. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Pourquoi ?

— Vous me regardez bizarrement.

— Pardon. Je pensais à quelque chose.

— C'est douloureux, on dirait. Bon, vous avez encore des questions ?

— Oui. Pourquoi vous prenez ce ton-là avec moi ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, fit-elle avec raideur.

— Ah non ? Vous n'arrêtez pas de me rentrer dans le lard. »

Elle prit une profonde inspiration et se tourna vers lui. Le regarda bien en face.

« Je sais qui vous êtes, monsieur DeMeo. Vous êtes le petit gars blanc de Moishe, le cinglé qui sévit dans le ghetto. Tout le monde raconte comment vous avez bouté Duwayne Jenks et sa racaille hors du Cooley's.

— C'étaient des amis à vous ?

— *Sûrement* pas ! Moi, je dis bon débarras.

— Alors, c'est quoi votre problème ?

— J'ai pris ce boulot parce que j'ai envie de sortir mon propre disque. J'ai travaillé sans me faire payer le premier mois, quand le studio a ouvert. Et maintenant qu'on commence à rentrer un peu d'argent, Oncle Mo perd son affaire et...

— Oncle Mo ?

— Mr. Walker est le frère de ma mère. Ça non plus, il ne vous l'a pas dit ?

— Je... je ne l'ai croisé qu'une fois.

— Bref. Donc vous voilà. Lui, il dégage. C'est fini.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes complètement à côté de la plaque. Vous n'êtes pas musicien, vous ne chantez pas. Vous ne paraissez même pas capable de vous imposer par la force, malgré ce qu'on raconte. Vous connaissez quelque chose à la musique ?

— J'ai mes goûts personnels, et maintenant je comprends un peu mieux.

— Un peu mieux, c'est ça. En dix minutes ?

— Et vous, vous savez comment marche un moteur ? Il y a mille cinq cents pièces dans un V8, je vous remonte ça en un jour. Comparé à un Ford 352, c'est pas si compliqué votre truc.

— Ah oui ? J'ai un quartette de gospel qui vient cet après-midi pour enregistrer les pistes du play-back derrière la voix de Gracelle. Ensuite, on doit mixer douze chansons pour leur microsillon et choisir quatre titres pour un sept pouces qu'ils vendront à leur collecte de fonds cet automne. Six cent soixante dollars au total, moins les arrhes pour le pressage. J'ai un quartette de rue à dix-huit heures et un trio de jazz qui se produit au Chit Chat Lounge, les musiciens arrivent à deux heures du mat. Ils apportent un orgue Hammond B-3, il faut louer deux micros supplémentaires pour la cabine Leslie. Dans tout ça, vous pouvez faire quelque chose ? Est-ce qu'au moins vous me comprenez quand je parle ?

— Vous êtes déjà allée dans un clando ?

— Hein ?

— Un bar clandestin. Après l'heure de la fermeture légale... Il y en a un pas loin d'ici, du côté de West Grand.

— Je sais où il se trouve, je suis du quartier. Mais...

— Avec des distributeurs automatiques, des machines à sous, un juke-box... C'est mon patron, le propriétaire du matériel.

— Moishe Abrams, oui. Et alors ?

— Alors, j'y connais pas grand-chose en juke-box. J'apprends sur le tas. Je saurais les réparer, éventuellement, mais c'est pas mon boulot. Moi, je ramasse l'argent une fois par semaine. On pourrait faire pareil ici.

— Comment ça ?

— Vu que tout est loué, on ne peut pas vendre. Le seul moyen de s'y retrouver, c'est de continuer à faire tourner l'affaire. Ça rapporte combien par semaine ? »

Elle le dévisagea comme s'il parlait en swahili, ouvrant des yeux immenses derrière ses montures en écaille.

« Vous êtes sérieux ?

— J'ai pas l'air ? Combien ?

— Pour l'instant, dans les quatre cents dollars... quatre cent cinquante. Net.

— Le gars qui s'occupe du son, ici, votre cousin... Il peut s'en sortir tout seul ?

— Jerome ? Il a un boulot à plein temps à Ford Rouge. Il file un coup de main pour les enregistrements, c'est tout.

— Alors, ça ne laisse plus que vous.

— Pour faire quoi ?

— Tout. Vous pouvez dégager quatre cent cinquante dollars de bénéfices par semaine, oui ou non ? »

La fille ouvrit la bouche pour protester, puis la referma et réfléchit. « Oui, dit-elle enfin. J'y arriverais... Mais je veux une augmentation.

— Pourquoi ?

— Prime d'activité à risque. Travailler pour mon oncle, c'était une chose, travailler pour vous, c'en est une autre. Je veux vingt dollars de plus par semaine.'

— Le péquin moyen ne gagne même pas ça comme salaire.

— Alors, trouvez-vous un péquin moyen, rétorqua-t-elle en attrapant son sac à main. Bonne chance.

— Hé, attendez ! J'ai une idée. Vous prenez dix pour cent sur tout ce qui rentre en plus des quatre cent cinquante. Ça vous va ?

— Vous ne me connaissez même pas.

— Bien sûr que si. Vous vous appelez Martika Daniels, vous êtes la nièce de Mojo, vous habitez le quartier et vous avez l'air compétente. Vous aussi, vous me connaissez. Vous savez pour qui je bosse, et vous savez qu'on n'a pas intérêt à nous rouler.

— Écoutez, monsieur DeMeo. Si vous voulez vraiment gagner de l'argent, il faudrait être mieux équipé, faire de la pub...

— Trop compliqué. De toute façon, je ne sais pas si mon patron sera d'accord. Je repasserai demain ou après-demain. Vous me donnerez les quatre cent cinquante. En liquide, pas de chèque. C'est clair ? »

Elle eut un sourire inattendu et secoua la tête d'un air incrédule. « C'est vrai ce qu'on raconte. Vous êtes complètement barge. Et s'il y a une baisse du chiffre d'affaires, qu'est-ce qui se passe ? Vous me cassez une jambe ? »

Il la regarda sans rien dire. C'était une réponse suffisante.

« Tu as les oreilles bouchées, ou quoi ? gronda Moishe. Je t'avais dit, on prend ce qui reste et on dégage. Tu as réussi deux ou trois collectes et maintenant tu te prends pour le chef ?

— Pas du tout », répondit Tommy en restant calme. C'était le lendemain, dans l'officine de la rue Dequindre. Tommy, assis au bureau, Moishe debout, appuyé sur sa canne. Il n'aimait pas s'asseoir. Trop difficile de se relever après.

« Si on dégage, tout ce que tu récupères, c'est les sept cents dollars sur le compte. La maison est louée, le matériel aussi. Il n'y a rien à vendre,

Moishe. Mais l'affaire rapporte. J'ai regardé la compta.

— On s'en fout de la compta. J'y connais rien, moi, dans le domaine du disque. Et toi ?

— J'ai mis un peu mon nez dedans, hier. C'est pas si compliqué que ça. La petite Black a l'air d'avoir quinze ans et elle y arrive.

— Peu importe. Moi, je suis prêteur sur gages, Tommy. Je n'investis pas d'argent, surtout pas dans ce quartier. Trop risqué. Et même si je voulais me lancer, j'irais pas choisir un bien hérité de Mojo Walker. Il ne me porte pas chance, ce connard, qu'il soit mort ou en vie. On dégage.

— Avec sept cents ? Alors qu'on peut doubler la somme en deux semaines ?

— Je sais compter, Tommy. Bon, écoute... Tu crois que t'as trouvé un coup ? Alors, je te vends l'affaire. Tu reprends à ton compte les six mille que Mojo me devait, plus un bénéf, c'est normal, disons... neuf mille en tout, et le studio est à toi.

— Tu sais bien que je n'ai pas l'argent.

— Pas de problème, je le prélève sur ta paye. On n'a qu'à dire... deux cents par semaine pendant un an, je te fais cadeau de la moitié des intérêts. Mais si tu plonges, tu rembourses ce qui reste dû, plein pot. C'est réglo ? »

Évidemment que non, c'était pas réglo. Moishe attendit la réponse avec un sourire roublard. Sûr que le p'tit gars allait protester.

Erreur. Tommy parcourut du regard le local de Moishe en rez-de-chaussée sur la rue. Le résultat de toute une vie à bidouiller des plans tordus. Et Jase Mackey et Bello étaient morts dans la dèche.

S'endetter auprès de Moishe, c'était prendre un gros risque. Mais entrer au Cooley's aussi. Là ou ailleurs.

« Neuf mille, c'est trop. Six, peut-être...

— Va te faire foutre. C'est à prendre pour huit mille cinq, pendant encore cinq secondes. Cinq, quatre, trois...

— Huit mille.

— Adjugé. Quel crétin... Et moi qui commençais à me dire que t'avais quand même un peu de jugeote, pas que des biscoteaux. En tout cas, tu n'as pas traîné à te décider. Ce doit être une sacrée poule, la petite *shvartza*...

— Tu rigoles. Elle est toute maigrichonne. Genre barre de chocolat au lait, tu vois ?

— C'est bon, ça, au goûter, fit Moishe en se marrant.

— Arrête, Moishe. Tu te racontes des histoires.

— Je me raconte ce que je veux, Tommy, mais l'important, c'est que tu me payes. Si tu n'en profites pas pour t'envoyer en l'air au passage, c'est ton problème. D'ailleurs, c'est pas le seul.

— Comment ça, c'est pas le seul ?

— Si tu es en retard pour ton paiement, c'est toi qui devras te casser ta propre guibole. » Moishe riait encore en regagnant la Buick break 59 de sa sœur. Et il avait bien raison. Tommy savait que le vieux requin venait de le rouler dans la farine. Pourtant, lui aussi il souriait. Le Black Kat n'avait rien de glorieux, mais pour la première fois de sa vie, il possédait quelque chose. Et faire des disques, c'était *sûrement* pas plus difficile que de livrer des combats de boxe dans des rades de campagne.

10

Le Scotty's était plein. Garçons en bleu de travail au comptoir, filles en jupe et socquettes entassées dans les wagonnets. Odeur typique d'un café-restaurant, viande hachée sur le gril et oignons frits, café noir au percolateur. Au juke-box, le romantique Bobby Vinton lâchait sa complainte à propos d'une fille vêtue de *Blue Velvet*².

L'espace d'un instant, Tommy eut sous les yeux une autre réalité. La vie qu'il aurait menée, peut-être, s'il n'avait pas croisé la route de McKinney. Un boulot stable dans un garage, des copains avec qui il serait venu ici après le travail pour draguer une belle nana comme Leanne.

Elle prenait une commande au fond de la salle et plaisantait avec les clients, des gars plus âgés en tenue de bowling. Mignonne tout plein, dans son habit de serveuse rose. Tommy s'installa sur un tabouret à un bout du comptoir, impatient de raconter ce qui lui arrivait. Mais il n'y eut pas de sourire quand elle l'aperçut. Les yeux bleus s'assombrirent. Elle passa près de lui comme s'il n'existait pas, disparut dans la cuisine, en ressortit avec une barquette à emporter et la déposa devant lui en faisant mine d'apporter une commande.

« Là-bas au fond, c'est des flics, dit-elle d'une voix posée. Ils jouent au bowling ce soir et ils attendent McKinney. Le chauve travaille pour lui.

— Je ne vais pas passer ma vie à l'éviter. En plus j'ai peut-être intérêt à prendre le risque, pour une fille comme toi.

— Tu n'en sauras rien si tu te fais embarquer, répondit-elle du tac au tac en glissant la note sous la barquette. Appelle-moi. » Un numéro de téléphone était écrit au dos, d'une écriture appliquée.

En sortant, Tommy jeta un regard discret à la table du fond. Le flic chauve, un petit gros, le dévisageait. Se sentant observé jusqu'à ce qu'il eut

atteint la porte, il ne se retourna pas. Inutile. On l'avait reconnu.

Pour tuer le temps, il alla tramer en voiture dans Woodward et mater les bagnoles. Ford Deuce Coupés, T-birds, Impala 409. Et même une Chrysler 300D d'origine, crème et or, conduite par une rouquine. Il klaxonna, mais après un rapide coup d'œil à la Lincoln, la fille n'y revint pas. Pas son style.

À dix heures, il repassa devant le Scotty's. Il y avait moins de monde maintenant. Deux ou trois clients au comptoir. Pas de flics en vue, même après le service. Il logea la grosse Lincoln Première sur une place de stationnement, devant le restaurant, et attendit en laissant tourner le moteur. Quand Leanne sortit, il se pencha pour ouvrir la portière côté passager.

Elle se glissa sur la banquette et vint se coller tout contre lui, posa une main sur sa nuque, l'attira à elle et l'embrassa en plein sur la bouche, longuement, langues emmêlées. Son haleine sentait la menthe.

« C'est en quel honneur ? demanda-t-il quand elle se blottit contre son épaule.

— Je t'ai sauvé la vie ce soir, alors tu es à moi. J'ai entendu ça dans un film avec Randolph Scott.

— Ah ! On peut y croire, alors. » Il passa la première vitesse et démarra aussitôt. « Qu'est-ce que tu vas faire de moi ? »

Ils se garèrent dans un chemin qui menait à une usine désaffectée, derrière Sun Valley. Il trouva CKLW Chicago à la radio, Ruby and the Romantics, *Our Day Will Come*.

Il attira Leanne contre lui et respira le creux de sa gorge, sa peau laiteuse qui sentait délicieusement bon, les effluves délicats de son parfum auxquels se mêlaient les odeurs confondues de tout ce que le restaurant offrait au menu. Quand il voulut ouvrir son chemisier, elle repoussa sa

main, puis défit les boutons elle-même, se présenta à lui pour qu'il pût dégager un de ses seins tandis qu'elle détachait son soutien-gorge, ferma les yeux en le laissant aspirer le téton entre ses lèvres jusqu'à le faire se durcir. Après les seins, il remonta vers la bouche, et bientôt, tous deux vibrant ensemble, ils furent incapables de se contenir.

Il descendit la main vers le bas de son dos et commençait à lui ôter sa culotte quand la musique changea à la radio. Il hésita.

« Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle, haletante.

— J'adore cette chanson, murmura-t-il. Les Shirelles, *Will You Love Me tomorrow*.

— Oh... » Leanne soupira en se débarrassant de sa culotte, dégrafa le pantalon de Tommy d'une main impatiente et chercha son membre durci.

Elle s'allongea sur la large banquette en cuir de la Lincoln et ouvrit les cuisses. À deux mains, elle le guida en elle, prête déjà à l'accueillir, chaude et humide. Trop chaude, trop humide. Il explosa très vite, lâchant tout alors que les Shirelles n'en étaient qu'au deuxième couplet. Leanne se figea en même temps que lui, puis reprit le mouvement, lui agrippa les fesses pour le maintenir en elle, pour le balancer comme une barque, jusqu'à ce qu'elle aussi jouisse et se répande en vagues frémissantes, les jambes nouées autour de lui, s'accrochant jusqu'au bout de son plaisir.

Quand il se retira, elle s'assit, sortit prestement un paquet de mouchoirs en papier de son sac et s'essuya les cuisses en reprenant son souffle. Elle jeta un regard inquiet tout autour pour s'assurer qu'il n'y avait personne.

« Alors ? dit-elle en inspirant profondément. Je suis une salope maintenant ? Une coucheuse. C'est ce que tu penses, hein ?

— Non. Ça, on oublie.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? On oublie quoi ? » Elle prit un air guindé et reboutonna son chemisier jusqu'au menton. Ce qui produisit un

effet assez étrange vu qu'elle était nue en dessous, avec les mouchoirs en papier entre les cuisses.

« C'était bien. Le reste n'a pas d'importance. C'était vraiment bien. »

Elle lui jeta un regard soupçonneux, puis confirma. « Oui, c'était pas mal. Un peu rapide, peut-être.

— J'ai plus trop l'habitude.

— Ce n'est pas grave, dit-elle en souriant et en l'attirant à elle. Tu es à moi, tu te rappelles ? Je n'en ai pas terminé avec toi. Mais cette fois, éteins la radio avant, d'accord ? »

11

Tommy sentait encore la chaleur de Leanne le lendemain, la douceur soyeuse de sa gorge, les ondes liquides de ses contractions quand elle parvenait à l'orgasme. Il portait les marques de ses ongles sur les fesses, là où elle l'avait empoigné pour le pousser plus profondément en elle. Il était détendu, amolli par une bonne fatigue. En accord avec le monde.

Pas seulement parce que c'était une belle nana et un bon coup. Être avec Leanne lui offrait une seconde chance. La possibilité de reprendre la vie qu'il avait bousillée à seize ans. Aller à des matchs de foot, à des soirées dansantes, se balader en voiture dans Woodward et commander des plats à emporter. Tout ça lui avait tellement manqué à Milan, quand il passait des nuits sans dormir sur sa couchette.

Cette fille blonde et pétillante de vie était la preuve qu'il pouvait encore espérer un avenir heureux. Une sacrée pièce à conviction. Les nuages se dissipaient à l'horizon.

Les collectes se déroulaient sans heurts, dans l'ordre de la liste de Moishe. Il fit deux visites rapides l'après-midi, du cash facile chez un coiffeur-compte de loterie sur John R. puis dans une quincaillerie vingt mètres plus loin. Il ne lui restait plus qu'un bar de quartier, le Brownie's Lounge, et ensuite il passerait au Black Kat pour voir comment marchait sa nouvelle affaire.

Le bar était sombre, panneaux de bois foncé sur les murs, moquette bordeaux et mobilier en chêne. Bobby Blue Band au jukebox, qui chantait *Stormy Monday Blues* de sa voix de crooner. Une ambiance tranquille, provinciale. Il se détendit.

La femme au comptoir, belle métisse plantureuse, l'accueillit avec un sourire qui s'ouvrait grand comme un piano à queue. Il lui rendit la

pareille... et sentit le canon d'une arme lui appliquer un baiser glacé derrière la tête.

« Avance. Va dans le bureau, au bout du comptoir. »

Pas le choix. Tommy obéit, les tripes nouées, redoutant à chaque pas que le coup parte. Quel imbécile ! Les toilettes pour hommes... Il n'avait pas fait attention en passant devant, tellement il était occupé à mater la tenancière. Pendant que son petit copain s'approchait par-derrière. Jenks ? Impossible à dire. Surtout, ne pas se retourner. La femme tourna le dos quand l'homme le fit entrer dans la petite pièce, le poussa brutalement contre le bureau et referma la porte d'un coup de pied.

Il fouilla Tommy, trouva le Colt .45 et le prit.

« Les mains à plat sur le bureau. » Seconde fouille, plus approfondie. Il palpa le portefeuille de Tommy mais le laissa en place. À part ça, rien.

« Assieds-toi derrière le bureau. Et garde les mains posées à plat, je veux les voir. Pas de gestes brusques. »

Tommy s'exécuta. Et se retrouva face à un grand Noir, mince, en manches de chemise, fine cravate en soie assortie à son gilet rouge. Qui braquait un Smith & Wesson .38 en métal galvanisé. Chien relevé. Visage mince, traits fins. Comme dans la vieille chanson de Chuck Berry, *A Brown-Eyed Handsome Man*⁸. Front luisant de sueur. L'air effrayé, alors que Tommy ne montrait pas sa peur. Pourtant, c'était lui qui tenait le flingue ! Tommy mit un moment à le reconnaître.

« Idlewild... Le type en smoking. Brown, c'est ça ?

— Tu as mis le temps, blanc-bec. Pour toi, tous les Noirs se ressemblent ?

— Tous les smokings, oui. Surtout qu'il s'est passé beaucoup de choses, ce soir-là.

— Ça, c'est sûr. Bon, alors... Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu vas me régler mon compte ?

— Je suis venu collecter trois cent soixante dollars. Les intérêts, plus cent de capital, plus l'argent du juke-box.

— Des intérêts ? Je rêve ! Je lui sauve la vie, à ce youpin de merde, et il demande des intérêts en plus ? Ce sera tout ? Ou est-ce qu'il veut aussi que tu me butes ?

— Pourquoi je devrais te buter ?

— Peut-être pour que je n'aille pas raconter ce qui est arrivé à un certain guitariste qu'on n'entendra pas de sitôt jouer en live ?

— Je viens juste chercher l'argent. Moishe m'a donné une liste, je ramasse ce qu'on lui doit en prenant les noms un par un. Je ne m'attendais pas à tomber sur toi ici. Je croyais que tu étais d'Idlewild.

— Personne *n'est* d'Idlewild, t'as pas compris ? Ça ne vit que l'été, ce bled. Je bosse au Regency seulement le week-end. Et je continue à me demander si Moishe ne t'envoie pas pour faire le ménage après c'te saloperie de l'autre soir.

— À vrai dire, Moishe ne se rappelle pas très bien ce qui s'est passé.

— Il se réveille à l'hosto, et il ne se demande pas comment il y est arrivé ?

— Il était trop mal en point pour se poser la question, au début. Et après, il a eu d'autres soucis.

— Comme quoi ?

— T'occupe. Ça te regarde pas.

— Ouais, t'as raison. » Brown secoua la tête, accablé. « J'en dors pas depuis des semaines, à l'idée que Moishe va venir me réclamer son dû. Et puis j'entends parler du nouveau qui ratisse pour lui. "Le gars de Moishe".

Celui qui a dégagé Duwayne Jenks et sa bande au Cooley's. Je me suis dit que ce devait être toi, et que j'étais le prochain sur la liste. Mais vous, ça ne vous fait ni chaud ni froid, hein ? Je suis rien qu'un Nègre, comme tous les autres, qui doit de l'argent à Moishe.

— Moishe n'a rien contre toi. Moi non plus. Je te donne ma parole.

— Pardon ? » Brown eut un rire incrédule. « Tu me donnes ta parole ? Putain, t'es vraiment un plouc de première, toi alors ! Ta parole. » Il secoua lentement la tête, hésitant à prendre une décision.

« Tiens », dit-il brusquement en retournant le Colt dans sa main et en le présentant à Tommy, côté crosse, sur le bureau. « Si on doit jouer cartes sur table, autant y aller direct.

— Si tu as l'argent, y a pas de problème, dit Tommy en rangeant l'arme dans sa ceinture. Et moi, j'ai une dette envers toi. Peut-être même deux.

— Pourquoi ?

— Parce que tu m'as sorti du pétrin à Idlewild. Et pour aujourd'hui.

— Quoi, aujourd'hui ?

— J'aurais dû surveiller mes arrières. Ça me servira de leçon.

— T'as intérêt, si tu bosses pour Moishe. Ton pognon est dans le tiroir. Comment tu t'appelles, au fait ?

— Tommy DeMeo. » Tommy ouvrit le tiroir et trouva l'enveloppe.

« Moi, c'est Léo Brown. Brownie pour les intimes, et pour presque tout le monde, d'ailleurs. » Il hésita, puis tendit la main. Tommy la serra. Yeux dans les yeux, un moment de vérité...

« T'es réglo en affaires, dit Tommy en comptant les billets dans l'enveloppe. Tu veux que j'en touche un mot à Moishe, rapport à Idlewild ?

— Surtout pas ! Vaut mieux tout oublier. Au fait, qu'est-ce qui s'est passé après ?

— Après quoi ?

— Ben, après. Mojo venait d'avoir son studio. Il voulait me prendre comme associé. C'est Moishe qui l'a récupéré ?

— Non. C'est moi.

— Sans blague ? T'es en pleine ascension, mon gars ! Dis-moi... je fais venir des chanteurs et des groupes ici le week-end. Tu me filerais une com' si je t'envoyais des clients ? Disons, dix pour cent ?

— À condition que tes clients paient.

— Oh pour ça, pas de problème. Tu sais que t'es en train de te faire une sacrée réputation ? On parle beaucoup de toi, en mal. J'imagine que ça t'arrange... Mais fais gaffe. Tout arrive très vite ici, crois-moi. »

12

Tommy les repéra au moment où il déverrouillait la porte du local de Moishe. Deux hommes qui descendaient d'une voiture banalisée garée un peu plus loin dans la rue. Des flics, en civil. L'un irlandais, l'autre mexicain. Il se dépêcha d'entrer et fourra le .45 dans un tiroir du bureau, juste avant que les types ne poussent la porte.

« C'est une descente, connard, dit l'Irlandais avec un méchant sourire. Tourne-toi, les mains contre le mur. » Un grand gaillard pas loin de la cinquantaine et qui commençait à s'empâter, cheveux cuivrés, teint de buveur, yeux larmoyants, veines éclatées sur les joues et le nez. Vêtu d'une veste de sport froissée qui, neuve, ne devait déjà pas payer de mine.

Le Mexicain présentait mieux, en costume et cravate sombres, nez busqué, regard aiguisé. Il restait en arrière pour bloquer la porte. Prudent.

Tommy s'assit au bureau et s'adressa à l'Irlandais.

« Vous, c'est Bannion. C'est ça ?

— Hé, le Rital, t'as pas bien compris. C'est moi qui pose les questions, et toi, tu réponds. Je t'ai dit de te tourner contre le mur !

— Non.

— Comment ?

— Vous me connaissez, sergent, je suis fiché. J'ai fait de la correctionnelle pour mineurs à Milan. Alors, les murs, j'en ai assez vu.

— Tu veux jouer les fortes têtes ? D'accord. » Bannion partit d'un rire d'ivrogne, sortit un .38 à canon court de son étui d'épaule et le pointa sur

Tommy. « En position ! On a dû t'apprendre ça, non ? Je ne le répéterai pas. »

Tommy avala sa salive. Il sentit un élanement entre ses côtes, à l'endroit où la balle de Moishe lui avait déchiré les chairs. Mais il ne bougea pas et fixa Bannion droit dans les yeux.

« Laisse tomber, Bud, dit le Mexicain. Qu'est-ce qu'on va se compliquer la vie avec ce crétin ?

— Il est nouveau, répliqua Bannion. Faut lui montrer qui est le chef.

— Il sait qui est le chef, pas vrai, DeMeo ? »

Tommy acquiesça.

« Dis-le, insista Bannion.

— C'est vous le chef, sergent Bannion. Voilà pourquoi j'ai une enveloppe pour vous. Vous la voulez ?

— Donne », dit Bannion en rengainant son arme. Tommy sortit l'enveloppe du premier tiroir et la fit glisser vers lui. Bannion effeuilla les billets du pouce pour vérifier, puis mit l'enveloppe dans la poche de sa veste. « Je t'explique... Ça, c'est un impôt. Tu peux prêter de l'argent et toucher les revenus de tes juke-box, mais ça s'arrête là. J'ai déjà entendu dire que t'étais une terreur, mais des rumeurs qui partent en eau de boudin, y en a toujours eu. Garcia et moi, on en a vu des centaines, des petits voyous comme toi. Ils vont, ils viennent. C'est pas les plus méchants qui tiennent la durée, DeMeo, c'est les plus malins. Si t'es malin, on réussira à s'entendre. Si tu déconnes, tu seras piétiné comme une merde. C'est clair ? »

Tommy hocha la tête.

« Et la prochaine fois que je te donne un ordre, t'as intérêt à obéir ! »

Tommy ne répondit rien. Bannion en remettait une couche juste pour ne pas perdre la face.

« On repassera la semaine prochaine, fiston. Et toutes les semaines. N'essaye pas de te défiler, ni de te tromper sur la somme. Allez, on s'en va. »

Le Mexicain ouvrit la porte et s'effaça pour laisser sortir son collègue. Une fois Bannion dehors, il se tourna vers Tommy.

« Petite précision. Moishe s'est entendu avec Bannion, pas avec moi. C'est lui qui palpe. Moi non.

— Ça vous regarde.

— Bon. Tiens, au fait... Il y a des gars de Chicago qui se sont installés à South Bend l'été dernier. Ils tiennent aussi Benton Harbor maintenant. Faut croire qu'ils aiment les Nègres. Et à ce qu'il paraît, ils comptent rappliquer de ton côté. T'es au courant ? »

Tommy le regarda sans rien dire.

« Non, bien sûr, soupira Garcia. Écoute... Si vous vous massacrez entre vous, moi, je m'en fous complètement. Mais je ne veux pas de sang sur mes trottoirs. C'est trop de paperasse. Si t'entends parler de quelque... Et merde. Pourquoi je perds mon temps ? »

Le raid des flics tarda l'esprit de Tommy toute la journée, rallumant les mauvais souvenirs de Milan. Il se sentait aux aguets, ce qui n'était pas plus mal, vu ce qu'il faisait pour gagner sa vie.

Le soir, en rentrant à Ecorse, il passa sans s'arrêter devant les mobile homes de Sun Valley pour inspecter les environs. Les lumières étaient allumées chez sa mère, Spivak assis au salon, visage bleuté à la lueur de la télé... L'éclair d'une allumette jaillit dans la nuit.

Une voiture, garée dans la rue perpendiculaire. Chevy Biscayne 62, bleu marine, pneus noirs. Pas de doute, c'était une bagnole de police banalisée. Avec un homme au volant, qui fumait une cigarette. Quelqu'un surveillait la

caravane de sa mère ? De l'endroit où était garée la voiture, il n'y avait pas grand-chose d'autre à voir.

Il se détourna en passant devant la Biscayne, ajusta aussitôt son rétroviseur pour le caler sur la voiture. Décharge dans la poitrine... Sa respiration s'accéléra.

McKinney. Même à cette distance, dans un angle de vue restreint, il reconnaissait la carrure de taureau, la coupe en brosse. Pour un peu, il aurait presque aperçu ses taches de rousseur dans l'obscurité. Le shérif adjoint Wes McKinney. Non. Il n'était plus shérif. « Sergent », avait dit Leanne. Et il n'était pas seul. Il y avait quelqu'un assis à la place du passager. Le flic à tête de lard, celui que Tommy avait vu au restaurant. Ils l'attendaient, ce soir, et depuis déjà presque cinq ans.

Des années difficiles pour Tommy. La prison ferme. Le Mississippi, où il avait trimé comme un âne. Mais McKinney ne voyait pas les choses de cette façon. Pour lui, ce n'était pas assez cher payé. Il lui fallait un passage à tabac ou un bras cassé, au moins.

Alors ? Que fallait-il faire ? Accepter d'y passer ? Tommy savait esquiver maintenant, il pourrait sans doute encaisser tout ce qu'on lui balancerait. Sauf que les deux autres ne se contenteraient pas de le rosser. Ils l'arrêteraient. La parole d'un ex-taulard contre celle de deux flics. Cette fois, il prendrait dix ans à Jackson.

Pas question. Il ne tirerait pas un seul jour pour McKinney. Plutôt mourir. Ou bien... quelqu'un d'autre pouvait mourir. Il tourna l'idée dans sa tête. Aller chercher le .45 dans le bureau de Moishe, pister McKinney et le coincer, seul. Régler le problème. Mais ça ne réglerait rien, parce que les soupçons se porteraient immédiatement sur lui. Et à dire vrai, il ne s'en sentait pas capable.

Avoir tué au Cooley's, c'était une chose. Pas moyen de faire autrement, sinon il y restait. Mais buter un homme à froid ? Même une ordure comme McKinney... Non. Moishe pourrait, lui. Dézinguer quelqu'un, et puis s'asseoir tranquillement et boire un verre à sa santé. Pontieri et Albert aussi

y arriveraient, comme la plupart des brutes qu'il avait connues en prison. Mais pas lui. Pas encore.

Les deux hommes n'avaient pas réagi à son passage, donc ils ne guettaient pas la Lincoln. Au restaurant, le flic ne l'avait pas vu monter en voiture. Quand même, il valait mieux repartir par un autre chemin. On était vite repéré, avec la Linc.

Heureusement, il connaissait bien le coin. Il contourna le terrain des mobile homes, s'engagea dans une rue étroite qui desservait deux entrepôts, et ressortit une trentaine de mètres derrière la Biscayne. Dissimulé par une benne à ordures, il attendit que McKinney et son collègue se lassent de leur surveillance. Alluma la radio, tout bas, pour passer le temps. Trouva un bon filon. WLAC, une station émise depuis Nashville et animée par John R. Les nuits du hard blues... Jimmy Reed, Lightnin'Hopkins, Buddy Guy, entrecoupés de pubs pour des trucs loufoques vendus par correspondance, ça allait des petits poussins à élever chez soi au bon vieux laxatif de nos grand-mères, et c'était presque aussi distrayant que la musique. Une heure s'écoula, il s'en aperçut à peine. Puis une autre, presque.

McKinney et son copain renoncèrent vers onze heures. La Biscayne démarra et partit en trombe. Il attendit encore une demi-heure, par prudence, puis gagna la caravane de sa mère et se glissa sans bruit à l'intérieur. Flora était assise à la table de la cuisine, en robe de chambre, avec ses rouleaux sur la tête. Il l'avait toujours trouvée belle, mais ce soir, l'éclairage lui montrait une femme rattrapée par les années et par l'alcool. Pattes d'oie au coin des yeux, profonds sillons creusés autour de la bouche.

« Tu as vu que Wes était là ? demanda-t-elle.

— Oui. Il est pas très doué pour se planquer.

— Il est passé cet après-midi. Il te cherchait. Je te jure, Tommy, il est encore plus dingue qu'avant. Tu peux pas rester ici.

— T'as raison, m'man. Désolé.

— C'est pas ta faute, dit-elle en écrasant sa cigarette. Ton père non plus, c'était pas sa faute. Peut-être que c'est moi qui porte la poisse. En tout cas, Tommy, il ne faut surtout pas qu'il te fasse de mal. Je ne le supporterai pas.

— Je ferai tout pour l'éviter. Ne t'inquiète pas pour l'argent, je t'en enverrai tous les mois. Dès que je me serai posé.

— Toi, tu es vraiment le fils de ton père, dit-elle avec un sourire las. Parfois, je me demande s'il y a quelque chose de moi en toi.

— Bien sûr que oui. Moi non plus, je ne me laisse jamais abattre. Allez, m'man. Prends soin de toi. »

Tommy embrassa sa mère et rassembla ses affaires. Ce fut vite fait.

Il se réfugia pour la nuit dans l'arrière-salle du local de Moishe, couché sur le lit de camp. Ça puait le ratage de toute une vie, et les murs tremblaient chaque fois qu'un train passait. Mais il avait dormi dans de pires endroits.

13

Tommy eut un peu de mal à localiser l'un des comptes de Moishe, le plus gros. Il gara la Lincoln sur la 12^e Rue et emprunta prudemment, à pied, une ruelle qui débouchait dans une aire de chargement au milieu d'un pâté d'immeubles.

Tout avait l'air désert. Fenêtres bouchées et peintes en noir, grosses poubelles et cartons déchirés. Contre le mur extérieur d'un entrepôt, un escalier en fer menait au palier d'un premier étage. Il monta sans faire de bruit, frappa deux coups sur la porte métallique. À nouveau... Il y eut du mouvement derrière l'œilleton. Quelqu'un le regardait. Puis la porte s'entrouvrit.

« On est fermés.

— C'est Moishe Abrams qui m'envoie, pour le juke-box. Dites à Fatback que je suis là. »

Conversation étouffée. Enfin, un géant noir ouvrit toute grande la porte. Plus de deux mètres, en costume anthracite, chemise blanche, nœud papillon et calotte rouges. Tatouages initiatiques en langue arabe sur les pommettes. Et à la main, comme si c'était tout naturel, un Remington de calibre douze à canon scié.

« Je m'appelle Bass, dit-il. C'est moi qui règle les problèmes ici. T'es un problème, toi ?

— Pas que je sache, répondit tranquillement Tommy.

— Vaudrait mieux pas », fit Bass en s'écartant pour le laisser entrer. Le bar était désert, les chaises empilées sur les tables. Un homme de ménage octogénaire lavait le plancher de la piste de danse. Ça sentait encore le

tripot, une odeur chargée où se mélangeaient tabac bon marché, alcool et parfums.

Les débits de boisson clandestins accueillaient leurs clients après l'heure de la fermeture légale. On y enfrenait aussi la loi en proposant machines à sous, roulette, jeux de dés et tables de black-jack, de minuit jusqu'à six ou sept heures du matin, voire toute la journée si les participants jouaient gros.

L'énorme juke-box installé contre le mur passait Little Milton en sourdine. *Blind Man*. Tommy ne se rangeait pas encore parmi les pros des juke-box, mais ce modèle-là, il connaissait. Un Seeburg M100A, avec une grille en métal chromé sur le devant. Le premier à offrir une sélection de cent titres en 45 tours. Après quoi, du jour au lendemain, on avait boudé les machines en format 78 rpm. La plupart des juke-box de Moishe étaient des Seeburg, M100A ou B. Il en avait acheté toute une cargaison en 1955, tombée d'un camion à Cincinnati.

À l'extrémité du comptoir, Fatback Billups – Fat⁹ pour faire plus court – sirotait un ginger ale tout en passant en revue ses tickets de caisse. Il portait bien son surnom. Trapu, ventru, barbu, tel un père Noël noir boudiné dans un costume bleu pâle. Avec lui, ça rigole pas, avait dit Moishe. Pour s'ériger en défenseur des clubs du ghetto et des bars clando, Fatback avait l'étoffe.

Derrière lui, sur la scène, une vieille guitare à table plate était appuyée contre le mur. Épaules rondes, hanches larges, comme une femme dont on a bien profité.

« C'est à qui la guitare ? demanda Tommy en prenant place sur un tabouret à côté de Fatback.

— J'ai Lightnin'Slim qui joue cette semaine. Pourquoi ?

— J'ai connu un bluesman, un vieux... Il avait une guitare comme celle-là.

— Si tu veux mon avis, toutes les guitares se ressemblent, grommela Fatback.

— Mais elles n'ont pas toutes le même son. Chacune est différente. » Fatback tendit une enveloppe et Tommy vérifia que le compte y était. Joli... Mille huit cents dollars, à quelque chose près.

« C'est bon, dit-il en se levant.

— Bouge pas, dit Fatback. Faut qu'on discute. » Du coin de l'œil, Tommy remarqua que Bass observait la scène, posté près de la porte avec son fusil.

« D'abord... Cette histoire au Cooley's. Pas la peine d'être un génie pour comprendre ce qui s'est passé. Personne ne va pleurer cet abruti de Rasheel Dellums...

— Qui ?

— Dellums. Celui que t'as descendu. Tu connaissais pas son nom ?

— On ne nous a pas présentés.

— T'as rien perdu. C'était qu'une petite racaille, il n'emmerdera plus personne maintenant. Nous, on va pas te faire d'ennuis pour ça. Pas cette fois. Mais les changements de direction, c'est pas trop notre tasse de thé. On n'est pas tous aussi cons que Duwayne Jenks. Et on ne se laissera pas avoir.

— Moi, je fais la collecte, c'est tout. Si le compte est bon, y a aucun problème. Tu as autre chose à me dire ?

— Ouais. Brownie veut arranger une rencontre. Au Papa Doc's. Quand tu veux.

— C'est quoi, le Papa Doc's ?

— Tu te fous de moi ? » Fatback leva les yeux de ses tickets de caisse. « Un rade sur Canfield. On te sert une bidoche au barbecue, là-bas, tu trouves pas mieux dans l'Arkansas. Si ça ne t'intéresse pas, j'y vais à ta place. C'est Brownie qui régale. »

Tommy prit rencard à cinq heures au Papa Doc's Barbecue et arriva une heure plus tôt pour mater les alentours. Les surprises, il en avait sa dose.

Un vulgaire snack, en apparence. Ce qu'on apercevait de l'intérieur à travers les vitres sales ne promettait guère mieux : comptoir tout rayé en Formica rose, rangée de tabourets sans dossier, linoléum à carreaux noirs et blancs, cloisons en bois fabrication maison pour créer des compartiments le long du mur.

Mais en entrant... Une large grille dressée au-dessus d'un lit de charbons rougeoyants, et ça chauffait du feu de Dieu. Avec des poulets rôtis et des plats de côtes qui tournoyaient lentement, de la graisse qui tombait en grésillant dans les flammes et répandait son arôme tout autour. On se serait cru à un gueuleton du dimanche chez les bouseux.

Tommy en avait déjà l'eau à la bouche. Il se dirigea vers le fond pour chercher une place d'où il aurait vue sur la salle. Le wagonnet du coin était déjà pris. Léo Brown, installé devant un café et le *Chronicle*, seul journal de Detroit appartenant aux Afro-Américains, le regardait approcher. Très élégant, dans un gilet sans manche en soie fauve et cravate assortie.

Tommy s'assit sur la banquette, en face. Sans poignée de main.

« Tu es en avance, dit Brownie en repliant son journal. Prudent, à ce que je vois.

— Pas aussi en avance que toi.

— Oh, moi. J'ai ma table réservée, pour ainsi dire. Je règle pas mal d'affaires ici. "Je suis comme un poisson dans l'eau du peuple".

— Pardon ?

— C'est une phrase du président Mao, dans le *Petit Livre rouge*. Tu devrais le lire. Il est sacrément malin, cet enfoiré. Quand il dit : "Sautez", tu

as un milliard de Chinetoques qui répondent : “À quelle hauteur ?” Il pense aussi que le pouvoir est au bout du fusil. Bon, ça, on le savait, surtout ici.

— Qu’est-ce que tu veux ?

— T’offrir à dîner. Discuter affaires.

— C’est tout vu, jusqu’au mois prochain.

— Non, je ne te parle pas des histoires de Moishe, mais de nous deux. Toi et moi. Ton studio, le Black Kat... On s’est entendus sur un pourcentage si je t’envoie du monde. Mais y a peut-être mieux à faire. Le commerce des juke-box, t’y connais quelque chose ?

— Je découvre. Pourquoi ?

— Commençons par le début. Petite leçon d’histoire... Quand les premiers juke-box sont sortis, ils ont eu un succès fou. Les vieux 78 tours étaient tellement lourds qu’on pouvait à peine charger une vingtaine de titres par machine. Le jour où on changeait les disques, il y avait foule dans les bars. Après la guerre, tout le monde a eu la télé, et maintenant, les nouveaux juke-box à format 45rpm peuvent contenir cent sélections, alors les gens s’y intéressent moins. Sauf de ce côté-ci de 8-Mile Road. Dans le territoire de Moishe. C’est-à-dire le tien.

« Ici, c’est un peu particulier. Tu sais combien il y a de stations de radio noires à Detroit ? Une. CHB, à Inkster, qui émet seulement pendant la journée. Ernie Durham se démène sur WJLB et passe un peu de rythm and blues, mais c’est un Blanc. Il ne doit pas y avoir plus d’une demi-douzaine de radios noires dans tous les États-Unis d’Amérique.

— Et alors ?

— Alors, quand les Noirs veulent écouter de la musique noire à la radio, ils ont du mal à en trouver. Ils sont obligés d’aller dans les clubs, dans les bars, où les artistes se produisent en live. Mais suppose que les juke-box passent la musique qui leur plaît ? Tes jukebox. Combien t’en as ? Tu veux que je te donne mon chiffre, à un ou deux près ? Trois cent vingt. »

Pile. Côté recherches, il avait bien fait son boulot. Tommy but une gorgée de café en attendant la suite.

« Le vieux Moishe fournit les juke-box avec les disques d'origine, c'est tout. Certains établissements achètent en plus leurs propres sélections, mais la plupart ne s'embêtent pas.

— Je ne vois toujours pas où...

— D'accord, je vais abréger. J'ai bossé dans le milieu du disque il y a quelques années de ça. Je m'occupais des ventes et des promotions pour un label de jazz qui a fait faillite depuis. Ce n'est plus le même monde, maintenant. Motown produit des tubes, le rock anglais s'inspire du blues, mais c'est toujours difficile de trouver de la vraie musique noire sur les ondes. Toi, l'avantage, c'est que tu peux faire circuler n'importe quel disque sans avoir besoin de payer un créneau horaire ou un DJ à la radio. Si un chanteur sort un bon titre chez Black Kat, tu peux lui garantir qu'on va l'entendre dans tous les putains de juke-box de la ville. Et si tu le mets dans la sélection automatique, il revient toutes les heures aux oreilles des gens. Tu crois qu'un chanteur serait prêt à allonger un peu plus pour ça ? »

Tommy hocha la tête, lentement. « Peut-être, oui.

— Attends, c'est pas fini. Il doit y avoir pas loin de soixante clubs du côté nord de Grand Boulevard. Le mien, celui de Fat, le Chit Chat, le Flame Lounge... J'en aurais pour deux jours à dresser la liste complète. Et tous, on invite des artistes. Si Jackie Wilson se produit au Chit Chat pendant quelques semaines, on pourrait faire casquer le propriétaire pour mettre les chansons de Jackie partout en automatique.

— C'est beaucoup de boulot...

— Mais non. Justement, j'y viens ! » Brownie se renversa en arrière contre la banquette, détendu. « Ce ne sera pas compliqué parce que moi, je peux m'en occuper. Les ventes, le placement des disques... Je connais tout le monde dans le milieu des clubs, et on me connaît. En gros, tu piques le droit d'exploitation, ça ne te coûtera pas un centime. Tu rentreras même de l'argent dès le départ, parce que... »

Tommy le laissait parler.

« On sera associés, termina Brownie en joignant ses longs doigts effilés sous son menton. Je te donne cinq mille dollars pour entrer dans le capital à parts égales, tu continues à toucher ce que le studio te rapporte maintenant, et on partage ce que je ramène, cinquante-cinquante.

— Avec dix mille, tu pourrais me le racheter. Tu serais ton propre patron.

— J'ai pas dix mille.

— Tu as ton bar, y aurait moyen de les trouver.

— Peut-être que j'ai pas envie de te le racheter.

— Pourquoi ?

— Un studio, c'est trop lourd à gérer tout seul, surtout si tu bosses aussi pour Moishe Abrams. Avec un associé, on divise le fardeau par deux. C'est pour ça que tu as besoin de moi, et moi de toi. Mince, chez Motown, Berry Gordy a mis toute sa famille au turbin. Ils gagnent un pognon fou. »

Tommy hésitait. Quelque chose clochait, mais quoi ? Il n'arrivait pas à décoder ce type-là. Des Noirs, il en avait côtoyé en prison, et au boulot, dans le Sud. Plaisanté avec certains, combattu d'autres.

Mais lui, c'était pas le genre ouvrier agricole. Il avait tourné dans le milieu et connaissait les ficelles, il lisait des livres. Bien sapé, proprio de sa boîte... Se servir des juke-box pour faire la promo du studio, c'était une idée qui pourrait marcher, et non seulement il apportait de l'argent, mais il proposait aussi ses services. Ça paraissait trop beau pour être... Ah. Oui, voilà.

« Tu veux être mon associé », dit Tommy. Ce n'était pas une question.

« Exact.

— Et les associés, entre eux, ils doivent jouer franc-jeu.

— Exact.

— Il y a quelque chose qui m'échappe, Brown...

— Mes amis m'appellent Brownie.

— Je suis pas ton ami, merde ! Je suis quelqu'un avec qui tu veux faire du business. Mais tu sais comment j'ai eu le studio, et tu vois aussi que je suis nouveau dans la partie. Tes cinq mille dollars, tu pourrais les investir n'importe où ailleurs dans la musique. Alors pourquoi moi ? Pourquoi je t'intéresse ?

— J'en étais sûr, fit Brownie en souriant. T'es pas qu'un casseur, toi, t'en as aussi dans le ciboulot. Bon, alors, franc-jeu. Le label de jazz dont je t'ai parlé, c'est pas parce qu'on ne gagnait pas d'argent qu'il a fait faillite. On n'arrivait pas à se faire payer. L'industrie de la musique, c'est un monde d'arnaqueurs. Certains prétendent qu'ils ont les gangs sur le dos, parfois c'est vrai, parfois non. Mais quand il faut lâcher du fric, tout le monde freine. Avec toi, le problème serait réglé.

— C'est tout ?

— Après, c'est plus compliqué. Tu le connais bien, le vieux pour qui tu bosses ?

— C'est pas la question. J'ai une dette envers lui. Cette histoire à Idlewild... S'il n'avait pas été là, je serais mort.

— Peut-être bien. Mais je l'ai déjà vu agir. La dernière fois, ça doit faire six ou sept ans... Il faisait chaud, c'était en août. Je tenais le bar dans un clando à Dearborn. Y a eu une dispute, une histoire à la con. Je me suis retrouvé avec un gars étendu raide mort devant le comptoir, et Moishe, un rasoir à la main. Je me souviens, *Driftin' Blues* passait au juke-box. Enfin, à ce moment-là, il lui avait déjà tranché la gorge. La chanson a duré plus longtemps.

— Pourquoi ils se sont accrochés ?

— Pour rien. Il faisait une chaleur à crever. Moishe a pris quelque chose de travers, une seconde plus tard le pauvre bougre pissait le sang par terre. On l'a mis dans le coffre de sa voiture, le gérant et moi. Une De Soto 57, avec les ailerons bicolores, noir et or, tu vois ? Belle caisse. » Il secoua la tête, accablé par le souvenir.

« On a largué la bagnole dans une ruelle du côté de la 12^e Rue, avec les clés sur le contact. Elle n'a pas dû y rester plus de cinq minutes. C'était une tire d'enfer, mais le connard qui l'a piquée s'est retrouvé avec une sacrée surprise dans le coffre. Le cadavre a été repêché deux jours plus tard dans la rivière, près de Fort Rouge. Ça n'a dérangé personne. Un Nègre qui se fait buter à l'arme blanche dans le quartier Est de Detroit ? C'est jamais qu'un de plus.

— Quel rapport avec moi ?

— Tu vas comprendre. Pendant que j'étais en train de laver le sang par terre... Le Moishe, assis au bar, il a fini son verre. Tranquille. Avec un macchab à ses pieds. Si t'avais vu sa tête... Non, en fait, on ne voyait rien du tout sur sa tête. Les yeux complètement vides. Il avait tué ce gars-là parce qu'il était noir, ou bien parce que lui, il était de mauvais poil. Ou peut-être qu'il n'y avait pas vraiment de raison. Tu me suis ? »

Tommy hocha la tête.

« Tu dis que Moishe a oublié Idlewild, mais ça va lui revenir. Un jour, bientôt, il se sentira mieux. Il reprendra ses mauvaises habitudes.

— Et il se souviendra que tu lui as sauvé la vie.

— Ou, peut-être, il se souviendra seulement que je suis un Nègre qui en sait trop, dit Brownie en fixant Tommy d'un regard intense. Et si c'est le cas, j'aurai besoin de quelqu'un pour lui rappeler que je peux servir à quelque chose, parfois. Notre partenariat me rapporte doublement. De l'argent pour tous les deux, et une assurance vie pour moi. La Mutuelle DeMeo. »

Tommy rit. Il savait que l'autre, en face, était en train de le manipuler, que ses yeux opaques cachaient quelque chose, mais... Tant pis.

« Cinquante-cinquante, ça me va pas, dit-il. Pas pour cinq mille dollars.

— Alors dis un chiffre.

— Pour cinq mille, je te donne pas plus d'un quart.

— Tu déconnes », dit Brownie en souriant. Les deux hommes se détendaient un peu, maintenant que l'affaire était engagée. « On ne va pas y passer la nuit, blanc-bec. Si je te dis quarante pour cent, tu diras trente. Alors tope-là pour un tiers, et on se tape une assiette de côtelettes grillées au barbecue comme t'en as jamais mangé sur cette putain de planète. T'es partant ? »

Cinq mille dollars. En partant de chez Papa Doc's, Tommy posa les liasses bien alignées sur le siège de la Lincoln, et tout en conduisant, il les regardait de temps en temps. Sourire aux lèvres. Au Mississippi, sa plus grosse paye en un jour s'était montée à huit cent cinquante dollars, et pour ça, il avait affronté La Bûche. Sa vie était vraiment en train de prendre un bon virage.

Au bureau, il préleva mille cinq cents sur la somme, pour Moishe. Quand le vieux passa prendre son dû le lendemain, Tommy lui glissa une enveloppe contenant la recette de la collecte, augmentée de quelques jolis billets. Moishe compta l'argent d'une main experte. Sans commentaire. Il avait retrouvé un peu de couleur à ses joues, repris quelques kilos. Il lui fallait toujours une canne pour marcher, mais il s'était procuré un gros bâton façonné en chêne, épais comme le poignet, orné d'un pommeau en cuivre. Il était donc de nouveau armé, et dangereux.

Tommy s'attendait à le voir sourire quand il aurait fini de compter. Mais le vieux braqua sur lui des yeux acérés, brillants de colère.

« Il y a mille cinq cents de trop, gamin.

— Les mille, c'est ma traite pour le Black Kat. Je t'ai rajouté cinq cents parce que tu m'as mis sur le coup.

— Un bonus ? T'es assis à mon bureau et tu me balances des os à ronger ? Tu disais qu'on n'avait rien à gagner en larguant ce foutu studio.

— Je l'ai pas largué, Moishe. J'ai pris un associé pour relancer l'affaire. Je lui ai vendu des parts.

— Quel associé ?

— Léo Brown, le propriétaire du Brownie's Lounge. »

Moishe se renfroigna. Il réfléchissait. « Brownie. Le schwartz qui tenait le club à Idlewild.

— Il t'a sauvé la peau, Moishe. Et la mienne aussi.

— Il était obligé. C'est le gang de Chicago qui tient le Regency. Au moindre problème, il se retrouve encore plus dans la merde que nous. Mais il est au courant pour Mojo, et maintenant il a des parts dans notre business. J'aime pas ça.

— C'est pas notre business, Moishe. C'est le mien. Tu ne voulais pas te lancer là-dedans.

— Tu as dit qu'il n'y avait pas de pognon ! Sauf qu'aujourd'hui y en a. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que parce que j'étais l'ami de Bello, tu peux me pisser dans l'oreille et me faire croire qu'il pleut ? Je vais te renvoyer dans ta cambrousse, moi, ça va pas traîner.

— Écoute-moi, Moishe. Je t'ai pas menti.

— Tu mens peut-être maintenant ! T'étais même pas né que j'étais déjà en place dans le quartier. Tu crois que je peux pas reprendre la main ?

— Non, tu n'y arriveras plus. »

Moishe se raidit comme s'il avait reçu une gifle. Son visage s'empourpra.

« T'es qu'un petit connard de Rital qui se la pète ! Si j'avais pas été là à Idlewild, tu serais mort !

— Je le sais bien, Moishe. Les mille cinq cents dollars que t'as dans les mains, c'est pour te prouver que j'en suis conscient. T'es déjà gagnant dans ce deal, et je te dois encore sept plaques. Alors, c'est quoi ton problème ?

— Peut-être que j'aime pas recevoir de cadeaux, surtout venant d'une grande gueule qui devrait être en train de laver ma bagnole au lieu de la conduire.

— C'est ça qui te dérange ? Putain, si tu le prends comme une insulte, rends-moi les cinq cents. Et je te jure, je te proposerai plus jamais rien. » Tommy tendit la main, s'attendant à recevoir un coup de canne.

Moishe ne bougea pas. Il détourna la tête, buté mais souriant malgré lui. « Va te faire foutre, Tommy. Tu peux m'insulter avec de l'argent tant que tu veux. D'ailleurs, tu t'en es sûrement mis deux fois plus dans la poche. Mais cette histoire avec Brown, ça ne me plaît pas. Et je peux te dire qu'au St. Clair ils ne vont pas apprécier non plus. Les Noirs n'ont pas droit à leur part du gâteau, c'est la règle.

— Quel gâteau, Moishe ? La bande du St. Clair n'a rien à voir avec le Black Kat. C'est notre deal, à toi et à moi.

— Tout passe par eux.

— Foutaises ! On a déjà largement payé le prix. Même que t'as pas fini de payer la note, toi. Tu veux tout laisser à Albert ? Comme le Cooley's ?

— Ce qui est arrivé là-bas ne change rien à notre position.

— C'est *ta* position, Moishe. Pas la mienne. Comme il a dit, le grand chef, tu bosses pour eux. Moi, je bosse pour toi. C'est à toi que je dois rendre des comptes. Ils n'ont rien à me demander.

— Tu ne comprends pas.

— T'as raison, je ne comprends pas ! »

Ils en restèrent là. Ni l'un ni l'autre ne voulait entraîner la discussion jusqu'au conflit. Moishe empocha l'enveloppe et regagna en boitillant la voiture de sa sœur garée le long du trottoir. Il songea qu'en engageant ce gamin-là il avait peut-être commis la plus grosse erreur de sa vie.

Bello DeMeo aussi était un petit dur, même s'il lui manquait un peu de plomb dans la cervelle. Tommy était le portrait craché de son père, sauf que lui, il avait des idées et de l'ambition à revendre. Un doberman libéré de ses chaînes, pensa Moishe. À surveiller de près... Sinon lui aussi risquait de se faire bouffer.

« Ça ne vaut pas un clou, déclara Brownie. Si tu mets ça dans la sélection automatique, prépare-toi à devoir réparer tes juke-box. Les gens vont te les défoncer à coups de latte. »

Ils se trouvaient dans le studio C (comme cuisine) le lendemain après-midi. Brownie, en manches de chemise et gilet de soie argenté, Tommy et Martika Daniels. Le cousin de Martika, Jerome, faisait défiler une bande en bobine sur un magnétophone Sony et présentait des échantillons de divers groupes et chanteurs enregistrés au Black Kat. Grand et efflanqué, pomme d'Adam proéminente et moustache Fu Manchu grisonnante, joueur de saxophone professionnel jusqu'à ce que le rock'n'roll vienne signer la mort des big bands, Jerome restait attaché à son béret en tweed gris dans le style de Dizzie Gillespie et portait un col roulé noir, des lunettes aux montures carrées, noires, presque aussi grosses que celles de Martika.

« Mojo n'essayait pas de sortir des tubes, dit Jerome, il voulait seulement commercialiser ses propres chansons. Si on paie pour produire soi-même son disque, en général, c'est que ça ne vaut pas grand-chose.

— Elvis a financé son premier enregistrement, dit Tommy. Bon, t'as autre chose, Jerome ? Il va falloir que je parte. » Il se sentait les nerfs agacés à force d'écouter ces voix minables, flottant sur des arrangements plus pauvres encore. Pas de quoi charger un jukebox... L'idée de Brownie allait peut-être partir en fumée.

« Écoutez ça, c'est pas mal, dit Jerome en changeant la bande avec dextérité. C'est du gospel, mais... »

Nettement plus balaise. Orgue Hammond, guitare, basse et batterie. Une cadence allègre pour soutenir un quartette dont le chanteur principal donnait de la voix comme un oiseau sur une branche.

« Je connais cette voix », dit Tommy. Brownie et Jerome échangèrent un regard.

« C'est Sam Cooke, expliqua Martika. Il a sorti un tube il y a deux ans. *You Send Me*. “*Darling, you-oo-oo...* ” » Elle gazouilla une imitation plutôt réussie.

« Il a un bon son, dit Tommy. On n'a qu'à prendre ça.

— Pas disponible, dit Jerome. Sam est sous contrat exclusif avec RCA. Il est venu ici seulement pour accompagner ses potes quand ils ont enregistré. Les Soul Stirrers.

— Qui d'autre, alors ? demanda Tommy. Le plan avec les jukebox, c'est pas de faire décoller des petits chanteurs de gospel à la noix.

— Faites-moi décoller, moi ! suggéra Martika. J'écris mes propres chansons, je chante, et si j'ai pris ce boulot, c'est parce que...

— Ça marchera pas, poupée, interrompit Brownie. Il nous faut un nom que les gens connaissent. Les premiers groupes qu'on mettra dans la sélection automatique doivent donner le sentiment que le succès est là, dans la salle. On n'y arrivera pas avec quelqu'un qui débute.

— Je pourrais reprendre un tube, comme Pat Boone avec Little Richard. Si les gens connaissent déjà la chanson...

— On ne te prendra jamais pour Pat Boone, fillette. Laisse tomber.

— Varnell Mack est passé la semaine dernière, dit Jerome. Il propose de nous enregistrer des voix d'accompagnement, et en échange on lui offre quelques heures en studio gratuites.

— C'est qui, Varnell Mack ? demanda Tommy.

— Un chanteur qui a fait ses preuves, son groupe s'appelle les Sultans of Soul.

— Jamais entendu parler.

— Tu serais plus au parfum si t'avais grandi dans le Bottom¹⁰, dit Brownie. Ce sont des gars du coin. Ils ont commencé à chanter dans la rue, genre doo-wop, au début des années 1950. Ils se produisent dans des mariages, des réceptions.

— Ils sont bons ?

— Meilleurs qu'ils n'étaient, dit Jerome. Depuis quelques années, ils font des tournées dans le Sud. Ils jouent dans des rades de campagne, dans les juke-joints des quartiers noirs. C'est pas un public facile, mais...

— Je sais, coupa Tommy.

— Leur musique est un peu primaire, dit Brownie, mais ils ont du talent. Et surtout, ils ont un nom. Une petite réputation, quoi. S'ils sont prêts à bosser gratos, c'est un prix qui me paraît acceptable. Où est-ce qu'ils passent en ce moment, Jerome ? »

Tommy se sentit traversé par une décharge électrique dès qu'ils franchirent le seuil du Chit Chat Lounge. La musique, la fumée, le brouhaha de la foule. Il sourit, se tourna vers Leanne, et vit qu'elle ouvrait des yeux immenses, pétrifiée comme une biche prise dans le faisceau de phares. Le club affichait presque complet, et ils étaient le seul couple blanc.

Situé à une centaine de mètres des Studios Motown de Berry Gordy, le Chit Chat était plus vaste que le Brownie's Lounge, et beaucoup plus stylé. Nappes blanches, bougies sur les tables, serveuses en habit traditionnel. Un public de Noirs montés en grade, les hommes portant costume, les femmes pimpantes en toilette dernier cri et talons hauts. Grâce à une estrade disposée à l'arrière, tout autour de la salle, chacun jouissait d'une vue parfaite sur la scène.

Les musiciens, au nombre de quatre, étaient déjà bien chauffés. Piano, guitare, basse, batterie, tout ça lancé dans un riff de jazz que Tommy ne reconnut pas. De la bonne musique, solidement maîtrisée, avec un rythme d'enfer qui portait le public.

Il aperçut Brownie assis à une table près de la piste de danse et fendit la foule en entraînant Leanne. Plus d'une tête se tourna sur leur passage. Dans sa robe rose toute droite, avec ses cheveux rassemblés en chignon sur le haut de la tête, Leanne était l'archétype de la belle blonde à la poitrine pigeonnante, genre Mamie Van Doren.

Brownie se leva pour les accueillir. Costume gris métal et cravate assortie, aussi élégant qu'un mannequin dans les pages du magazine *Esquire*. Tommy portait son vieux blouson et un pantalon moulant.

« Hé, le péquenaud, t'as rien d'autre à te mettre que ça ?

— Je pourrais m'habiller mieux si je te vendais tes parts plus cher.

— Laisse tomber, je n'offre de vêtements qu'aux dames. Bonjour, Miss... Léo Brown. Brownie pour mes amis et pour tout le monde, dit-il en tenant galamment la chaise derrière Leanne à la manière d'un maître d'hôtel. Et vous êtes... ?

— Leanne Skiba, répondit-elle en s'asseyant, pas trop à son aise.

— Très joli nom, fit Brownie avec un sourire en reprenant sa place à la table. Je vous présente Jerome Daniels, et sa cousine Martika. »

Leanne fit un signe de tête, sans marquer un intérêt particulier ni pour Jerome, beatnik vieillissant, ni pour Martika, dans sa robe bleu marine et collier de perles en plastique, qui ressemblait plus que jamais à une écolière de sortie avec son père. Une écolière plutôt mignonne, de l'avis de Tommy, mais quand même, une gamine.

Ils en étaient encore à échanger des formules de politesse quand le batteur partit dans un solo et termina le set en beauté. Un animateur en smoking s'avança sur la scène.

« Ils sont formidables, pas vrai ? On applaudit Benny Benjamin et ses célèbres musiciens de Motown. En *live*, et en couleurs, au Chit Chat pour un soir seulement ! Allez-y, ils méritent d'être acclamés !

— Célèbres, fit Jerome avec mépris. Tu parles. Benny les a convaincus de jouer parce que la maison leur offre à boire.

— C'est lequel, Benny ? demanda Martika.

— Le batteur. Celui qui a une dégaine de Cubain, avec la petite moustache. Il a bien marché chez Motown pendant quelque temps, et puis... Trop porté sur la bouteille.

— Motown l'a lâché ? demanda Brownie.

— Il participe encore à des séances d'enregistrement, mais il ne se produit quasiment plus en *live*.

— Dommage qu'il soit à moitié barge, je le trouve excellent ce soir. Tu crois qu'il voudra jouer pour nous ?

— On peut toujours demander. Gordy n'aime pas trop que ses musiciens tournent dans d'autres studios, mais Benny a besoin de bosser. Ce qu'il consomme lui coûte cher. »

Sur scène, le groupe donna le ton avec un rythme ultra-dansant. Benny Benjamin se marrait et accéléra le tempo. L'enthousiasme monta d'un cran, le public commençait déjà à s'exciter.

« Et maintenant, la suite de notre fabuleux programme. Ils arrivent directement d'Atlanta ! Ils sont nés ici, on les connaît, on les adore, on ne s'en lasse pas. On applaudit... les Sultans of Soul ! »

Benny Benjamin pilonna son solo à la batterie comme un tir de mitrailleuse, pendant que le bassiste tenait fermement son quatre temps. Mais il y eut un moment de confusion sur la scène. L'animateur jeta des regards désespérés tout autour, cherchant les musiciens qu'il venait d'annoncer. Benny riait de toutes ses dents à le voir paniquer.

Les Sultans arrivèrent enfin. Quatre types relax, vêtus d'ensembles pantalon-chemise en synthétique d'un vert acidulé qui vous faisait sortir les yeux de la tête, pouces levés. Ils s'approchèrent en dansant au milieu de la foule, chacun sur sa trajectoire. Les rires et les applaudissements fusèrent.

Le chanteur, plutôt corpulent, sauta sur scène et arracha le micro aux mains de l'animateur. Il entonna *Money !*, de Barrett Strong, pendant que les trois autres se trémoussaient, alignés derrière lui, et reprenaient en écho « *that's what I want* » avec un enthousiasme certain, malgré une justesse approximative.

« Pas tout à fait au point, commenta Brownie en haussant les épaules. Mais c'est mieux qu'avant.

— Moi, je les trouve super », dit Martika, avec une voix tellement emplie de vénération que Leanne leva les yeux au ciel. Martika ne s'en aperçut pas, toute à son désir d'absorber dans les moindres détails le

numéro des Sultans. Comme un petit chiot avide d'attention qui va se faire jeter, pensa Tommy.

Martika vit qu'il la regardait. « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. C'est la première fois que je te vois habillée chic.

— Ah oui ? dit-elle d'un air soupçonneux. Tu as autre chose à me dire... *patron* ? » Elle se leva d'un bond sans attendre la réponse, applaudissant à tout rompre la fin du morceau.

« Assieds-toi, fillette, dit Brownie avec un fin sourire. On va leur parler business, c'est pas la peine qu'ils se prennent la grosse tête. »

Le public se montrait chaleureux, mais un peu sur la réserve, remarqua Tommy en parcourant la salle du regard. Le Chit Chat était plein à craquer, toutes les tables occupées par d'élégants couples noirs auxquels s'ajoutaient maintenant quelques groupes d'étudiants blancs, à la recherche de Négresses à lever.

Sur scène, le chanteur bedonnant se présenta. Otis DeWitt. Et il se remit à chanter avec une énergie qui ne faiblissait pas. *Motown Mama*. Une bonne chanson, que Tommy n'avait jamais entendue. DeWitt se lâcha à pleins poumons en arpentant les planches, mais le public, dérouté de ne pas connaître la mélodie, accueillit sa performance par des applaudissements modérés. Les Sultans revinrent aussitôt à une veine plus mainstream. Le chanteur de basse, petit et dodu, se lança dans *Blue Moon*, des Marcel's, en parodiant l'intro « *bow-papa-bow* » avec un bégaiement comique pour faire rire la salle. Il y parvint.

Les Sultans ne prirent plus de risque et poursuivirent le set avec des chansons populaires à succès, les Coasters, les Temptations et Little Anthony, pour finir par *Chicago Hitchhike* de Marvin Gaye. Ils quittèrent la salle sur le dernier refrain, en dansant parmi la foule qui applaudissait. L'animateur rappliqua aussitôt pour faire durer les acclamations et préparer l'ambiance en vue du musicien vedette, Sam Cooke, qui jouerait une demi-heure plus tard.

Brownie et Jerome partirent rejoindre Benny Benjamin et le leader des Sultans, Varnell Mack. Tommy resta seul avec Leanne et Martika. Silence gênant...

« Ça t'a plu ? demanda Tommy.

— C'est pas tellement mon genre, répondit Leanne d'un air crispé. Un peu trop...

— Trop noir ? suggéra Martika en feignant l'innocence.

— Trop basique, répliqua Leanne en la fusillant du regard. Non, je n'ai pas franchement aimé.

— Moi, je les ai trouvés formidables, continua Martika. Mais bon, peut-être qu'ils sont "mon genre". Et toi, patron ?

— Ils ont la pêche, dit Tommy prudemment, conscient de la tension entre les deux femmes. Le chanteur passe bien sur scène. DeWitt... Et l'autre aussi, le petit avec la voix de basse. Le public a apprécié ses blagues.

— Moi qui te croyais un fan de Sinatra, dit Martika.

— Non, je préfère le blues. B.B. King, Howlin' Wolf.

— Pourquoi le blues ? demanda Martika, étonnée.

— Quand on a grandi à Ecorse, les petits rockers propres sur eux à la Bobby Vee, ça ne te fait pas tellement rêver.

— Rien à voir avec Ecorse, dit Leanne en prenant Tommy par le bras d'un geste possessif. Avec lui, c'est comme ça. Il aime ou il n'aime pas. Et si la musique ne lui plaît pas à la radio, il perd ses moyens et... »

Elle dut s'interrompre. Jerome revenait avec le batteur. Benny Benjamin se laissa tomber sur la chaise en face de Tommy, un verre de whisky dans chaque main. De près, il faisait encore plus cubain, avec son épaisse moustache, ses cheveux défrisés et ses yeux roublards.

« Alors, c'est lui ! dit-il d'un air amusé. La terreur du ghetto, le nouveau maître des juke-box. Comment va ? J'ai beaucoup entendu parler de toi, DeMeo. En mal, seulement. T'es vraiment aussi mauvais qu'on le dit ?

— C'est pas ce que pense ta mère, répondit Tommy du tac au tac. Elle m'a supplié de rester, mais ç'aurait pas été sympa pour tous les autres types qui faisaient la queue.

— Ah, il maîtrise l'art de la joute verbale ! fit Benny en rigolant. Où est-ce que t'as appris ça, mon garçon ? En taule ?

— Ton père était dans la cellule juste en face de la mienne.

— Alors tu sais qui c'est, toi au moins. » Benny posa un de ses verres, ferma le poing et frotta les jointures de Tommy en guise de salut.

« Votre groupe est formidable, dit Martika d'une voix vibrante.

— Merci, mon cœur, fit Benny en l'attrapant par le bout des doigts pour lui embrasser la main. Mais c'est pas un groupe, vraiment. Juste des gars qui jouent ensemble de temps en temps. Dis donc, t'es pas la fille à Mojo, toi ? Celle qui fait tourner son petit studio de misère ?

— Je suis sa nièce, corrigea Martika. Et le studio appartient à DeMeo maintenant.

— Justement, on se demandait si vous pourriez passer un peu de temps chez nous, ajouta Jerome.

— Vous avez une bonne assurance maladie, vous autres ? demanda Benny. Vu la réputation du patron, moi je suis peut-être pas assez équipé de ce côté-là.

— Faut pas croire les rumeurs, dit Brownie qui venait de les rejoindre, flanqué de l'un des Sultans. DeMeo, je te présente Varnell Mack. »

C'était le plus grand des quatre. Tommy se mit debout pour lui serrer la main, mais même comme ça, il devait encore lever les yeux. L'autre le dominait d'une tête. Saisissant dans son habit vert acidulé, très maigre, avec

des pommettes saillantes, un visage étroit et un regard doux, un peu triste. S'il connaissait la réputation de Tommy, il n'en laissa rien paraître. Il plia son long corps souple pour s'asseoir sur la dernière chaise libre.

« C'est toi le chef ? demanda Tommy. Je croyais qu'Otis DeWitt...

— Otis est notre chanteur », dit Varnell. Il avait une voix calme et agréable. « Moi, je m'occupe de la gestion. Brownie m'a expliqué ce que vous aviez en tête. Y a combien de juke-box au total ?

— Suffisamment pour que ça marche, dit Brownie. On ne te promet pas les lumières de Broadway, mais tu seras connu dans la région.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Des reprises de tubes ou des chansons originales ?

— Pourquoi pas les deux ? suggéra Benny. Je peux vous enregistrer les backups avec mon groupe, ça ne prendrait pas des heures... On joue encore deux sets au Fatback ce soir, mais on pourrait être au studio, disons, à huit heures demain matin. Vous autres, vous n'avez qu'à venir à dix heures...

— Hé ! Tommy DeMeo ! » cria Dino Pontieri en jouant des coudes pour s'approcher. Il était ivre et s'appuya sur l'épaule de Tommy. « Albert et moi, on est venus pour écouter Sam Cooke, mais c'est plein à craquer. Faites de la place.

— Où ça ? dit Benny. On est déjà six à une table de quatre, et on est en train de parler affaires.

— Tu dois bien avoir d'autres potes ailleurs, fit Pontieri d'une voix pâteuse. » Il ouvrit son manteau pour montrer l'automatique glissé dans sa ceinture. « Alors, va les retrouver.

— Hou là là ! » lança Benny, les yeux écarquillés. Il se frotta la moustache d'un air comique. « Mais c'est qu'il est armé, le blondinet ! Tu me diras, la moitié des Nègres ici ont un pétard aussi. Y compris celui qui te parle. Dégage.

— Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Albert Luca. Il s'extirpa de la foule et rejoignit Pontieri. Costume à la Sinatra, lunettes de marque. Très chic. « On a besoin de deux chaises, DeMeo. Vire tes copains.

— Je viens d'expliquer à ta poule qu'on n'avait pas de place, dit Benny en se levant. Alors maintenant, foutez le camp tous les deux. »

Albert rougit comme s'il avait reçu une gifle. « Tu sais qui je suis ?

— T'es pas une star, en tout cas, vu que tu poses la question.

— Albert Luca. John Luca, c'est mon oncle. Ça te dit quelque chose ?

— Le Big John ? Un peu que j'en ai entendu parler ! Il est là ?

— Non, mais...

— Alors le temps qu'il arrive, je lui garde sa place au chaud. En attendant, toi et le Blondinet, vous allez danser ailleurs.

— C'est qui, le Blondinet ? rugit Pontieri. Espèce de sale Nègre !

— Hé, on se calme ! » dit Tommy en le retenant par le poignet pour l'empêcher de sortir son arme.

Pontieri se dégagea violemment. « Lâche-moi ! Tu es dans quel camp, toi ?

— Dans mon camp à moi ! Si vous jouez à ça ici, on va tous se faire descendre.

— Qu'est-ce que t'en dis, Albert ? demanda Pontieri. Je le bute, ce crétin ? »

Albert Luca jeta un regard autour de lui. Un océan de visages noirs, attentifs à ne rien perdre de l'altercation.

« Pas maintenant. Viens, DeMeo. Faut qu'on parle. » Il se détourna et partit vers la porte sans attendre la réponse.

Avec un haussement d'épaules à l'intention de Brownie, Tommy se fraya un chemin dans la foule pour rejoindre Dino Pontieri et Albert. Ce dernier lui fit face brusquement dans le hall d'entrée, rouge de colère.

« Qu'est-ce que tu fous ? Pourquoi tu nous as pas défendus ?

— Défendus comment ? Dino est bourré, et le batteur a un flingue. Tu voulais que tout le monde se tire dessus ?

— Ce que je veux, c'est qu'on le descende, ce fils de pute ! Ce soir ! Qu'il n'ouvre plus jamais sa grande gueule ! » Albert faisait un tel effort pour se contenir qu'on voyait saillir les tendons sur son cou, et au-dessus des lunettes qui dissimulaient son œil mort, la boursoflure blanche se tordait comme un ver qui rampait vers son sourcil.

« Tu veux qu'on s'en occupe ? dit Pontieri. C'est bon. DeMeo et moi, on va lui régler son compte. »

Tommy les regarda tour à tour. Pontieri était prêt à faire n'importe quoi tellement il était bituré, mais Albert parlait de sang-froid. Animé par une rage meurtrière.

« Pas de problème, dit Tommy. Si t'as pas de projets particuliers pour les vingt prochaines années.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Si t'as envie de te faire boucler. La prison, tu connais ? Tu t'es pris le bec avec Benny Benjamin devant une centaine de témoins et tu as donné ton nom. Bien fort. Il t'a énervé, je comprends, mais t'as rien à y gagner. Prends le temps de te calmer et réfléchis.

— Ne me donne pas d'ordre ! glapit Albert. C'est toi qui bosses pour nous !

— Je suis sûrement pas payé pour dézinguer quelqu'un à cause d'une foutue chaise ! D'ailleurs, j'ai même pas été remercié pour le Cooley's. T'as déboursé quelque chose, Albert ? Combien ?

— C'est pas tes oignons !

— Tes conneries ici non plus, ça ne me regarde pas. Si tu veux mettre la tête de quelqu'un dans un étau pour une broutille, fais-le toi-même. Je travaille pour Moishe. Pas pour toi.

— Tu le garderas pas longtemps, ton boulot. Et tu viens de faire une énorme bêtise. Allez, Dino. On se tire. » Il sortit, furieux.

« Pas très malin, soupira Pontieri. T'as envie de mourir prématurément, DeMeo ?

— De ce côté-là, il faudrait plutôt protéger ton patron. Tu vas quand même pas le buter, l'autre, là-bas ?

— Mais non. Albert se calmera, t'inquiète pas...

— C'est pour toi que je me fais du souci. S'il décide d'agir, j' imagine qu'il ne se déplacera pas en personne.

— Sans doute pas, reconnut Pontieri. Ce serait dommage. Je t'aime bien, en fait.

— Tu t'en remettras.

— Ouais, dès que j'aurai encaissé le chèque, fit Pontieri avec un sourire narquois en rajustant sa cravate. Bon, alors à mardi. »

Il partit vers la porte en titubant.

« Si on ne se revoit pas avant », murmura Tommy en le suivant des yeux.

L'animateur continuait à chauffer la salle en attendant l'entrée en scène de Sam Cooke quand Tommy reprit place à la table. Leanne avait disparu. Tommy interrogea Martika du regard.

« Retouche maquillage, dit-elle.

— Sympas, tes potes, dit Benny en rigolant.

— C'est pas mes potes. Et toi, apprends à fermer ta grande gueule.

— On a un problème ? » demanda Brownie.

Tommy haussa les épaules.

« C'est une habitude chez lui, fit remarquer Martika. Il répond en ne répondant pas.

— Le grand blond doit être redoutable, reprit Benny. Sinon son petit copain le roquet aurait déjà les deux pieds dans la tombe.

— Bon sang, Benny, soupira Brownie. Tu sais qui c'est ?

— Le neveu d'un gros bonnet, et alors ? Qu'est-ce que j'en ai à battre ? Dans le milieu de la musique, il y a ceux qui fricotent avec la mafia, et ceux qui te le font croire pour te mettre la pression avant de signer les contrats. Si tu lèches le cul de tout le monde à t'en barbouiller la figure de chocolat... Oh pardon, mec. C'est pour ça qu'on t'appelle Brownie ?

— Va te faire foutre, Benny.

— Toi pareillement, mon garçon. À part ça, tu veux parler affaires ou quoi ? »

Rapprochant leurs chaises, les deux hommes commencèrent à discuter à voix basse. Leanne revint s'asseoir juste au moment où le groupe de Sam Cooke se lançait dans un rythme fluide et bien balancé. Cooke émergea des coulisses et fit une entrée applaudie. L'élégance personnifiée, en veste beige ajustée à quatre boutons, pantalon à pli marqué et loafers vernies.

Il commença par *Only Sixteen*. Parfaitement à l'aise, cherchant davantage à établir une connivence avec ses auditeurs masculins puisqu'il ne doutait pas d'avoir déjà séduit les femmes. Le tempo s'accéléra dès la chanson suivante, *Everybody Likes to Cha Cha Cha*, qu'il exécuta avec de gracieux mouvements des doigts et quelques pas de danse.

Un pro absolu, pensa Tommy. En donnant leur maximum, les Sultans avaient récolté de tièdes applaudissements. Cooke emportait son public sans avoir l'air de se fouler. À la fin de la dernière chanson, *Chain Gang*, toute la salle était debout et accompagnait en chœur ses *ooh !* et ses *ahh !* Il quitta la scène en dansant et disparut après un rapide petit salut, rappelé par une ovation et un tonnerre d'applaudissements.

Il ne revint pas. Le quartette de Benny s'installait déjà sur scène pour le dernier set.

« C'est toujours mieux de laisser le public sur sa faim, fit observer Varnell Mack avec sagesse en repositionnant son long corps sur sa chaise.

— Vous êtes revenus, vous autres, dit Tommy.

— Parce qu'on a besoin d'être aimés. On a eu des moments durs dans le Sud, personne ne nous connaissait... Cleavon nous a sauvés plus d'une fois avec ses blagues.

— Le Black Kat vous donnera peut-être un petit coup de pouce, dit Brownie.

— De toute façon, dit Varnell en souriant, mieux vaut avoir de mauvaises expériences que pas d'occasions du tout. » Il se leva, salua Brownie et Tommy d'un signe de la tête, s'inclina devant les filles. « À demain matin, au studio. Mesdames... »

Il s'éloigna entre les tables, digne et gracieux malgré l'habit vert acidulé.

« Qu'est-ce que vous avez pensé de Sam ? demanda Brownie en sondant les visages autour de la table. Irréprochable, non ?

— Vraiment cool ! lança Leanne. On dirait un chanteur de Las Vegas.

— Un peu trop cool, dit Tommy avec agacement. Il est bien rodé, tout est calculé. Il sait d'avance qu'il a la salle dans sa poche... Le chanteur des Sultans, le costaud ? Comment il s'appelle déjà ?

— Otis DeWitt, répondit Jerome. Et le deuxième ténor, c'est Dexter Jaquette. Le petit, sur la gauche.

— Oui... Otis me fait penser à un boxeur. Il se donne à fond quand il chante, comme si sa vie était en jeu.

— D'ailleurs, il la met peut-être en danger en s'engageant avec toi, dit Martika avec ironie.

— Bon, on y va, dit Leanne. J'ai une grosse journée demain.

— Ravi d'avoir fait votre connaissance, Miss », dit Brownie en se levant poliment. Mais Leanne partait déjà vers la porte.

16

Dans la Lincoln, Leanne resta assise de son côté de la banquette et ne desserra pas les dents. Tommy attendait. Il se doutait de ce qui allait suivre.

« Tu aurais pu me prévenir, dit-elle enfin. Je n'ai rien contre les gens de couleur, mais je ne tiens pas non plus à les fréquenter.

— Tu as bien aimé Sam Cooke, non ? Las Vegas et tout ça.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. »

Tommy alluma la radio et trouva WCHB, Inkster. Le DJ Larry Dean *alias* « Long Lean^{[11](#)} » murmurait ses habillages doucereux entre deux chansons d'amour.

« La musique, ça suffit pour ce soir », dit-elle en s'approchant pour éteindre la radio.

Tommy ne dit rien parce qu'elle resta assise près de lui, la main posée sur son genou, pressant sa cuisse chaude contre la sienne. Même quand elle boudait, Leanne avait envie. Dans deux minutes, quand ils auraient parlé gentiment de choses et d'autres, elle remonterait sa robe.

Ce qui l'inquiétait davantage, c'était Albert. Il s'en était déjà fait une opinion au St. Clair. Un petit connard arrogant. Évidemment, le neveu du Big John... Jusqu'à maintenant, il ne gobait pas vraiment le coup du crâne dans l'étau, mais maintenant, oui, il y croyait ! Il avait rencontré suffisamment de types complètement barrés durant son séjour en prison pour savoir que ça existait, et Albert avait déjà pété la moitié de ses fusibles. Là-dessus, il n'y avait aucun doute. Mais comment fallait-il s'y prendre avec lui ? Là était la question.

Albert avait le soutien des Luca, s'opposer à lui relèverait du suicide. D'un autre côté, Tommy ne se voyait pas mettre la tête de Benny Benjamin dans un serre-joint. À moins que les choses n'en arrivent là, justement. Tu obéis, ou tu crèves. À Milan, on se prenait un couteau dans le ventre pour moins que ça.

Une sirène retentit. Gyrophares dans le rétroviseur... Une voiture de patrouille. Merde ! Coup d'œil au compteur. Il dépassait la limite de vitesse de sept kilomètres-heure. Tu parles d'une affaire. Il sortit le .45 de sa ceinture et le planqua sous la banquette. Leanne ouvrit des yeux effarés mais ne fit aucun commentaire.

Il s'arrêta le long du trottoir et laissa le moteur tourner. Ils se trouvaient dans un quartier résidentiel, au milieu de maisons et de jardins. Deux flics d'Ecorse descendirent de leur voiture. Blancs, en uniforme d'été beige, munis de torches électriques. L'un était âgé d'une quarantaine d'années, grand mais déjà empâté. Son collègue devait avoir dans les vingt-cinq ans, un petit maigre au museau pointu marqué par l'acné.

Le plus vieux s'approcha, la main sur la crosse de son arme. « Permis de conduire. Éteignez le moteur, s'il vous plaît. » Tommy obéit et lui tendit son permis par la fenêtre. Il lut le nom inscrit sur le badge : Sergent L. Gorski. C'était le flic qui l'avait reconnu au Scotty's.

Côté passager, l'autre policier braquait sa torche pour inspecter l'intérieur de la voiture.

« Tiens, Leanne ! Comment ça va ? demanda-t-il en s'appuyant contre la portière.

— Très bien, Cody, et toi ? » Mais la voix tremblante de Leanne démentait ses paroles. Avec son regard effrayé qui allait d'un policier à l'autre, elle avait l'air d'un chat égaré sur la bande médiane d'une autoroute.

« DeMeo, l'Italien... On te connaît, toi. Ce véhicule t'appartient ? demanda Gorski.

— C'est la voiture de mon patron, Moishe Abrams. Les papiers sont...

— Descends.

— Y a un problème ?

— Aucun problème. Si tu ne m'obliges pas à le répéter encore une fois. Descends. » Gorski tapota la crosse de son revolver.

Et Tommy comprit ce qui allait se passer. D'avance, il en eut la nausée.

« Rentre à pied, Leanne, dit-il. C'est plus très loin.

— Mais pourquoi ? Je ne comprends pas...

— T'inquiète pas, ma belle, dit Cody en ouvrant la portière de Leanne. On a reçu un signalement concernant une voiture qui ressemble à celle-ci. Faut qu'on vérifie, c'est tout. Et comme ça risque de prendre un peu de temps, on ne voudrait pas que le manque de sommeil te brouille ton joli teint demain.

— Je ne travaille pas demain matin, dit-elle d'une voix mal assurée en descendant de voiture. Au revoir, Tommy. Je me suis... Salut. » Elle s'éloigna précipitamment, dans le bruit de ses talons hauts qui claquaient sur le bitume.

« T'es sourd, l'Italien ? dit le jeune flic en sortant son arme et en l'agitant en direction de Tommy. Mon collègue t'a demandé de descendre. »

Tommy songea à récupérer le .45 sous la banquette... Non, impossible. Il descendit, lentement, veillant à n'offrir aucun prétexte pour engager les hostilités.

« Tourne-toi, dit Gorski. J'ai pas besoin de t'expliquer, t'as l'habitude. »

Tommy se plaqua contre la Lincoln, mains sur le capot. Cody fit le tour de la voiture pour le fouiller. Il le palpa vaguement, n'inspecta même pas les chaussures ni les manches. Manque total d'expérience.

Gorski n'était guère mieux exercé. Il gardait la main sur la crosse de son arme mais se tenait beaucoup trop près. Deux incompetents qui n'étaient jamais sortis de leur petite bourgade, juste bons à coller des amendes pour excès de vitesse ou à virer des ivrognes. Ils ne tiendraient pas une semaine à Milan. Et Tommy y avait survécu pendant deux ans.

« C'est bon, dit Cody en se redressant.

— Fouille la voiture. »

Le cœur de Tommy fit un bond dans sa poitrine. S'ils trouvaient le flingue... Des phares apparurent, une deuxième voiture de police s'arrêta derrière la première. Et le sergent Wes McKinney descendit. En civil, jean, bottes de cowboy, chemise à carreaux et manches courtes. Cheveux roux en bataille et yeux larmoyants. À moitié pinté, apparemment.

« *Il ne faut pas qu'ils fouillent la voiture* », pensa Tommy. Provoque-le.

« Comment ça va, Wes ? Il paraît que t'es devenu sergent. T'as pris du grade après ma condamnation ?

— Ferme-la, dit Cody.

— Vous l'avez fouillé ? demanda McKinney.

— Pour sûr, dit Cody. Rien.

— Prenez-le dans votre voiture. On va l'emmener...

— Perds pas ton temps, Wes, attaqua Tommy. Passons tout de suite aux choses sérieuses.

— C'est pas toi qui donnes les ordres, connard, dit Gorski.

— Toi non plus. Ça fait cinq ans que ce malade attend de me massacrer. Alors quoi, Wes ? T'as pas les couilles ?

— Tenez-le ! aboya McKinney en attrapant une matraque dans sa voiture.

— Doucement, Wes, fit Gorski en empoignant le bras droit de Tommy pendant que Cody lui prenait le gauche. Un témoin nous a vus l'arrêter.

— Je m'en fous de votre témoin ! » grogna McKinney en frappant. Touché au ventre, Tommy en eut le souffle coupé et se plia en deux. « T'es qu'une sale racaille, DeMeo. Et t'as raison, ça fait longtemps que j'attends ce moment. J'y pense chaque fois que je me rase, chaque fois qu'on me demande ce qui m'est arrivé au poignet. Tu vois ça ? » Il agita le poing sous le nez de Tommy... Et lui envoya un coup qui lui fendit la lèvre.

Tommy secoua la tête pour retrouver ses esprits, puis cracha du sang sur la chemise de McKinney.

« Enfoiré ! » lâcha McKinney en abattant la matraque sur ses bras et ses cuisses. Tommy se débattit entre Cody et Gorski, cherchant des angles de défense qui atténuaient la violence des coups. Il sentit que les mains de Cody glissaient vers l'avant-bras. Pas foutu d'assurer une prise... Ç'aurait été facile de se dégager vu la mauvaise position des pouces. Et personne ne lui tenait les jambes. Ces imbéciles ne connaissaient rien d'autre que les bagarres du samedi soir.

McKinney se fatiguait. Il recula d'un pas, reprenant son souffle avec peine, le regard trouble. Il était ivre, oui. L'odeur de l'alcool se mêlait à sa transpiration. Tommy eut un hoquet et se soulagea à ses pieds d'un crachat de sang et de glaire.

« Bon, fit Gorski en haletant. Je crois qu'il a compris le message.

— Tu déconnes ? C'était juste pour m'échauffer, grogna McKinney en se tapotant la paume avec la matraque. Tends-lui le bras, Cody.

— Wes, bon sang ! dit Gorski, inquiet. Le témoin... »

Mais Cody n'avait pas les scrupules de son collègue. Ses yeux brillaient d'excitation, de l'envie de faire souffrir. Il se campa fermement, agrippa Tommy par le poignet et lui maintint le bras tendu pour le présenter à McKinney. Tommy se débattit, juste assez pour donner confiance à Cody. Il n'y aurait qu'une seule chance.

« Prépare-toi, petit con, grogna McKinney. Maintenant, tu vas payer. » Il s'approcha lourdement et frappa Tommy au visage, maniant la matraque comme un fleuret en essayant de toucher le nez, avec un plaisir évident. Il riait. Tommy esquiva de son mieux, réussit à éviter quelques coups, mais la matraque l'atteignit à la tempe, au front, et il sentit une chaude coulée de sang lui tomber dans l'œil gauche.

McKinney commençait à se lasser. Il recula, se cala la matraque dans la paume, puis la reprit en la tenant comme une batte de baseball, à deux mains. Jambes écartées, il balança l'arme plusieurs fois pour s'échauffer à la manière de Mickey Mantle¹². Il arrêta son geste au dernier moment, à quelques centimètres du poignet de Tommy, tout en surveillant sa réaction.

Tommy sentit que Gorski et Cody se préparaient pour le bouquet final et resserraient leur prise. Lui était déjà prêt, tendu comme un revolver dont on n'a plus qu'à presser la gâchette.

« Batteur en position ! » annonça McKinney en levant haut la matraque pour augmenter la force de l'impact. Il allait frapper et... Tommy attaqua. Prenant appui sur Gorski, il détendit ses jambes comme un ressort et enfonça le genou de McKinney de ses deux pieds. On entendit le claquement de l'articulation qui partait en arrière. McKinney poussa un hurlement et s'effondra sur Cody qu'il entraîna dans sa chute. Tommy en profita pour se libérer.

Gorski essaya de dégainer. Tommy l'attrapa par le col de son uniforme, lui envoya un coup de boule en pleine tête et lui arracha son revolver. Gorski tomba à genoux, le visage en sang.

« Ça suffit maintenant ! cria Tommy en braquant le flingue sur Cody qui cherchait à sortir son arme, écrasé sous le poids de McKinney. Si tu bouges d'un seul millimètre, je t'explose la cervelle ! »

Les yeux rivés sur le canon de l'arme, Cody se figea. Puis, lentement, il leva les mains. McKinney roula sur le côté en gémissant et en se tenant le genou. Tommy lui colla le Colt Police Positive contre la tempe, arma le chien, et détourna la tête pour ne pas regarder...

« Non... souffla McKinney, paniqué, en levant les bras devant son visage comme s'il pouvait ainsi se protéger d'une balle. Je t'en prie...

— Ne fais pas ça, DeMeo, haleta Gorski, le nez éclaté. J'ai des gosses...

— Ta gueule ! » Trois secondes. Quatre... Pas de coup de feu. Tommy serrait si fort le .38 que son bras tremblait comme une ligne haute tension dans une tempête. Mais il ne tira pas. Il en avait envie pourtant, au point que la salive lui venait à la bouche. Non, il ne pouvait pas.

« Oh mon Dieu, gémit McKinney. Je t'en supplie... »

Tommy releva l'arme et lui expédia un coup de pied dans le ventre, d'une telle violence qu'il faillit le fendre en deux. McKinney pâlit, ouvrit la bouche comme un poisson sur le sable, suffoquant. Puis il eut un haut-le-cœur et vomit un mélange d'alcool et de bile sur la chaussée. Tommy fit un bond en arrière pour éviter de tout recevoir sur ses bottes. Cody esquissa un geste de la main droite pour atteindre son arme...

Et se retrouva sous l'œil impitoyable du canon.

« Vas-y, connard. Essaie... Déjà que j'ai du mal à me retenir. »

Cody cligna des yeux. Secoua la tête, et remit les mains en l'air.

« Prends ton arme du bout des doigts, dit Tommy, et passe-la-moi. Doucement. »

Le jeune flic fit ce qu'on lui ordonnait. Il tremblait tellement qu'il faillit laisser tomber le revolver.

Tommy le lui arracha et recula d'un pas. Une arme dans chaque main, il tenait les policiers à sa merci.

« Attends, dit Gorski d'une voix pressante. Ne fais pas de connerie, DeMeo. Personne n'est mort. On peut encore s'arranger.

— Jusqu'à la prochaine fois ?

— Non ! Il n’y aura pas de prochaine fois, je le jure devant Dieu ! J’arrête. On arrête, tous. Wes voulait se venger, c’est bon, maintenant c’est fait. Mais si tu vas plus loin, tu ne pourras pas t’en sortir. »

Tommy chancela. La voix de Gorski lui parvenait à travers un brouillard.

« Bon sang, regarde-toi. Tu tiens à peine debout. Fiche le camp, pendant que tu en as encore la force.

— Mets-toi à genoux.

— Quoi ? Oh non...

— À genoux, je te dis ! Cody ! Va t’asseoir au volant dans ma voiture. Magne-toi !

— Qu’est-ce que tu comptes faire ? demanda Gorski.

— Ton collègue va m’emmener. Je le relâcherai quand je serai assez loin. Mais vous avez pigé maintenant, ou bien vous êtes vraiment trop débiles ? Je ne retournerai pas en prison à cause de ce malade de McKinney ! Si vous lancez un message, si j’entends une sirène, si j’aperçois la moindre voiture de police, je bute votre copain et j’attendrai pas que...

— Pas de message, je te donne ma parole. Mais ne fais pas... »

Tommy n’écoutait déjà plus. Il contourna la Lincoln en vacillant et s’effondra sur le siège passager. Cody était au volant.

« Roule », dit-il en le houspillant avec le revolver.

Le policier Earle Cody pleurait. En silence. Larmes sur les joues, morve au nez. Il ne s’en apercevait même pas, probablement. Roulant en zigzag, pilant aux feux rouges, il fonctionnait comme un robot, le cerveau court-

circuité. C'était pas le moment de se faire arrêter pour infraction au code de la route. Tommy le fit descendre dès qu'ils eurent passé West Grand.

Ce qui était peut-être une erreur. Seul au volant, pris d'étourdissements et souffrant de son entaille à la tempe, avec le sang qui lui coulait dans les yeux, il arrivait à peine à maintenir la Lincoln sur la chaussée. Il lui fallait se planquer quelque part, mais où ? Chez sa mère, valait mieux pas. Et dans le local de Moishe, les flics iraient sûrement le chercher là aussi.

Il se gara dans la rue St. Antoine et se traîna sur une centaine de mètres jusqu'au studio de Mojo. Aucune lumière. La bannière « Hit City » s'étirait dans l'obscurité. Il chercha ses clés, putain, impossible de les trouver. Il cogna contre la porte avec la crosse d'un flingue et quand le battant s'ouvrit enfin, tomba en avant. S'étala de tout son long, mais ne sentit plus rien du tout.

Un bruit le tira de ses ténèbres. Des pas montaient sans bruit un escalier. Il entendait les marches craquer. La tête en vrac, le corps brisé, il mit un moment à comprendre où il se trouvait. À l'étage du Black Kat. Dans la chambre de Martika. Et quelqu'un arrivait.

À tâtons, il chercha une arme sur la table de nuit, en vain. La porte s'entrebâilla... Puis s'ouvrit tout à fait.

Martika Daniels. En habit de travail : chandail noir, jupe large, lunettes en écaille.

« Tu es vivant ? »

Il ne répondit pas. Se laissa aller contre l'oreiller, épuisé. « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— C'est moi qui devrais te poser la question », dit-elle. Elle se tenait debout à côté du lit, la mine sévère, et le regardait de ses yeux noirs qui paraissaient immenses derrière les lunettes.

« J'ai eu des ennuis. Comment je suis arrivé ici ?

— Tu t'es pointé à trois heures du matin en cognant à la porte comme un fou, et tu t'es évanoui. Je t'ai tiré à l'intérieur, j'ai appelé Jerome. On t'a monté ici. Tu ne voulais pas qu'on appelle un médecin, mais...

— Non ! Pas de médecin. Pas d'hôpital. Ma voiture...

— Jerome l'a cachée dans le garage. Mais il faut vraiment que tu te fasses soigner. Tu mets du sang partout sur mes draps. J'ai un cousin qui était infirmier dans l'armée, il travaille de nuit à l'hôpital Ford. Je pourrais l'appeler...

— Est-ce qu'on est venu à ma recherche ?

— Les flics, tu veux dire ? Non. Ils te croient sans doute mort. D'ailleurs, tu ressembles à un cadavre. Alors, mon cousin ?

— Où est mon arme ?

— Laisse tomber. Tu n'es pas en état de t'en servir, de toute façon. S'il y a un souci, sors par la fenêtre et mets-toi à plat ventre sur le toit. On ne te verra pas.

— Bon sang, Martika ! Où est mon flingue ?

— Dans le bureau ! Si on vient te chercher, tu entendras le coup de feu ! Ce sera le signal qu'il faut que tu sortes par la fenêtre. Mais pour l'instant, tu n'es même pas capable de donner une pichenette. J'appelle mon cousin. » Elle sortit d'un pas décidé.

Tommy voulut s'asseoir, n'y parvint pas et retomba contre l'oreiller, inondé d'une sueur froide. Il ferma les yeux, se concentra pour tenter de dominer la douleur, de calmer le vertige qui faisait tourner la pièce dans sa tête. Il réussit à ralentir le mouvement, puis à l'apaiser tout à fait. Entrouvrant les yeux, à peine, il s'efforça de maintenir la chambre immobile.

Quand il rouvrit complètement les yeux, Martika le regardait, debout à la porte. Elle portait sur un plateau une casserole remplie d'eau et des serviettes propres.

« Mon cousin arrive, dit-elle en posant le plateau sur la table de nuit. On va essayer de te nettoyer un peu, sinon il risque de refuser le boulot. »

OceanofPDF.com

Le cousin de Martika, Calvin Oaks, était un Noir squelettique d'une trentaine d'années, avec un regard dur, mais des mains douces. Il portait une veste en treillis, des bottes militaires, et arborait sur la joue une vilaine cicatrice de brûlure tirant sur l'orange, souvenir de la guerre au Laos.

« Vous avez très mal à la tête ? demanda-t-il.

— Plus qu'ailleurs, vous voulez dire ?

— Si vous arrivez à plaisanter, c'est bon signe. Les cicatrices autour des sourcils... Vous avez fait de la boxe. Combien de fois avez-vous été mis KO ?

— Pourquoi ?

— C'est pas votre classement qui m'intéresse, juste les commotions cérébrales. » Calvin avait déjà recousu les plaies de Tommy à la tempe, sur la pommette, et appliquait un pansement papillon sur sa blessure à l'épaule. « Combien de KO ?

— Je suis allé au tapis plusieurs fois. Un seul KO.

— Vous avez eu de la chance. Ces marques, là, sur les bras et les épaules ? Moi, je dirais une barre de fer ou une matraque. C'était quoi ? »

Tommy hésita. « Une matraque.

— Encore une fois, vous avez eu de la chance. C'est plus léger. En général, ça fait moins de dégâts. Et cette plaie à moitié refermée entre les côtes ? Une balle, non ? Par ricochet. C'est arrivé quand ? »

À nouveau, Tommy hésita. « Il y a quelques semaines. Un mois, peut-être.

— Vous n’avez pas vu de médecin ?

— J’ai pas eu le temps. Mais ça va. Je cicatrise vite.

— Ça vaut mieux pour vous, vu la vie que vous menez. Dommage qu’on ne vous l’ait pas recousue, vous allez garder une vilaine balafre. On ne peut rien faire maintenant, c’est trop tard... Bon. À moins d’une hémorragie sous-cutanée et que vos plaies sur le corps se mettent à enfler, la cicatrisation devrait se faire toute seule. Vous n’en mourrez pas. D’ailleurs, vous le regretterez peut-être parce que vous allez souffrir le martyre. Quant à votre blessure à la tête... C’est arrivé à quelle heure ?

— Je ne sais pas exactement. Vers une heure, deux heures du matin. Dans ces eaux-là.

— Bon. Il est presque huit heures. En cas de fracture du crâne, il devrait y avoir des symptômes, et je ne vois rien. Mais parfois les signes n’apparaissent qu’au bout de dix-huit heures, voire plus. Vous devriez passer une radio. »

Tommy le regarda sans rien dire.

« J’ai compris. Ne prenez rien de plus fort que de l’aspirine contre la douleur, et essayez de ne pas trop dormir. Martika viendra vous voir toutes les heures. Si vous perdez connaissance, ou si l’un des yeux commence à gonfler, elle appellera une ambulance...

— Je ne peux pas risquer d’aller à l’hôpital.

— Alors, elle fera venir un corbillard. Vous irez directement à la morgue, dit Calvin avec un geste théâtral pour vérifier une dernière fois le pansement à l’épaule. Vous me devez cinquante dollars. »

Pendant que Martika descendait au bureau avec Calvin pour le régler, Tommy décrocha le téléphone posé sur la table de nuit et appela Leanne.

« Tommy ? Mais qu'est-ce qui s'est passé ? La police est venue chez moi.

— Les flics d'Ecorse ou la police fédérale ?

— Le sergent Gorski, celui qui nous a arrêtés hier soir. Il était plutôt mal en point. Qu'est-ce qui s'est passé ? Mon père est furieux. Il m'a posé des questions sur toi, il ne me lâchait pas !

— Désolé. Qu'est-ce qu'il voulait savoir ?

— Il m'a demandé pourquoi la police était venue. Qui tu étais, depuis combien de temps je te fréquentais...

— Pas ton père, Leanne. Le flic ! Qu'est-ce qu'il voulait, Gorski ?

— Il voulait te parler. Il n'était pas en uniforme. Il a demandé où tu habitais, ton numéro de téléphone.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Que je n'en savais rien ! Parce que je ne le sais pas ! Tout ce que j'ai dit, c'est que tu travaillais pour Mr. Abrams.

— Ne t'inquiète pas, Leanne. Je vais régler ça.

— D'accord, mais... Écoute, c'est compliqué. Peut-être qu'on devrait arrêter de se voir pendant quelque temps. Mon père l'a vraiment mal pris, la police et tout ça. Je t'aime bien, mais...

— Pas suffisamment, termina Tommy.

— Non, c'est pas ça. C'est juste que... bon. Il faut que les choses se calment. Mais après, tu pourras m'appeler si tu veux.

— D'accord. Pas de problème. »

Il reposa le téléphone, tout doucement, en se retenant de l'envoyer contre le mur. Et s'aperçut que Martika le regardait, à la porte.

« Quoi ?

— Calvin m’a dit de regarder tes yeux toutes les heures, pour être sûr que ton cerveau n’est pas en train de s’engorger de sang. Comment tu te sens ?

— Très mal, ça se voit pas ? Tu veux savoir autre chose ?

— Non, rien du tout. » Et elle repartit.

Il avait besoin de dormir, mais chaque fois que le sommeil le prenait, il se revoyait dans la rue à Ecorse, avec les deux flics qui le tenaient pendant que McKinney le frappait avec la matraque... merde. Rien que d’y penser lui faisait mal. Sans parler de la douleur qui l’empêchait de rester dans la même position plus de deux minutes. Tout le corps raidi, grippé comme un moteur en surchauffe. Il réussit finalement à s’assoupir. Crut entendre de la musique, en bas. C’était quoi, cette chanson ? Il tomba dans un trou noir. Et d’un coup, il était de retour au Mississippi, assis devant le cercueil de son grand-père dans une pièce pleine de gens qu’il ne connaissait pas. Un orchestre jouait en sourdine...

Il se réveilla brusquement quatre heures plus tard, le mollet droit pris d’une crampe atroce. En se massant, il réussit à calmer la contraction, s’assit sur le bord du lit, et se leva. Tout doucement... Sur la table de nuit, le réveil indiquait presque midi. Si les flics n’étaient pas encore venus... Qu’est-ce que ça voulait dire ? Bon ou mauvais signe ? Il était trop dans le brouillard pour réfléchir.

Il se traîna jusqu’au miroir accroché au mur. Nom de Dieu. Sa joue était enflée, et malgré les points de suture, les bords écartés de la plaie laissaient suinter du sang et un liquide jaunâtre. Frankenstein, après une chute de quatre étages.

Il trouva son pantalon, taché de sang, et emprunta une chemise ample dans le placard. S’habiller fut un calvaire. Il réussit à surmonter l’épreuve et s’engagea à tous petits pas dans l’escalier. Comme un bébé. Ou comme

Moishe, mais sans sa canne. Chaque infime mouvement lui causait une souffrance dans tout le corps. Et il était affamé.

En bas, l'enregistrement des Sultans avait commencé. Otis DeWitt, le premier ténor (celui à la forte carrure et la tête toute ronde), chantait dans le micro des solos, au fond du Studio S comme salon. Varnell Mack (le très digne), Cleavon Gates (le rondouillet) et Dexter Jaquette (le petit) se serraient autour d'un second micro dans le coin opposé de la pièce aux murs de verre.

Tous les quatre, en pantalon et T-shirt, transpiraient comme des paysans dans la grosse chaleur de l'après-midi. Pas de ventilateur. Trop bruyant.

Brownie, Jerome, Martika et Benny Benjamin, regroupés dans la cuisine autour de la console et de deux haut-parleurs, écoutaient le mixage des voix. Brownie, toujours impeccable, en gilet de soie vert d'eau et chemise. Jerome, béret de beatnik en tweed et débardeur.

Ils tournèrent la tête vers la porte quand Tommy entra et échangèrent des regards interrogateurs. Benny, l'œil trouble, une flasque d'alcool à la main, portait encore son costume de la veille et ne s'était visiblement pas couché. Il salua Tommy d'un signe de tête puis détourna les yeux en souriant. Mais personne ne parla. Pas un mot.

Tandis qu'ils affectaient de se concentrer sur leur écoute, Tommy ouvrit un placard, trouva un paquet de Wheaties, en versa dans un bol, ajouta du lait, puis rejoignit le groupe à la table de mixage et engloutit ses céréales en prêtant l'oreille.

Le son était affreux. Les Sultans reprenaient une des chansons qu'ils avaient chantées la veille, *Motown Mama*, mais Otis traînait sur le rythme et chantait faux. Déjà au Chit Chat l'arrangement laissait à désirer, mais là, c'était pire. Même Cleavon, le chanteur de basse au dynamisme débonnaire, ne dégageait aucune énergie.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Tommy.

— Le groupe de Benny est venu à neuf heures. On a enregistré cinq pistes pour le play-back, dit Brownie. Tu n'as pas entendu ? »

Tommy fit non de la tête.

« J'ai eu une nuit éprouvante. Qu'est-ce qui leur arrive ?

— Ça ne va pas, dit Jerome en relevant son béret. Ils ont peut-être trop forcé hier.

— C'est ça, les amateurs, soupira Benny en lissant sa moustache. On comprend pourquoi Berry n'en veut pas à Motown. Pour passer en première partie avant une pointure comme Sam Cooke, ils font l'affaire. Mais enregistrer, c'est une autre paire de manches. Pas facile de se chauffer en studio.

— Ils m'ont pas l'air d'avoir froid, dit Tommy.

— Je t'explique, fit Benny en avalant une autre rasade. Ces gars-là, ils ont besoin de sentir le public, de voir des têtes qui sourient, d'entendre les réactions. Ça les booste comme un rail de coke. Les vrais pros s'en passent, mais les Sultans, tout seuls, ils sont paumés. C'est pour ça que moi, je suis chez Motown, et que vous, vous êtes en train de ramer avec eux.

— T'es pas chez Motown aujourd'hui, mon pote, c'est moi qui te paye. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Engager de meilleurs musiciens. Ou changer de business. Dis donc, t'as vraiment pas bonne mine, toi. C'est ta petite blonde d'hier qui t'a mis dans cet état ? Tu devrais me filer son numéro. J'ai l'impression qu'elle aime le boogie-woogie, et t'as pas dû apprendre toutes les finesses dans ta brousse. » Benny but une autre gorgée en regardant Tommy droit dans les yeux.

Tommy avait connu des types comme lui en cabane. Pas parmi les plus forts, ni les plus mauvais, mais de ceux qui prennent leur pied à semer la pagaille. Accro à l'adrénaline, comme les Sultans à un public...

« Hé ! Ho ! » Tommy frappa à la vitre qui séparait la cuisine du salon. Jerome éteignit le magnéto.

De l'autre côté, les chanteurs s'interrompirent. « Il y a quelque chose qui va pas ? demanda Otis DeWitt, déconcerté.

— Vous êtes nuls, dit Tommy. C'est quoi, votre problème ? »

Silence de mort. Benny éclata de rire.

« Ben, si t'aimes pas...

— Hier, c'était nickel, Otis. Ça dépotait. Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est pas pareil quand on enregistre, protesta Cleavon, le chanteur de basse. On est obligé de mettre en sourdine. Si on force, les voix couvrent la musique dans les écouteurs et on perd le rythme.

— Ton matériel n'est pas au point, dit Jerome à l'intention de Tommy. Il faudrait que tu...

— Tout ce qu'il me faut, coupa Tommy, c'est ce qu'on m'a montré hier soir. S'ils entendent pas la musique, monte le son.

— C'est déjà au maximum.

— D'accord. Alors, pourquoi on ne fait pas jouer Benny avec eux ? Ils n'auront qu'à le suivre.

— Ils ne s'entendront plus chanter.

— Dans ce cas, ils chanteront plus fort. C'est ce qu'ils veulent de toute façon, non ?

— Ça donnera un mixage brouillon. Chez Motown...

— J'en ai rien à foutre ! D'ailleurs, le petit côté propre de Motown, ça ne me plaît pas. Moi, j'aime les disques où il y a de la vie, comme quand on écoute des gens qui s'éclatent dans un rade pourri.

— De la musique de Nègres, tu veux dire ? fit Benny, moqueur. Primaire, quoi.

— Exactement. Mais ça n'a rien à voir avec la couleur de la peau. Hier, les Sultans passaient très bien avec ce son brut. Les chanteurs de blues aussi. Hooker, Howlin' Wolf...

— Ils pressent leurs disques dans des garages, rétorqua Benny.

— Et alors ? C'est le son que je veux.

— Stop ! intervint Brownie. Je crois qu'il faut écouter Tommy.

— Parce qu'il est armé, et dangereux, et que c'est le proprio, dit Benny en rigolant.

— C'est le proprio, peut-être, mais il n'y connaît que dalle », dit Jerome qui avait l'air contrarié.

D'un geste, Brownie fit taire Tommy.

« Tu as raison, il n'y connaît rien. Et ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Tu es un pro, Jerome, tu as joué du saxo avec Hampton. Moi, j'ai grandi en écoutant Bird et Coltrane, mais ça ne se vend plus. Tu sais ce qui marche maintenant ? Les putains de Rolling Stones. Et ces imbéciles d'Angliches ont un son encore plus basique que Hooker. D'accord, Tommy n'est pas versé dans les techniques de l'enregistrement, mais nos auditeurs non plus. C'est un petit gars mal dégrossi, comme eux. Et il s'est acheté un studio.

— Tu es en train de m'expliquer qu'il faut se fier aux ignorants ?

— Tout ce que je dis, c'est qu'on n'a pas besoin d'être allé à l'université pour apprécier Howlin' Wolf ou les Beatles. Il n'y a plus de gros coups à faire avec le jazz. Je me suis rétamé en voulant signer les classiques du genre et j'ai envie de réussir, cette fois. Toi et moi, on est d'une autre époque. Tommy comprend peut-être mieux que nous ce qui plaît maintenant. Alors soit t'essayes de le suivre, soit tu dégages. »

Silence total. Brownie et Jerome, yeux dans les yeux, se livraient à un face-à-face comme s'ils étaient seuls dans la pièce. Benny se marrait. Il s'envoya encore une petite gorgée.

« Bon sang, Brownie, dit Jerome. Si c'est du primaire que tu veux, je peux te faire ça les yeux fermés. Vas-y, Benny. Mais retiens-toi un peu quand même, sinon tu risques de bousiller les voix.

— Tu parles, fit Benny en rigolant. Tout ce que je vois de bousillé pour l'instant, c'est le portrait de notre blanc-bec... Paniquez pas les gars, j'arrive ! » Après avoir vidé le reste de sa flasque, il passa dans le studio, s'installa à la batterie et coiffa le casque pour écouter la piste enregistrée par son groupe le matin.

« OK. Je vais vous faire la pédale de grosse caisse et la charleston, comme ceci. » Il frappa sur la cymbale assourdie, en exagérant le geste. « Même sourd comme un pot, on peut suivre. Otis, maintenant, tu chantes. Lâche-toi, putain, mets-y de l'âme ! Et magnez-vous. J'ai pas dormi depuis trois jours, je suis pas loin de toucher le fond. »

Il fit signe à Jerome de lancer la bande, tapota la charleston pendant l'intro au piano, puis adressa un impérieux coup de menton à Otis.

« *I'm comin' home, mama...* » Otis démarra d'une voix plus assurée, en surveillant les mains de Benny. Mais le soutien en doo-wop des Sultans restait mou.

« Ho ! dit Benny en faisant mine de se trancher la gorge avec sa baguette. Secouez-vous un peu ! On dirait une bande de négrillons qui poussent la chansonnette dans la rue.

— C'est toi qui vas te retrouver dans la rue, Benny, répondit Otis. Si tu me les casses et que je t'envoie dans le mur, tu passeras au travers.

— T'énerve pas, Otis, dit Brownie dans le micro. C'était mieux. Encore une fois.

— L'ensemble se tient, dit Tommy, mais c'est pas bon. Hier soir, ils avaient plus de... je sais pas, plus d'ampleur.

— Ce sont les mêmes Sultans, le même arrangement, fit remarquer Jerome d'un air sombre.

— Mais il n'y a pas de bruit, dit Martika en se levant brusquement. Pas de foule. Attendez-moi une minute. » Elle sortit dans le vestibule, où un groupe de chanteuses noires, membres de la chorale de l'Église baptiste abyssine, attendaient d'enregistrer après la session des Sultans. Tout excitées, les filles revinrent avec elle dans le studio. Martika attrapa Tommy au passage.

« Tu veux faire des disques ? Alors viens, tu vas voir. »

Cleavon, Dexter et Otis se regardèrent de l'air de dire « Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? » quand Martika fit s'aligner Tommy et les filles ravies contre le mur du fond. Pourtant, personne n'émit la moindre objection à l'idée de chanter devant ce public de pétillantes Nègresses.

Jerome leva les yeux au ciel en mettant le magnéto en route, mais quand Benny donna le signal du départ, les applaudissements et les réactions enthousiastes produisirent leur effet. Les Sultans dynamisés entonnèrent la chanson, et, animés jusqu'au bout d'une énergie nouvelle, terminèrent sur un concert d'applaudissements et d'acclamations.

« Mince, on s'y serait cru, admit Benny, piqué au jeu, en se calant sur son trône derrière la batterie. Encore une fois. » La prise fut encore meilleure. Les Sultans, plus détendus, décollaient en se laissant naturellement porter par le rythme.

Durant la prise finale, Benny riait de toutes ses dents. Il sautillait sur son siège, accroché au tempo, ajoutant des solos pour électriser l'ambiance. Même Tommy ne put s'empêcher de sourire malgré sa lèvre fendue. A la fin, les applaudissements et les exclamations de joie éclatèrent dans la petite pièce.

Benny se leva derrière sa batterie, s'étira.

« Ça, c'est du bon boulot. Vous avez mis le paquet, y a rien à redire. On va faire pareil pour la face B. Otis commence seul pendant les douze premières mesures, mesdemoiselles, n'applaudissez pas avant la relance du thème. C'est le blues du Sud profond, les gars, faut y mettre ses tripes. Une prise. Allez, Jerome. Roule ! »

Un tempo lancinant. La batterie et la basse se relayaient pour délivrer une pulsation profonde et régulière. Une guitare blues geignait doucement. Tommy sentit Martika qui oscillait en rythme contre lui, sa hanche contre la sienne...

Un frisson le parcourut et le glaça des pieds à la tête. Il ne comprit pas, tout d'abord. Brownie le regardait... Alors, il se souvint du moment précis où il avait entendu la chanson.

« Tu croyais que je ne m'en apercevrais pas ? » demanda-t-il dans le bureau avec Brownie, porte fermée. Sans hausser le ton, mais encore secoué. Furieux.

« J'allais te le dire. Tu es arrivé en retard.

— Oui, mais je l'ai quand même reconnue. C'est une chanson de Mojo. Je l'ai entendue le soir au Regency.

— Ce n'est plus sa chanson, figure-toi. C'est la nôtre. *Juke-box Cadillac*, propriété de L. Brown et T. DeMeo. On est compositeurs maintenant, en toute légalité.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Mojo fourguait ses disques dans les clubs où il jouait. Peut-être que cette chanson passe encore de temps en temps. Si un chanteur l'entend et veut la reprendre, il devra d'abord vérifier auprès de BMI...

— BM quoi ?

— Le syndicat des compositeurs, c'est l'organisme qui surveille les passages à la radio et autres diffusions. Si on est propriétaires du titre, le

chanteur doit payer un droit d'utilisation. Sauf s'il arrive à joindre Mojo pour lui demander son autorisation. Ce qui est peu probable.

— D'accord, j'ai compris. Mais j'aime pas les surprises, Brownie. Il y a autre chose que je devrais savoir ?

— Juste qu'il y a de l'argent à gagner. Tous les disques ont une face A et une face B. Si on est propriétaires de la face B, on touche la moitié des droits en plus de la recette des juke-box. À condition qu'on tienne assez longtemps pour se constituer un catalogue, on pourra ensuite revendre les titres à un plus gros label.

— Tu penses à tout, hein ?

— Il faut ça pour s'en sortir dans la vie, quand on est noir. Quand on est blanc aussi, d'ailleurs. Qu'est-ce qui t'est arrivé, bon sang ? On dirait que tu t'es battu en dix rounds contre un camion à benne.

— T'occupe. C'est mon problème.

— On est associés.

— Ici seulement, Brownie. Pas pour le reste. »

Brownie haussa les épaules.

« D'accord. Mais j'ai comme l'impression que t'aurais besoin d'un petit coup de main. »

Tommy s'attendait à rencontrer des difficultés le lendemain pendant sa collecte, un guet-apens des flics ou les rebuffades de ses clients. Avec son visage couturé, sa mâchoire enflée et la douleur visible que lui causait chaque mouvement, il offrait une cible facile pour tous ceux qui voudraient tenter leur chance et lui rentrer dans le lard.

Mais ce fut le contraire qui se produisit. En le voyant arriver, la gueule cassée et boitillant, tout le monde sortait aussitôt l'argent pour qu'il reparte au plus vite, comme si sa simple présence pouvait porter malheur.

Moishe, lui, ne croyait pas au mauvais œil. Le vieux était assis à son bureau quand Tommy poussa la porte, vers la fin de l'après-midi. Il leva la tête, frappé de stupeur, puis partit d'un rire grinçant qui révélait sa mauvaise denture.

« Nom de Dieu, Bello. Qu'est-ce que t'as encore foutu ? »

Tommy aurait aimé s'en tenir à un bref compte rendu, mais Moishe voulait savoir tous les détails. Il rit plusieurs fois quand Tommy raconta son aventure avec les flics d'Ecorse.

« Ça alors ! Tu as vraiment eu de la veine, dit Moishe en essuyant les larmes que l'hilarité lui faisait monter aux yeux.

— Je suis content que ça t'amuse. Moi, je me suis pas tellement marré. Ç'aurait pu être pire. Heureusement, McKinney était bourré, et ses deux copains sont flics pour passer le temps.

— Quand même, tu as eu un sacré bol, dit Moishe en retrouvant son sérieux. Une dérouillée pareille, tu aurais pu y rester. Et s'ils avaient donné ton signalement, tu aurais tous les flics de Motown aux fesses à l'heure qu'il est.

— Pourquoi ils ne l’ont pas fait ?

— Parce qu’ils ont dépassé les bornes, d’une part, mais surtout à cause des armes. Perdre son revolver de fonction, c’est une affaire sérieuse. Alors, en perdre deux, et pendant qu’on tabasse un civil ! Donc ils n’ont pas déclaré la perte, et maintenant, ils sont coincés. Où sont les armes ?

— Planquées dans le garage, derrière le studio. Pourquoi ?

— J’ai reçu un appel d’un dénommé Gorski. Il voulait me rencontrer. On pourrait peut-être leur rendre les armes, et en échange, pas de prison. On efface tout. Il ne s’est rien passé.

— Et moi, j’oublie ça ? dit Tommy en montrant ses points de suture.

— Tu étais trop joli garçon. Ça te servira, pour la collecte. »

Tommy secoua la tête. Il revoyait le regard de McKinney. « Il ne me lâchera pas, Moishe. Il est complètement cinglé.

— Laisse-moi faire. Donne-moi les flingues, je m’en charge. »

Ce n’était pas si simple, en fait. Moishe retrouva Gorski dans un bar de Hamtramck et rendit les armes comme prévu. En contrepartie, l’interpellation n’avait jamais eu lieu, ni la baston. Il ne s’agissait pas de paroles en l’air. Gorski savait qui était Moishe, pour qui il travaillait. Et ce qu’on risquait s’il vous prenait dans le collimateur.

Il fut donc très précis sur les termes de son contrat.

« Gorski ne s’est pas engagé pour McKinney, expliqua plus tard Moishe. Il a dit que son collègue avait déjà une dent contre toi avant. Avec son genou explosé, il est hors course maintenant. Il va marcher avec des béquilles pendant six mois et boitera peut-être toute sa vie. Tu l’as vraiment amoché.

— Je lui enverrai des fleurs.

— Non, sérieux. Tu ne t'approches plus de lui. Tu ne retournes plus à Ecorse, point final. Si McKinney te voit, c'est sûr qu'il va péter un câble, et pour toi, ce sera soit la mort, soit la prison. Tu n'y couperas pas. *Capish* ?

— Oui, j'ai compris. » Mais Tommy pensait à la peau blanche et douce de Leanne, à ses cuisses ouvertes sur la banquette avant de la Lincoln pendant qu'il s'enfonçait en elle. Le goût de sa bouche, le parfum de sel sur son cou. Non, il ne renoncerait pas à ça.

À cause de Wes McKinney, il s'était pris deux ans de taule, et maintenant une raclée. C'était assez cher payé. Flic ou pas, la prochaine fois que McKinney croiserait sa route, ce serait la dernière fois.

19

« Tu ne vas pas emménager ici, protesta Martika quand Tommy grimpa l'escalier du Black Kat, chargé de son unique valise. C'est ma chambre.

— J'y dors déjà depuis trois jours. C'est quoi, le problème ?

— Tu étais à deux doigts de la mort. Je te sauve la vie, et après je me fais virer de chez moi ? »

Tommy faillit lui répondre d'aller se faire foutre, mais se ravisa. Ce n'était pas complètement faux. Il se rappelait à peine être tombé devant la porte. Rien d'autre, jusqu'à ce qu'il se réveille dans ce lit là-haut.

« J'ai pas d'endroit où crêcher, et ici, c'est chez moi. Je vais mettre mes affaires dans le débarras pour l'instant, mais trouve-moi vite une piaule sinon je prends la tienne.

— Hé ho ! Depuis quand je suis payée pour te trouver une chambre ?

— Tu es payée pour tout faire ! Débrouille-toi. J'ai plein de rendez-vous aujourd'hui.

— Attends... dit-elle en le suivant dans l'escalier. Tu veux quel genre de lit ?

— Je ne suis pas difficile. Mais il m'en faut un ce soir, sinon je me couche dans le tien avec toi.

— Dans tes rêves », lança-t-elle. Pourtant, elle souriait en le regardant sortir.

Tommy passa l'après-midi à ramasser l'argent qu'il n'avait pas collecté le jour de la session au studio. Il termina même sa tournée avec de l'avance. Tout le monde préférait expédier Frankenstein.

Du monstre, il n'avait pas que l'apparence. Son corps entier souffrait et se tordait à l'intérieur. Il marchait avec difficulté, raide et conscient de chaque blessure. Plus réceptif aux dangers potentiels, aussi. Après avoir empoché les intérêts de Maceo, il hésita en ouvrant la porte pour sortir. Une voiture était garée derrière sa Lincoln, moteur en marche. Mercury 52 customisée, phares ronds, toit rabaissé. Sous-couche de peinture noire mate. Il ne distinguait pas le conducteur derrière l'étroit pare-brise, seulement ses mains sur le volant.

Des mains blanches.

Merde. Bien sûr, McKinney était trop barge pour en rester là. Avec ses copains qui lui tenaient sa victime comme un punching-bag, il avait eu sa chance, pourtant. L'heure était venue de régler cette histoire une fois pour toutes.

Il sortit de la boutique et partit dans la direction opposée, sans un regard à sa voiture. Une trentaine de mètres plus loin, il tourna dans une ruelle, comme s'il suivait tranquillement son chemin, et s'aplatit contre le mur dès qu'il eut passé le coin. Il attendit. Pas longtemps. Des pas rapides approchaient. Il se concentra, prêt à se détendre comme un ressort. McKinney était à peine arrivé à la hauteur de la ruelle qu'il l'attrapa par sa chemise et le poussa violemment contre le mur de briques.

Ce n'était pas McKinney. Rien à voir. C'était le jeune garçon maigrelet du Scotty's. Tommy sortit son .45, lui colla le canon sous le menton pour l'immobiliser et jeta un coup d'œil dans la rue. Personne, à part une bande de voyous qui déconnaient entre eux un peu plus loin.

Il s'adressa au garçon plaqué contre le mur.

« Je te donne une seconde.

— Tu te souviens de moi ?

— Un peu, oui ! T’as déjà essayé de m’embrouiller au Scotty’s. Ils sont où, tes copains ?

— Nulle part. »

Tommy arma le chien.

« Je suis venu seul ! Ils sont à Ecorse. Moi, j’en ai marre de ce trou. On se bourre la gueule, on pique des radios dans les bagnoles... Ils vont se faire choper pour un petit coup minable. J’ai envie d’avoir mieux que ça.

— Tu m’as vu ? J’ai l’air d’avoir mieux ? »

Le garçon s’humecta les lèvres, cherchant la bonne réponse. « À vrai dire... On dirait que t’as besoin d’aide.

— Pour faire quoi ?

— N’importe quoi. Je peux être ton chauffeur, surveiller tes arrières. Prends-moi à l’essai pendant une semaine. T’as pas besoin de me payer... Si je ne te conviens pas, tu le dis, et je m’en vais. Ça ne te coûtera rien. »

Tommy le dévisagea sans répondre. C’était vraiment un petit gabarit, ce gamin. Comment avait-il fait pour survivre si longtemps ? Simple. Quand on habite à Ecorse... Il aurait dû l’envoyer bouler, mais il vit dans ses yeux quelque chose qu’il reconnaissait. Le désir fou. Le même désespoir qui l’avait poussé, lui, à aller trouver Moishe Abrams.

« Comment tu t’appelles, déjà ?

— Aldo. Chaloub. »

Tommy arquait un sourcil.

« C’est un nom syrien, dit le garçon. Ça te gêne ?

— Non. Tu sais ce que je fais pour gagner ma vie, Aldo ?

— Comme le vieux Moishe Abrams. Prêteur sur gages.

— Tu comprends ce que ça signifie ? Regarde ma gueule. Qu'est-ce qu'elle dira, ta mère, si tu rentres à la maison avec cette tête-là ?

— J'ai pas de parents. Je vis en famille d'accueil, ou tout seul, depuis que j'ai quatorze ans.

— Tu risques de te prendre une pâtée comme moi n'importe quand. Ou de crever au fond d'une impasse.

— Je peux aussi me faire descendre en piquant une batterie qui vaut à peine dix dollars dans une camionnette. Je veux bosser. Tu peux me trouver quelque chose, oui ou non ?

— Peut-être », dit Tommy à contrecœur. Il abaissa le chien et rangea l'automatique dans sa ceinture.

Aldo ne dit plus rien. Puis : « Tu m'engages, alors ? Merci.

— C'est pas vraiment te rendre service. On va essayer pendant quelques jours. Tu conduis, et tu ouvres l'œil. Quarante dollars par semaine, pour commencer.

— C'était pas ça, le marché.

— Leçon numéro un : de ce côté-ci de 8-Mile, tout se paye. »

Aldo conduisit la Lincoln tout le reste de la journée, et vu son état, Tommy ne regretta pas d'avoir engagé des frais. Le même avait le volant bien en main. Il connaissait la ville et le plan des rues, savait quand il fallait se taire. Et quand il fallait parler.

Il raconta qu'on parlait déjà à Ecorse de la castagne avec McKinney. Cody, le jeune flic, clamait partout qu'il descendrait Tommy à vue s'il remettait les pieds dans la ville. Gorski n'ouvrait guère la bouche, et McKinney ne disait rien du tout. Chaque fois qu'on prononçait le nom de Tommy, il restait muré dans son silence.

Mieux valait ne pas se montrer pendant quelque temps. Peut-être pour toujours.

Le bavardage d'Aldo distrayait Tommy et l'aidait à supporter ses douleurs, mais à la fin de l'après-midi, il se sentait quand même comme quelqu'un qu'on aurait traîné dans tout Motown derrière un camion de poubelles. Quand il grimpa péniblement l'escalier du Black Kat, il n'avait qu'une envie : se coucher, fermer les yeux... On entendait de la musique dans le studio S, un chanteur de gospel à la voix faiblarde qui massacrait *How Great Thou Art* à quarante dollars de l'heure pour la séance en studio.

Mais une fois parvenu en haut de l'escalier, il ne put s'empêcher de sourire. La porte de Martika était fermée. Verrouillée. Avec un cadenas en chrome flambant neuf. Un Masterlock. Celui qu'on voyait résister aux balles d'un Magnum .357 dans les pubs à la télé.

La porte du débarras était entrouverte. Il la poussa. Et s'arrêta net. Tout le fatras avait disparu. A la place, on avait disposé un tapis indien navajo, un lit bateau dans un coin, avec une table de nuit à tiroirs de fabrication artisanale. Contre le mur du fond, un bureau à cylindre, surmonté d'une rangée de livres calés entre deux maquettes de bateau. Une lampe phare à côté du lit éclairait l'ensemble d'une douce lueur.

Il sentit une présence derrière lui.

« Ça ira ? demanda Martika ?

— Oui... c'est super.

— Bon. Faut que j'y retourne. » Et elle fila.

Tommy enleva ses bottes, s'allongea sur le lit. Une onde de douleur déferla dans chaque parcelle de son corps et lui arracha un gémissement. Mais au moment où il fermait les yeux, il songea que là encore, c'était une première. Un lit à lui. Une chambre à lui. Pas de gardiens, pas de grand-père. Personne pour lui ordonner de partir ou de rester.

Un endroit à lui, enfin.

OceanofPDF.com

20

Trois jours plus tard, il effectua sa deuxième visite de l'après-midi au Royal Palms, un troquet minuscule dans Beaubien Street. Aldo resta dans la voiture pour surveiller les environs.

L'intérieur était un boyau tout en longueur, sombre et désert. *Baby what You Want Me to Do*, de Jimmy Reed, passait au juke-box. Un blues désespéré que l'auteur aurait pu dédier au propriétaire : Floyd Owens prenait du retard dans ses paiements de semaine en semaine. Mais il avait quand même préparé une enveloppe.

Tommy compta l'argent. « Il manque cinquante dollars.

— Je rattraperai la prochaine fois », dit Floyd d'un air accablé. Mais personne n'y croyait. Le Palms était en train de couler. Dans six mois, Moishe se saisirait du bien. Inutile de brutaliser le vieux Floyd, il savait.

« Il y a une fille qui vous attend, dit Floyd. Derrière le juke-box. »

Une Noire à la mince silhouette se tenait debout dans la pénombre. Tommy sursauta en reconnaissant Martika.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? Qui s'occupe du studio ?

— Jerome a pris la relève, dit-elle en parlant à toute vitesse. Je voulais absolument te voir. Je sais, tu vas me dire que ça ne me regarde pas, mais...

— Hé, doucement ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Te parler... du Royal Palms.

— Pour me dire quoi ? »

Elle inspira profondément. « Je vois bien que tu me prends pour une gamine, mais je bosse depuis l'âge de dix ans. J'ai appris à tenir une comptabilité. Le studio dégage un bénéfice, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— Alors, écoute. Floyd, le propriétaire, se lamente et raconte partout qu'il va perdre son affaire au profit de Mr. Abrams. C'est vrai ? »

Tommy ne répondit pas.

« Je ne veux pas m'immiscer dans ces histoires mais... Je t'en parle parce que c'est important. Alors ? Floyd va vraiment faire faillite ?

— En quoi ça te concerne ?

— Tu vas voir. Viens. »

Héberlué, il la suivit dans le couloir crasseux qui menait à des toilettes malodorantes et, plus loin, à une porte de service. Dehors, dans la ruelle, c'était encore pire. Des ordures et des tas d'immondices s'entassaient un peu partout. La porte du bâtiment voisin était fendue en deux et pendait sur ses gonds.

« Attention à ne pas te cogner la tête et essaie de ne rien toucher, dit Martika en se glissant à l'intérieur. C'est très sale. »

Une fois la porte passée, Tommy découvrit un vestibule, ou ce qui en restait. Murs délabrés, bouteilles éclatées par terre, éclats de verre qui crissaient sous les pieds, et une odeur âcre d'alcool et d'urine qui flottait dans l'air comme une brume palpable. Martika l'entraîna plus loin, à pas prudents entre les débris, jusqu'à une porte ouverte qui donnait sur...

Le noir total. Une cave ? Tommy cligna des yeux, incapable de distinguer quoi que ce soit. Seul un mince rai de lumière tombait d'une fenêtre brisée, à une dizaine de mètres de haut. Quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, il s'aperçut qu'il se trouvait sur une sorte d'estrade, face à des rangées de fauteuils défoncés.

« C'est quoi, cet endroit ?

— Un ancien théâtre. Le Maltz, à l'origine. L'établissement a fermé pendant la guerre. Un Espagnol, Mendez, l'a racheté quelques années plus tard et l'a rebaptisé La Casa Mayor. Il passait des films mexicains, organisait des bals les jours de fête, le *Cinco de Mayo* et tout ça. Et puis, lui aussi a déposé le bilan. Je venais ici quand j'étais petite.

— Tu es encore petite. Et alors ?

— Compte les fauteuils. Cette salle peut contenir cinq cents personnes. Le plancher s'élève en gradins, à raison de vingt-cinq centimètres tous les deux mètres. Un peu comme au Chit Chat, mais plus haut. On voit la scène de partout...

— Hé, stop ! Qu'est-ce qu'on fout ici ?

— Tu vas comprendre. Regarde le mur, à gauche.

— Qu'est-ce qu'il a ? Je vois un rideau rouge pourri. Ça doit être un nid à chauves-souris là-dedans..

— Non, pas le rideau, dit-elle avec agacement. En dessous. Tout en bas.

— La jonction entre le bois et le ciment ?

— Oui !

— Oui, quoi ? Martika, je sais pas ce que...

— C'est pas un mur, dit-elle en l'interrompant. Seulement une cloison. Quand le théâtre a fermé, Mendez a condamné le foyer et l'a transformé en un bar de quartier, le Royal Palms. Et ensuite, il l'a vendu à Owens.

— Bon, si j'ai bien compris... Autrefois, le Royal Palms et le théâtre ne formaient qu'un seul et même bâtiment. C'est ça, ta surprise ?

— C'est toujours un seul bâtiment.

— Je ne te suis plus.

— Si tu récupères le Palms et que tu abats cette cloison, tu auras un club deux fois plus grand que le Chit Chat.

— Un club, dans ce trou à rats ? » Tommy donna un coup de pied dans une bouteille et fit un tour sur lui-même pour examiner la salle.

« Évidemment ! Il y a déjà une scène, les projecteurs sont toujours en place au plafond. Tu supprimes les fauteuils d'orchestre pour aménager une piste de danse, tu installes des tables sur les gradins. On pourrait déplacer le matériel du studio et enregistrer ici le soir. Vu la réverbération naturelle qu'il y a dans cet espace, tu obtiendrais le son *live* que tu aimes... Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Parce que je suis... complètement sur le cul. Elle vient d'où, cette idée ?

— C'est pas fini. Les artistes du label Motown jouent au Chit Chat, parfois. Toi, tu ferais encore mieux ici. Si tes artistes passent déjà dans les juke-box un peu partout, ça te fait de la publicité gratuite.

— Mes artistes ? On n'a enregistré que les Sultans, et c'est même pas sûr que...

— Ça va marcher. Ils ont fait écouter leur démo à leurs amis, tout le monde en parle. Les gens aiment ce son-là. Le son que tu cherches. Mais tu as raison. Dans un club, il faut faire entendre plus de monde. Et mon intérêt personnel, à moi, il est là. Je voudrais avoir ma chance. Tu me laisses chanter, sans rien déboursier, mais je prends dix pour cent pour avoir trouvé l'espace et le rendre opérationnel.

— Et si on perd de l'argent ? Tu donnes dix pour cent du déficit ?

— Avec le salaire que tu me payes ? Tu plaisantes, j'espère.

— C'est de la folie, dit-il en évaluant encore une fois l'état des lieux. J'ai bossé dans des clubs, j'ai été videur, j'y ai livré des combats. Je connais

un peu le business. Pour faire tourner une machine pareille, il faut beaucoup de personnel. On peut réussir, mais on peut tout aussi bien se planter. J'en veux pas ! » cria-t-il, et sa voix qui roulait en écho dans le vieux théâtre fit détalier des rats dans l'ombre.

« C'est ta réponse ?

— Probablement. À qui ça appartient, ce tas de briques ?

— La Ville de Detroit a exercé son droit de préemption contre le montant de la dette foncière. Mille huit cent soixante-treize dollars. Depuis quatre ans, la municipalité essaie de s'en débarrasser. Par vente aux enchères, d'abord. Il n'y a pas eu une seule offre. Et maintenant, au bénéfice d'une œuvre de charité. La moitié payable à l'achat, le reste en versements mensuels échelonnés sur trois ans. Neuf cent trente-cinq...

— Plus vingt-sept par mois », termina-t-il.

« Elle nous a peut-être trouvé une bonne combine », dit Brownie, au volant de sa Studebaker Hawk garée devant le Royal Palms, après avoir visité le vieux théâtre. « Mais c'est du boulot ! Rien que pour tout déblayer...

— Martika peut s'en charger. Elle fera travailler les membres de sa famille en les payant au salaire minimal.

— J'espère qu'elle a une grande famille. À ton avis, faudrait sortir combien, jusqu'à l'ouverture ?

— D'après Martika, six mille dollars, hors achat. Moi, je dirais plutôt dix mille. »

Brownie émit un petit sifflement. « Tu as l'argent, toi ?

— Je pourrais apporter la moitié. À peine. Et toi ?

— Je devrais arriver à trouver le reste. Mais c'est un sacré risque.

— Comparé à quoi ? À la vie qu'on a maintenant ? Oui, c'est un coup de poker... Alors ? Tu es partant ou pas ?

— Je suis partant. Mais la dette de Floyd, c'est toi qui t'en occupes. Je ne veux pas être mêlé à ces histoires. Moi, je rachète le théâtre à la Ville. Pour le reste, on partage. Attends... Les ex-détenus n'ont pas le droit de tenir un débit de boisson.

— Ce sera à ton nom.

— Tu me fais confiance à ce point ?

— Non.

— Tant mieux, dit Brownie en souriant. Je ne tiens pas à m'associer avec des imbéciles. Et les macaronis du St. Clair ? Combien ils vont demander ?

— Qu'ils aillent se faire foutre. Ils n'ont pas à mettre leur nez là-dedans. C'est notre deal.

— Et Moishe ? Il te suivra ?

— S'il est intéressé, je le paierai sur ma part. Et s'il veut enrichir Luca, il devra sortir l'argent de sa poche. Mais ça m'étonnerait. On s'est fait entuber avec le Cooley's. Il est trop malin pour se laisser rouler deux fois.

— J'ai toujours entendu dire que Moishe était un sale fils de pute, mais jamais qu'il se distinguait par son intelligence.

— Je m'occupe de Moishe.

— Et Martika ? Comment on s'arrange avec elle ?

— Elle veut dix pour cent, et l'occasion de pouvoir chanter. En échange, elle gère toute l'installation et la compta.

— Ça ne me paraît pas exagéré. Mais elle n'a aucune carte en main, aucun moyen de nous obliger. On pourrait l'éjecter.

— Oui, on pourrait. Et alors ?

— C'est ton plan, Tee. C'est toi qui décides.

— Elle reste dans le coup. On joue réglo. Et la prochaine fois que tu te demandes si je suis un salopard, tu me poses la question directement, d'accord ? N'essaye pas de me tester avec des idées foireuses, Brownie. J'aime pas ça.

— Message reçu. De toute façon, on n'a pas intérêt à la dégager. Elle est futée, cette petite. Elle serait même plutôt mignonne si elle savait se mettre un peu en valeur. Comment on va l'appeler, ce club ?

— Le nom qui est écrit à l'entrée... Qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Casa mayor* ? La grande maison.

— Sans déconner ? C'est pas le surnom qu'on donne à la police ? » Tommy sourit, et grimaça à cause de sa lèvre fendue. « Alors, on le garde. Ma mère me disait toujours que quoi que je fasse, j'avais une tête à finir chez les flics. »

Brownie hocha la tête, pensif.

« C'est marrant... Ma mère me disait la même chose. »

21

Tommy racheta le Royal Palms à Floyd Owens en vingt minutes. Le pauvre homme était terrifié par Moishe, et quand il comprit que non seulement on le soulageait du poids écrasant des intérêts, mais qu'en plus il s'en tirerait avec quelques sous en poche, il signa sans demander son reste. Il souhaita bonne chance à Tommy et partit en sifflotant.

Pour le Casa Mayor, la négociation s'annonçait plus délicate. Après s'être fait envoyer de bureau en bureau à la Mairie pendant toute une matinée. Brownie comprit le fonctionnement de la machine. Il embobina une ou deux secrétaires, remonta jusqu'au rouage incontournable auquel il fallait graisser la patte, et obtint le titre de propriété pour vingt pour cent de l'impôt en souffrance, assorti d'une contribution de cinq cents dollars à la campagne électorale. En liquide.

Le lendemain matin, Martika et sa petite armée familiale envahirent le théâtre comme une nuée de sauterelles et s'attaquèrent au nettoyage. Ils remplirent une première benne, puis bientôt une autre, avec des détritiques que personne n'avait remués depuis plusieurs décennies. Une fois débarrassé des tessons de bouteilles et de toutes les lampes murales explosées, le Casa apparut dans son effroyable nudité. La lumière crue des projecteurs au plafond révéla sans pitié la peinture sale des murs, les rideaux en lambeaux et un sol carrelé que patinaient trente ans de crasse et de chiures de rats.

Martika en fit une affaire personnelle. Un combat qu'elle livra en salopette et tennis, les cheveux dissimulés sous un bandana rouge vif, avec des seaux d'eau savonneuse pour lancer l'offensive. En dix jours, chaque centimètre carré avait été frotté, décapé, passé à la cire. Les murs et le plafond furent revêtus d'une couche de peinture noire mate qui assombrissait l'espace et le faisait paraître plus vaste.

Trois semaines après le début des travaux, Tommy, Aldo et Brownie effectuèrent une virée nocturne dans un club de Dearborn en passe d'être

saisi et revinrent avec une cargaison de lampes et d'appliques. Tommy se frottait les mains, ravi de faire la nique à un banquier qui verrait le butin lui passer sous le nez, et de réparer ainsi, à sa manière, le tort qu'on lui avait causé avec la ferme de son grand-père.

D'un coup, le Casa prit une autre allure. Des tables rondes remplacèrent les fauteuils défoncés du vieux théâtre, les murs diffusèrent un éclairage tamisé, l'échiquier luisant de la piste de danse fut reproduit sur la scène par des carrés de moquette blancs et noirs. Au lieu d'acheter des rideaux pour masquer le mur du fond, Martika suggéra d'abaisser l'ancien écran du théâtre et d'y projeter des images pendant les entractes, des extraits de vieux films muets de Laurel et Hardy, de W. C. Fields, de Harold Lloyd. Ces séquences rapides, drôles, présentaient aussi l'avantage de ne rien coûter puisque le bâtiment était déjà équipé de projecteurs.

Le transfert du système audio du Black Kat déçut Martika dans ses espoirs. Bien que le son prît une formidable ampleur dans le vieux théâtre, Jerome se déclara mécontent de l'installation et réclama un ampli plus puissant. Mais Brownie et Tommy, tous deux à court d'argent, ne pouvaient satisfaire sa demande. Il faudrait attendre que le club commence à dégager des bénéfices.

La dernière idée de Martika surprit tout le monde. Le Nid d'aigle. Elle transforma en vestiaire l'ancien bureau du théâtre, une petite pièce de six mètres carrés située près de l'entrée, après avoir déménagé les casiers de rangement et coupé la porte en deux. Puis, au-dessus du dernier gradin et de la piste de danse, elle fit agrandir la cabine du projectionniste par son équipe de charpentiers, triplant la taille de l'espace qu'elle garnit de boiseries en noyer et d'une épaisse moquette.

Dans ce vaste bureau fermé par un miroir sans tain, on dominait l'ensemble de la salle. Véritable tour de guet, pour surveiller sans être vu, et dont on pouvait sortir sans passer par le club, grâce à un escalier de secours qui descendait directement dans la ruelle à l'arrière du club. Quand Tommy interrogea Martika à propos de cette attention particulière, elle se contenta de hausser les sourcils et le regarda avec l'air de quelqu'un à qui on ne la fait pas. Comme d'habitude, elle pensait à tout.

Parce qu'il avait une longue expérience de la gestion des clubs, Brownie prenait la plupart des initiatives. Il commanda l'alcool, engagea les serveuses, régla une multitude de détails. Mais il ne décidait jamais seul. Tous les soirs, il discutait des questions les plus diverses avec Tommy, qui non seulement était au courant de chaque étape mais en connaissait aussi le pourquoi et le comment. Au Mississippi, Lacey Bateman l'avait initié à l'art de tenir un juke-joint. Brownie poursuivait l'enseignement : Management d'une boîte de nuit, cours de perfectionnement niveau 1.

« Tu peux me laisser tout gérer, expliqua Brownie. Mais si tu n'es pas *obligé* de me faire confiance, parce que tu n'y connais rien, les relations resteront plus détendues. On y gagne tous les deux. »

Tommy absorbait tout, ajoutant chaque élément nouveau à ce qu'il avait déjà appris de Lacey Bateman à Noxapater. C'était un savoir à acquérir, un métier. Les ficelles de Moishe, le fonctionnement d'un studio d'enregistrement... Il fallait assimiler une tonne d'informations. Rien, pourtant, qui rivalise en complexité avec un moteur V8.

Les travaux approchant de la fin, Brownie s'attaqua aux préparatifs du premier concert. Ils avaient imaginé un artiste de renom pour le soir de l'ouverture. Jackie Wilson, ou Marvin Gaye. Mais à peine les pourparlers engagés, le couperet tomba : trop cher. Les deux associés ne parvenaient déjà plus à maintenir le nez hors de l'eau. Tommy avait emprunté mille dollars de plus à Moishe, sur lesquels il devrait payer des intérêts plein pot. Impossible de s'endetter davantage.

Après une âpre discussion avec Jerome, ils décidèrent de miser sur les Sultans. Les juke-box passaient déjà *Motown Mama*, dans sa version brute de décoffrage, et le titre plaisait. Brownie n'avait pas réussi à décrocher une diffusion radio, mais tant pis. Les Sultans offraient le seul pari possible. Le Casa n'avait tout simplement pas les moyens de se payer autre chose.

Pour la même raison, Jerome fut chargé de constituer un trio – piano, basse et batterie – qui tiendrait lieu de groupe maison. Tommy assista à l'une des répétitions et entraîna Brownie à l'écart.

« Beaucoup trop jazzy, dit-il. Jerome est super au saxo, mais il nous faut une bonne guitare blues. Et Benny Benjamin à la batterie. Tel quel, c'est mollandon.

— Benny a la pêche, dit Brownie, mais il picole trop. C'est risqué.

— Bon sang, Brownie. Il faut qu'on rentre du fric tout de suite ! Sinon, on va finir en cadavres dans un fossé, toi et moi. Dis à Jerome d'apprendre de nouveaux morceaux, des trucs pour faire danser !

— T'as qu'à lui dire toi-même.

— Il le prendra mieux si ça vient de toi. Tu t'en occupes, d'accord ? »

Lui, il devait gérer Martika. Elle avait dirigé le chantier d'une main de maître, sans se ménager, et largement mérité ses dix pour cent. Mais pour ce qui était de chanter, elle montrait plus d'enthousiasme que de talent.

Elle monta un groupe avec ses deux cousines. « Tika et les Sœurs Jumelles ». Du travail d'amateur, jugea Tommy les rares fois où il les entendit répéter, malgré leur évidente bonne volonté. Le genre qu'on recale à une audition. Elles ne passeraient même pas la barre dans un rade de campagne. Alors, à Detroit...

Mais il ne savait pas comment le lui dire. En avait-il le droit, d'ailleurs ? Ils avaient promis de lui offrir une chance. Comment revenir sur une parole donnée ? Après tout, tant pis... Si elle ne faisait pas l'affaire, à Brownie de se débrouiller. Tommy avait d'autres soucis plus urgents.

Il ne lui restait plus rien de son magot du Mississippi, à peine quelques cents au fond de ses poches. Si le Casa ne rapportait pas dès le premier jour, il se trouverait dans l'incapacité d'honorer sa dette mensuelle auprès de Moishe. Alors, il ne serait plus le fils de Bello, mais seulement un mauvais payeur comme les autres. Tout à son excitation de nouveau propriétaire, à force de regarder vers le haut, il avait oublié le danger. Une pente vertigineuse s'ouvrait devant lui maintenant. Et l'idée de finir en bas, au fond d'un fossé, ne l'amusait pas le moins du monde.

OceanofPDF.com

22

Ouverture du club. Un mercredi, troisième semaine d'octobre. De l'avis de Tommy, il était ridicule de choisir un jour de semaine. Lui aurait préféré un samedi soir, pour faire un plus gros tabac.

Ou un plus gros bide, lui opposait Brownie. Personne n'est assez rodé, la première fois. Les commandes se perdent, les serveuses renversent des verres... Les chanteurs ont la grippe. Allez savoir ! Mieux valait se lancer un mercredi, essayer les plâtres le jeudi, et réattaquer le week-end.

Brownie se trompait. Le soir de l'ouverture ne fut pas un rodage, mais une débâcle. À huit heures, le Casa Mayor n'était qu'à un tiers plein. Quelques couples noirs venus en explorateurs, et une poignée d'étudiants de l'université de Detroit. Vêtu d'un costume neuf en peau de requin, Tommy assumait la fonction de videur à une extrémité du comptoir, attentif malgré son air impassible, les tripes tordues par un tourbillon d'émotions. Peur. Excitation. Et fierté. Ce n'était qu'un bar de rien du tout où se produisaient des musiciens, dans un coin du ghetto. Mais c'était le sien. En tout cas, pour moitié.

Brownie officiait à l'entrée, en smoking. L'élégance même. Cheveux lissés en arrière, mocassins dont le cuir verni brillait comme du verre. Il accueillait les couples et les faisait asseoir, allumait les bougies sur les tables, offrait sa flamme aux dames qui sortaient une cigarette. Le parfait gentleman.

Sur scène, le groupe de Jerome, autobaptisé les « In Crowd », entama les premières mesures. Deux vieux jazzmen au piano et à la basse, Benny Benjamin à la batterie, et un jeune guitariste blanc paralysé par le trac. Mais Benny sortit le grand jeu. Après la chanson titre, ils enchaînèrent avec *Green Onions* de Booker T. De son poste d'observation, au comptoir, Tommy surveillait les réactions du public. Sourires et hochements de tête, doigts claquant en rythme. Ça commençait plutôt bien.

Jerome fit son entrée au troisième morceau. Il s'avança sur la scène avec son saxo ténor à l'or étincelant, très chic en veste de gabardine gris argenté, avec sa moustache aux pointes effilées et son béret en tweed.

Il s'approcha du micro.

« Mesdames et messieurs, bonsoir... »

Le micro lâcha ! Un tonnerre d'électricité statique éclata dans la sono. Jerome essaya de crier plus fort que le vacarme, puis quitta la scène en courant pour débrancher et chercher la cause du problème. Dans le public, les gens échangeaient des coups d'œil dubitatifs, et l'enthousiasme retomba comme devant un pétard qui fait long feu et n'explose pas.

Ce fut le seul grand moment de la soirée.

Après trois faux départs, Jerome réussit à rétablir le son dans les micros. Le groupe redémarra en cahotant, secoué comme un boxeur qui se fait sonner dans le premier round. Au comptoir, Tommy transpirait dans sa veste neuve et grimaçait à chaque couac. Il se serait presque cru de retour à Milan, quand il servait de punching-bag.

Jerome se traîna péniblement pendant deux morceaux, puis ce fut le tour de Martika.

« Mesdames et messieurs, elles se produisent sur scène pour la première fois ce soir grâce au Casa Mayor... Originaires de notre belle ville... Tika et les Sœurs Jumelles ! »

Martika et ses cousines déboulèrent en sautillant, trois pom-pom girls en jupes larges et sweats à l'enseigne du lycée de Mumford, et se lancèrent dans une danse frénétique sur *Please Mr. Postman*, des Marvellettes. Mignonnes, mais pas du tout dans le ton qui plaît à un public de club. Tommy sentit immédiatement le froid s'installer dans la salle. Elles furent mollement applaudies, sans doute par quelques anciens de Mumford, mais au début du second couplet, les micros flanchèrent à nouveau. Tika et les Titines continuèrent vaillamment, malgré les grésillements et crachotements qui donnaient à leur voix le timbre de personnages de dessins animés pris

de hoquets. Enfin, un *hmmmm* assourdissant vibra dans la sono et eut raison de leurs efforts. Les musiciens s'emmêlèrent, puis calèrent, plantant les filles au milieu d'un pas de danse tandis que Martika jetait des regards désespérés en direction de Benny.

Le batteur entama le morceau suivant, *Shop around*, des Miracles, mais à la huitième mesure, le hurlement des micros prit à nouveau le pouvoir. Furieuses et mortes de honte, les cousines s'enfuirent, laissant Martika seule face au public. Elle posa le micro inutile par terre, s'avança sur le devant de la scène et tenta de faire passer son solo. Une mélodie douce et plaintive. Mais sans micro, sa voix ténue se perdit dans l'ombre caverneuse du théâtre. Inaudible.

Elle ressemblait à un chiot écrasé par une voiture, agonisant sur le bord de la route. « C'est le bal des débutantes », dit un homme assis au comptoir. Tommy le foudroya du regard. Il ne pouvait lui donner tort, pourtant. Au milieu de la chanson, Jerome mit fin au carnage. Il fit signe aux musiciens et à Martika d'arrêter, et d'une voix forte, présenta les excuses du Casa Mayor qui devait régler un petit problème technique, en promettant que tout serait réparé pour le clou du spectacle, les Sultans of *Soooul* !

Des applaudissements polis accueillirent son annonce, mais c'est avec les pieds que le public exprima sa véritable opinion. La salle se vidait. Fou de rage, Tommy fonça dans les coulisses. Il y trouva Brownie, qui aidait Jerome à diagnostiquer la défaillance de la sono.

« Putain, qu'est-ce qui se passe ? Tout le monde s'en va ! Je croyais qu'on était prêt.

— On n'est jamais prêt pour l'ouverture, répondit calmement Brownie. Il y a toujours des ratés. Ça nous est tombé dessus ce soir, on va essayer de rattraper le coup pour les Sultans et de faire un sans faute demain. Bienvenue au monde du show-biz, mon gars.

— Bienvenue, mon cul ! Viens ici. » Il tira Brownie à l'écart. « Je suis le dos au mur, moi. Y a urgence ! Il faut absolument qu'on réussisse.

— On réussira.

— Martika n'est pas assez bonne, Brownie. Ça crève les yeux.

— Le pire, c'était quand même les micros. Et j'ai une autre idée.

— On n'a pas le temps ! Je sais qu'on a promis de lui donner une chance, mais...

— Ne panique pas. C'est jamais gagné le premier soir.

— Tu crois que je vais sauver ma peau avec cette réponse ? Bon, je te laisse... Faut que je prenne un peu d'avance sur ma collecte, sinon je suis fichu. »

Au moment où il se détournait, il aperçut Martika plus loin dans les coulisses, immobile contre les rideaux. Qu'avait-elle entendu ? À en juger par ses yeux d'un noir liquide, aux bords rougis... Plus qu'il n'en fallait.

Il passa le reste de la nuit dehors, avec Aldo, pour faire le tour des bars clandestins et des clubs de seconde zone, logés au fond d'impasses qui ne voyaient jamais le soleil. Plus d'une dizaine, où l'on devait de l'argent à Moishe. Il leur rendit visite à tous. Quand il eut terminé, l'aube était levée depuis longtemps.

Il ne revint pas au Casa avant la fin de l'après-midi. L'endroit était presque désert. Quelques buveurs solitaires au bar, et Jerome, pâle et anxieux, qui revoyait le branchement de la sono de fond en comble à l'aide d'un électricien. C'était étrange, ce vide, après la furieuse activité des semaines précédentes. Fallait-il y voir un mauvais présage ? Non, surtout pas.

Carolina Shaw, la belle métisse qui tenait le bar au Brownie's Lounge, offrait le spectacle de ses formes pulpeuses derrière le comptoir.

« Brownie est là ?

— Il est passé tout à l'heure. Il est parti avec Martika, pour aller voir quelqu'un chez Motown. Une femme...

- Chez Motown ? Pourquoi ?
- Je crois qu'il essaie de l'aider avec son groupe.
- Elle en a bien besoin. Il a trouvé quelqu'un d'autre pour demain ?
- Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'en occupe.
- Y a intérêt », dit Tommy d'un air lugubre en contemplant la salle déserte.

23

Quand arriva le vendredi soir, Tommy était un paquet de nerfs. Il devait rembourser Moishe le lundi suivant, et il ne pouvait pas. Dire qu'il avait mis jusqu'à son dernier sou dans un simple cabaret. Une bête monstrueuse, oui. Si l'affaire capotait... Nom de Dieu. Il n'osait même pas y penser.

Dans la collecte aussi, il prenait du retard. À Ford Rouge, il lui fallut attendre dans le parking de l'usine jusqu'à la tombée de la nuit. L'heure de la pause était largement passée... Le gars finit quand même par se pointer. Ça valait mieux pour lui. Vu son humeur, Tommy aurait été capable de le balancer sur la chaîne de montage pour le servir à ses collègues en manque de pièces.

Il était plus de huit heures quand il pénétra dans le Casa Mayor. La soirée ne s'annonçait pas trop mal. Salle déjà à moitié pleine, et les gens entraient encore à flots. Mais à la vue des tables où l'on continuait à s'asseoir, en entendant le bourdonnement caractéristique d'un public qui attend avec impatience, la pensée qui l'avait obsédé toute la journée lui revint.

Promesse ou pas, il n'était pas question de perdre la recette d'une autre soirée à cause de Martika et de ses cousines. Dans quelques mois, peut-être, elles pourraient tenter à nouveau leur chance. Encore fallait-il que le club tienne jusque-là. Les Sultans, des enfants du quartier qui avaient réussi, voilà ce que les gens voulaient voir, et on allait leur en donner pour leur argent.

Il se dépêcha de gagner les coulisses. Brownie, Jerome et Varnell Mack se concertaient pour une ultime mise au point. Varnell semblait inquiet. Après la catastrophe du soir de l'ouverture, on le comprenait. Mais il était calme, prêt pour le grand saut, haut et fier dans son habit vert acidulé.

« Brownie, il faut que je te parle, dit Tommy en prenant son associé à part. À propos de Martika et...

— C'est réglé.

— On ne peut pas se permettre de...

— Je sais, Tee. Je m'en suis occupé. Les *cheerleaders*, c'est fini. »

Tommy en resta muet de surprise.

« Bon... C'est bien. Elle pourra peut-être réessayer plus tard. Elle a bossé dur, et...

— Tu veux que je te dise, Tee ? La prochaine fois que tu butes quelqu'un au fond d'une cour, je viendrai pas t'emmerder avec des conseils de dernière minute. Je sais faire tourner un club, d'accord ? À tout à l'heure. »

Brownie s'éloigna pour accueillir et serrer des mains, plantant Tommy la bouche ouverte, sur le point de répondre. Avec le sentiment de s'être comporté comme un salaud. Revenir sur sa parole, même avec une petite Nègresse. Tant pis... les affaires passaient en premier. Martika comprendrait. Elle était trop futée pour se braquer.

Le bar était tellement pris d'assaut qu'on lui avait taxé son tabouret et poussé son verre sur le côté. Il faillit mettre un pain à l'effronté et se retint juste à temps. Bon sang, le client voulait juste s'asseoir, pas chercher la bagarre. Lui aurait pu cogner en réponse au moindre regard de travers. Un état de nerfs qu'il reconnaissait.

Avant le combat. Quand on attend que son nom soit annoncé. En trop-plein d'énergie, prêt pour en découdre, sans personne en face de soi. Mais ce soir, ce n'était pas un combat qu'on gagnait avec ses poings ni son sens du ring. Tout reposait sur Brownie. Et sur les Sultans.

Ravalant son anxiété, il s'installa sur un tabouret un peu plus loin au comptoir. Au moment où Jerome et les In Crowd entraient en scène, une

altercation éclata entre deux grands Noirs, près de la piste de danse. L'un, un gros dur avec un cou de taureau, en costume sombre. L'autre, un peu plus petit, vêtu d'une veste à carreaux rouges. Ils se poussaient et se bousculaient, en criant... peu importait. Deux grandes gueules, qui donnaient de la voix pour montrer qu'il ne fallait pas leur en conter, encouragés par leurs compagnes avec des « vas-y, mon chou, allez, vas-y ».

Tommy aurait peut-être réussi à les calmer, mais il n'essaya même pas. Ils le mettaient en danger, c'était vraiment pas le moment. Se frayant un chemin à coups de coude parmi la foule, il arriva sur le taureau par le côté. L'homme le sentit venir, pivota... Beaucoup trop tard. Tommy lui envoya un crochet puissant sous la cage thoracique qui le fit se plier en deux, puis un cross du droit en plein dans la mâchoire. Il chuta comme un sac de ciment. Et ne bougea plus.

Tommy se planta devant celui à la veste à carreaux.

« Relève-le et foutez-moi le camp. Je veux plus vous voir ici. Plus jamais.

— Espèce de négrier, commença la compagne. Vous ne pouvez pas...

— Circulez, ma petite dame, sinon il sera obligé de vous porter aussi. Allez faire la fête ailleurs. » Il jeta un coup d'œil aux tables alentour. Des yeux sombres lui retournèrent son regard, curieux mais pas inquiets. Affaire réglée. Ils avaient vu pire. Les conversations reprirent.

Tommy reprit sa place au comptoir et se fit servir à boire. Jerome et les In Crowd allaient bientôt terminer leur premier set. Ils avaient retrouvé leur confiance, un son qui s'imposait sans effort, musclé comme le V8 d'une Corvette. Les micros fonctionnaient, les musiciens tenaient le bon rythme, les applaudissements fusaient après chaque morceau. Il scruta le public, restant sur le qui-vive. Et trouva une autre raison de s'inquiéter, dans un genre différent.

De l'autre côté de la salle, quatre filles blanches étaient assises à une table du deuxième gradin. Sur leur trente et un. Il eut un choc en reconnaissant Leanne, ravissante dans une robe longue moulante en satin

bleu, avec ses cheveux relevés en chignon. Il ne l'avait pas revue depuis l'épisode avec McKinney, ni appelée après leur dernière conversation au téléphone. Elle était superbe, une belle blonde au buste généreux qui ne demandait qu'à s'amuser. Le seul garçon présent à la table ne lui était pas inconnu non plus. Aldo. Veste Nehru jaune safran, comme un cinquième Beatle. Il exultait, dans la chaude lumière irradiée par ces jolies filles.

Tommy se faufila parmi la cohue pour gagner leur table, son verre à la main. Les quatre filles étaient tout excitées, yeux brillants, coiffures figées par la laque et maquillages de poupées Barbie. Aldo le vit arriver et se raidit.

« Relax, dit Tommy. Tu ne bosses pas ce soir. Tout va bien, mesdemoiselles ?

— Tommy ! s'écria Leanne d'une voix aiguë en se levant pour l'embrasser. Je ne t'ai pas vu depuis des siècles. Tu... tu as changé. » Elle fit une grimace douloureuse et désigna la plaie à demi cicatrisée sur sa joue. « C'est depuis...

— Je me suis coupé en me rasant. Vous fêtez quelque chose ?

— C'est Aldo qui invite. Il a dit qu'il avait investi dans un superclub qui venait d'ouvrir, alors... voilà. Tu travailles pour Aldo maintenant ?

— Pas exactement. » Tommy marqua une pause pendant que le jeune garçon, gêné, se tortillait sur sa chaise. « Disons que... on bosse ensemble. Le Casa est à moi. Je suis le propriétaire. » Il avait parlé d'un ton désinvolte, comme si cela n'avait pas beaucoup d'importance. Mais tout au contraire. C'était la première fois qu'il prononçait ces paroles. Qu'il était propriétaire de quoi que ce soit.

« Sans blague ? » dit Leanne en ouvrant tout grands ses yeux bleus. Elle glissa un regard à ses amies. Les filles l'observaient avec un intérêt manifeste, à présent, quoiqu'un peu méfiant. Peut-être n'était-il qu'un frimeur de plus, comme on en voit souvent tramer dans les bars... Leanne allait poser une autre question, mais sa voix fut couverte par les applaudissements. Sur scène, Jerome s'avavançait vers le micro, et Benny

Benjamin à la batterie entamait joyeusement les premières mesures d'une danse hitchhike.

« Mesdames et Messieurs, ce soir pour la première fois au Casa Mayor... Elles sont originaires de notre belle ville ! On applaudit... Tika et les Sœurs Jumelles ! »

Tommy ressentit une décharge électrique, une montée de rage si puissante qu'il faillit éclater le verre dans son poing serré. Il le posa avec violence sur la table. Sale menteur de sa race !

« Excusez-moi, mesdemoiselles. Je vous laisse. J'ai à faire...

— Appelle-moi un de ces jours ! » lança Leanne dans son dos.

Il l'entendit à peine. Jouant des épaules parmi la foule, il fonça vers l'accueil. Personne. Il aperçut Brownie de l'autre côté de la salle, en train d'installer un élégant couple d'âge mûr à une table du troisième gradin, fonça sur ses traces et le rattrapa au comptoir, où il le saisit brutalement par le bras et le fit pivoter vers lui.

« Qu'est-ce que tu fous ? Tu m'as dit que tu les avais délogées !

— Lâche-moi, dit Brownie en se libérant. J'ai dit qu'il n'y avait plus de pom-pom girls. Tu en vois, là, sur la scène ? »

Tommy jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule, revint à Brownie... Et regarda à nouveau vers la scène. Martika et ses cousines commençaient sur *Please, Mr. Postman*, comme la dernière fois. Mais les lycéennes avaient troqué leur uniforme contre des robes fourreaux à fines bretelles, en tissu métallisé, brillant, et des chaussures à talons aiguilles assorties.

Il les reconnut à peine. Elles s'étaient comme transformées du jour au lendemain en leurs sœurs aînées, pleines d'assurance et de sex-appeal. L'effet ne provenait pas seulement des robes. Elles portaient aussi des perruques. Coiffure sophistiquée, cheveux savamment relevés, avec des mèches en accroche-cœur comme Audrey Hepburn dans *Breakfast at*

Tiffany's. Martika restait brune, mais les deux autres avaient viré au blond platine. Et le jeu de scène ! Finie la frénésie adolescente. De subtils mouvements de doigts et l'ondulation d'une sensualité tout en retenue... Qu'elles ne pouvaient guère exprimer davantage, probablement, dans les étincelantes robes qui leur collaient à la peau.

La première chanson fut accueillie par des applaudissements soutenus. Martika annonçait déjà la suite. Benny lança la cadence et les filles le rejoignirent, se coulant dans le rythme avec une aisance qui laissait imaginer des années de pratique. Une maîtrise parfaite.

Dans le style de Sam Cooke, tel qu'il était apparu au Chit Chat. Un jeu tout en souplesse avec le micro. Mais Martika apportait sa touche féminine, plus chaleureuse, une signature qui n'appartenait qu'à elle. La scène était son élément naturel et l'assistance le sentait. Les têtes se balançaient en rythme, des sourires éclairaient les visages. Un public captivé.

Les applaudissements jaillirent plus fort encore à la fin de la deuxième chanson, accompagnés de sifflements et de martèlements des pieds. Martika attendit tranquillement que le silence revienne, puis entama son solo. Tétanisé, Tommy crut un instant que le micro avait encore lâché. Mais non. Elle réduisait sa voix, délibérément, pour obliger le public à tendre l'oreille. Les paroles, inaudibles le soir de l'ouverture, passaient en douceur.

« *If you leave me, you'll lose everything...*¹³ »

Tommy retenait son souffle. La salle disparut, engloutie dans l'obscurité, et il ne resta plus qu'un halo de lumière éclairant la scène. Toute sa vie, il avait été touché par les chanteurs de soul. Il ne comprenait pas toujours pourquoi, mais il reconnaissait cette force, cette capacité à émouvoir, comme on sait à l'écoute qu'un moteur est parfaitement réglé. C'était un don, quelque chose qu'on avait en soi. Martika le détenait.

Elle empruntait parfois les intonations de Mojo, mais sa voix était unique. L'assistance fascinée se laissait emporter, comme Tommy. Les danseurs tournaient doucement, deux par deux, les couples se donnaient la main. C'était d'une pureté inouïe, un chant de l'âme. Sous l'impulsion de Martika, le public entonna le dernier refrain à l'unisson.

La fin fut saluée par une tempête d'applaudissements. Les gens étaient debout. Quand les Jumelles revinrent sur scène pour clore le spectacle, la piste de danse s'emplit et les applaudissements continuèrent sur le tempo de Benny à la batterie. Les spectateurs assis marquaient le rythme en oscillant sur leurs chaises.

Les trois filles se relayèrent pour chanter au micro, mais même lorsque Martika sortait de la pleine lumière du projecteur, Tommy ne pouvait en détacher ses yeux. Il n'arrivait pas à croire que ce fût la même fille... Non, pas une fille. Une femme. Depuis tout ce temps, elle était là, devant lui. Mais il ne voyait que la fourmi travailleuse, la coéquipière. Il ne l'avait jamais vraiment vue, elle.

Ce n'était pas à cause de la robe, ni de la perruque. C'était sa chanson. Pendant qu'elle chantait, il lui semblait lire jusqu'au fond de son âme. Et il la désirait. Il avait envie de la tenir serrée contre lui, de danser langoureusement avec elle, de la coucher sur un lit et de lui faire l'amour à n'en plus finir. N'importe quoi, afin qu'elle éprouve pour lui ce qu'elle éprouvait pour l'homme à qui la chanson s'adressait.

Il applaudit aussi à la fin et se tourna vers Brownie, qui applaudissait encore plus fort.

« Oui ! criait Brownie. Voilà ! C'est ce qu'on veut, ça !

— Tu avais raison, dit Tommy. Je me suis planté.

— On s'en fout de toi. C'est les Sultans qui ont peur de se rétamer maintenant. Il faut qu'ils assurent derrière, dans vingt minutes. Pour le reste, on oublie. Sauf une chose. Je ne suis pas un de tes clients mauvais payeurs, Tee. Tu ne poses pas tes pattes sur moi. Plus jamais. C'est clair ?

— Limpide, dit Tommy en hochant la tête. Ça va ?

— Tu rigoles ! cria Brownie en s'éloignant parmi la foule. On est partis pour se faire des couilles en or ! »

Dans les coulisses, les quatre Sultans revoyaient leur stratégie pour profiter au mieux du tremplin que leur offrait une salle déjà chauffée. Martika et ses cousines riaient en compagnie de deux jeunes Noirs bien bâtis, en costume avec ceinture. Leurs petits copains, supposa Tommy en ralentissant le pas. Martika le vit approcher, s'écarta des autres et vint se placer sur son chemin. Dans ses chaussures à talons hauts, elle était presque aussi grande que lui, les yeux à la même hauteur. Et les siens lançaient des éclairs.

« Alors, patron ? Tu veux toujours nous virer ?

— Non, bien sûr que non. C'était formidable. Je n'ai jamais...

— C'était pareil que mercredi. Et tu as demandé qu'on dégage. Que *je* dégage.

— Ce n'était pas tout à fait pareil.

— C'étaient les mêmes chansons ! On a juste changé les costumes et adouci un peu la gestuelle. Brownie a vu qu'il ne manquait pas grand-chose. Jerome aussi. Mais pas toi. Et pourtant, c'est à ton oreille qu'on est censés se fier.

— Je t'ai entendue ce soir.

— Non. Ce soir, tu m'as *vue*. Une robe clinquante et une perruque, et tout d'un coup, tes oreilles se débouchent.

— Écoute... Je viens pour m'excuser, et j'ai pas beaucoup l'habitude. Pourquoi tu te mets tellement en rogne ?

— Parce que c'était extraordinaire, ce soir ! C'était magique ! J'ai attendu ce moment pendant la moitié de ma vie, et il a failli ne pas arriver. À cause de toi.

— C'est vrai, dit Tommy en prenant une profonde inspiration. J'ai mal senti le coup... Tout ce que je peux dire, c'est que je suis désolé. Je suis pas toujours très finaud, mais quand j'ai fait une connerie, j'essaie de pas

recommencer. Je t'ai sous-estimée. Je ne le ferai plus. Alors... Comment est-ce que je peux me rattraper ? On va fêter ça quelque part, avec du champagne ? Ou pour toi ce serait plus marrant de continuer à m'enfoncer ? »

Martika détourna les yeux. Visiblement, elle n'avait pas tellement envie de rester en colère.

« Non... Je préfère l'idée du champagne. Je vais demander aux filles.

— On ne pourrait pas y aller que tous les deux ?

— Tous les deux ? Tu veux dire, seuls, toi et moi ?

— Oui, sauf si ça te paraît vraiment une corvée. À moins que tu attendes quelqu'un... Un petit ami ? »

Elle inclina la tête et l'observa attentivement. Grands yeux d'un marron velouté. Indéchiffrables.

« Les Sultans sont en train de s'habiller dans la loge. Je ne peux pas me changer.

— Tu es superbe comme ça. Viens, on y va. »

24

« On va où ? demanda-t-elle pendant qu'ils remontaient Grand Boulevard dans la Lincoln de Moishe.

— Je sais pas... Un endroit classe. Avec des nappes sur les tables, des bougies, des serveurs. Au Ponchartrain, peut-être ?

— Toi et moi ? Habillée comme je suis ?

— Où est le problème ? Tu as une allure du tonnerre.

— Ah, les hommes, soupira-t-elle. C'est pas la robe, le problème. J'en ai jamais eu d'aussi belle. Mais si on se pointe dans un restaurant, un Blanc avec une fille de couleur dans cette tenue, on me prendra pour une pute.

— C'est absurde.

— Non, c'est la réalité. Et après une soirée pareille, j'ai pas envie qu'elle soit gâchée. Si on rentrait au Black Kat ? J'étais tellement nouée toute la journée que j'ai vomi tout mon déjeuner. Je meurs de faim.

— Tu ne te sens pas bien ?

— Non, ça va. C'était juste le trac. Mais là, tout de suite, plutôt que de boire du champagne, je mangerais bien une énorme assiette de crêpes. »

Dans le studio C, comme cuisine, elle ôta ses talons hauts, redescendit à un mètre soixante, noua un tablier autour de sa robe fourreau et s'affaira devant la cuisinière. Elle chantonnait tout en préparant la pâte. Tommy prit une bière dans le réfrigérateur, s'assit à la table, et la regarda. Vraiment, il la voyait pour la première fois.

« À ton avis, ça va marcher, le Casa ? demanda-t-elle.

— On va gagner un paquet de thunes. Quand même, je devrais être là-bas ce soir...

— T'inquiète pas. Brownie assure. C'est son bébé. Y a aucun souci.

— Tu l'aimes bien, lui ? » Il fut surpris d'éprouver un pincement de jalousie.

« Brownie ? Je ne le connais pas vraiment. Même Carolina, qui est avec lui depuis six ans, elle a du mal à le cerner. Il ne montre pas beaucoup de lui-même. Sur ce point, vous vous ressemblez tous les deux.

— Moi ? Je suis pas compliqué.

— Tu parles. Tu es un chien sans maître qui erre dans les rues. On ne peut jamais prévoir comment tu vas te comporter. Parfois tu aboies, parfois tu es gentil. Mais tu ne reçois d'ordres de personne.

— Tu me vois comme un chien ?

— Tous les hommes sont des chiens, dit-elle en souriant et en versant la pâte dans la poêle. Et toutes les femmes le savent. Mais c'est pas grave, elles aiment bien les chiens. Je peux te poser une question ?

— Oui.

— Je ne reverrai jamais Mojo, hein ? »

Tommy cilla, pris de court.

« C'est ce que je pensais, continua-t-elle, très calme, en inclinant la poêle pour répartir uniformément la pâte. Je ne connais personne qui réponde autant que toi aux questions en ne répondant pas. Il est mort, n'est-ce pas ? »

Et bien sûr, il ne répondit pas. Incapable de prendre une décision. La vérité pourrait tout faire s'écrouler. Mais le mensonge serait infiniment pire.

« Je m'en doutais. Le jour où tu es arrivé, j'ai compris. Mojo était mon oncle, mais c'était un sale type, méchant comme la gale. Mon père et lui ne se parlaient plus, il ne venait jamais à la maison. Mes parents détestaient que je travaille pour lui. Mais je voulais chanter, et Mojo avait promis de me donner une chance.

— Tu te fiches peut-être de connaître les détails, mais ce n'était pas prévu. Il devait de l'argent à Moïshe, et il y a eu une bagarre. Si Moïshe ne l'en avait pas empêché, il m'aurait tué.

— Alors entre toi et lui, je préfère que ce soit lui.

— Tu es sûre ?

— C'était mon oncle, d'accord, mais les sentiments ne se commandent pas. J'ai senti que tu allais changer ma vie, dès que je t'ai vu. Je savais qu'il se passerait quelque chose entre nous. De bien ou de mal, je ne pouvais pas dire. Mais quelque chose.

— Pourquoi ? Tu es une sorcière ?

— Non. Une fille de couleur, simplement, dit-elle en apportant une assiette de crêpes fumantes sur la table. Parce que nous, on doit être en alerte tout le temps, juste pour garder la tête hors de l'eau. Tu es sûr que tu n'en veux pas ?

— Non, merci, dit-il en souriant, tandis qu'elle arrosait les crêpes de sirop d'érable et s'y attaquait avec voracité. Alors comme ça, tu m'as trouvé sympathique ?

— Ah non, pas du tout ! Ça aurait été difficile. Vu comment tu jouais les grands chefs, alors que tu n'étais qu'un gros lourdaud qui n'y connaissait rien.

— J'ai fait des progrès, depuis. »

Elle leva les yeux pour le regarder, la bouche pleine. Sans rien dire.

Il allait boire une gorgée de bière, approcha la bouteille de ses lèvres... et suspendit son geste. Mais oui, bien sûr !

« C'est à toi que je dois ça, articula-t-il lentement. Le studio, le club. Sans toi, je n'aurais rien du tout.

— Peut-être que si. Tu es plus malin qu'on ne le pense.

— Sacré compliment.

— Oui, pas terrible, admit-elle en épongeant tout le sirop sur l'assiette avec la dernière bouchée de crêpe. Ah ! Qu'est-ce que c'était bon ! » Et ils se regardèrent dans les yeux, chacun de son côté de la table. Entre eux s'ouvrait un espace, chargé d'avenir. Et d'électricité.

« Bon, dit-elle doucement. Tu veux continuer à parler un peu ? Ou bien on va d'abord voir ce qu'il y a d'autre ?

— Ce qu'il y a d'autre ?

— Entre nous. » Elle inspira profondément. « Comment on est ensemble. À moins que... que tu n'aies pas envie de moi ? »

Pour toute réponse, il se pencha par-dessus la table, posa la main sur sa nuque et l'embrassa. Sa bouche avait un goût de sirop d'érable et de sucre. Le baiser dura une éternité et lui parut la chose la plus naturelle au monde. Saisi par un irrépressible désir, il se leva maladroitement, la rejoignit de l'autre côté de la table et la prit dans ses bras, la serra contre lui, l'enveloppa de toutes ses forces, à en avoir mal. Ils se reculèrent, leurs regards plongèrent ensemble l'un dans l'autre, et soudain ils ne pouvaient plus attendre. Il n'eut pas besoin de demander. Il la souleva dans ses bras et l'emporta vers l'escalier.

« Ta chambre ou la mienne ? dit-il en montant.

— La mienne, je dirais.

— Tu es sûre que tu veux ?

— Ça dépend, dit-elle.

— Ça dépend de quoi ?

— Est-ce que tu vas me demander de garder ma perruque ? »

OceanofPDF.com

Tommy s'éveilla lentement, remontant à la surface après un rêve profond comme la mer. Le soleil du matin éclairait la chambre. Martika était debout à la fenêtre, en déshabillé, les bras repliés contre sa poitrine. Elle contemplait la rue. On lui aurait donné quatorze ans. Il se demanda si cela expliquait en partie le désir qu'il éprouvait pour elle. Le fait qu'elle paraisse si jeune, et si... pure. Même après qu'elle l'eut baisé à l'en rendre fou toute la nuit.

Il n'avait jamais connu une bombe pareille. Avec son petit corps frêle, elle prenait tout ce qu'il avait à donner, les jambes enroulées autour de sa taille, et lui communiquait une formidable énergie qui le tenait jusqu'à ce qu'ils explosent tous les deux. Et après, ils recommençaient. Comme les vagues qui montent et déferlent les unes après les autres sur le rivage.

Et maintenant... qu'est-ce qu'elle pouvait bien regarder ? Ils étaient tellement différents. Comment parviendrait-il à deviner les pensées qui l'habitaient ? À déchiffrer son âme, aussi profonde que ses grands yeux noyés d'ombre ?

« Qu'est-ce que tu fais ? dit-il doucement. Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

Elle se tourna vers lui.

« Rien du tout. Je me sens vraiment, vraiment très bien. Je ne me suis jamais sentie aussi bien. Quelle nuit extraordinaire !

— Tu parles de quel moment en particulier ? » Il se laissa aller contre l'oreiller, les doigts croisés derrière la tête, en la regardant.

« Toute la nuit. Le public, le groupe. Et toi aussi. Surtout toi, peut-être... Mais maintenant, c'est le matin. Tout est différent le matin. On peut avoir

fait le plus beau des rêves, une fois que le soleil se lève... Ne te mets pas en colère, d'accord ? Mais j'ai besoin de savoir une ou deux choses.

— Comme quoi, par exemple ?

— Nous deux, qu'est-ce que ça veut dire ? J'étais bonne hier soir. Sur scène, j'entends. Les gens ont aimé. Et ce qui s'est passé après, si je le dois à ce succès, très bien. Je comprendrai. Je n'exige rien, mais...

— Mais ?

— Je ne veux pas être une putain pour toi, Tommy. La Nègresse avec qui on s'envoie en l'air à côté. Je t'ai vu parler avec la blonde du Chit Chat. Leanne, c'est ça ?

— Et alors ?

— Et alors, elle est très jolie. Mais tu ne peux pas avoir les deux. Je ne veux pas que tu m'utilises. Ni que tu me brises le cœur. Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais tu as besoin de moi. Il ne suffit pas d'être un dur à cuire et d'avoir de bons réflexes. Des types comme ça, il y en a plein qui dégagent. Regarde-toi. Si tu continues, tu n'atteindras jamais trente ans, pas sans moi... Pourquoi tu ris ?

— Je ne ris pas. Je souris.

— Tu me trouves drôle ?

— Oui. Et jolie, aussi. Mais surtout, intelligente. Je crois que tu es la fille la plus intelligente que je connaisse.

— Mais... ?

— Tu as un joli cul, aussi. Un peu trop maigrichonne, peut-être.

— Je ne plaisante pas.

— Moi non plus. Je suis d'accord avec tout ce que tu as dit. Et je crois qu'on pourrait aller vraiment bien ensemble.

— Et ta copine, la Blanche ? Elle est plus jolie que moi.

— Je ne trouve pas. Et tu en as beaucoup plus dans la cervelle.

— Qu'est-ce que ça a à voir ?

— Je ne sais pas si je vais réussir à expliquer, mais... Tu m'as dit hier que j'étais plus malin qu'on ne le pense. D'accord, j'ai l'esprit assez vif, mais je suis pas un génie et j'en ai conscience. Mais toi, si. Je l'ai vu dès le premier jour. Que tu étais incroyablement futée. Et pour un type comme moi, tu n'imagines pas à quel point c'est sexy, une fille intelligente.

— Attends, si j'ai bien compris... Ce qu'on a fait pendant toute la nuit, dans toutes les positions... C'est parce que tu me trouves intelligente ?

— Il y a de ça, oui. Écoute... Si une nana qui a un petit pois dans la tête a envie de te sauter, et après ? On s'en fout, non ? Mais si une fille intelligente te trouve intéressant... Tu vois ce que je veux dire ?

— C'est... c'est le compliment le plus bizarre qu'on m'ait jamais fait. Si c'est un compliment.

— Je t'ai dit que j'étais pas sûr de pouvoir bien expliquer.

— Si, c'est très clair. Du moment que tu es honnête avec moi, Tee, ça ira bien entre nous. Bon... Pour en revenir à la Blanche. J'ai réfléchi.

— Tiens, ça m'étonne de toi.

— Attends, peut-être que l'idée te plaira. Dans les clubs, en général, on signe pour une durée déterminée. Les chanteurs, les musiciens, s'engagent à jouer pendant deux semaines. Si ça marche, ils restent plus longtemps, ou bien ils reviennent une autre fois. On pourrait peut-être faire pareil pour nous. Un contrat de deux semaines.

— Qu'est-ce qui se passe au bout de deux semaines ?

— Si on est contents tous les deux, on renouvelle. Comme avec un club. Mais c'est un contrat d'exclusivité. Tu dois jouer le jeu.

— Pendant deux semaines.

— Pas plus, fit-elle en hochant la tête. Ce ne devrait pas être trop difficile, non ?

— Je sais pas. Deux semaines, parfois ça paraît long. Qu'est-ce que tu pourrais faire pour me convaincre ?

— J'ai une idée », dit-elle en souriant. Elle ouvrit son déshabillé et le laissa glisser à ses pieds. Son corps chocolat au lait était fin et gracile comme celui d'un jeune garçon, avec des seins minuscules qui tenaient dans la main. Pourtant, tout chez elle était d'une taille parfaite. Harmonieux. Et terriblement désirable.

« D'accord, je signe, dit-il en avalant sa salive. Moishe connaît un avocat. Je vais lui demander de rédiger l'acte.

— Pas la peine », dit-elle en s'installant sur lui à califourchon. Il était déjà en érection, tout frémissant de désir. Elle le prit en elle, dans sa chaleur humide et vibrante. « Ta parole me suffit. »

Assis à son bureau du Casa, au-dessus de la piste de danse, Tommy repéra l'homme dès qu'il entra dans le club. Il eût été difficile de ne pas le remarquer. Un Noir bâti comme une armoire, crâne rasé, visage carré. Il portait un costume bleu miteux, de deux tailles trop petit, et pas de manteau, malgré le vent glacé de décembre qui soufflait en rafales et franchissait la Rouge River en hurlant comme une bande de loups enragés. Tommy était sûr de l'avoir déjà vu quelque part. Un costaud pareil... Videur dans un bar clandestin ? Non... Alors, où ?

Lorsque l'homme s'arrêta pour parler au portier, celui-ci indiqua l'escalier menant au Nid. Le Noir traversa la salle.

« Hé, fit Brownie ? Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? On dirait le grand frère de Sonny Liston¹⁴. »

— Tu le connais ? »

Brownie fit non de la tête. Le bureau avait maintenant un air rupin. Boiseries sombres, moquette aux couleurs fauves d'automne, tellement épaisse qu'on aurait pu la tondre. Trois postes de travail, dont les deux imposants bureaux de Brownie et de Tommy, et un secrétaire plus petit pour Martika.

La pièce comportait une sortie indépendante, et en observant la mine sombre du visiteur, Tommy se demanda s'il ne ferait pas mieux de s'en servir. Mince. Il n'arrivait toujours pas à le remettre, mais il éprouvait un mauvais pressentiment. Ce type avait quelque chose qui ne lui disait rien de bon. Il ouvrit le tiroir de son bureau, sortit un .45 de l'armée, glissa un chargeur dans la culasse, et posa l'arme sur ses genoux dissimulés par le bureau.

Brownie leva un sourcil. Pas d'autre réaction. Le gros Noir frappa une fois, puis entra. De près, il paraissait encore plus énorme. Il dut se tourner de profil pour passer la porte. Sur sa tempe droite, juste au-dessus de l'oreille, une cicatrice s'évasait jusqu'à la racine de ses cheveux. Tommy reconnut la marque d'un tesson de bouteille et sentit la peur s'insinuer en lui. L'autre paraissait tout aussi anxieux. Il transpirait, en plein hiver. Tommy serra plus fort le .45

« DeMeo ? Tu te souviens de moi ? Cephus Jessup ?

— J'ai l'impression de t'avoir déjà vu, mais...

— Cephus la Baraque, on me surnomme. Toi et moi, on s'est battus au Mississippi. Le Bateman's, ça s'appelait. Y a trois ans de ça, à peu près.

— Bon sang, dit Tommy en se crispant. Le champion d'Angola. Les gardiens t'avaient fait sortir en douce. Pas étonnant que je me rappelle pas. Tu m'as mis tellement KO que je suis resté dans le coltard pendant une semaine.

— J'avais rien contre toi, note bien.

— Mes potes aussi, ils ont accusé le coup. On a perdu un sacré pognon ce jour-là.

— C'est pas moi qui l'ai gagné. Les matons ont tout gardé, j'en ai jamais vu un centime. Y m'ont laissé aller voir ma femme sur le chemin du retour, c'est tout ce que j'ai été payé.

— Ça fait une trotte d'ici à la Louisiane, Jessup, dit Brownie.

— On m'a relâché en conditionnelle l'an passé, mais ma femme s'était mise avec un bon à rien. J'ai eu un p'tit souci en rentrant chez moi.

— Quel genre ?

— Du genre l'hôpital, pour lui. Il est pas mort, ce salopard, mais le juge des peines voulait me coffrer parce que je lui ai défoncé la tête. On m'en a redonné pour cinq ans. Alors vu que j'ai de la famille ici à Detroit, je suis

monté pour faire profil bas. Les gens parlent de toi dans le coin. J'me suis rappelé ton nom, et j'ai pensé que t'aurais peut-être du travail à me proposer. Si t'es pas trop en pétard, à cause de l'autre fois.

— Tu travailles dans quelle branche, Jessup ? demanda Brownie, amusé.

— Toutes les branches qu'y faut.

— La collecte, par exemple ? dit Tommy. Faut mettre un peu la pression, ça te pose un problème ?

— Moi je dis, quand on doit, on paye. Du moment que j'ai à tuer personne.

— Et si on essaie de te tuer ? demanda Brownie.

— Ça arrive souvent ?

— Paraît que oui, dit Tommy. Tu sais te servir d'une arme ?

— D'un fusil, oui. J'suis de la campagne. C'est pas que j'en aie eu trop l'utilité, je dois dire. Si on demande poliment, les gens y font c'qui faut. Pour payer ou pour aut' chose.

— Ah bon. Tu veux bien sortir une minute, Jessup ? dit Tommy. Il faut que j'en discute avec mon associé. »

Quand ils furent seuls. Brownie secoua la tête d'un air ahuri.

« Tu t'es battu contre ce gars-là ?

— Pas pendant longtemps.

— Ça, je veux bien le croire. Tu vas l'engager ?

— Le Casa et le studio rentrent de l'argent. Je commence à fatiguer, à force de cumuler le boulot pour Moishe et mes heures ici. Il pourrait peut-être m'aider dans la collecte.

— Et Moishe ? Il sera d'accord, tu crois ?

— Moishe n'est plus capable d'assurer, côté muscle, et il le sait. Du moment qu'il touche son pognon... Qu'est-ce que t'en dis ?

— Moi, si ce Nègre me demandait de payer, tu peux être sûr que j'allongerais, même si je lui devais rien. Engage-le, faudrait pas qu'il nous pique une crise. »

Le vendredi soir, la file d'attente devant le Casa Mayor s'étirait sur une dizaine de mètres dans la rue. Bonne humeur, pas de bousculade. Noël approchait, un air de fête flottait dans les rues enneigées.

À la porte, en smoking et rasé de frais. Brownie sentit ses tripes se serrer en voyant les deux Blancs qui remontaient à coups d'épaule vers l'avant de la file. Les types qui avaient cherché la bagarre au Chit Chat. Albert Luca, « tu sais qui je suis ? », et son garde du corps, le blond. Pontieri. Costumes sombres ajustés, avec ceintures et pantalons à jambes étroites. « *C'est parti* », pensa Brownie.

Une fille les accompagnait, une prostituée métisse à la peau claire, en robe droite de satin rouge, aux cheveux chocolat relevés sur le dessus de la tête. Lenore quelque chose. Une call-girl, pas une vulgaire tapineuse. Brownie l'avait déjà vue, en général avec des clients blancs pleins aux as.

« Bonsoir, messieurs dames. Bienvenue au Casa. Une table pour trois ?

— Au premier rang, de face, les meilleures places », dit Pontieri en lui glissant un billet de dix. Ils ne le reconnaissaient pas. Pour eux, tous les Nègres se ressemblaient.

« Par ici, monsieur », dit Brownie en empochant le billet. Il les conduisit à l'intérieur, prêtant l'oreille à leurs divers commentaires sur la déco. Pourquoi montraient-ils tant d'intérêt ? En tant que clients ? Ou bien Tommy comptait prendre d'autres associés ?

Il les fit asseoir à la dernière table libre tout près de la scène. Pontieri râla parce qu'il voulait une vue plein centre. C'était la table qu'on réservait

aux invités de marque, expliqua Brownie. On y avait installé le maire et ses amis la semaine dernière. Bobard total, mais les imbéciles gobèrent et prirent place. Ils se la jouaient grands seigneurs.

Ils commandèrent trois cocktails au whisky et un magnum de champagne, sifflèrent leurs verres comme des buveurs de bière, et redemandèrent la même chose. Pontieri et la call-girl levaient plus vite le coude qu'Albert. Ils avalaient à grandes lampées tandis que lui sirotait. S'il était venu pour s'amuser, il faisait apparemment partie des fêtards qui restent modérés.

Albert surprit le regard inquisiteur de Brownie mais ne réagit pas. Ses yeux se posaient sur lui sans le voir. Pour quelqu'un comme Albert, Brownie n'existait pas. Mais tous les Noirs ne sont pas invisibles. Albert se raidit quand la musique commença et qu'il reconnut Benny à la batterie. Il se pencha vers Pontieri et lui souffla quelque chose à l'oreille. Pontieri pivota sur sa chaise pour mieux observer la scène. Les deux hommes fixèrent Benny d'un œil plein de hargne. Gestuelle inutile. Se foutre de la gueule des Blancs était l'une des activités préférées de Benny, juste derrière la musique et la biture. Cinq secondes après la prise de bec avec Albert, il avait déjà oublié.

Albert, lui, n'oubliait pas. Détachant les yeux de Benny, il reporta son attention sur le Casa et examina la salle sous tous ses aspects.

Tika et les Jumelles étaient de retour, après une virée de deux semaines à Cleveland. Le public les accueillit avec chaleur. Elles avaient étoffé leur répertoire et travaillé encore le jeu de scène, mais le grand moment du show restait l'interprétation de *If You Leave Me* par Martika, devant une salle médusée.

Lorsqu'elles eurent quitté la scène après un rappel enthousiaste, l'une des serveuses attira l'attention de Brownie en lui tapotant le bras.

« Les deux Blancs, là-bas, à la table de devant... Ils veulent vous voir.

— Il y a un problème ?

— Mis à part qu'ils sont bourrés, méprisants et agressifs, vous voulez dire ? » Elle fila pour assurer son service. Brownie fit signe à Cephus de le remplacer à la porte et s'approcha de la table.

« Tout va bien, messieurs ?

— Tu veux rire ? fit Pontieri en clignant des yeux, la vue trouble. On n'a pas le compte.

— Je vous demande pardon ?

— Ben, il nous manque une fille. Tu sais pas combien ça fait, deux plus deux ? »

Albert regardait Brownie d'un air amusé. Parfaitement sobre, l'ordure. « Votre compagne pourrait peut-être inviter quelqu'un, suggéra Brownie. Lenore a beaucoup d'amies.

— J'ai vu celle que je voulais, dit Albert en le saisissant par le revers de sa veste pour l'attirer vers lui. La chanteuse. Comment elle s'appelle déjà ? Martina ?

— Martika.

— Peu importe. Tiens, voilà vingt dollars. Va me la chercher pour qu'elle vienne s'asseoir avec nous.

— C'est une chanteuse, monsieur Luca, pas une prostituée. Je ne peux pas l'obliger.

— Tu refuses de faire ce qu'on te dit ? » demanda Pontieri. Il s'était redressé sur sa chaise, la voix menaçante.

« Pas du tout, répliqua Brownie avec suavité. Je vais appeler son manager. Il est dans les coulisses... Vous vous arrangerez avec lui. »

Il battit en retraite sans attendre la réponse et regagna l'accueil.

« Cephus, dit-il au grand Noir en aparté. On a un problème. Deux petits mafieux veulent se payer Martika.

— Ils sont où ?

— À une table devant, mais fais gaffe. Dis-leur que tu es son manager...

— Les gars à qui elle est en train de parler, là-bas ? »

Brownie se retourna et vit Martika, debout près de la table d'Albert. « Bon sang ! Ils ont dû envoyer une serveuse la chercher. Viens ! » Il repartit aussitôt vers la table, suivi de Cephus... Trop tard.

Brownie n'entendit pas ce que dit Albert, mais il aurait pu le deviner. Martika attrapa un verre et lui lança le contenu à la figure. Puis elle vida le seau à champagne sur ses genoux et tourna les talons, furieuse. Les deux hommes se levèrent en rugissant, Pontieri déjà prêt à dégainer. Cephus lui immobilisa le poignet.

« Je sais pas ce que t'essayes de sortir, gronda-t-il, mais tu peux oublier. »

Pontieri titubait, fou de rage. Il dessoûla d'un coup en voyant les cicatrices qui barraient le visage de Cephus.

« Quelle pimbêche ! fit Lenore en épongeant la glace sur ses genoux. Ma robe est fichue.

— T'en achèteras une autre », dit Brownie en enfonçant le billet de vingt dollars que lui avait donné Albert dans son profond décolleté. « Ça suffira pour ce soir, messieurs. Dehors.

— Virez-moi cette saleté de Nègresse, brailla Albert. Je veux...

— Bien sûr, je n'y manquerai pas, interrompit Brownie tandis que Cephus saisissait Albert par le bras. Mais pour l'instant, je vous conseille de déguerpir avant de vous faire lyncher par ses admirateurs.

— Vous n’allez pas nous mettre dehors ! s’exclama Albert, qui n’en revenait pas. Vous savez qui je suis ?

— J’sais pas non plus pour qui tu te prends, grogna Cephus en entraînant les deux hommes vers la sortie. Allez, du balai ! »

Dehors, ce ne fut pas si simple. Le chauffeur d’Albert, Artie Infante, voyant que son patron et Pontieri étaient vidés du Casa par deux Noirs, descendit de voiture et se rua vers eux en braquant un .38 à canon court.

Cephus fit valser Albert comme une poupée de chiffons et le projeta contre Infante. Les deux hommes s’étalèrent sur le trottoir. Attrapant le chauffeur par le col avant qu’il n’ait le temps de reprendre ses esprits, Cephus lui explosa le nez avec un direct du droit, giclée de sang en prime sur Albert.

Albert leva les deux mains et ne bougea plus. Pontieri recula, voulut sortir son arme.

« Mauvaise idée, mon gars. »

Pontieri sentit une pointe dans son dos. Derrière lui, Brownie pressait un canon contre sa colonne vertébrale. Un stylo à plume, mais l’autre n’en savait rien.

Mieux valait arrêter les frais. Pontieri leva les mains, aida Albert à se relever et l’entraîna vers la voiture. Artie Infante les suivit d’un pas mal assuré, laissant une traînée de sang sur le trottoir. Lenore fermait la marche et pestait à voix haute.

Le lendemain matin, Moishe téléphona dès la première heure. Convocation devant Luca... Immédiatement. Tommy passa le chercher une heure plus tard. Le vieux était chaudement vêtu. Chapeau de feutre, écharpe en laine, gros pardessus, toujours soutenu dans sa marche par le gourdin en bois nouveaux. Tommy étrennait un costume neuf en mohair que Brownie l'avait aidé à choisir. Pas de manteau. Pour garder les épaules libres, un flingue à portée de main.

Moishe n'ouvrit pas la bouche dans la voiture. Il fulminait en silence. Et était inquiet, aussi. Quand ils s'arrêtèrent à l'arrière de la boutique de prêteur sur gages de Charlie Musso, dans le quartier Est de Detroit, il obligea Tommy à laisser son .45 dans le compartiment à gants. Pas d'armes pour ce genre de réunion.

« Et si les choses tournent mal ? »

— Si elles en sont au point de mal tourner, c'est déjà trop tard. Fais ce que je te dis, Tommy, pour une fois. Laisse ton pétard. »

Dans la boutique, Moishe se fraya un chemin entre les comptoirs sur lesquels s'entassaient transistors bon marché, disques de compilation, ustensiles de cuisine représentatifs de toute la gamme Melmac. Des guitares de qualité médiocre, fabriquées en Corée, étaient suspendues au plafond. Carabines et fusils s'alignaient contre le mur latéral. Perry Como fredonnait en sourdine *Le Petit Tambour*.

Il n'y avait aucun client, mis à part un couple noir d'âge mûr, mais derrière chaque comptoir se tenait un vendeur. Blanc, costaud. Et armé.

« La confiance règne », fit remarquer Tommy.

Moishe haussa les épaules.

« Ce n'est pas un quartier facile. »

Tommy se sentit pris d'un frisson. Moishe avait-il passé un marché avec Luca ? Un marché dont il ferait les frais, lui, servi sur un plateau ? Trop tard pour reculer. Il le suivit dans un couloir, à l'arrière de la boutique, jusqu'à une porte en acier gardée par deux cogneurs. Les hommes laissèrent passer Moishe, mais ils fouillèrent Tommy pour vérifier qu'il n'était pas armé.

Il entra dans une réserve tapissée de cartons jusqu'aux poutres en acier du plafond. John Luca était assis à un bureau, au centre de la pièce, vêtu d'une veste de sport et d'un chandail à motif flocons de neige. Paré pour Noël. Albert, planqué derrière ses lunettes de designer, se tenait près de lui ainsi que Pontieri et Charlie Musso, le caïd du syndicat. Artie Infante, le chauffeur étalé par Cephuss, était debout en retrait, le nez bandé, un œil cerné par un hématome violet de la taille d'un avocat. En plus des deux baraques qui gardaient la porte, Musso avait posté quatre hommes autour de la pièce.

Un peu trop de gros bras, au goût de Tommy. Mais Moishe n'avait pas l'air de s'inquiéter. Difficile de lire dans ses pensées, comme d'habitude.

« Tu as l'air d'avoir retrouvé la forme, Moishe, dit Luca en désignant une chaise en métal. Je suis content de voir ça. » Aucune place n'était prévue pour Tommy. Il resta debout à côté de son patron.

« Tu aurais pu te réjouir plus tôt si t'étais passé me voir à l'hosto, répondit Moishe avec mauvaise humeur, en s'appuyant sur sa canne pour s'asseoir. Vous autres aussi. »

Luca haussa les épaules.

« Que veux-tu que je te dise ? Les fédéraux foutent leur nez partout, maintenant. Les mariages, les enterrements. Ils vont même dans les hôpitaux. Ces types-là n'ont aucune classe, aucune idée de ce qu'est la courtoisie.

— Je suis pas très fort non plus côté politesse. Et si je reste assis trop longtemps, je peux plus me remuer. Alors, venons-en au fait. Qu'est-ce qui

te travaille ?

— Ton p'tit gars DeMeo agit en solo et ne respecte pas les règles, dit Musso avec hargne. Pendant que tu ne pouvais pas le surveiller, il s'est raflé un club, un studio d'enregistrement...

— Sans blague ? dit Moishe. C'est toi qui vas m'apprendre le métier, Charlie ? Tu me prends pour un branque ?

— Tu es au courant ? demanda Luca d'une voix dure.

— Ce gamin bosse pour moi, John. À ton avis ?

— Je ne suis pas là pour jouer aux devinettes. Tout ce que je sais, c'est que t'es pas revenu vers nous. Je n'ai jamais donné mon accord, et on a pas touché un centime. DeMeo veut se mettre à son compte ? Lui, ou toi ?

— Tu nous as réunis à cause de cette peccadille ? » Moishe promena un regard courroucé autour de la table, pas du tout intimidé. « C'est Charlie qui a râlé, je parie. Pourquoi tu ne m'as pas posé la question tout simplement, John ? Ça nous aurait évité le dérangement.

— Il te la pose maintenant, papy, lâcha Albert. Alors, arrête de tourner autour du pot et réponds. » Tommy se raidit. Si Albert ne craignait pas de rabrouer Moishe...

— Y a pas de pot pour tourner autour, jeune homme, répliqua tranquillement Moishe. Le studio ne vaut pas un clou, on l'a récupéré sur le dos du Nègre qui m'a amoché à Idlewild. Il m'a coûté quarante mille dollars, direct dans la poche des toubibs, et m'en rapporte quatre cents par semaine. Je vous donnerai votre bénéf quand je me serai remboursé, à condition qu'on vive tous jusque-là. Quant au Casa Mayor, y a pas non plus de quoi se frotter les mains. Des bars de négros, il en ouvre et il en ferme tous les jours. Je m'attendais à rester déficitaire pendant au moins un an, mais on dirait que les affaires démarrent mieux que prévu. Vous toucherez votre part du gâteau.

— Ça ne marche pas comme ça, Moishe, dit Luca d'une voix menaçante. Tu n'es pas venu me voir, tu n'as présenté aucun document. Même maintenant, on n'a que ta parole pour te croire.

— Tu peux vérifier les comptes quand tu veux, John. Envoie-moi le gros Charlie. Il a l'habitude des bars... Vous faites tout ce barouf parce que le Casa rafle une minuscule part de ses affaires dans le quartier Est de Detroit ?

— Parce qu'il faut respecter la règle, corrigea Luca.

— Ouais, renchérit Musso. T'as pas demandé l'autorisation...

— J'ai rien à demander du tout ! Les Nègres, c'est chez moi. J'ai toujours eu le ghetto, depuis le début, alors que vous en étiez encore à piquer des enjolveurs sur les bagnoles. Je t'ai donné le Cooley's, John. DeMeo a envoyé un gars six pieds sous terre pour ça, l'affaire aurait dû nous revenir. À la place, tu la refiles à ton neveu. Est-ce que je me plains ? Est-ce que je réclame une putain de réunion pour râler ? Non. Je me dis que le moment est venu pour Albert. Il peut voler de ses propres ailes, alors bonne chance et que Dieu le bénisse. Pendant que j'étais hors service avec le bide ouvert, Charlie a repris mes clients blancs. Il ne m'a pas versé un centime, et j'en fais pas une maladie. J'ai pas de documents à présenter pour le Casa parce que la licence est au nom d'un associé. Le club perd davantage qu'il ne rentre, pour l'instant, mais je suis d'accord pour commencer à vous rebalancer un pourcentage, si ça peut arranger les choses.

— Pourquoi c'est seulement maintenant qu'on en entend parler ? demanda Musso.

— Si tu veux te tenir au courant, Charlie, tu n'as qu'à te bouger les fesses et passer boire un café à mon bureau. Je n'ai de secrets pour personne dans cette pièce.

— Que tu dis.

— Tu me traites de menteur, sale Rital ? » dit Moishe. Sans même hausser le ton. Ce n'était qu'un vieil homme avec une canne, mais Musso pâlit sous son regard qui ne vacillait pas.

« Ça suffit, coupa Luca. Cette histoire a fait suffisamment d'*agita*. Il y a davantage de bars dans le ghetto que de westerns à la télé. Gunsmoke, Maverick, toutes ces séries à la noix... Nous, on est les cow-boys, les Nègres sont le bétail. Tu commences à payer le mois prochain, Moishe. Terminé pour aujourd'hui.

— Minute ! » dit Albert. Il s'était contenté d'observer, affalé sur sa chaise, mais se redressait à présent. « Les bamboulas de DeMeo nous ont malmenés. Je veux qu'il s'explique là-dessus !

— Tommy travaille pour moi, dit Moishe. C'est avec *moi* qu'on discute. D'après ce que j'entends, Dino et toi vous avez traité une chanteuse comme une pute. Même les Nègres, ça leur plaît pas. Si tu voulais obtenir satisfaction, tu aurais dû régler ton histoire toi-même dehors au lieu d'envoyer ce pauvre Artie à la casse. Tu as déjà eu le Cooley's, Albert, je ne te dois plus rien. Sauf un petit conseil, peut-être. » Il se mit debout, péniblement. « Arrêtez les filles de couleur, les gars, elles vous mettent sur les rotules. Après, on se retrouve à ne pas pouvoir se lever de sa chaise sans l'aide d'une canne. »

Luca rit, tout le monde l'imita. L'affaire était close. Albert signifia par un hochement de tête maussade qu'il s'inclinait devant la majorité. Les autres se regroupèrent autour de la cafetière, soulagés d'avoir évité un bain de sang. La Famille reconstituée.

« *Jusqu'à la prochaine fois* », pensa Tommy.

Moishe bavardait avec Luca et Musso, buvant son café à petites gorgées et riant aux plaisanteries du chef. Il glissa un billet à Artie Infante pour faire passer la pilule. Méfiant, Tommy se tenait à l'écart. Albert aussi restait en retrait, flanqué de Pontieri. Il attrapa le regard de Tommy et s'approcha d'un air désinvolte, le grand blond collé à ses basques.

« Tu t'en es bien sorti, dit Albert. Je croyais que le vieux te flanquerait par-dessus bord.

— Et moi, je te croyais malin. On est deux à s'être trompés.

— Fais gaffe, DeMeo, t'auras pas toujours de la chance. Tu devrais bosser pour moi, vraiment, on est sur les mêmes coups. J'ai échangé le Cooley's contre un night-club de Charlie dans le quartier Est et je vais en plus acheter des parts dans un bar à Dearborn. Y a bien plus d'argent à gagner avec les clubs et la drogue qu'avec les syndicats. Mais t'es déjà au courant.

— Ah bon ? J'arrive pas à suivre tes raisonnements, Albert, tu me donnes mal au crâne. Peut-être que je suis pas assez futé.

— En tout cas, tu as du flair. Mais moi, je vise plus gros. Je peux encore te faire de la place. Si tu restes dans le rang.

— Ça ne marcherait pas, Albert. Tu aimes donner des ordres. Et moi, j'aime pas obéir.

— Tu obéis à Moishe.

— Exact. Alors, c'est peut-être toi que j'aime pas.

— T'as une grande gueule pour un plouc, dit Pontieri en appuyant un doigt contre la poitrine de Tommy. Les ancêtres te laissent du mou, mais...

— Hé ! dit Moishe en s'interposant. Encore du *tsouris* ? C'est "régulé", Dino. Dites donc, les jeunes, vous êtes lents à percuter.

— T'es pas concerné, Moishe, dit Albert. Les Nègres de DeMeo nous ont malmenés. On ne me touche pas, moi.

— Regarde, je te touche, dit Moishe en effleurant le revers de sa veste. Pas mal, le tissu... Alors quoi ? Tu vas mettre une raclée à un vieillard ? » Il souriait, mais Tommy sentit l'onde glaciale renvoyée par Albert.

« Je préfère ne pas répondre, dit Albert en repoussant la main de Moishe. On verra plus tard. » Il se détourna et rejoignit les autres autour de la cafetière.

« Quand vous voulez, les gars, lança Moishe dans son dos. Allez, Bello. On s'en va. Toi alors, t'es vraiment pas sortable. »

À la porte, Tommy s'effaça pour laisser passer Moishe. Il se retourna, croisa les yeux d'Albert. Rien n'y transparaissait. Ni colère ni haine. Le regard indéchiffrable d'une statue. Mais l'affaire n'en resterait pas là, il le savait bien.

Une fois dehors, il vit Moishe se dégonfler comme un ballon. Ses jambes ne le soutenaient plus. Il le prit par le bras. Erreur... Le vieux lui asséna un coup de canne qui faillit lui casser le poignet. Dans la voiture, il se tortilla sur son siège, sortit un .45 de derrière son dos, son rasoir à manche nacré de sa manche, et les glissa dans les poches de son pardessus.

« Tu ne voulais pas d'armes », dit Tommy.

Le vieux haussa les épaules. « Je me doutais qu'ils te fouilleraient. Moi, le jour où je me fais palper, j'ai plus qu'à vider mon chargeur. C'est que de toute façon je suis fichu.

— Si t'as pas confiance, pourquoi tu restes avec eux ?

— J'ai pas le choix, et toi non plus. Quand tu mets un pied dans la Famille, tu y es pour la vie. D'ailleurs, tu ne resteras pas longtemps si tu continues tes conneries. J'aurais dû les laisser te buter.

— Pourquoi tu l'as pas fait ?

— Parce qu'ils ne s'arrêteraient pas là ! C'est moi qui t'ai fait entrer, j'y passerais aussi. On dit que les chiens peuvent sentir une femelle en chaleur à plus de cinq kilomètres. Pareil pour les Luca avec le fric, Tommy. C'était

stupide d'essayer de leur échapper. Tout comme de prendre un associé noir. Les Nègres, on les utilise, mais on ne se mélange pas.

— Brownie est imbattable pour ce qui est de gérer un club. Musso ne lui arrivera jamais à la cheville. Et sans lui, tu serais mort.

— Oui, je suis toujours en vie. Mais tu le regretteras si tu agis encore une fois derrière mon dos.

— J'ai rien à te cacher, Moishe. Luca a pris le Cooley's et il t'a à peine laissé un pourboire. Le Casa appartient à Brownie, et à moi. C'est nous qui l'avons remis à neuf. Si tu veux une participation...

— Sûrement pas ! J'ai déjà des aigreurs d'estomac à cause de toi. Continue à me verser mes intérêts, ça me suffit. Mais si tu m'entraînes encore dans tes embrouilles avec eux, ce ne sera même pas la peine de s'asseoir autour d'une table. Je te descendrai de mes propres mains.

— C'est pas vrai. Moishe, avoue-le. Tu adores ces petites histoires de gangsters. Tu t'emmerdais à cent sous de l'heure quand je t'ai rencontré.

— T'es qu'un sale même », marmonna Moishe en secouant la tête. Mais il ne contesta pas.

Ce jour-là marqua un tournant pour Moishe et Tommy. Le vieil homme abandonna la gestion des affaires courantes et laissa son cadet libre d'agir à sa guise. Du moment que l'argent rentrait.

Tommy respecta scrupuleusement ses engagements. Auprès de Luca aussi, à qui il versait un pourcentage des recettes du Casa le premier jour du mois. Mais chaque cent lui restait en travers de la gorge. D'autant plus qu'il ne s'agissait pas de menue monnaie. Pendant la période de Noël, le nombre d'entrées au club ne cessa d'augmenter. Tika et les Jumelles reçurent un cadeau inattendu. *Girl Talk*, leur premier single, fut retenu par une station de radio locale, d'abord à Detroit, puis à Cleveland et Toledo. Un grand bond, après les juke-box de Moishe.

Au début du mois de janvier, le titre entra au Top 100 du *Billboard Magazine*. Le Black Kat n'étant pas de taille à promouvoir une vente nationale, Brownie céda les droits de distribution à un label de Chicago, Chess Records. Grâce à cette force de vente largement supérieure, *Girl Talk* fut diffusé dans tout le Midwest : Naptown, Cincinnati et Kansas City. Puis sur la Côte Est : Philadelphie, Boston, et même New York, sans cesser de grimper dans le hit-parade.

Jusqu'à atteindre la quarante-sixième place. Les ventes stationnèrent pendant une semaine, puis déclinèrent et la chanson disparut du classement au mois de février sans être parvenue au Top 40.

C'était tout de même un beau début pour le nouveau trio d'un label fraîchement créé. Des jours pleins de promesses, vécus dans une agitation frénétique. La promotion du disque envoyait Tommy et Martika de ville en ville, Cephus et Aldo assuraient la collecte, et Brownie mettait les bouchées doubles pour maintenir à flot le Casa et son propre club.

Dynamisées par ce bref avant-goût du succès, Tika et les Jumelles redoublèrent d'ardeur. Le groupe répétait des heures durant, peaufinant son jeu de scène, travaillant les nouvelles chansons à mesure qu'elles naissaient sous la plume de Martika. Les Chiffons et les Crystals avaient bien atteint les Top 5... Tika croyait ferme à une réussite imminente.

La chance n'est pas contagieuse. Varnell Mack et les Sultans of Soul, qui ramaient depuis une bonne dizaine d'années et s'épuisaient à tourner dans les clubs noirs du Sud, n'avaient toujours pas entrevu la célébrité, même de loin. Le groupe maison du Casa Mayor faisait figure de héros à Detroit et remplissait la salle tous les soirs, mais aucun de ses disques ne franchit le fossé qui séparait les juke-box de Moishe et la radio. « Trop brut », répondaient les DJ à Brownie. Tournure polie qui signifiait « trop noir ».

Loin d'éprouver une jalousie qui eût semblé toute naturelle, Varnell et les Sultans, aussi fiers que les parents d'un nouveau-né, s'émerveillaient du succès de Martika. Ils y voyaient la preuve que la lumière pouvait toujours jaillir, même dans le ghetto. Et ne désespéraient pas de sortir eux aussi un tube, un jour.

Y a-t-il des choses qu'on regrette parfois d'avoir souhaitées ?

OceanofPDF.com

8 mars 1964

« Ça te dirait d'avoir un bébé ? » demanda Martika dans la cuisine du studio. Ils étaient rentrés de New York pendant la nuit et elle faisait cuire une omelette pour le petit déjeuner, pieds nus devant la cuisinière, en peignoir. Tommy, assis à la table, en bas de pyjama, parcourait le *Detroit News* en buvant un café noir et il émergeait difficilement.

D'un coup, il se sentit tout à fait réveillé. Incapable de répondre. Et son temps de parole, déjà, était écoulé.

« C'est ce que je pensais, dit-elle.

— Ho là ! Tu me bouscules, dès le matin. Pourquoi tu me poses cette question ?

— À ton avis ?

— Oui... » Parler avec Martika, parfois, ressemblait à un combat contre Rocky Marciano. Les yeux bandés. « Tu le sais depuis combien de temps ?

— Je n'en suis pas sûre encore... Mais j'ai du retard et ça ne m'est jamais arrivé. Alors, je te demande.

— Je... Honnêtement, je ne sais pas. Les mêmes, c'est super, mais j'y ai jamais... Toi-même, tu es encore une gamine.

— Et toi, tu t'es vu ? Bon, c'est pas grave. On n'est pas les premiers à se retrouver dans cette situation. J'ai une adresse, je peux régler le problème.

— Ne t'emballe pas. Je n'ai pas dit que...

— Tu n'as rien dit du tout, Tommy. Comme d'habitude. Et c'est suffisant.

— Non, pas dans ce cas-là. Tu... tu m'as pris de court. Tu as envie d'avoir un bébé, toi ?

— Oui.

— Alors, d'accord.

— Comment ça, *d'accord* ?

— Si tu veux un bébé, je suis d'accord pour qu'on le garde.

— Ah non ! s'exclama-t-elle en reposant brusquement la poêle. Ce n'est pas *ma* décision ! Tu as intérêt à bien réfléchir, mon pote. Notre bébé sera à moitié noir, tu le sais, ça ?

— Et alors ? Tout d'un coup, la couleur de la peau me pose un problème ?

— Pas avec moi. Pas encore. Mais un bébé, ça change tout. Tu nous emmèneras voir ta maman à Ecorse ? »

Il hésita. « Non. Sans doute pas.

— Je m'en doutais.

— Ça n'a rien à voir avec toi ni avec le bébé. C'est *elle*. Quand on a été élevé dans un milieu de Blancs pauvres au Mississippi... Elle ne peut pas changer.

— Tu as bien changé, toi.

— J'ai connu beaucoup de Noirs.

— Chez les péquenauds ? Y avait combien de Nègres dans ton école ?

— Je ne te parle pas d'Ecorse. En prison, ils sont nombreux. Tika... On ne va pas se disputer. Si tu as envie de ce bébé, alors moi aussi.

— Ce n'est pas aussi simple. »

Bien sûr que non. Depuis qu'il vivait avec Martika, Tommy n'avait jamais été aussi heureux. Elle l'enchantait par son esprit débrouillard, son talent, l'enthousiasme inlassable qu'elle montrait au lit... Les rares frictions suscitées par une appartenance à deux races différentes n'avaient fait que renforcer leur passion. Ils étaient amoureux l'un de l'autre, de la musique, du tourbillon de la vie, et encore assez jeunes pour s'imaginer que ces folles nuits d'amour leur permettraient de traverser toutes les épreuves. Ensemble.

Mais Martika avait raison. Un enfant, ça change tout. Tommy aimait sa mère, il lui envoyait de l'argent tous les mois, des cartes pour les fêtes, l'invitait à déjeuner de temps à autre. Mais il ne se faisait aucune illusion. Flora était une pauvre alcoolique mal dégrossie qui disait « nègre » aussi spontanément que « passez-moi le sel ».

Il essaya de se représenter la scène, lui et Martika rendant visite à Flora et Spivak, avec un bébé noir dans ses bras. Ou entrant au Scotty's, pour montrer son gosse à Leanne et aux gens du coin. Il savait à quelle réaction s'attendre. Tant pis. Si Martika voulait un enfant de lui, il se débrouillerait pour que tout se passe bien.

Il n'en eut pas l'occasion.

Au début du mois d'avril, après un concert devant la salle comble du Casa, Martika se mit à saigner alors qu'elle se changeait dans sa loge. Tommy l'emmena aux urgences de l'hôpital Henry Ford.

Plus tard, dans le couloir, un vieux médecin blanc lui fit son rapport. Quelques minutes de plus, la mère et le bébé y passaient. Martika avait perdu beaucoup de sang et était encore très faible, mais à moins d'une complication imprévue, elle se rétablirait. Le vieux médecin se détourna, marqua une pause et revint sur ses pas pour lui présenter ses condoléances. L'enfant était une fille.

OceanofPDF.com

Assis sur un canapé en vinyle gris de la salle d'attente, la tête dans ses mains, Tommy sentit une tension, un mouvement feutré à la porte. Quelqu'un qui n'osait pas entrer. Il releva la tête. Cephus se tenait sur le seuil et bloquait le passage de son énorme carrure. D'un geste du menton, le géant l'invita à sortir dans le couloir.

« Comment elle va, la p'tite ?

— Elle se repose. Ils lui ont donné un sédatif pour dormir. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'sais pas, mais faut que tu rappliques. Y a des gens qui demandent à te voir. Ils veulent pas me parler à moi, ni à Aldo. Rien qu'à toi.

— Quels gens ?

— Maceo et Fatback, pour commencer. Ils seront peut-être pas les seuls, on n'a pas fini la tournée.

— Tu es inquiet ?

— J'serais pas venu te déranger ici, sinon. »

Tommy s'engagea dans la ruelle qui menait au bar de Fatback avec Aldo et Cephus. Un vent glacé soufflait de la rivière. Il rentra la tête dans les épaules et s'obligea à marcher, alors qu'il avait envie de courir pour donner l'assaut. Furieux contre le monde entier, à en balancer son poing dans un mur.

Un jour gris. Le ciel de plomb pesait comme un couvercle sur la ville envahie par la puanteur des usines automobiles. La pluie menaçait, et la noirceur qu'il sentait en lui se reflétait dans les nuages couleur de charbon.

Au centre du pâté de maisons, l'aire de chargement semblait abandonnée. Poubelles et cartons déchirés çà et là. Fenêtres murées.

Pourtant, il se sentit observé. Par des fusils à lunette ? Il grimpa l'escalier en fer qui conduisait au premier étage de l'entrepôt, frappa deux fois à la porte métallique. Encore deux fois. Et attendit.

L'œilleton s'agita, quelqu'un le regardait... Bass, le Musulman noir, ouvrit la porte. Aussi grand que Cephus, mais plus mince et tiré à quatre épingles, costume noir, chemise blanche et nœud papillon rouge. Il tenait contre sa poitrine une carabine Winchester à canon scié.

« Je sais que vous êtes armés, dit-il en les laissant entrer, alors vous me ferez le plaisir de rester calmes. On est déjà assez à cran.

— Apparemment », dit Tommy. Le juke-box de Moishe était renversé sur la piste de danse, au milieu d'éclats de verre. Assis sur son tabouret à l'extrémité du comptoir, Fatback les attendait, ses cent cinquante kilos serrés dans un costume de velours bordeaux, un .38 nickelé posé à côté de sa chope de bière.

« On n'a rien bougé, dit-il. Vous pouvez constater...

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Deux Blancs sont arrivés vers trois heures et demie du matin. Ils ont pris une table près de la piste, ils ont commandé... Après, y en a un qu'est venu me voir. Il m'a demandé si j'étais le propriétaire. "Oui", j'ai fait. Et boum, je vois mon juke-box par terre. Ils ont sorti des pétards, et deux autres types aussi qui étaient déjà là assis dans un coin.

— Un hold-up ?

— C'est ce que je croyais. Mais il m'a dit que j'avais besoin d'un nouveau juke-box, et qu'on allait me le fournir. Il a raconté que Moishe et toi, vous aviez dégagé.

— Première nouvelle. Ils ont donné un nom ?

— Ouais, Sav... quelque chose. » Fatback se tourna vers Bass.

« Savarese, compléta le Musulman. Philip Savarese. De Chicago. J'ai déjà entendu parler de lui.

— Où ?

— À Benton Harbor. J'ai un cousin là-bas, même genre d'activité... Des gars de Chicago ont débarqué l'automne dernier. Ils en ont envoyé plus d'un dans l'autre monde. La ville est à eux maintenant. Et Lansing aussi, quasiment.

— Mais pas Detroit, dit Aldo.

— Pas encore. Ecoutez... J'oublie pas que Moishe m'a soutenu quand j'ai ouvert, ici, mais cette histoire de juke-box, c'est entre vous et les Ritals de Chicago. J'espère que tu vas t'en sortir, DeMeo. Moi, je veux pas me retrouver coincé au milieu. Et je peux pas vous payer tous les deux, ça, c'est sûr !

— Aujourd'hui, tu nous payes, dit Tommy sans élever la voix. Parce que aujourd'hui, c'est à nous que tu dois du fric. À toi de trouver une solution pour Chicago. »

Fatback regarda Bass, puis le .38 sur le comptoir.

« Oublie, dit Cephus.

— Faut que je réfléchisse, reprit Fatback. C'est vrai ce que vous dites. Je vous dois du fric, donc je vous paye. Aujourd'hui. Mais les Ritals ont dit que j'aurai un nouveau juke-box la semaine prochaine. Alors, voilà ce que je vais faire. La semaine prochaine, je payerai celui qui livre le juke-box, je

me fous de savoir qui c'est. Si ça vous pose un problème, qu'on en finisse tout de suite. »

Bass prépara sa carabine pour appuyer ces paroles.

« C'est bon, dit Tommy. On s'en occupe.

— Y a intérêt, dit Fatback d'une voix morne en posant l'enveloppe sur le comptoir. Sinon, vous n'en verrez pas d'autres comme celle-là. »

Bass les raccompagna à la porte.

« Votre collègue les connaît, ces gars-là, dit-il.

— Qui ? Moishe ?

— Non, l'autre. Brownie. Le gang de Chicago tient plusieurs clubs à Idlewild. Le Regency... C'est pas lui, le manager ? »

Tommy envoya Cephus à l'hôpital Henry Ford. Pour le cas où Martika aurait besoin de quelque chose. Il confia la collecte à Aldo, avec pour mission de rapporter le maximum d'infos.

Il n'était pas retourné au Brownie's Lounge depuis un moment, mais il se rappela la première fois. Le juke-box qui passait du blues, le sourire de Carolina, et le froid du canon en acier contre sa nuque. Pas aujourd'hui. Le trio de John Lee Hooker répétait sur la scène. Le bluesman aux larges épaules à la guitare, Tiny Little à la basse, et un jeune joueur d'harmonica qu'il ne connaissait pas. Pas de batterie. Inutile. Si vous ne sentez pas le rythme des chaussures de John Lee, taille quarante-huit, qui battent la mesure, c'est que vous êtes mort.

Carolina lui ouvrit son immense sourire et désigna le bureau, à l'arrière. Il jeta un coup d'œil prudent en passant devant les toilettes. Personne.

Brownie était au téléphone, en manches de chemise et gilet de soie bleu rossignol. Il lisait une commande à un fournisseur.

« Comment va Martika ? souffla-t-il en plaquant une main sur le combiné.

— Pareil... »

Brownie scruta le visage de son associé. « Je vous rappelle », dit-il brusquement.

Il raccrocha. « Qu'est-ce qui se passe ?

— À toi de me le dire. Tu connais un gars nommé Savarese ? De Chicago ?

— Philly Savarese. C'est un gros bras du gang de Chicago. Un collecteur, comme toi pour Moishe, mais... le niveau au-dessus. » Il posa les coudes sur le bureau, joignit les doigts et attendit la réponse de Tommy.

« Quel niveau ?

— Toi, tu ne vas pas au-delà de 8-Mile. Savarese a toute une équipe, il contrôle des villes entières.

— Idlewild, par exemple ?

— Le gang de Chicago possède des clubs à Idlewild, oui. Le Regency en fait partie.

— Donc, tu travailles pour Savarese ?

— Non, le Regency est l'un des trois clubs qui appartiennent aux frères Fischetti. Savarese se contente de collecter. Un *sotto capo* ? C'est comme ça qu'on dit ?

— J'en sais rien. C'est toi, son pote. Tu as eu des nouvelles de lui récemment ?

— Il est passé, il y a quelques jours. Pour m'annoncer que j'allais avoir un nouveau juke-box.

— C'est ce qu'il a raconté à Fatback aussi. Il lui a bousillé sa machine. Mais je vois que la tienne a été épargnée.

— Je le connais, je t'ai dit.

— Nous deux aussi, on se connaît. En tout cas, je le croyais. C'est marrant, je ne me rappelle pas t'avoir entendu dire que tu tournais avec le gang de Chicago.

— Je gère un de leurs clubs à Idlewild, c'est tout. Ça n'a rien à voir avec nos affaires ici.

— Maintenant, si.

— Je sais. Je ne pense à rien d'autre en ce moment.

— Pas facile de choisir le camp gagnant, hein ?

— Là n'est pas la question, dit Brownie. Savarese a cinq gars avec lui, des grosses brutes. Je ne sais pas si vous avez de quoi faire face, Moishe et toi, mais si je devais parier sur vos chances...

— Tu te ranges avec eux ?

— Non. Je suis coincé. Entre deux feux. Si je me mets avec toi, Tee, ils me tueront. C'est aussi simple que ça.

— Et moi, je te tuerai pas ?

— Non. Moishe, peut-être... Toi, tu buterais quelqu'un pour sauver ta peau. Mais pas un ami pour une histoire d'argent.

— Un ami m'aurait prévenu.

— T'étais à l'hôpital, et tu as d'autres soucis en tête.

— J'en ai encore plus maintenant. Mais bon... Si Savarese veut la bagarre, c'est avec moi qu'il doit la chercher, évidemment. En tout cas à partir de maintenant, ne compte pas sur l'amitié pour te sortir du pétrin,

Brownie. Toi et moi, c'est terminé. Et quand ça pétera, je te conseille de te planquer. Entre deux feux. »

OceanofPDF.com

« C'est toi qui as demandé la réunion ? Ou Luca ?

— Mon idée », marmonna Moishe, assis à l'arrière de la Lincoln. Aldo conduisait, Tommy était assis à ses côtés. Avec sous son siège un fusil double de calibre 12, canons sciés de quinze centimètres et crosse à poignée pistolet, chargé de chevrotines.

« Cette histoire avec Savarese pourrait tourner à notre avantage, continua Moishe. Ça nous oblige à nous serrer les coudes. »

Aldo prit la sortie Troy-Oakland et longea l'aéroport où atterrissaient jets privés et vols d'affaires sur petits porteurs. Il ralentit à l'approche d'un hangar, situé dans une zone de fret délimitée par une clôture. Deux hommes gardaient l'entrée, de part et d'autre d'une chaîne. En manteau, mains dans les poches. Aucune arme apparente.

Les hommes approchèrent de la voiture... Œillade circonspecte sur Moishe et Tommy. La Lincoln franchit la barrière.

Aldo se gara devant le hangar, où stationnaient déjà une dizaine de véhicules. Cadillac et Lincoln pour la plupart. Une Jaguar XKE, un cabriolet anglais vert que Tommy prit le temps d'admirer, luisant comme une balle de 30-30.

« Reste avec la voiture, ordonna Moishe à Aldo. Et ouvre l'œil. » Tommy attendit Moishe qui s'extirpait de l'arrière avec peine. Il ne lui offrit pas son aide, cette fois, mais ralentit le pas en se dirigeant vers le hangar. Moishe traînait la patte en s'appuyant sur sa canne.

« John est malin, haleta-t-il. Il a bien choisi l'endroit. Clôture, alarmes partout. On voit les gens arriver à des kilomètres. »

Il était tout excité et tremblait d'impatience. Une réunion de la Famille au grand complet... Tommy n'avait aucune confiance en Luca et sa bande, mais bon. Si le Big John se faisait payer pour assurer une protection, à lui de se bouger. Parce qu'on avait sacrement besoin de son aide. L'argent de la collecte ne rentrait pas, les clients se défilaient et essayaient de gagner du temps. Savarese prenait possession des rues les unes après les autres. Il ne se cachait pas et se comportait comme si le territoire de Moishe lui appartenait déjà. Ce qui était peut-être le cas.

Dans le hangar, ceux qui étaient rassemblés autour de la machine à café se turent en les voyant entrer. Tommy en reconnut certains qu'il avait croisés chez Charlie Musso ou au St. Clair, mais les autres lui étaient inconnus. Il y eut quelques hochements de tête à l'intention de Moishe et, surtout, des regards impassibles.

Le noyau dur s'était retranché au fond de la salle, autour d'une grande table rectangulaire. John Luca, Musso, Albert et son garde, Pontieri, et trois hommes âgés en costume que Tommy n'avait jamais vus. Moishe les connaissait et fit le tour de la table en serrant les mains comme un patriarche en voyage officiel. Ils venaient du nord de l'État. Sal Benedetto, de Pontiac, Jake Tricante, de Saginaw, Jimmi Scotti, de Flint. Même âge que Moishe, ou approchant. La vieille garde, chacun chef de sa propre bande.

Luca réclama le silence. Assis en bout de table, il présidait la réunion comme un prince. Tommy resta debout à côté de Moishe, de même qu'Albert, immobile derrière son oncle, en costume sombre et lunettes noires, les bras croisés.

« Vous savez pourquoi nous sommes ici aujourd'hui, commença Luca. Les hommes de Savarese ont pris le territoire de Moishe. Certains d'entre vous le connaissent. C'est un capitaine sous les ordres des frères Fischetti, de Chicago. Il agit aussi en indépendant, à Gary et à Benton Harbour.

— Que dit Chicago ? » demanda l'un des anciens.

Luca haussa les épaules. « Bruno Fischetti prétend qu'il n'est pas au courant. Et que Savarese agit seul.

— Il ment comme un arracheur de dents », dit Moishe. Commentaire qui lui valut des hochements de tête approbateurs.

« Savarese a toujours eu de l'ambition, dit Scotti. Pourtant d'après ce que j'entends, il a le sens des affaires. La tête sur les épaules, pas de dérapages.

— Ce qui signifie que les Fischetti sont probablement derrière lui, reprit Luca. Mais pour l'instant, il travaille avec des gars à lui. Ils sont cinq, à ce qu'on sait, peut-être plus.

— En tout cas, ils font impression, glissa Musso.

— Nous aussi », dit Sal Benedetto.

Ah bon ? pensa Tommy, qui ne lui trouvait rien d'impressionnant. Près de deux cents kilos de graisse, le souffle court, bigleux, avec des lunettes aux verres épais comme des culs de bouteille.

« Moi je dis, on le liquide, reprit Benedetto. Et on le renvoie à Chicago entre quatre planches.

— Et s'il est soutenu par les Fischetti ? demanda Musso. On fait pas le poids contre Chicago, Sal. C'est une véritable armée qu'ils ont là-bas ! »

Scotti prit la parole, très calme.

« On a déjà les fédéraux sur le dos à cause des syndicats. Si on ouvre les hostilités, on risque de se retrouver dans une cellule à côté de Hoffa.

— Y a que les Nègres qui en sortiront gagnants, dit Jake Tricante. Une fois qu'on se sera tous massacrés, ils nous prendront notre territoire.

— Je ne céderai rien à personne, dit John Luca. Pas un centimètre carré. Ni aux Noirs, ni à Savarese. S'il vient marcher sur nos plates-bandes, on lui fera bouffer les pissenlits par la racine !

— Ce ne sont pas exactement *nos* plates-bandes, corrigea Albert. À Gary et partout ailleurs, il s'est contenté du ghetto. Drogue, racket de

commerçants, juke-box... Les Nègres valent-ils la peine de déclarer une guerre à Chicago ?

— Mais c'est mon territoire ! protesta Moishe.

— Tu n'y perdrais rien, répondit Albert. Savarese n'a que cinq hommes... Il peut obliger tes clients à banquer aussi, c'est tout. Tu envoies DeMeo rectifier le premier qui se défile avec toi, les autres se mettront à genoux. S'ils veulent arroser Savarese aussi, c'est leur affaire. Il y en a déjà qui payent deux fois.

— Ça vaut mieux que la guerre, convint Musso.

— Pas question, dit John. Il faut faire passer un message à Chicago. Les Fischetti finiront par nous tomber dessus si on laisse Savarese imposer sa loi. Il n'a pas sa place ici, point final. Je veux l'éliminer.

— Alors, que Moishe s'en occupe, dit Albert. Si on fait front contre Savarese, Chicago nous accusera de déclarer la guerre. Mais si Moishe le descend, c'est une simple querelle de territoire entre deux capitaines et on n'en parle plus. Surtout que les flics se foutent complètement des quartiers nègres.

— Moi, seul contre Savarese ? protesta Moishe. Vous êtes cinglés !

— T'as pas eu besoin de nous pour démarrer ton business dans la musique, rétorqua Musso. Et si on était pas venus te relancer pour le club, tu nous sucrais notre part.

— Ne revenons pas là-dessus, Charlie, dit Luca avec autorité. Mais Albert a raison. Ce ne sera pas la première fois que Moishe envoie quelqu'un au cimetière pour se défendre. Qu'est-ce que t'en dis, Moishe ? Tu peux le buter ?

— Je te passe des gars si tu es à court, proposa Musso.

— Non merci, Charlie, fit Moishe avec amertume. Je t'ai déjà trop dans les pattes comme ça... Puisque DeMeo s'imagine qu'il a repris mon

territoire, on va voir s'il est capable de le garder.

— Bien, fit Luca en hochant la tête. Savarese dégage, on laisse faire Moishe. Autre chose ? »

« T'es en bisbille avec Albert ? » demanda Moishe à l'arrière de la Lincoln, sur le chemin du retour.

Assis à la place du passager, Tommy tourna à peine la tête.

« Il a pris la mouche quand j'ai refusé de faire ce qu'il demandait. Et une autre fois, parce que Brownie l'a viré du club.

— J'ai entendu parler de l'accrochage avec le batteur, Benjamin. Mais Brownie n'y était pour rien la seconde fois. Tu as défendu ta chérie... Martika je-ne-sais-quoi. Elle est à l'hôpital, à ce qui paraît ? »

Interloqué, Tommy pivota sur son siège pour regarder le vieux.

« Tu me prends pour un imbécile ? dit Moishe. Comment tu crois que j'ai tenu si longtemps ? Je me balade, je parle aux gens. Tu sais ce que j'ai entendu ?

— Non.

— On parle beaucoup de toi. Le gars de Moishe, tout le monde t'appelle. Le petit plouc qui sort de nulle part. C'est peut-être ce qui explique qu'Albert te déteste. Il est jaloux. En tout cas, faut pas le prendre à la légère. Il veut ta peau.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Savarese ne se contentera pas de mon territoire, fit Moishe avec dédain. Il veut tout. Et je me fous de ce que Don Bruno a pu raconter, moi je te dis que Chicago est derrière. Ils commencent par nous et par le quartier nègre parce qu'on n'est pas nombreux en ce moment. Comment ils le savent, à ton avis ? »

Tommy pensa à Brownie, mais ne dit rien.

« Luca se figure sans doute que Savarese va nous mettre sur le carreau. Ensuite, il passera un marché avec lui pour répartir le butin. Depuis le temps qu'il écume les syndicats, il s' imagine que tout se négocie. Mais Savarese est un voyou de la pire espèce. On ne traite pas avec lui. Il prend, c'est tout. Il va s'accrocher comme une tique et sucer tout Motown une rue après l'autre. C'est vrai ce qu'a dit Albert ? Il y a des gens qui payent des deux côtés ?

— Je crois, oui.

— Comment le sait-il ? Il a des contacts ici ? »

À nouveau, Tommy pensa à Brownie. « Je ne vois pas qui.

— Moi non plus. À moins qu'il ne tienne ses infos de Savarese.

— Je ne te suis pas.

— Ils sont peut-être de mèche. Albert lui prête main-forte pour rafler mon territoire, et après, ils dégagent Luca ensemble et se partagent la ville. Pas bête. Savarese met la pression sur nous parce qu'il nous croit seuls.

— On est seuls, Moishe. Tu viens de faire ce qu'il faut pour.

— Remue-toi un peu la cervelle, Tommy. Tu as envie de te retrouver dans une fusillade avec Musso et Albert pour te couvrir ? Maintenant, on a un angle d'attaque.

— Quel angle ?

— Moi. Albert a promis à Savarese que l'affaire serait réglée en un rien de temps. Il est comme toi, il me prend pour un dinosaure en voie d'extinction. Mais elles ont mis du temps à crever ces bêtes-là, tu peux me croire. Et des moustiques comme Albert, je t'en écrase cinq d'un coup. Ça vaut aussi pour toi. »

Tommy regarda le vieux d'un air incrédule. Il avait perdu les pédales, ou quoi ? Mais Moishe souriait.

« Je te parle pas d'ouvrir le feu en pleine rue, fit-il en se tapotant la tempe du doigt. Mais de frapper plus haut, là où ça compte. Chicago a déjà essayé de nous éliminer... À l'époque où le Gang Pourpre était aux mains des juifs. Les fédéraux venaient de mettre Al Capone à l'ombre. Nitti a annoncé que Chicago exigeait de toucher un pourcentage de nos affaires, sinon... Ils ont toujours eu plus de soldats, à Chicago, la bataille était perdue d'avance. Nitti a envoyé trois gars pour passer un marché.

— Et alors ? demanda Aldo.

— Harry Kirsh et Sol Wenner sont allés les accueillir à la descente du train. Ils ont déroulé le tapis rouge, porté leurs bagages et tout le tralala. Mais à peine ils sont montés en voiture, bang bang ! Harry les a refroidis tous les trois. Sol leur a enroulé la tête dans des serviettes pour ne pas salir sa bagnole, et ils les ont emmenés direct chez les pompes funèbres Lipinski.

— Et après ?

— Ils les ont fourrés dans un cercueil. Le modèle familial, tu sais, on met Duchmoll au fond, et la tante Myriam par-dessus. Et ils les ont enterrés au cimetière juif de Mount Zion. Pas de corps, pas d'enquête. Rien. » Moishe riait en évoquant ce souvenir. Aldo et Tommy échangèrent un coup d'œil.

« Nitti n'a jamais su ? demanda Aldo.

— Évidemment que si, mais que pouvait-il prouver ? Nous, on lui a servi les courbettes. “Vos gars ne sont pas venus, monsieur Nitti. On n'a eu aucune nouvelle, monsieur Nitti. Envoyez-en d'autres.” Mais plus personne ne voulait s'y coller. Problème réglé.

— Savarese n'arrive pas en train, dit Tommy. Il est déjà dans la place.

— J'ai pas dit que j'avais déjà tout combiné. Mais je sais comment il s'y prendra. D'abord, il va buter un gars du coin, quelqu'un comme Maceo ou

Elmo Tubbs. Pour l'exemple. Et après, il s'attaquera à toi. Peut-être qu'il ne perdra même pas son temps avec le vieux Moïshe.

— Et comment tu sais ça ?

— C'est ce que je ferais, moi, dit Moïshe en haussant les épaules. Nous autres, les dinosaures, on a roulé notre bosse.

— Bon. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— On l'évite. Faut bouger, rester toujours en alerte. Et on le trouve pendant que lui, il nous cherche. »

31

Tommy n'eut aucun mal à éviter Savarese. Il passa les trois nuits suivantes sur le canapé de la salle d'attente à l'hôpital Henry Ford. De toute façon, Martika était tellement droguée qu'elle le reconnaissait à peine. Et elle ne parlait pas. Pas à lui, en tout cas.

Pendant la journée, il reprit la collecte avec Cephus et Aldo. Armés tous les trois. Il fallait occuper le terrain, serrer de près leurs débiteurs. Ils débarquaient à l'improviste et s'assuraient toujours que l'endroit était sûr avant d'entrer. L'argent rentrait, mais même les moulins à paroles comme Maceo Willis et Elmo Tubbs ne l'ouvraient plus. Ils donnaient l'enveloppe et ouste, ne restez pas là.

La rumeur circulait : le gars de Moishe et Chicago se disputaient le bout de gras. Employés de magasins, prostituées, même les ivrognes affalés au fond des ruelles savaient que la bagarre allait éclater, impossible d'y couper. Et personne n'avait envie de se retrouver pris dans un tir croisé.

Brownie travaillait au Lounge pendant la journée, au Casa Mayor le soir. Cible toute désignée en tant qu'associé de Tommy, il se tenait sur le qui-vive vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais surtout au Casa.

Savarese n'attaquerait pas en personne, puisqu'il l'avait déjà croisé et pourrait le reconnaître. Mike l'Irlandais et Gus Buono aussi. Il n'avait jamais vu les autres membres de l'équipe, mais ceux-là ne seraient pas difficiles à repérer. Savarese n'engageait aucun Noir, et Mike était le seul Irlandais. Restait le profil Rital aux muscles surdimensionnés par les haltères. Vu la population du coin, autant se promener avec un écriteau sur la poitrine.

La semaine s'écoula lentement. Toujours pas de Savarese ni aucun de ses hommes. S'ils collectaient dans le ghetto, ils s'arrangeaient pour ne pas

croiser Tommy. Quand arriva le vendredi, Brownie ne tenait plus qu'avec les nerfs. Même à retardement, la bombe allait bientôt exploser.

Le vendredi était un soir important pour le Casa. Dès vingt-deux heures, il ne restait que des places debout, et de son poste à l'accueil, Brownie surveillait les gens qui faisaient la queue sur le trottoir malgré le vent soufflant en rafales.

À titre de faveur, Florence Ballard, des Suprêmes, remplaçait Martika avec les Jumelles. Le public était enthousiaste. Une sacrée diva, Flo, y compris côté poitrine. Mais la reine des Suprêmes, l'unique, c'était Diana Ross. Corps de mannequin, voix timbrée pour la radio, Berry Gordy dans son lit... Si Martika tardait trop à revenir, Flo rejoindrait peut-être le label Black Kat pour chanter avec les Jumelles.

À minuit, les Sultans of Soul en étaient à la moitié de leur set. La foule dansait entre les tables sur *Do Ya Love Me ?*, des Contours. Varnell et les Sultans transpiraient dans leurs smokings dorés, exaltés par le soutien de la salle et les applaudissements dont ils avaient tant manqué pendant leurs années difficiles. Otis et le petit Dexter, à genoux, suppliaient les filles du premier rang comme des amoureux transis.

Dans son bureau haut perché, Tommy scrutait chaque visage qui franchissait la porte. Il entraînait plus de Blancs que d'habitude. Le nom du nouveau club en vogue commençait à circuler parmi les étudiants des universités de Detroit et d'Oakland. Les jeunes des banlieues aisées venaient guincher dans les bas quartiers et se découvraient une passion pour le blues. La musique soul. La musique vraie. Personne n'interprétait Pat Boone ni aucun crooner au Casa.

Cephus et Aldo, garés de l'autre côté de la rue dans la vieille Chevrolet de Tommy, ne quittaient pas des yeux Brownie, à l'entrée. Ils attendaient son signal. De nouveau, il parcourut des yeux la file d'attente. Aurait-il survolé quelqu'un ? Peu probable. Les Blancs étaient tous des étudiants, des jeunes à l'âge inscrit sur le front. Pas d'autres visages inconnus, pas de truands. Aucun danger apparent. Pourtant... Il éprouvait des frissons dans la nuque, comme les pattes d'une araignée prise sous un col de chemise.

Les Sultans terminèrent par *Motown Mama*, leur première chanson à tourner dans les juke-box. Le public chantait à l'unisson. On connaissait les paroles par cœur, maintenant. Des exclamations et des rires fusèrent tout près de la scène. Sur la piste de danse, une jolie métisse avait découvert ses seins pour Otis DeWitt, déstabilisé par cette vision au point qu'il en oublia son refrain.

Perte de temps, pensa Brownie. Otis, Dexter et Varnell avaient tous femme et enfants, ils vous ennuyaient à mourir en montrant leurs photos de famille. Mais Cleavon Gates, le chanteur de basse grassouillet et jovial, s'approcha en dansant du bord de la scène et l'encouragea. La fille était venue avec des amies. Quatre en tout, deux Blanches, deux Noires. Elles travaillaient dans le quartier, Brownie les avait déjà vues au coin des rues.

La plus grande dénuda un sein en un bref éclair. Cleavon arrondit les yeux comme des soucoupes et se roula par terre. Le public était aux anges. Rigolade assurée avec les Sultans, comme d'habitude. Ils saluèrent tous ensemble et quittèrent la scène sur un pas de boogie-woogie. Applaudissements... Rappelés par une ovation, ils entonnèrent une autre chanson, puis encore une. Cleavon fit monter les prostituées sur scène pour danser avec lui, à la queue leu leu sur un refrain endiablé.

Enfin, Jerome reprit le micro. Il rappela les grands noms qu'avait accueillis le club. Smokey Robinson, Sam Cooke, Mary Wells. Peu à peu, les spectateurs regagnaient leurs sièges. Mais pas tous.

« Salut, mon chou », dit la plus grande des filles en rattrapant Cleavon dans les coulisses. J'adore les hommes qui ont des grosses voix profondes. T'es gros partout ?

— Je ne manque de rien nulle part, fit Cleavon en riant. Tu veux vérifier ?

— Un peu, oui ! Moi tu m'as vue, alors à mon tour. Viens par là, dit-elle, impatiente, en l'entraînant dans l'ombre des coulisses, près de la porte de service. Viens aussi, Cindy, tu nous couvriras.

— Je suis pas sûr d'en avoir assez pour deux, fit Cleavon, hésitant.

— Elle va monter la garde, faudrait pas qu'on se fasse surprendre », insista-t-elle en se tortillant pour faire glisser sa robe fourreau métallisé de ses épaules.

Ebloui pas ses seins ronds et bruns, ses tétons chocolat, Cleavon ne remarqua pas que l'autre fille ouvrait la porte de service.

Quelqu'un l'attrapa par-derrière et lui immobilisa les bras dans le dos. Pendant que Dino Pontieri le maintenait serré dans une puissante étreinte, Albert plaqua une main sur sa bouche pour étouffer le cri, lui enfonça un pic à glace sous le sternum et poussa vers le haut, en tournant, jusqu'au cœur qu'il transperça. Cleavon battit furieusement des jambes. Puis, les yeux chavirés, il s'effondra sans bruit.

Albert se pencha sur lui, examina son visage et se retourna vers la fille. « C'est qui, celui-là ? Je t'avais dit, le batteur.

— Un des Sultans, dit-elle. Benny est parti de l'autre côté, je...

— On y va ! lâcha Pontieri. Y a du monde.

— Merde ! » Albert cracha sur Cleavon et lui envoya un coup de pied dans la tête qui fit jaillir du sang de la joue. Après quoi, il fila par la porte.

Le chanteur tressaillit, mais ne sentit pas la douleur. Rien ne pouvait plus l'atteindre.

Deux heures du matin, dimanche. Presque personne au Fatback. Sur scène, Lightnin' Slim terminait son dernier set. Quelques couples dansaient, ventres collés, au son d'un blues plaintif. Deux étudiants de l'université de Detroit, assis à une table près de la piste, planaient sur leur came et fixaient le bluesman efflanqué en s'imprégnant de chaque note, comme s'ils allaient passer un examen à la fin.

Un jeu de poker dans un coin, trois gars qui pariaient pour une bière vu qu'il n'y avait pas de pigeon à taper. Bass officiait à la porte, dans son costume noir et nœud papillon rouge. Pas grand-chose à surveiller.

Merde. Fatback contempla la carte que lui avait laissée Philly Savarese, promena un regard lugubre sur son club déserté par les clients. Et composa le numéro.

« Fat à l'appareil... J'ai compris le message. Vous avez descendu Cleavon chez DeMeo. Tout le monde a pigé, mais c'est pas bon pour nos affaires. Les miennes, les vôtres. Faut qu'on se sorte de là. Je connais DeMeo et son associé. On pourrait les faire venir ici pour discuter. »

Il éloigna l'écouteur de son oreille en grimaçant.

« Hé... *Hé*, connard ! J'ai pas dit que j'allais discuter, *moi*. Mais Tommy acceptera peut-être. Moishe aussi. Vous n'avez qu'à installer vos hommes et les attendre. Je suis à l'étage, y a un escalier dehors. C'est la seule voie d'accès. Et vous n'aurez pas de témoins. »

Il écouta.

« Evidemment qu'il connaît les lieux. Moishe aussi. Depuis le temps que je me saigne pour eux. Il y a une vieille porte qui a l'air condamnée au pied de l'escalier. Vous pouvez placer un gars derrière, deux autres dans la

ruelle pendant que je me mouille avec vous ici. Une fois qu'ils mettent le pied sur l'escalier, y a plus moyen de se planquer. »

Il écouta à nouveau.

« Tout de suite, si vous voulez. Je bouge pas. Mais je vous préviens, je ne nettoie pas derrière. Vous me remettez tout en ordre. Et je fais pas ça pour vos beaux yeux. Après, on n'a plus rien à voir ensemble, monsieur Savarese. Je ne paye plus personne, et vous ne m'envoyez pas vos sbires. On est d'accord ? »

Il écarta le combiné, le fixa d'un air incrédule avant de répondre.

« Comment ça, que je vous double ? Je reste ici avec vous et je sais à quoi m'attendre si ça se passe mal ! J'ai compris le message, je vous le répète. Dites-moi seulement à quelle heure je dois les faire venir. »

En raccrochant, il remarqua que Bass le surveillait du coin de l'œil. « Quoi ? T'as quelque chose à dire ? Qu'est-ce que tu fais quand t'es dans la merde ? »

Sur scène, Lightnin' Slim posait la même question. Lui non plus n'obtint pas de réponse.

Vingt minutes plus tard, un petit Blanc trapu et carré d'épaules se pointait. Mike l'Irlandais. Blouson d'aviateur, cheveux orange flamboyant, regard de fou. À quoi s'ajoutaient un nez cassé et des cicatrices témoignant du nombre de bagarres qu'il avait perdues. Rien d'effrayant côté gabarit, mais s'il convenait à Savarese, fallait sûrement s'en méfier.

En tout cas, il connaissait son boulot. Il examina d'abord l'aire de chargement, retourna du pied les cartons éparpillés et jeta un coup d'œil dans les poubelles. Il braqua un .38 à canon court avant d'ouvrir la porte au pied de l'escalier, inspecta la pièce, puis grimpa l'escalier pour aller parler à Fatback.

Un deuxième tireur, Cheech Lisca, en planque de l'autre côté de la ruelle, suivait chacun de ses mouvements. Grand, sinistre comme un croque-mort, le col de sa veste remonté. Il ne se montra pas. Prudents, les gars de Savarese.

À l'intérieur, après avoir fouillé chaque centimètre carré, Mike refit un tour des lieux avec Fatback. Ensuite, seulement, il appela son chef, sans jamais s'éloigner du gros tenancier.

Philly Savarese arriva en moins de cinq minutes. Regard de cogneur, teint basané, deux profonds sillons autour de la bouche. Son garde du corps, Gus Buono, le dépassait d'une tête. Cheveux coupés en brosse, cou plus large que les cuisses de Bass, et petits yeux de cochon. Des yeux méchants.

Tous les clients étaient partis. Ne restaient que Bass, Fatback et la bande de Savarese. Après avoir abandonné son fusil, Bass alla s'asseoir avec Fatback dans un coin de la pièce. Le rouquin les tenait en joue.

Fatback transpirait dans son costume. Bass profita de cet instant calme pour sortir son coran. Ces diables de Blancs pouvaient bien se massacrer les uns les autres, lui n'en porterait pas le poids. Il ne reprochait pas à Fatback d'avoir vendu DeMeo. Quand on est noir dans ce bas-monde, il faut bien se protéger tout seul. Personne d'autre ne s'en soucie, pour sûr. Mais il remarqua que son patron évitait de le regarder. Est-ce qu'il éprouvait de la culpabilité, malgré tout ? Dans ce cas, il y avait peut-être encore un espoir pour son âme. En attendant, rien ne garantissait qu'ils vivent tous les deux jusqu'au matin.

Cinquante-cinquante, pensa Bass. Au mieux... Mais tout advient selon la volonté de Dieu. Il se replongea dans son livre.

Tommy arriva une heure avant l'aube. Il gara la Lincoln dans la 12^e Rue et s'approcha de la ruelle, seul, les mains enfoncées dans les poches de son manteau noir. Un brouillard glacé tombait sur la ville, et dans la nuit son haleine projetait une buée phosphorescente.

La rencontre devait avoir lieu à huit heures. Trois heures d'avance. C'était malin, mais pas assez. De sa position à la fenêtre du Fatback, Savarese lui matait les entrailles.

Sachant que les autres seraient en supériorité numérique, Tommy s'avança, tel un ambassadeur du pape dont la vie serait couverte par une énorme armée. Celle de Luca. Cinquante hommes, contre cinq. Mais Savarese s'était renseigné et savait qu'il ne bénéficiait d'aucun soutien. Une brebis galeuse, voilà ce qu'il était. À la solde d'un youpin déjà sur la touche.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce gars-là ne manquait pas de couilles. Erreur fatale, pourtant...

« Le voilà », dit Savarese en appelant Gus Buono à la fenêtre. Mike l'Irlandais ne bougea pas, fusil pointé sur Fatback et Bass. « Tiens-les à l'œil, Mike. Y en aura pas pour longtemps »

Il sortit son Colt Cobra .38 et attendit que les pas de Tommy résonnent sur l'escalier en métal. Avec un hochement de tête à Gus, il entrouvrit la porte de la main gauche, un millimètre à peine. Ses doigts tremblaient sur la poignée.

Après avoir gravi quelques marches, Tommy dégaina son .45, se retourna et continua à monter du même pas, l'automatique vissé sur la porte au bas de l'escalier, en comptant les marches. Neuf, dix... Douze. Il était

parvenu à mi-hauteur quand le battant s'ouvrit d'un coup. Cheech Lisca jaillit, armé de son fusil.

Il n'eut pas le temps d'épauler. Tommy le surprit à la seconde même où il franchissait le seuil. La première balle l'atteignit dans le bas de la poitrine et lui sectionna l'épine dorsale. Paralysé, le souffle coupé, il reçut encore trois balles, de plus en plus haut à mesure que le poing de Tommy accusait le recul du .45. La dernière, juste au-dessous de l'orbite, projeta un mélange de sang et de matière grise contre le mur de brique. Les doigts raidis de Lisca laissèrent échapper le fusil et il bascula en arrière, sans un cri. Déjà mort lorsqu'il s'écrasa sur le bitume.

Deux coups de feu tirés dans l'ombre, de l'autre côté de l'aire de chargement, firent exploser le mur à quelques centimètres de la tête de Tommy et lui envoyèrent des éclats de pierre au visage. Il se rua en bas de l'escalier. Une troisième décharge éclata le chambranle de la porte au moment où il se réfugiait à l'intérieur et s'aplatissait contre le mur, en nage, haletant.

Au bruit de la fusillade, Mike l'Irlandais se leva d'un bond. Rugissant comme un tigre, crinière en feu et œil allumé par la folie du combat. « On l'a eu, ce salopard ! » Il lança un cri de victoire en agitant le fusil de Bass. « Allez, Phil. On va pas rester ici comme des femmelettes. Faut en finir ! »

Saisi par la furieuse excitation de son acolyte, Savarese ouvrit grande la porte et se précipita sur le palier extérieur, talonné par Gus Buono. Les deux hommes pivotèrent pour viser les dernières marches... Pas de cible. Personne sur l'escalier ni autour.

Savarese descendit, arme au poing. Il se pencha par-dessus la rambarde et scruta l'obscurité. Où était DeMeo ? Apercevant une forme gisant en bas, il tira, deux fois. Le corps tressauta sous l'impact.

« Arnie ! Lisca ! Vous l'avez eu ? »

Pas de réponse. À cet instant précis, Savarese comprit. Bon sang, il avait séparé les membres de son équipe pour tendre une embuscade, et DeMeo les descendait un par un. « *Merde !* »

« Retourne à l'intérieur ! » cria-t-il à Bueno en se courbant en deux. Moishe Abrams apparut dans la ruelle, armé d'un .45. Le vieil homme se cala sur sa canne et ouvrit le feu, froidement, en ajustant chacun de ses coups.

Sur le palier. Gus Bueno secouait frénétiquement la poignée. Verrouillée ! L'une des balles de Moishe l'atteignit dans le dos. Il tomba à genoux devant la porte.

« Phil ! Aide-moi ! articula-t-il sans lâcher la porte, d'une voix étranglée par le sang qui lui montait dans la gorge.

— Pousse-toi de là ! » hurla Savarese. Il écarta Bueno à coups de pied et tira trois fois dans la serrure qui vola en éclats. Mais au moment où il allait attraper la poignée, la porte explosa et le percuta avec la violence d'une massue. Il tomba à la renverse sur le palier.

Sonné, fixant d'un œil hagard le trou béant qu'un tir de fusil avait ouvert dans la porte, il comprit que Mike l'Irlandais était mort. Il essaya de se relever en s'agrippant à la rambarde. N'y parvint pas tout à fait. Osa regarder sa poitrine déchirée par la chevrotine, la large tache de sang qui s'étalait sur son costume. Nom de Dieu ! Ses jambes ne le soutenaient plus, il s'affaissa à genoux sur le caillebotis du palier.

Percevant une vibration dans le métal, il se tourna lentement et se retrouva nez à nez avec le canon d'un .45.

« Lâche ton arme, dit doucement Tommy. C'est fini. »

Savarese essaya de lever le .38, mais son bras ne lui obéissait pas. Il ne le sentait même plus. Un gémissement lui échappa, il tomba assis contre la rambarde sans avoir lâché l'arme.

« Tue-le ! cria Moishe qui s'approchait en boitillant.

— Pas la peine. » Tommy prit l'arme dans la main inerte de Savarese. La porte s'ouvrit toute grande et Fatback sortit avec le fusil de Bass. Il

appuya le canon contre la poitrine de Buono, posa un doigt sur sa carotide pour sentir son pouls. Et fit non de la tête.

« Qui t’a renseigné ? demanda Tommy à Savarese.

— Va te faire foutre.

— Tu peux parler, ça n’a plus d’importance maintenant. Tu savais qu’il n’y aurait pas de représailles... Qui t’a dit que Luca ne nous défendrait pas ? Albert ?

— Réponds-lui, dit Fatback en rechargeant le fusil.

— Allez vous faire foutre tous les deux. » Savarese voulut cracher sur Fatback, ne réussit qu’à baver du sang et fut pris d’une convulsion.

« Faudrait voir à rester poli, dit Fatback en s’agenouillant près de lui. Dis-moi juste une chose. Qui a buté Cleavon Gates ? »

Savarese releva la tête, cligna des yeux. « Qui ?

— Cleavon Gates, connard ! Le chanteur des Sultans, le petit gros ! C’est mon cousin, et je veux savoir lequel de tes sales Ritals... » Tommy lui effleura l’épaule.

« Il t’entend plus, Fat. »

Fatback fronça les sourcils, se pencha pour scruter le visage de Savarese... Rien. Extinction des feux. Mais toujours assis, affalé contre la rambarde.

« Incroyable, dit-il en se relevant péniblement. C’est ça qu’on leur apprend à Chicago ? Même mort, il refuse de se coucher.

— Et l’autre, à l’intérieur ?

— Il est en train de se vider de son sang sur ma piste de danse. On avait scotché des couteaux de cuisine sous les tables avant qu’ils arrivent. Un fou furieux, celui-là. Il comptait nous buter dès que Savarese en aurait fini avec

vous, je l'ai vu dans ses yeux. Parfois, je vous jure, je me dis qu'Elijah Muhammad¹⁵ a raison. Vous, les Blancs, vous êtes des démons aux yeux bleus.

— J'ai les yeux marron.

— Ta gueule, DeMeo. Je ne te dois plus rien, maintenant. Alors t'as plus qu'à me dégager ces ordures de là. J'ai du boulot, moi.

— Cephus ! appela Tommy. Dis à Aldo d'approcher la voiture. Fat, aide-moi à les descendre.

— Pas de problème. » Fatback souleva Savarese par le col de sa veste et le fit basculer par-dessus la rambarde. Dix mètres plus bas, le corps s'écrasa dans un bruit d'os brisés.

« C'est pas vrai... soupira Tommy.

— Celui-là aussi, qu'il aille se faire foutre », grogna Fatback. Il poussa du pied le cadavre de Gus Buono sous la rambarde. Mais avant qu'il n'ait eu le temps d'achever son geste, Cephus apparut dans l'aire de chargement, portant Aldo dans ses bras. Même à cette distance, Tommy sut que le gosse était mort. Ses yeux ouverts ne voyaient plus rien, et à chaque pas, le sang gouttait de son crâne explosé.

34

Tommy prit le volant de la Lincoln. Assis à ses côtés, Moishe se détendait, apaisé comme un marin qui vient de passer trois jours à terre. La grosse berline était lourdement chargée, avec Savarese, Buono et Lisca dans le coffre. Cephus et Brownie suivaient dans la Studebaker Hawk de Brownie. Mike l'Irlandais dans leur coffre. Et Aldo.

« C'est comme au bon vieux temps, fit Moishe d'un air réjoui. On a réussi les doigts dans le nez.

— Demande à Aldo ce qu'il en pense.

— Oui, dommage pour lui. Quand ça tire de tous les côtés, il y a toujours une balle à prendre. Ç'aurait pu être toi, moi, n'importe qui. Mieux vaut lui que nous. Faut voir les choses du bon côté.

— Il va falloir qu'on s'occupe de...

— Laisse tomber, Tommy. Aldo part avec les autres.

— Bon sang, Moishe. C'est l'un des nôtres, il...

— Il a pas eu de chance ! coupa Moishe. Savarese disparaît, et nous, on enterre un de nos gars ? Tu ne crois pas que Chicago va faire le lien ? Ou les flics ? Tu raconteras à sa famille qu'il est parti en voyage d'affaires.

— Il n'a pas de famille.

— Alors, qu'est-ce qu'on s'emmerde, Tommy ? On se débarrasse d'Aldo. Je suis désolé, mais c'est comme ça.

— Putain...

— Oui, soupira le vieux. Au moins, ça leur en bouchera un coin, au St. Clair. Ils me croyaient hors service. »

Tommy lui coula un regard de biais.

« On ne va pas leur raconter, Moishe.

— Bien obligé. C'est John qui a donné l'ordre, il faut le mettre au courant.

— Non. Luca est dans le coup, sûrement. Savarese savait qu'on n'avait pas le soutien de la bande. C'est pour ça qu'il nous est tombé dessus. »

Moishe l'observait.

« Continue.

— Quelqu'un l'a prévenu. Moi, je soupçonne Albert. Ou peut-être Musso, ou bien Luca lui-même. Dans tous les cas, on ne peut pas leur faire confiance. Si Luca baratine Chicago, c'est nous qui restons dans le collimateur. »

Moishe se détourna avec un sourire.

« Quoi ?

— Rien, dit le vieux en haussant les épaules. Le métier rentre. »

Une aube grise se levait quand ils s'arrêtèrent devant l'enseigne des pompes funèbres Lipinski. Un vaste bâtiment sans caractère qui occupait tout un pâté de maisons, bardeaux blanc sale et boiserie tarabiscotées sous l'avant-toit, pots de fleurs aux fenêtres plantés de tulipes en plastique de couleurs vives.

Deux employés en blouse blanche les accueillirent. Après un bref entretien avec Moishe, ils sortirent les macchabées du coffre et les déposèrent sur des civières. En un clin d'œil, la livraison disparut à

l'intérieur. La routine. Du reste, en quoi ces clients-là différaient-ils des autres ?

« Partez, vous autres, dit Moishe. Lipinski n'aime pas voir des Nègres tramer devant chez lui. Laissez-moi la voiture.

— On fait quoi, maintenant ? demanda Tommy. Deux par cercueil ?

— Non. Ici, l'incinérateur peut te faire rôtir un éléphant en moins de deux heures. Je vais rester jusqu'à la fin. Lipinski me doit un ascenseur, mais ça nous coûtera quand même deux mille dollars.

— On les aura demain. Mais, Aldo...

— Je ferai réciter une prière. Tu veux regarder ?

— Non, il faut que j'y aille... Hé, Moishe ? » Mais le vieux partait déjà en clopinant derrière la dernière civière.

« Merci », dit Tommy. Il fut le seul à entendre.

Dans la Studebaker de Brownie, il se laissa tomber pesamment sur le siège, éreinté, les jambes rompues. Il regarda le sang sur ses mains, les essuya sur son jean. Affalé à l'arrière, Cephus ronflait, les bras croisés sur son énorme poitrine.

« Je t'emmène où ? demanda Brownie, assis au volant.

— À l'hôpital... j'imagine », dit Tommy, les yeux voilés par la fatigue.

Brownie démarra brusquement. « C'est ridicule. Tu as une tête de cadavre, les toubibs vont t'envoyer direct à la morgue. Viens t'écrouler chez moi, dormir un peu. Ils ne viendront pas te chercher là.

— Qui ?

— Albert. S'il n'est pas déjà au courant, ça ne saurait tarder. L'affaire n'est pas terminée. Il ne va pas nous lâcher. »

Tommy observa Brownie plus attentivement.

« *Nous lâcher ?* Je croyais que t'étais pris entre deux feux...

— J'ai pas encaissé le coup de Cleavon. C'était juste un brave petit gars qui aimait chanter. Il n'avait rien à voir.

— Savarese voulait faire passer un message. Les Sultans lui ont servi de haut-parleur. Et en même temps, c'est nous qu'il a frappés.

— Je ne suis pas convaincu, dit Brownie en fronçant les sourcils. Je n'ai pas vu Savarese, vendredi soir. Il n'est jamais venu au club, que je sache, et celui qui a fait le coup connaissait les lieux. D'ailleurs, qu'est-ce que foutait Cleavon près de la porte ? En général, il file tout droit se rhabiller.

— Une fille l'a allumé sur la piste de danse, juste avant. Elle était peut-être de mèche.

— Quelle fille ?

— Je sais pas, je n'arrive plus à réfléchir... Je suis complètement à plat. Tandis que Moishe frétille comme un jeune chiot.

— Toute cette activité lui fouette le sang. Descendre des gens, c'est ce qu'il sait faire de mieux. Il devrait se chercher un boulot de tueur. Sûr qu'il vivrait jusqu'à cent ans.

— Moi, j'ai l'impression d'être déjà un vieillard...

— Chut ! » dit Brownie en se penchant pour augmenter le son à la radio.

« ...affligés par la mort soudaine de Cleavon Gates, chanteur des Sultans of Soul. Tout le monde à Motown connaît ces musiciens originaires de notre ville. Depuis des années, ils réjouissent le cœur de milliers d'auditeurs. L'équipe de WCHB présente ses condoléances à la familles Gates, et en hommage au défunt, nous écouterons les Sultans toute la soirée. En commençant par leur single le plus récent, *Juke-box Cadillac*. »

La batterie de Benny lança le tempo, rejoint par la basse, puis par la voix d'Otis.

— “*Mojo come up from Mobile, drivin’a juke-box Cadillac*”...[16](#)

— Bon sang, souffla Brownie. Les Sultans passent à la radio... grâce à Cleavon.

— Merci à lui », dit Tommy sombrement. Il se tassa sur le siège de la Studebaker et ferma les yeux. « Tu crois que ça en valait la peine ? »

« Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Tommy. Tu n'as rien à faire ici. »

On ne pouvait que lui donner raison. Martika avait réussi à monter dans le bureau du Casa Mayor, allez savoir comment, mais elle semblait incapable de gravir une marche de plus. Amaigrie, les yeux éteints, flottant dans sa minirobe trapèze comme un épouvantail en bois. Elle avait l'air épuisée, vieillie de dix ans.

« Si on m'oblige à rester encore un jour dans cette chambre d'hosto, je m'enfuis sur le toit, dit-elle en s'asseyant douloureusement dans un fauteuil, à côté du bureau de Brownie. Quelles sont les nouvelles, Brownie ? Ton copain le blanc-bec s'imagine me faire du bien en ne me racontant rien. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

D'un bref coup d'œil, Brownie interrogea Tommy. Haussement d'épaules... Il mit donc Martika au courant. Savarese et sa tentative de mainmise sur le ghetto, le meurtre de Cleavon, les représailles chez Fatback. Il parla de tout. Sauf du sang.

Lorsqu'il eut terminé, Martika garda le silence. Puis :

« Aldo, dit-elle doucement. Mon Dieu. » Elle poussa un grand soupir. « Cette fille qui a fait du gringue à Cleavon... Vous croyez qu'elle était complice ?

— Possible, dit Tommy. Elle lui a montré ses nibards et après, elle a disparu. Pourquoi ?

— Grande, vous avez dit ? Avec une grosse poitrine, les cheveux relevés sur le haut de la tête ?

— Lenore, dit Brownie en faisant claquer ses doigts.

— Qui est-ce ? demanda Tommy.

— Le soir où Martika a lancé du champagne à la figure d'Albert. Lenore était là, avec le blond.

— Pontieri et Albert, dit Tommy. Ça colle. Parfaitement.

— Pas tout à fait, objecta Brownie. C'est quand même le neveu du vieux Luca.

— Il descend Cleavon, il essaie de nous éliminer et il croit qu'on va passer l'éponge ? Sûrement pas.

— Oh si, répliqua Martika d'une voix posée. On a d'autres chats à fouetter. Les Sultans ont trouvé un remplaçant pour Cleavon ?

— Ils n'en cherchent pas, dit Brownie. L'enterrement a lieu demain, à Little Rock, dans l'Arkansas. Ils vont chanter à la messe et ce sera la dernière fois. Ils arrêtent. La musique, leur contrat avec nous. Tout.

— Ce n'est pas possible.

— Varnell dit que sans Cleavon, le cœur n'y est plus. Il ne veut pas de nous à l'enterrement. Otis et Dexter nous tiennent pour responsables, en partie, de la mort de Cleavon.

— C'est n'importe quoi, dit-elle. Ils ne vont pas arrêter maintenant ! Appelle l'aéroport, Brownie. Prends-moi un billet pour Little Rock.

— T'es dingue ? fit Tommy. Si tu...

— Vous, ils ne vous écouteront pas, interrompit-elle. Leur disque passe en boucle à la radio, mais ça ne durera pas. Il faut qu'ils reviennent au club et au studio. Sinon Cleavon sera mort pour rien.

— Tu as envie d'aller le rejoindre dans la tombe ? Tu n'es pas en état de faire un voyage pareil !

— Ça ira, Tommy. Je me sens mieux quand je m'active. En plus, je ne suis pas exactement obligée de rester à la maison pour courir après ton petit néggrillon dans la cuisine. »

Tommy accusa le coup, comme s'il avait reçu une gifle.

« Tu veux bien sortir cinq minutes, Brownie ? soupira Martika. Il faut que je parle avec mon jeune ami. »

Brownie s'exécuta.

« Pourquoi tu me parles sur ce ton ? demanda Tommy dès qu'ils furent seuls. C'est ma faute, ce qui t'est arrivé ?

— Je ne sais pas, Tommy. J'ai besoin de réfléchir.

— Tu me quittes ?

— Ça non plus, je ne sais pas. Écoute... Moi, je ne désirais qu'une seule chose dans la vie. Chanter. Et puis je t'ai rencontré, et j'ai eu envie d'avoir un enfant. Notre enfant. Mais quand je suis tombée enceinte...

— Je suis désolé d'avoir eu cette réaction. Je ne m'y attendais pas, c'est tout. J'ai jamais dit que je ne voulais pas d'enfant...

— Tais-toi ! Ça n'a plus d'importance, maintenant. Vraiment. On a perdu notre bébé, et je ne pourrai pas en avoir d'autre. Jamais. Je ne sais pas ce qu'on va devenir tous les deux. Mais pour l'instant, j'ai besoin de me consacrer à ma carrière. Et il faut que tu me donnes cette liberté. Tu comprends ?

— Écoute... » Il ravala ses paroles, avec un effort visible. « Oui, chérie. Fais ce qui est important pour toi. Je m'occuperai du reste.

— Merci, dit-elle en se levant avec raideur. Je vais préparer ma valise... Mais j'ai encore une chose à te demander.

— Quoi ?

— Cette histoire avec le St. Clair... Brownie a raison. Si tu te venges d'Albert, ils te tueront. Luca a une armée sous ses ordres. Toi non.

— Je ne peux pas... ne rien faire.

— Très bien, alors agis. Mais je me fiche complètement d'Albert, de Cleavon et de tout ça. Il n'y a que toi qui comptes. Et tu es en colère... Promets-moi de ne pas te mettre en danger. D'accord ? Promets-le-moi. »

Il détourna les yeux, puis hocha la tête. « Je te le promets.

— Bon, j'y vais... Tu voulais dire autre chose ? »

Un peu, oui ! Il avait mille questions à lui poser. Comment se sentait-elle ? Qu'avaient dit les médecins ? Reviendrait-elle avec lui, après ? Plus encore que parler, il avait besoin de la serrer dans ses bras, de lui murmurer à l'oreille que tout irait bien, qu'elle pouvait compter sur lui.

Elle se tenait à moins de un mètre et sans doute ne se déroberait-elle pas. Mais ce n'était pas le geste à faire, il en avait la certitude.

« Non, dit-il. Rien... Bon voyage. »

Dans le hall du Churchill's Grill, Albert éprouva un vague sentiment d'inquiétude. Cinq minutes déjà qu'il avait envoyé Pontieri chercher la voiture... Qu'est-ce qui le retardait ? Il s'apprêtait à retourner dans la salle du restaurant quand sa Cadillac bleu nuit apparut.

Un portier noir, corpulent, portant la livrée rouge du Churchill's, ouvrit la portière arrière et tendit la main en souriant de toutes ses dents. Albert lui donna un dollar. Au moment où il se détournait pour entrer dans la voiture, le gros homme le poussa brutalement par-derrière et le jeta face contre la banquette. Fatback l'immobilisa en lui enfonçant un genou entre les omoplates, le fouilla et prit le Beretta automatique dans son étui d'épaule. Albert essaya de le repousser. Il reçut un coup sur la bouche frappé du revers de la main.

« Ne fais pas de bêtises, dit Tommy en pivotant sur son siège, pendant que Brownie démarrait. T'es déjà mort, Albert. Le seul choix qui te reste, c'est avec ou sans douleur.

— Vous me kidnapez ? Vous êtes givrés ou quoi ? » Albert se montrait étonnamment calme, les yeux fixés sur l'arme que Fatback tenait dans son énorme poing. Où est Dino ?

— Au bar. Un plaisantin l'a appelé au téléphone... Vu ce qui se passe avec Chicago, t'as pas pensé qu'un seul garde du corps ne te suffirait pas ? Pourtant, il paraît que t'es quelqu'un d'intelligent.

— Qu'est-ce que tu veux, DeMeo ?

— Te bousiller la cervelle. Mes amis essaient de m'en dissuader. Ils disent que mes affaires risquent d'en pâtir.

— Tes amis sont de bon conseil. Tu devrais les écouter.

— C'est ce que tu as fait, toi ? Tu as suivi les conseils de gens mal avisés. Ceux de Savarese, par exemple ?

— Je ne vois pas ce que tu... » Fatback le frappa à nouveau, plus fort, une série de gifles qui envoyèrent balader ses lunettes noires.

« Écoute-moi, espèce de borgne de mes deux, et ne nous fais pas perdre notre temps avec tes salades. Savarese nous a tout raconté avant de mourir. Si tu mens encore une fois, je t'éclate les rotules, et après je te mets une balle dans la tête parce que t'es trop con pour mériter de vivre. »

Albert voulut ramasser ses lunettes, mais Fatback les écrasa sous son talon. Il se redressa, furieux, montrant son orbite endommagée.

« Putain, dit Fatback, t'as raison de porter des lunettes. C'est vraiment pas beau, ce qu'y a derrière. »

Albert se tâta la bouche et vit que ses doigts étaient rouges de sang. « Savarese est mort ? demanda-t-il calmement.

— Mort et enterré, dit Brownie. Mais il a tout déballé. Y compris ce qui te concerne.

— Mon oncle ne vous croira pas.

— On s'en fout de ce qu'il croira, dit Tommy. Nous on le sait, ça suffit. Le tuyau sera bien reçu à Chicago, aussi. Tu invites Savarese et il se fait buter ? Ils penseront que tu l'as donné.

— Les Fischetti ne tomberont pas dans le panneau.

— Peut-être, mais ils se poseront des questions. Ils voudront sans doute t'interroger en personne. En te coinçant la tête dans un étau, tiens, pourquoi pas ? Pour te faire sauter l'œil qui te reste.

— Je serais prêt à casquer pour voir ça, dit Fat. Non... Je tournerais moi-même la manivelle. »

Albert déglutit. « Dites-moi juste ce que vous voulez.

— Je vais te dire ce que je ne veux pas, répondit Tommy. Je ne veux pas que Chicago débarque pour chercher Savarese dans tout le ghetto. Et malgré l'envie furieuse que j'ai de te descendre, je préfère que tu restes en vie, pour éviter la guerre. Alors, écoute-moi bien.

« Tu vas raconter à Chicago que les agents fédéraux sont tombés sur Savarese. Ils vont essayer de le joindre, et vu qu'ils n'y arriveront pas, ils en déduiront que les flics l'ont chopé. Du coup, ils se préoccuperont de couvrir leurs propres arrières, et pendant ce temps-là, ils ne penseront plus à nous.

— Les Fischetti ont des hommes infiltrés dans la police, contra Albert. Ils ne mettront pas longtemps à découvrir que Savarese n'est pas détenu par les fédéraux. Et après ?

— Retour à la case départ. Ils voudront te parler, mais tu auras mis les bouts depuis longtemps. Tout le monde sait à Motown que tu as refroidi Cleavon. Les Nègres se fichent pas mal de savoir qui est ton oncle. Si tu restes, tu te feras étaler dans la rue en plein jour.

— Ou ici même, rectifia Fat.

— Tu pars en exil, dit Brownie. Comme Napoléon.

— Hein ?

— Mr. Brown a lu beaucoup de livres, dit Tommy. Pour parler plus simple, tu quittes la ville. Et tu ne reviens jamais.

— Et si je refuse ?

— T'es mort dans la seconde. *Idem* si t'essayes de te défilier. On te retrouvera, et tu iras rejoindre Savarese.

— C'est Moishe qui a eu cette idée, hein ? demanda Albert. T'es pas assez malin pour concocter un plan pareil.

— S'il n'en tenait qu'à moi, tu serais déjà mort, admit Tommy. On te laisse une chance pour ne pas avoir une guerre sur les bras, mais t'en auras

pas d'autre. Je te donne trois jours pour vider les lieux. Après, on vient te chercher. Personnellement, j'espère que tu ne seras pas encore parti. »

Albert examina un à un les visages, tête inclinée pour mieux ajuster la vision de son œil unique. « D'accord, dit-il. Je m'en vais.

— Pour de bon ? demanda Fat. Ou tu vas trouver le moyen d'aller pleurnicher auprès de ton oncle ?

— Non. J'ai personne sous mes ordres, et si vous avez liquidé Savarese, je ne suis pas de taille. De toute façon, j'ai jamais aimé cette ville. Ça pue les fumées d'usine, les mécanos aux mains pleines de cambouis et les Noirs. En fait, tu me rends service, DeMeo... Je pourrai gagner dix fois plus à Los Angeles. Detroit, c'est qu'un ghetto de Nègres. Je te le laisse.

— Tu ne verses même pas une larme pour ton copain Savarese ?

— Philly était un sale individu, mais il savait s'imposer. Toi aussi. Et t'as raison de t'intéresser au show-biz, c'est de l'argent plus facile qu'avec les syndicats. On devrait vraiment s'associer, tu sais.

— Je rêve, dit Fat.

— Plutôt me faire pendre, dit Tommy.

— Tant pis pour toi, fit Albert en haussant les épaules. Ramène-moi à l'hôtel.

— Va te faire foutre, dit Brownie en ralentissant pour s'arrêter le long du trottoir. Dégage.

— Attendez... J'ai pas de lunettes », dit Albert. Pour la première fois, Tommy décela chez lui un signe de faiblesse.

Fatback ouvrit la portière et le poussa avec le canon de son arme. « Descends, bigleux. Pendant que tu peux encore marcher. »

La voiture s'éloigna. Dans le rétroviseur, Tommy vit Albert jeter un regard tout autour pour tenter de se repérer, en cachant son œil d'une main

comme s'il s'écoulait encore du sang de la blessure.

OceanofPDF.com

Martika revint de l'enterrement de Cleavon à la fin de la semaine. Toujours aussi maigre, les yeux creux comme un zombie. Et bouillonnante de colère. Après cinq jours à Little Rock, où sévissaient encore les lois de discrimination Jim Crow – distributeurs d'eau réservés aux « gens de couleur », chiottes pour « gens de couleur seulement » — , elle sortait de son chagrin et choisissait la révolte, déterminée à donner un *sens* à la mort de Cleavon.

Le Casa ferma ses portes pour travaux. En réalité, Brownie attendait que les journaux se lassent du meurtre de Cleavon et se saisissent d'un autre crime. À Detroit, ça ne prenait jamais longtemps.

Une fusillade à Dearborn, qui opposa les Stups au gang des Latin Kings, passa en première page. L'affaire Cleavon rejoignit les nombreux homicides non élucidés.

Par chance, les Sultans demeuraient présents dans toutes les oreilles. *Juke-box Cadillac* devint un tube au niveau régional. Un éventail grandissant de radios diffusa la chanson, d'abord pour exploiter le fait divers, puis parce que les demandes des auditeurs ne cessaient d'affluer.

Le lendemain de son retour, Martika réunit les membres du groupe pour auditionner un nouveau chanteur. Elle les houspillait en aboyant sur leurs talons à la manière d'un chien de chasse. Ambiance macabre, au début. Mais une fois sur scène, portés par leur propre musique amplifiée dans la sono, Varnell, Otis et Dexter se ressaisirent comme des boxeurs amochés qui répondent à l'appel du gong.

Un jour et demi à écouter des chanteurs minables. Puis un jeune gringalet, à peine sorti de l'adolescence, prit le micro. Porter Gates, cousin de Cleavon. Quand il se lâcha sur *Soul Stirrin'*, les autres se figèrent. En vétérans qui avaient tourné dans des milliers de bouges enfumés, ils

savaient reconnaître le vrai talent. La voix de basse de Porter, chaude et plus profonde encore que celle de Cleavon, s'élevait à un registre de baryton et déployait des accents romantiques à la Billy Eckstine. Varnell l'engagea sur-le-champ. Après une semaine de répétitions, bien que personne ne voulût l'admettre, les Sultans avaient reconstitué un solide équilibre harmonique et même gagné en qualité. Ils rongeaient leur frein en attendant de remonter sur scène.

Témoin de cette miraculeuse reprise en main, Brownie confia à Martika la direction artistique du Casa. Elle s'en acquittait visiblement avec un sens inné et le soulagerait, lui qui ne chômaît guère par ailleurs entre son propre club et la gestion des juke-box.

Quand elle ne travaillait pas avec les Sultans, Martika consacrait une furieuse énergie à sa carrière personnelle. Elle commença par se renvoyer elle-même de son groupe et proposa la place à Florence Ballard. Après réflexion, Flo décida de rester avec les Suprêmes. Martika engagea alors Cyndi Stanton, une jeune soprano de la Nouvelle Église baptiste Bethel du révérend C. L. Franklin¹⁷.

Petite, boulotte et pleine d'entrain, Cyndi était l'anti-Diana Ross. Avec ses airs de gamine et de « petite sœur dont tout le monde raffole », assortis d'un extraordinaire dynamisme sur scène, elle s'accorda si parfaitement au groupe qu'il fut rebaptisé Les Trifectas.

Pour elle-même, Martika rassembla une formation de bluesmen traditionnels. Mais, encore très affaiblie par la perte de son enfant, elle ne chantait pas et se contentait d'écouter le groupe en fredonnant. Brownie doutait qu'elle aurait la force de se produire le soir de la réouverture du club, et espérait à moitié qu'elle y renoncerait. Le Casa attirait à présent un public extérieur au ghetto, plus raffiné. Avec des ballades passées de mode et un style à l'ancienne, c'était la catastrophe assurée.

Mais vu les circonstances, il se garda bien de lui faire part de son inquiétude. Martika n'était plus la même depuis son retour de l'hôpital. Physiquement aussi, elle avait complètement changé. La fille légère et gracile était devenue une femme mûre, fine comme une gazelle, avec un

regard blessé et des seins épanouis qu'aucun enfant ne téterait. Et une ténacité féroce qui lui donnait des allures de chat sauvage.

Tommy se sentait particulièrement démuni devant la transformation de Martika. Ils ne dormaient plus ensemble. Se parlaient à peine. Épuisée par les longues journées de répétition au club, elle s'effondrait souvent sur le divan de sa loge, trop lasse pour rentrer à la maison. En tout cas, elle le prétextait.

De toute façon, lui aussi dormait rarement dans son lit. Ceux de Chicago ignoraient peut-être ce qui était arrivé à Savarese, mais ils savaient où c'était arrivé. Dans quelle ville, sur quel territoire. S'ils décidaient de liquider quelqu'un en représailles, il figurait en tête de liste.

Albert l'inquiétait encore davantage. En apprenant la mort de Savarese, il devait bien se douter qu'il était la prochaine cible. Pourtant, il avait à peine cillé. Le plus grand salopard de tous, celui qui ne reculait devant rien, c'était Moishe. Mais Albert venait immédiatement derrière. Et avec un frappadingue pareil, impossible de savoir à quoi s'attendre.

Tommy assurait la collecte avec Cephus pendant la journée, pour montrer aux clients que les affaires reprenaient leur cours ; mais il ne passait jamais deux nuits de suite au même endroit et laissait Brownie et Martika préparer la réouverture du club.

Elle était plus en sécurité au Casa, entourée de monde. Loin de lui. Mais il souffrait terriblement de son absence, surtout la nuit. Son corps mince lui manquait, la vivacité de son esprit. Il dormait mal, hanté par des images qu'il ne parvenait pas à chasser. Savarese agonisant, à genoux. Albert, désorienté en pleine rue, une main sur son œil mutilé.

Mais l'image qui le torturait surtout, c'était le bébé de Martika. Son bébé, à lui aussi. Une adorable métisse, sa fille, qu'il ne connaîtrait jamais. Et il se demandait si cette enfant perdue ne signait pas pour lui la fin de tous les possibles, elle qui pourtant n'avait même pas respiré.

OceanofPDF.com

Grâce à la diffusion de *Juke-box Cadillac* à la radio, la file d'attente se forma devant le Casa Mayor une heure avant que Cephus n'ouvre les portes. Habitues du club, journalistes et mordus de musique qui venaient écouter la nouvelle coqueluche de Detroit, les Sultans of Soul. Plus quelques lecteurs de la presse à scandale, de ces esprits morbides qui ralentissent sur la route pour s'emplir les yeux au spectacle d'une voiture accidentée.

Tommy ne se montra pas. Il emprunta l'escalier de service pour se réfugier dans le Nid d'aigle et tout voir sans être vu.

Salle comble, spectateurs debout coude à coude. Le groupe maison de Jerome, les In Crowd, attira les danseurs sur la piste dès la première mesure. Bon début. Cyndi Stanton et les Trifectas furent aussi bien accueillies. Leurs chansons donnèrent le ton, spécialement composées par Martika pour un groupe féminin qui ne demandait qu'à danser et à rire. Fraîcheur et jeunesse... Le public reconnaissant salua leur sortie par de chaleureux applaudissements. Parmi les commentaires, on évoquait une ressemblance avec les Suprêmes, ou les Shirelles... Et apparemment, personne ne déplorait l'absence de Martika.

Les Sultans, eux, ne se souciaient plus de conquérir un public. Ils allaient interpréter leur premier tube, devant une salle pleine à craquer, et débordaient d'une énergie que décuplait une sourde colère. Maîtrise des voix, jeu de scène, art de la séduction, ils jouaient de leurs longues et douloureuses années d'expérience comme un grand concertiste de son piano. Les spectateurs tombèrent sous le charme dès la première chanson.

Un silence gêné se fit quand Porter Gates donna sa version du solo de Cleavon, mais le jeune artiste, encore insensible aux subtiles variations d'une ambiance, ne remarqua rien. Il tenait enfin sa chance, et il mit tant d'ardeur dans sa voix, dans le souffle de son chant, que les derniers

sceptiques rendirent les armes. Les Sultans étaient de retour, sur la voie de sommets encore plus hauts.

Rappelés deux fois, et voyant que l'ovation ne faiblissait pas, ils revinrent pour chanter un *Amazing Grâce a cappella* en hommage à Cleavon Gates. Ce fut un moment inoubliable. Le meilleur set du groupe en quinze ans de scène.

Ce qui plaçait Martika devant un défi impossible. Personne ne pouvait satisfaire le public ce soir-là, après les Sultans. Brownie se précipita dans les coulisses pour lui conseiller de se produire une autre fois. Trop tard. Les bluesmen installaient déjà leurs vieilles carcasses et leurs instruments d'un autre âge sur la scène, tandis que résonnaient encore les applaudissements. Sans annonce, sans préparation, ils se lancèrent tranquillement dans les premières mesures d'un groove de blues traditionnel.

Le public s'aperçut à peine que Martika, vêtue d'une simple robe fourreau noir, s'approchait du micro et commençait à chanter. Mais peu à peu, le niveau sonore décrût et le silence s'installa. La salle entière écoutait.

Ce n'était pas de la musique pop, ni même soul. C'était un blues issu des tréfonds du ghetto, un flot qui prenait sa source dans le delta du Mississippi et s'écoulait jusqu'à Detroit, charriant sa détresse sous le béton de la grande ville. Le cœur saignait à chaque note, les paroles d'une simplicité brute chantaient l'amour et la perte, mais le plus important, c'était la voix. La voix de Martika devenue un instrument qui donnait forme à la mélodie. Eût-elle chanté en swahili, la foule en aurait compris le sens.

Dans son bureau, Tommy respirait avec peine. Les yeux brûlants. Parce qu'il savait d'où venait ce chant, de quel repli intime de la personne. Martika n'aurait pas révélé davantage d'elle-même en se déshabillant sur scène. Il avait mal, tellement elle lui manquait. Et peur, aussi. Peur que cette souffrance si intense n'ait brisé en elle un ressort, pour toujours, et que le lien entre eux ne soit rompu. Mais surtout, il était terrifié pour elle, à l'idée que le public ne percevrait qu'un dixième de ce qu'elle lui montrait.

À la fin, ce qu'il redoutait arriva... Rien.

Pendant que mouraient les dernières notes, on entendit l'un des guitaristes remuer les pieds. Aucun autre bruit, le silence était absolu. Puis une femme se leva sur le deuxième gradin et applaudit. Quelques secondes plus tard, la salle entière était debout pour applaudir. Pas de cris d'encouragement, pas de sifflements, seulement des mains frappées les unes contre les autres. Et des larmes dans tous les yeux.

À la porte, Brownie aussi était secoué. Une fois, seulement, il avait assisté à pareille émotion. Quelques années plus tôt, Miles Davis, dévasté par la drogue, s'était avancé sur la scène du Baker's Keyboard Lounge pour jouer *My Funny Valentine*, seul, avec une trompette d'emprunt. Il avait subjugué le public, exactement comme Martika. En partageant avec lui une vérité fondamentale de l'être humain. Que si la vie est parfois douce, nul ne peut éviter la souffrance. Et que la seule chose à faire, c'est de continuer. Ou pas.

Ce soir-là consacra le triomphe des Sultans, bien mérité après des années de lutte, dans la sueur et même le sang. Martika y participait, dans une moindre mesure, mais pour elle ce n'était pas un point culminant. C'était un commencement.

Après le succès de la réouverture, les affaires repartirent de plus belle au Casa. Chaque soir de la semaine ressemblait à la Saint-Sylvestre, avec file d'attente sur le trottoir et électricité dans l'air. Le public s'était diversifié. Fêtards pour les Sultans, fans de blues pour Martika, et bandes d'étudiants qui avaient élu le club dernier endroit à la mode pour danser le boogie.

Les semaines et les mois passèrent. La fréquentation se fit plus jeune, Blancs et Noirs se mêlant à parts égales. On s'amusait à vingt ans comme si la nuit ne devait jamais prendre fin. Pour certains garçons, d'ailleurs, il n'y aurait pas de lendemain. À mesure que les pertes humaines augmentaient au Viêt-nam, les appelés potentiels vivaient avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Un sentiment que Tommy connaissait bien.

Au mois de février, une semaine après la Saint-Valentin, il remarqua une Buick 59 break familiale blanche et bleue arrêtée devant chez Maceo, moteur en marche. Il s'assura que la voie était libre et s'approcha de la voiture, se glissa sur le siège passager. Moishe était assis au volant, vêtu d'un manteau en cachemire tout neuf et coiffé de son éternel chapeau de feutre.

« Salut, Moishe. Qu'est-ce qui t'amène ?

— J'ai du nouveau. Le Big John m'a fait venir au St. Clair hier. Chicago l'a appelé pour annoncer que Savarese avait disparu. D'après les Fischetti, il serait peut-être détenu par les agents fédéraux. Luca m'a demandé si on savait quelque chose.

— Et alors ?

— À ton avis ? J'ai répondu que j'étais pas au courant.

— Tu crois qu'il t'a cru ?

— Pourquoi pas ? Je ne suis qu'un vieillard incapable de se déplacer sans sa canne. L'idée qu'on ait pu dégager les gars de Savarese ne lui traverse même pas l'esprit... Voilà ce que j'avais à raconter. À ton tour.

— Comment ça, à mon tour ? »

Moishe pivota sur son siège et fixa Tommy d'un regard pénétrant. Ce qui le mit sacrément mal à l'aise. « John m'a appris qu'Albert avait vendu ses clubs à Detroit. Il est parti sur la Côte Ouest. À ce qu'y paraît, il a déjà trouvé son créneau là-bas.

— Tant mieux pour lui.

— C'est tout ? Tu vas me mentir en me regardant droit dans les yeux, Tommy ? Me faire gober que tu n'y es pour rien ?

— Après le coup de Savarese, j'ai eu une petite conversation avec lui, reconnu Tommy.

— Tu as mis la pression au neveu de John sans me demander mon avis ? Sans même m'informer ?

— Je ne voulais pas que tu te retrouves au milieu.

— Arrête ton char ! Tu ne me faisais pas confiance. Tu as pensé que je me rallierais peut-être à John.

— C'est vrai. Je ne fais plus confiance à personne, maintenant. J'ai eu un bon professeur.

— Je t'avais prévenu de ne pas agir dans mon dos. Je devrais te buter, là, tout de suite !

— Laisse-moi rire, Moishe. Tu bois du petit-lait avec toute cette *agita*.

— Et toi, t'es qu'un sale même, grogna Moishe, mais sans conviction. Je connaissais Dragna. Dans le temps.

— Qui ?

— Jack Dragna, espèce d'ignorant. Un boss de Los Angeles dans les années 1940. Il tenait tripot sur des bateaux à l'ancre au-delà des eaux territoriales. Les fédéraux l'ont obligé à fermer. Il s'est pendu en 1957... C'est ce qu'on a raconté, en tout cas. Depuis, la côte est libre. Un petit malin comme Albert devrait réussir à s'implanter.

— Parfait. Qu'il y reste.

— A ta place, je ne compterais pas dessus.

— Pourquoi ? Il déteste Detroit.

— Sa haine pour toi est encore plus grande. Tu sais ce qu'il a fait au gars qui lui a bousillé l'œil ?

— Oui, on m'a raconté. Et alors ?

— C'est un sale type. Quand il était gosse, déjà, il pétait les plombs si on le mettait en rogne. Il cache mieux son jeu maintenant, mais au fond, c'est toujours un dangereux psychotique. Tu l'as foutu dedans, deux fois. Il ne te lâchera pas.

— S'il revient, je t'avertis. Promis.

— Des clous. Tu l'enterres, bien profondément, et tu te la fermes. Je ne veux pas entendre la moindre rumeur... Allez, retourne au turbin. Faudrait pas que des fumiers comme Albert se raflent tout le pognon. »

Mais pour la première fois dans la vie de Tommy, l'argent n'était pas un problème. Grâce au Casa, il reconstitua rapidement son magot, puis l'augmenta. *Juke-box Cadillac* se maintenait parmi les premières places au hit-parade, la carrière en solo de Martika prenait son essor, et le label Black Kat commençait à acquérir une petite réputation dans les milieux de la musique. Jeune et dynamique, la nouvelle maison de disques attirait des chanteurs noirs trop rudimentaires pour le goût des grands studios. Ainsi que des rockers blancs, issus du monde ouvrier et de villes industrielles telles Detroit, Toledo, ou Cleveland.

Martika, Jerome et Brownie signèrent une poignée d'artistes encore inconnus. Les enregistrements eurent lieu au Casa, après la fermeture, afin d'obtenir un son brut, proche du live. Les disques passèrent d'abord dans les juke-box de Moishe, puis furent diffusés par des stations de radio locales. Aucun des singles ne parvint jamais au succès national, mais à force de les entendre sur les ondes, tard dans la nuit, les titres devinrent l'objet d'un culte parmi la population universitaire. La production Black Kat ne pouvait rivaliser avec la pop parfaitement aboutie de Motown, mais ses artistes avaient une âme, un son authentique qui vibrait d'une énergie et d'une colère en harmonie avec l'air du temps. Une musique toujours sur la marge, jouée par des gens qui ne refusaient ni la révolte ni le danger.

Le deuxième tube des Sultans, *Motown Mama*, élargit encore la renommée du label, et bientôt d'autres artistes Black Kat entrèrent au classement du hit-parade. Tommy suivait de près l'évolution artistique de son studio et conservait un pouvoir décisionnaire sur tous les enregistrements et les groupes portant l'étiquette maison.

Mais il travaillait dans l'ombre, conscient chaque jour qu'un retour de bâton émanant des hommes de Savarese ou du St. Clair pouvait à tout moment saccager ce qu'il essayait de construire. Il se montrait peu, évitait la grande salle du Casa quand il y avait foule et restait dans son bureau aux lumières éteintes pour assister aux concerts et aux sessions d'enregistrements après la fermeture. Il utilisait toujours l'escalier de service, hantant le club comme le fantôme de l'Opéra.

Il voyait Martika une ou deux fois par semaine, toujours pour parler affaires. De temps en temps, rarement, il passait une nuit au studio. Martika n'y dormait plus depuis qu'elle avait perdu son bébé.

Grâce à l'augmentation considérable de ses revenus, il put rembourser Moishe. Mais il ne régla pas toute sa dette et continua à faire rentrer l'argent du vieil homme au moyen de la collecte. C'était le dernier fil qui rattachait Moishe à la vie des quartiers en deçà de 8-Mile, et il savait que le vieux aurait eu du mal à s'en passer. Lui aussi avait encore besoin de Moishe.

Des articles sur le Casa et Black Kat Records parurent dans les magazines *Billboard* et *Variety*. Ça et là, le label attirait l'attention de la presse nationale. Quand les pages économie du *Detroit News* s'emparèrent du sujet, la bande du St. Clair manifesta un regain d'intérêt.

John Luca convoqua Moishe à un rendez-vous avec Charlie Musso en omettant délibérément d'inviter Tommy. Il alléguait que Musso perdait de l'argent dans les quartiers Est au profit du Casa. Pour compenser le déficit, il réclamait une augmentation du pourcentage versé par Tommy. Moishe comprit que la paix ne serait maintenue qu'à ce prix et s'inclina.

Mais quand Musso aussi exigea une part des bénéfices, il l'invita à consulter Phil Savarese. Si Savarese donnait son accord, il suivrait. Musso interrogea Luca du regard... Le patron du St. Clair dévisagea longuement Moishe. On avait beau dire que le vieux juif ne faisait plus le poids, Savarese était le dernier à avoir osé s'y frotter, et personne ne l'avait revu depuis.

« T'aurais vu comment il a envoyé Charlie sur les roses ! gloussa Moishe quand il raconta l'entrevue à Tommy dans le bureau de la rue Dequindre. On n'entendra plus jamais parler de l'embrouille avec Savarese.

— Pourquoi ? Parce que Luca est au courant ?

— Au contraire. Parce qu'il ne sait rien et qu'il a déjà donné cette réponse à Chicago. S'il leur présente une autre version, ils penseront qu'il était dans le coup. Et s'il essaie de nous dégager, il risque de connaître le même sort que Savarese. Ça se termine comme avec Nitti et le Gang pourpre. Affaire classée. On est libres. »

Tommy aurait dû éprouver du soulagement, mais il ne ressentait plus grand-chose ces temps-ci. Depuis la guerre avec Chicago, la prudence et l'effacement de lui-même étaient devenus partie intégrante de sa personnalité. Les images aussi prenaient possession de son esprit. Savarese à genoux. Cephus portant Aldo qui dégouttait du sang et de la cervelle. La victoire l'avait entraîné de l'autre côté d'une porte qui ne s'ouvrait que dans un seul sens. Impossible de revenir en arrière.

Il n'y avait plus qu'à continuer. Avancer en silence. Prince des ténèbres à la tête d'un royaume peuplé de musiques, de chiffres et de requins auxquels il disputait le moindre cent, mais fuyant la lumière, dissimulé derrière Brownie qui assurerait officiellement la direction du club et du label.

Il était vraiment le gars de Moishe, maintenant. Toujours armé, toujours méfiant. Et seul.

OceanofPDF.com

Tommy s'éveilla en sursaut. S'assit dans son lit, lentement, clignant des yeux dans l'obscurité. Il ne savait pas ce qui l'avait tiré du sommeil. L'espace d'un moment, il perdit ses repères. Où était-il ? Dans un motel ou... Non. Dans sa chambre, à l'étage du studio. L'escalier craqua encore. Quelqu'un montait. Sans bruit.

Il glissa la main sous l'oreiller et en extirpa le .45, vérifia la charge sous les couvertures pour étouffer le *clac-clac* du magasin.

Des pas s'approchaient dans le couloir, à peine un frôlement. Il aurait pu sauter du lit, mais il était nu et l'idée de se retrouver à plat ventre sur le sol ne le séduisait guère. Il braqua l'automatique sur la porte qui s'entrouvrait doucement, ôta la sécurité...

« Tee ? » Martika. Elle portait un trench-coat en nylon par-dessus le fourreau noir luisant, sa tenue de scène. Pas de perruque, les cheveux ébouriffés, avec des gouttes de pluie qui brillaient dans les boucles. « Tu es réveillé ? »

— Maintenant, oui », dit-il. Il remit le cran de sûreté, posa l'arme et alluma la lampe de faible intensité sur la table de nuit. « Quelle heure est-il ? »

— Quatre heures, à peu près.

— Tout va bien au club ?

— Nickel. Salle comble, encore une fois. Mais je chante à Cleveland la semaine prochaine... Je crois qu'on devrait parler, avant.

— Vas-y, je t'écoute.

— Non, Tee. *Vraiment* parler. Tous les deux.

— À propos de... ?

— De tout. De nous.

— Quoi, en particulier ? Le club ? Le studio ? Les affaires vont plutôt...

— Non, pas les affaires. » Elle désigna la chambre. « De ça. Toi et moi. »

Tommy hésita. Il allait devoir traverser un champ de mine... Avec un bandeau sur les yeux.

« Je ne suis pas sûr que ça existe encore, toi et moi, dit-il prudemment. Tes fans te voient plus que moi.

— C'est vrai. J'ai... J'ai été très occupée.

— Et le bébé ? Tu es toujours en rogne contre moi ?

— Pas seulement contre toi. Je suis en colère contre le monde entier, Tee. Contre Dieu ! Parce qu'il m'a fait un cadeau, une petite fille, et il me l'a retirée. »

Tommy ne dit rien.

« Mais je ne peux pas vivre comme ça, poursuivit-elle en inspirant profondément. Je croyais que la musique me suffirait et je m'aperçois que non. Ça ne me suffit pas.

— Pour toi, peut-être. Mais ce que tu fais, c'est vraiment... quelque chose.

— Je ne suis qu'une fille de couleur qui chante son vague à l'âme. Une de plus. Cinq soirs par semaine comme d'autres font le trottoir.

— Tu peux dire ce que tu veux, c'est très fort. Tu réussis à toucher les gens. Tu leur fais éprouver de l'émotion. Moi aussi, je suis ému quand je

t'entends.

— Mince alors ! dit-elle en esquissant un sourire. Quel compliment, venant de toi. C'est vrai que tu as toujours aimé la musique brute.

— Ce que j'aime surtout, c'est l'honnêteté. Voilà ce que j'ai appris à reconnaître. Des sentiments vrais, qui viennent du cœur... Mais je ne comprenais pas qu'il y avait un prix à payer, très lourd, pour trouver ça en soi. Maintenant, je le sais. Et parmi tout ce que j'ai écouté dans ma vie, tu es ce que j'ai entendu de mieux.

— Ce que tu dis... merci, Tee. Mais je ne suis pas venue pour parler de ma carrière. Ne change pas de sujet, d'accord ?

— C'est quoi le sujet, exactement ?

— Tu n'as pas compris ? Dommage. Parce que, en gros, c'est toi. »

Il marqua une pause, le temps de laisser les mots s'imprimer.

« Bon. Alors, si tu es là... Est-ce que ça veut dire que tu penses à... » Il toussa, en partie pour se protéger de la peur qui lui envoyait un coup de couteau dans le ventre. « Tu vas revenir ? Ou bien tu veux juste mettre les choses au clair et rompre pour de bon ?

— Ce n'est pas si simple.

— Avec toi, jamais. C'est quoi, le problème ?

— Je ne suis plus... je ne suis plus la même, Tee. Pas seulement parce que j'ai perdu le bébé... J'ai perdu quelque chose de moi. Je suis stérile, maintenant, je ne pourrai jamais avoir d'enfants. Et je ne sais même pas si tu veux encore de moi. Le moins qu'on puisse dire, c'est que j'ai pas été franchement marrante, ces temps-ci.

— Tu me demandes... si je veux de toi ?

— Dis quelque chose, bon sang ! J'ai besoin que tu me parles.

— Oui, j’ai compris. Mais tu sais bien que les discours, ça n’a jamais été mon fort.

— Essaie, pour une fois ! Tu m’as à peine adressé la parole à l’hôpital. Ni après, d’ailleurs. Tu as eu beaucoup de choses à gérer, mais...

— Non, ça n’a rien à voir, coupa-t-il. La vérité, si tu veux savoir, c’est que j’ai peur de te parler. Je suis mort de trouille.

— Pourquoi ?

— Parce que je crains d’être maladroit. De dire quelque chose qui te blesserait. De tout faire rater. Déjà que je m’en veux de ne pas avoir assuré ! Et depuis ton retour de l’hôpital, tu es... tu as tellement changé. Ta façon de chanter, ton comportement. Je croyais que tu voulais repartir, toute seule.

— Alors tu fais une croix sur moi ? Tu abandonnes ?

— Je ne peux t’obliger à rien, Tika. Notre engagement pour deux semaines est fini depuis longtemps.

— C’est vrai. » Son visage mince, de profil, se détachait contre la faible lumière. Une statue, pensa-t-il. Une reine de l’Égypte ancienne, tout aussi inaccessible.

« En effet, j’ai changé. Et toi aussi. Tout a changé ! J’ai beaucoup réfléchi. À ce qui s’est passé, à nous deux aussi. Et voilà ce qui en ressort, pour moi. Ce que j’ai le plus aimé, dans tout ce qui est arrivé, c’est nous. L’endroit où j’ai été le plus heureuse, c’est ici. Avec toi. Je ne sais pas si on peut retrouver ce bonheur-là. Est-ce que c’est possible ? Mais c’est ce dont j’ai envie. C’est toi que je veux. Alors... Qu’est-ce que tu en penses ? Tu es prêt à réessayer ?

— D’accord.

— D’accord ? répéta-t-elle en haussant les sourcils. C’est tout ? Tu n’as rien d’autre à dire ?

— Si. » Avant de se lancer, Tommy prit une profonde inspiration. « Si on se mariait ?

— Hein ?

— Tu as bien entendu. On se marie. À l'église, avec la robe blanche, la *Marche nuptiale*, tout.

— Je rêve ! » Elle se détourna en secouant la tête. Souriant. Mais les yeux humides.

« Tu trouves ça drôle ?

— De ta part ? Un peu, oui ! Je te jure, j'ai jamais connu quelqu'un d'aussi imprévisible que toi.

— C'est toi qui changes de sujet, maintenant. Alors ? Tu me réponds ?

— Tu es sérieux ? Nous deux, à l'église ? Depuis quand tu n'as pas mis le pied dans une église, toi ? Est-ce que tu es même déjà entré dans une église ? On n'en a jamais parlé.

— Ben là, on en parle.

— Tee, la moitié des États de ce pays est ségrégationniste. Dans l'Arkansas, si on dînait ensemble au restaurant, on mangerait le dessert en prison. Même à Detroit, du côté de Grosse Pointe ou d'Ecorse, un couple mixte ne trouvera jamais de maison à acheter. C'est malheureux, mais c'est la réalité. Le seul endroit où on peut être heureux ensemble, c'est ici. Dans cette chambre. Dans ce lit. Et pour ça, on n'a besoin de la permission de personne, ni de la religion ni d'une bague. En plus, il suffit que tu poses tes fesses dans une église, toi, pour que la foudre tombe dessus. Donc non, je ne veux pas qu'on se marie. Je veux seulement être avec toi. Et j'ai eu une journée harassante, alors si tu pouvais me faire une petite place dans le lit...

— Pas si vite. On avait dit deux semaines, mais le contrat n'est plus valide.

— Et alors ?

— Alors, si tu refuses qu'on se marie, on devrait au moins renégocier pour un peu plus longtemps.

— Combien de temps ?

— Je sais pas... Deux semaines et demie ? Trois ?

— T'es vraiment un petit con, dit-elle en souriant et en déboutonnant son imperméable. Tu veux que je te dise ? Trois semaines avec toi, ça me paraît vraiment trop long ! Allez, pousse-toi, sinon je risque de changer d'avis. »

Ils ne firent pas l'amour cette nuit-là. Martika lui semblait si fragile à ses côtés. Il était tellement heureux de sentir sa chaleur, sa douceur, qu'il hésitait et ne savait comment s'y prendre. Très vite, elle s'endormit dans ses bras. Et c'était plus que suffisant.

Mais le lendemain matin, ils s'éveillèrent heureux, pleins d'ardeur dans la lumière de l'aube. D'abord prudents, puis avec une fébrilité grandissante pour se témoigner leur désir. Et leur désespoir. Chacun souffrait de cicatrices encore récentes, certaines visibles, d'autres plus profondément enfouies. Ils s'étaient éloignés l'un de l'autre. Ce qu'ils partageaient auparavant avait été brisé, et de ce bouleversement, tous deux ressortaient changés. Mais leur amour n'était pas détruit. L'épreuve traversée ne faisait que renforcer le formidable lien qui les unissait.

Et en plus, l'argent rentrait à flots maintenant. Ce qui ne gâchait rien.

Au lieu de s'offrir des alliances et un mariage à l'église, ils achetèrent le bâtiment délabré qui abritait le studio et le rénoverent complètement, de sorte que l'endroit redevint la confortable maison d'autrefois. Ils abattirent les cloisons de l'étage pour créer une seule et vaste chambre, comportant deux dressings et une baignoire à deux places. Pour le rez-de-chaussée, ils engagèrent un maçon à la retraite qui remplaça le mur séparant le salon de

la cuisine par une immense cheminée en pierres de taille subtilement disposées.

Nouveau mobilier, aussi. Rien de prétentieux, cuir et bois de chêne essentiellement. Confortable, solide et élégant. On n'avait plus qu'à se prendre pour John Wayne dans sa cabane, disait Brownie. Mais le style lui plaisait. Beaucoup.

Parmi les aménagements, certains répondaient aussi à des impératifs d'ordre pratique. Martika conservait un piano à queue et un magnétophone dans le salon afin de composer ses chansons. Les grilles en fer ouvragé qui garnissaient les fenêtres produisaient un bel effet esthétique, tout en garantissant une solide protection. À l'avant et à l'arrière de la maison, les portes blindées étaient équipées de serrures de sûreté. Une forteresse pour se protéger du monde.

Mais surtout, Tommy acheta le terrain vacant à l'arrière de la maison, fit raser la vieille remise et la remplaça par un garage-atelier comportant trois baies de service, un pont élévateur hydraulique, un compresseur d'air et une panoplie complète d'outils professionnels. Le paradis du mécano. Avec une petite surprise en prime.

Le jour où les ouvriers eurent enfin terminé, quand Tommy leva la porte du garage, il découvrit une voiture flambant neuve sur la baie centrale. Une Corvette Sting Ray 64 rouge pompier, modèle coupé avec lunette arrière scindée, intérieur en cuir rouge et moteur V8 327 ci à injection. L'engin le plus rapide de toute la planète.

Lentement, il fit le tour de la voiture et consacra plus d'un quart d'heure à admirer ses lignes souples, ondoyantes comme un requin-marteau dans l'eau. TD1, lisait-on sur la plaque d'immatriculation personnalisée. En ouvrant la portière, il fut accueilli par le subtil parfum du cuir neuf. Il s'installa sur le siège conducteur, saisit le volant en position « dix heures moins dix » et en testa la souplesse. Parfait. Mais quand il voulut mettre le moteur en marche, il ne trouva pas la clé sur le contact.

Intéressant... Il regarda du côté de la maison. Martika se tenait debout sur la galerie à l'arrière de la bâtisse, pieds nus, en pantalon corsaire et T-

shirt orange à motifs fantaisie. Elle agita le trousseau de clés qu'elle tenait à la main, scruta les environs avec ostentation, à gauche, à droite, pour s'assurer qu'aucun voisin ne pouvait les voir. Puis, écartant la taille élastique de son pantalon, juste assez pour révéler un éclair de peau soyeuse, elle laissa tomber les clés dans sa petite culotte et fila à l'intérieur.

Mais alors même que Tommy se précipitait à sa suite, bandant déjà comme un étalon, il ne put s'empêcher de jeter un dernier regard à la Corvette. Sa première voiture, qui lui appartenait.

Non qu'il eût tellement le loisir de s'amuser avec son nouveau jouet. Martika et lui remuaient l'argent à la pelle maintenant, mais ils vivaient aussi chaque jour à cent à l'heure. À mesure que le label signait de nouveaux groupes, Martika participait à l'éclosion des jeunes talents en leur écrivant des chansons sur mesure. En l'espace d'un an, deux de ses propres interprétations figurèrent au classement du Top 40, les Trifectas et divers artistes Black Kat chantèrent plusieurs de ses compositions, et une douzaine de ses titres furent repris dans des albums de Mary Wells, Aretha Franklin, et même par Petula Clark, dont on adorait le charme « tellement » britannique.

Aucun de ces succès ne vit le jour sans effort. Pour assurer la promotion de chaque nouveau disque, Martika et les Sultans sillonnaient le pays dans des tournées qui duraient parfois deux ou trois mois, véritables marathons jalonnés de concerts d'un soir, d'entretiens avec la presse et d'interviews pour la radio. Par chance, Varnell Mack et son équipe puisaient dans leur longue expérience de routards et maîtrisaient toutes les règles du jeu.

Avec sa taille imposante, son élégance naturelle et une politesse à toute épreuve, Varnell était aussi un négociateur impitoyable, doué d'un remarquable esprit d'organisation et méticuleux à l'extrême. Les engagements s'enchaînaient à la suite les uns des autres, sans que la troupe n'eût jamais à parcourir plus de quatre ou cinq cents kilomètres par jour.

Lorsqu'il pouvait se libérer, Tommy accompagnait la tournée. Il aidait à installer la scène, veillait au bon fonctionnement du matériel et aux recettes calculées selon le nombre d'entrées. Benny Benjamin aussi était du voyage. Il repérait les bons groupes maison, indispensables pour garantir aux

concerts un environnement musical solide, de qualité et de texture apparentées. Quand il était sobre, Benny faisait preuve d'un professionnalisme sans faille. Esprit alerte, belle prestance sur scène, excellent compagnon de route. Mais son appétence pour l'alcool, les amphétamines et les femmes des autres ajoutait parfois un piment dont on se serait bien passé. « Il n'y a qu'une seule solution quand Benny est chargé, disait Varnell. Tu payes très cher le plus gros malabar que tu vois et tu t'enfuis. Je te garantis qu'il aura fichu le camp avant toi. Vu le nombre de fois qu'il s'est fait casser la gueule, il sait reconnaître la menace maintenant. »

Mais quand le groupe s'enfonçait dans le Sud, Tommy ne restait pas. Il avait vécu au Mississippi, il connaissait le racisme profondément enraciné dans cette poussière rouge. Les défenseurs des droits civiques étaient assassinés par le Ku Klux Klan près de Philadelphia, harcelés et battus partout ailleurs. Martika et les Sultans voulaient seulement chanter, pour alléger les cœurs, mais avec Tommy ils seraient contrôlés par la police sur toutes les routes de Dixie¹⁸, ponctionnés par les pots-de-vin qu'il faudrait lâcher pour éviter la prison ou par les cautions à payer en échange de leur remise en liberté. Ou par les frais d'hôpitaux. Il retournait veiller aux affaires de Moishe, du Casa et du Black Kat, gestionnaire aux côtés de Brownie tandis que son cœur demeurait à l'arrière d'un bus bringuebalant sur les routes de Géorgie.

Les tournées représentaient une terrible épreuve physique, mais Martika ne s'en rassasiait jamais assez et se donnait tout entière, absorbant les applaudissements comme on boit du champagne. Peu importait que le concert eût lieu à guichets fermés dans le centre-ville de Cleveland ou dans une gargote avec barbecue en plein air à Biloxi.

À mesure que les ventes grimpaient en flèche, les engagements commencèrent à se bousculer et la route se fit plus longue. Deux semaines à New York, avec James Brown à l'Apollo... San Francisco, en tournée avec les Righteous Brothers qui surfaient sur le succès de *You've Lost that Lovin' Feelin'*... L'Angleterre, en première partie des Rolling Stones. Puis Paris, Francfort, Berlin.

Et trois ans passèrent comme s'il ne s'était écoulé que trois jours.

OceanofPDF.com

20 juillet 1967

Tommy était assis à son bureau du Casa quand l'Interphone sonna.

« Y a deux flics qui demandent à te voir, annonça Cephus, qui gardait la porte. Un Mexicain... Garcia. Il prétend te connaître.

— Fais-les monter. »

Le sergent Lupe Garcia frappa un léger coup à la porte et entra, vêtu d'un élégant costume à chevrons. Flanqué d'un Noir au visage carré, larges épaules, veste en tweed. Pas aussi grand que Cephus, mais pas loin.

« Voici mon nouveau collègue, dit Garcia. Le sergent Cordell Bennett... Cord, je te présente Tommy DeMeo. Alias le gars de Moishe. Ex-boxeur qui roule en Corvette. Depuis quatre ans à peine qu'il sévit sur mon territoire, c'est déjà une légende.

— Vous avez besoin de moi, sergent ?

— Faut m'appeler lieutenant, maintenant. Je suis passé à la Répression du crime organisé, et on va sacrément reprendre les choses en main. Le Ministère public a nommé un nouveau procureur adjoint à la tête de notre brigade, une rouquine du nom de Stratton. Au début, Bannion la prenait pour une incapable. Il la soupçonnait de devoir son poste à une connerie du genre discrimination positive en faveur des handicapés...

— Des handicapés ?

— Elle a eu la polio quand elle était petite. Du coup, elle marche avec un appareil orthopédique, mais ça ne la gêne pas pour botter les culs. Dès son arrivée, elle a ouvert une nouvelle enquête sur le racket des syndicats. Jimmy Hoffa, John Luca, Charlie Musso... Ces noms te disent quelque chose ? Quand Bannion a essayé de lui mettre des bâtons dans les roues, elle l'a fait muter aux Stups et m'a refilé sa place... Dis donc, on dirait que je suis pas le seul à grimper les échelons. C'est un paquet de monde que tu as dû faire saigner du nez pour te payer un bureau pareil. Et tu croyais que je te retrouverais pas, hein ? »

Tommy ne répondit pas.

« Va faire un tour, Cord, dit Garcia. Et jette des miettes de pain derrière toi pour retrouver ton chemin. DeMeo et moi, on a des choses à se raconter, depuis le temps. »

Une fois Bennett parti, Tommy ouvrit le tiroir du bureau, en sortit une enveloppe et la fit glisser sur le bureau. Garcia ne bougea pas.

« Ce n'est pas la raison de ma visite. Comme je te l'ai dit, les choses ont changé. Bobby Fuller... Tu as déjà entendu ce nom-là quelque part ?

— Les Bobby Fuller Four ? Le groupe qui a fait un tabac l'an dernier, avec *I Fought the Law and the Law Won*¹⁹ ?

— Tout juste. J'aimais bien cette chanson. Elle a plu à beaucoup de flics.

— À moi aussi. Et alors ?

— En juillet dernier, Fuller a été retrouvé mort dans une voiture devant chez lui à Los Angeles. Tabassé, et l'estomac plein de litres d'essence qu'il a pas dû avaler facilement.

— Oui, j'ai lu ça. Y a des manières plus agréables de passer l'arme à gauche.

— D’après la police de L.A., ton pote Albert Luca essayait de le prendre parmi les artistes de son label. Albert s’est fait une belle place au soleil là-bas, dans le milieu de la musique, les clubs, etc. Et une réputation de beau salopard, aussi. Tout le monde a compris qu’il ne fallait pas se le mettre à dos. Depuis l’accident de Bobby Fuller, les chanteurs se bousculent au portillon pour signer chez lui. Alors, vu que tu étais un de ses “associés” notoires... Qu’est-ce que tu sais à propos de la mort de Fuller ?

— Rien.

— Et j’imagine que tu ne te rappelles pas où tu étais le 18 juillet dernier ?

— Si, parfaitement. J’ai passé un mois en Europe à accompagner la première tournée de Martika, avec les Trifectas et les Sultans of Soul. Le 18, on était à Berlin.

— Tu en es sûr ?

— Absolument. Une grosse boîte allemande a proposé de nous racheter. Pour une somme plutôt alléchante, d’ailleurs. On a rencontré plusieurs fois les patrons et l’un des entretiens a eu lieu à Berlin le 18.

— Ça me paraît un bon alibi. À vérifier, bien sûr... Qu’est devenue la transaction ? »

Tommy écarta les mains pour englober le bureau et l’ensemble du club.
« On a refusé. C’est trop sympa, ce boulot. Vous voyez pas ?

— Je reconnais que tu t’en sors pas mal. Mais Albert se débrouille encore mieux. Il a raflé une demi-douzaine de labels et une agence artistique. On le compte parmi les grosses pointures, à Los Angeles.

— Je lis la presse du show-biz. Où voulez-vous en venir ?

— D’ordinaire, les gangsters infiltrés dans la musique adoptent plutôt un profil bas. Albert, lui, ne se distingue pas par sa discrétion. Il a fait trop de vagues. La police de L.A. a mis le nez dans ses affaires et essaie de le

coincer pour racket. A ce qu'on raconte, les autres familles de la mafia aussi voudraient bien qu'il dégage. L'assassinat de Fuller, c'est la goutte qui a fait déborder le vase.

— D'après les journaux, Fuller s'est suicidé.

— Ça, c'est Hollywood, fit Garcia avec mépris. Si on retrouvait les bras d'une star de cinéma au fond d'un chantier et ses jambes dans un autre, le médecin légiste conclurait au suicide le plus terrible de tous les temps. Qu'est-ce que tu peux me dire sur Albert ? »

Tommy le dévisagea sans répondre.

« Lui, il avait beaucoup de choses à raconter à la police sur ton compte. Il a suggéré qu'on t'interroge à propos d'un certain truand, un gars de Chicago qui a disparu il y a quelques années.

— Vous connaissez le milieu, Garcia. Vous savez qu'Albert et moi, on n'est pas en bons termes.

— Je t'ai toujours soupçonné d'avoir éliminé Savarese. Avant, c'était Moishe qui se sucrait sur les quartiers nègres, maintenant c'est toi. Quelqu'un fait une incursion dans ton territoire, et *hop* ! Volatilisé. Quand il arrive quelque chose en deçà de 8-Mile, ton nom ressort chaque fois.

— Je suis copropriétaire de ce club, j'exploite mes juke-box, je produis des disques et je paye mes impôts. Je ne sais rien sur Bobby Fuller ni sur ce que trafique Albert Luca, point final. Félicitations pour votre promotion, lieutenant. N'oubliez pas votre enveloppe. »

Tommy poussa l'enveloppe sur le bureau.

« Oh, c'est pour moi, ça ? » Garcia prit l'enveloppe, la soupesa. Puis la déchira et jeta les deux morceaux sur le bureau.

« Vous êtes barjot ou quoi ? Vous savez combien il y avait là-dedans ?

— J'ai jamais su. C'était avec Bannion que Moishe s'arrangeait. Maintenant il est parti, et moi, j'ai une nouvelle chef. Si t'essaies encore de

me refiler tes biftons, je te conseille de les rouler serré parce que tu te les prendras dans le cul.

— Y a peu de chances, dit Tommy en lorgnant l'enveloppe déchirée d'un air désolé. Nom de Dieu, Garcia. Faut que je rembourse Moïshe, maintenant.

— Dommage. » Garcia se leva.

« Attendez... Vous m'avez mis au parfum pour Savarese, à l'époque, je vous dois un ascenseur. Les Mœurs ont toujours fait banquer les clubs des quartiers noirs, mais le mouvement des Black Power fait de plus en plus d'adeptes en ce moment. On pourrait se retrouver avec les mêmes problèmes que dans le New Jersey la semaine dernière. La moitié du ghetto de Newark a brûlé.

— Detroit n'est pas Newark.

— Non, c'est pire. Les gens ici n'ont nulle part où aller, Garcia, sauf dans les bars clandestins. L'été va être long et chaud. Dites à votre patronne de mettre la pédale douce.

— Sinon quoi ? Tu lui casses une jambe ? Elle porte déjà un appareil. »

Tommy sourit et rassembla les deux morceaux de l'enveloppe. « Vous inquiétez pas. Si vous essayez d'être un flic honnête dans cette ville, c'est pas avec moi que vous aurez le plus d'ennuis. »

23 juillet. Pas un nuage. Soleil implacable et ciel chauffé à blanc, béton brûlant du matin au soir dans toutes les rues de Motown, chaleur étouffante renvoyée par les anciennes mines de sel enfouies sous la ville.

Dès midi, les usines automobiles se transformaient en fours. Cinquante-quatre degrés au plafond sous les poutres en acier de Ford Rouge. Les machinistes des appareils de levage positionnés en hauteur étaient relayés toutes les demi-heures et descendaient trempés de sueur, assommés, haletant comme des chiens.

La nuit n'apportait aucun répit. Dans les quartiers noirs ceinturés par 8-Mile, le bitume des rues fondait comme de la graisse sur un gril, les habitants sortaient pour échapper à la fournaise de leurs logements exigus. Errant comme des âmes en peine, hargneux. Et assoiffés.

Ce soir-là, le Casa Mayor s'emplit dès sept heures, et l'affluence était telle qu'à dix heures les serveuses pouvaient à peine circuler. On attrapait les pichets de bière au passage sur les plateaux pour les boire d'un trait, sans s'embarrasser de verres. Les esprits s'échauffaient, grisés par des illusions de puissance et le désir fou de s'amuser toute la nuit.

Avec l'entrée en scène des Sultans à minuit, la température monta encore d'un cran. Le groupe affinait ses harmonies à chaque tournée et gagnait toujours plus en justesse, en aisance, jusqu'au jeu de scène qui alliait une technique parfaitement maîtrisée à une extraordinaire spontanéité. Les applaudissements crépitaient, même entre les couplets. Mais bientôt Varnell sentit que le public s'agitait, nerveux et frémissant comme une antilope flairant l'odeur du lion. Les gens semblaient attendre la fin du set avec impatience pour se rendre à un autre rendez-vous.

Il y eut quelques bagarres. Non pas les habituelles prises de bec alcoolisées, mais de violents assauts, des hommes qui grondaient comme

des bêtes enragées et cherchaient encore à se sauter à la gorge pendant que Cephus et Tommy les entraînaient vers la porte.

Le club ferma tôt, vers deux heures du matin. Une demi-heure plus tard, les serveuses et les employés de ménage avaient déjà tout rangé et lavé le sol. Jerome bascula la sono en mode enregistrement et passa un play-back de *Groovin'*, le nouveau single des Young Rascals.

« C'est de la musique de Blancs, ça, », marmonna Varnell. Le musicien et le technicien, au bar, en bras de chemise... Jerome, béret de beatnik et lunettes à épaisses montures, tirait sur un joint. Varnell tendait l'oreille en buvant un Coca, assis sur un tabouret, dans son pantalon de scène vert acidulé. « On dirait que le chanteur est gavé de tranquillisants. »

Jerome bloqua sa respiration pour retenir la fumée de son joint.

« *Peace and love*, mec, dit-il en exhalant. C'est l'Été de l'amour... Cette chanson irait bien avec ton album, et le big boss chez Atlantic y croit à fond. Écoute bien, Varnell. Cette jeunesse-là a peut-être quelque chose à dire. »

Trois play-backs plus tard, les Sultans étaient en place, en jean et chemise polo, avec Benny Benjamin toujours en costume de scène assis derrière la batterie. À moitié éméché, mais l'esprit suffisamment clair et prêt à jouer.

Martika les rejoignit sur scène, mignonne tout plein en T-shirt sans manches, short et ballerines. « Allez, les gars, dit-elle en frappant dans ses mains. On se la fait en une prise, hein ?

— C'est quand tu veux, poupée », gloussa Benny en frappant un rimshot sur le rebord de la caisse claire.

Le silence se fit. Jerome leva la main, pointa un doigt sur Benny et compta silencieusement jusqu'à cinq. Benny et le bassiste lancèrent les deux premières mesures, le guitariste introduisit le motif tandis que le pianiste plaquait les accords d'un rythme de jazz.

Au bout de seize mesures, Jerome arrêta le magnétophone. « On y retourne. Poussez un peu dans le tempo, les gars. Faut que ça danse là-dessus, c'est pas une valse.

— Continue comme ça, mon pote, et c'est toi qui vas valser », fit Benny avec un rire gras en repartant dans le rythme.

Il fallut encore deux autres prises pour satisfaire Jerome. À la quatrième, il fit un signe de connivence à Varnell et cette fois, les Sultans commencèrent en même temps que les musiciens, fredonnant « ooouhhh » pendant qu'Otis chantait langoureusement le bonheur d'un dimanche après-midi passé à s'envoyer en l'air.

Dans le bureau aux lumières éteintes, au-dessus de la scène, Tommy et Martika écoutaient en se balançant doucement en rythme, main dans la main. Brownie et Cephus aussi prêtaient l'oreille, assis sur des tabourets près de l'accueil, tout en se disputant à voix basse à propos de Mohammed Ali.

« C'est un prêtre musulman, dit Cephus avec entêtement. Il aurait dû obtenir un ajournement d'incorporation. Tous les petits connards d'étudiants blancs qui viennent ici y ont droit.

— J'ai jamais entendu dire qu'il était entré en religion, répliqua Brownie qui visiblement le provoquait en le surveillant du coin de l'œil. Sauf maintenant qu'il a été appelé à servir sous les drapeaux. » Les deux hommes se turent quand la musique commença.

Trois prises complètes, puis Jerome décréta une pause. Tout le monde s'écarta des micros pour s'étirer, se détendre en faisant circuler un joint, pendant que Jerome repassait le play-back dans la sono du club.

Tommy et Martika rejoignirent le groupe.

« On en garde une ? demanda Tommy.

— La deuxième me paraît... » Jerome s'interrompit, sur un signe de Tommy qui lui intimait silence.

« C'est quoi, ce bruit ? dit Tommy.

— Quel bruit ?

— Attends... Écoute... » Il baissa la voix d'un cran et fixa Brownie.
« Putain. On dirait une fusillade.

— Hé, vous autres ! lança Cephus à l'entrée. Ça s'agite drôlement par ici... Y a des flics partout. »

Ils se précipitèrent. Cephus se dressait comme un arbre devant la porte, dans son costume sombre. La lumière de gyrophares éclaira son visage balafre au moment où des voitures de police passaient en trombe, toutes sirènes hurlantes.

« C'est pas très loin... déclara Cephus. Pour déplacer autant de monde, ça doit chauffer.

— Un incendie ? dit Martika.

— J'ai pas vu passer les pompiers, ma belle. Mais les flics, j'ai bien compté une vingtaine de bagnoles.

— Qu'est-ce qu'il y a, par là-bas ? interrogea Otis.

— Rien du tout. À quatre heures du matin, c'est mort.

— Un bar clandestin vient de s'installer dans la 12^e Rue, dit Brownie. Début mai... Sans doute que Mr. Charlie Musso s'est arrangé pour demander la fermeture.

— Ou pour s'en mettre plein les fouilles, corrigea Tommy. C'est un peu musclé, quand même, juste pour virer une poignée d'ivrognes. On ne pourra pas enregistrer, avec tout ce raffut... Mieux vaut fermer la boutique. On reprendra demain.

— Oui, comme ça, tu vas pouvoir aller voir ce qui se passe et t'attirer des emmerdes, taquina Martika.

— J’y avais pas pensé, répliqua Tommy. Mais maintenant que tu en parles... »

Pendant que Jerome et Varnell rangeaient le matériel, Cephus amena la Lincoln Town Car de Tommy devant la porte. La luxueuse limousine, gris métallisé, était équipée de l’« option présidentielle » : portes blindées, vitres pare-balles. Sur l’idée de Martika.

Plusieurs véhicules de police passèrent encore à toute vitesse au moment où Tommy, Martika et Brownie s’installaient dans la voiture. Cephus démarra pied au plancher et suivit la piste qui descendait la 12^e Rue, en direction du croisement avec l’avenue Clairmont. Ils n’arrivèrent pas jusque-là. Une centaine de mètres avant Clairmont, Cephus ralentit et s’arrêta le long du trottoir.

Un raid. Les flics des Mœurs expulsaient les gens de force par la porte d’un bâtiment en rez-de-chaussée, surmontée d’une banderole, « Community League, Centre d’aide sociale et d’action civique », dont les locaux servaient de couverture au bar clandestin. Ils transpiraient sous le coup de l’effort, en proie à une inquiétude bien légitime : leurs prisonniers se débattaient avec acharnement et une foule hargneuse s’était rassemblée, plus d’une centaine de personnes déjà, tandis que tout autour, les habitants du quartier noir sortaient de chez eux, échauffés et les nerfs à vif.

Les images télévisées montrant les événements de Newark restaient présentes dans les esprits. Les flics du New Jersey qui abattaient des Noirs non armés dans les rues, les voitures en feu à l’arrière-plan. Sur une autre chaîne, on voyait Ali, le champion du monde des poids lourds, bon sang ! Jeté en prison. Déclarant au centre de recrutement : « Aucun Vietnamien ne m’a jamais traité de Nègre. »

Les véhicules des forces de l’ordre arrivaient toujours, et dans le hurlement des sirènes déversaient des policiers qui se plaçaient en ligne de défense, matraques au poing pour contenir la foule. En vain. Après avoir souffert toute la journée de l’étouffante chaleur, la population n’était pas d’humeur à se laisser écraser. Des Noirs en colère bousculaient et repoussaient les flics, en criant « Newark ! » ou « Ali ! ». Au mépris des

coups de matraque, les émeutiers démantelaient la ligne de résistance et l'obligeaient à reculer pas à pas.

Tel un signal donné par les dieux, une bouteille de vodka emplie d'un chiffon en feu fut lancée d'un toit et explosa sur la chaussée. La rage de la foule, ainsi attisée, atteignait un point de non-retour.

« Demi-tour, Cephus, dit Brownie calmement. Cette bagnole peut résister aux balles, mais pas aux flammes, et ça va péter dans pas longtemps. »

Au moment où la Brigade des mœurs embarquait les derniers prisonniers dans le fourgon, les policiers en défense tentèrent de se désengager. Mais la foule en colère avalait chaque centimètre de terrain concédé et forçait l'assaut. Submergés, les flics s'éparpillèrent en tous sens, foncèrent aux voitures. La retraite vira à la débandade, avec démarrages précipités et crissements de pneus, tandis que quelques farouches uniformes essayaient encore de se maintenir en position. Aucune chance.

Une bouteille de bière s'écrasa contre le fourgon, suivie d'une volée de briques, de pierres et d'autres bouteilles qui s'abattit sur les voitures de police et sur les derniers défenseurs. Ils renoncèrent bientôt et prirent leurs jambes à leur cou, priant de pouvoir encore sauver leur peau en sautant dans les véhicules.

Cephus remontait déjà la 12^e Rue en écrasant la pédale de l'accélérateur, fuyant comme les voitures de police devant un raz de marée humain que nul ne maîtrisait plus.

« On retourne au club, dit Tommy. La nuit va être longue ! »

Le jour suivant fut plus long encore. Des Noirs en colère tournèrent dans les rues jusqu'à l'aube, surveillés par des voitures de patrouille qui actionnaient de temps à autre une sirène ou leurs gyrophares en guise d'avertissement. Mais aucune ne s'arrêtait. Girardin, le chef de la police, avait donné l'ordre d'éviter toute confrontation. Sage décision.

Ou monumentale erreur. Vers le milieu de la matinée, l'agitation provoquée par l'évacuation du bar clandestin s'était répandue comme une traînée de poudre dans tout le ghetto et évoluait en véritable émeute. De jeunes casseurs profitant de l'occasion brisaient les vitrines des magasins pour se livrer au pillage.

Sans aucune sanction. Les représentants de la loi n'arrêtaient personne, ne tentaient même pas de s'interposer. Au crépuscule, les quartiers noirs du centre-ville devinrent le théâtre d'une gigantesque liquidation des stocks. D'honnêtes citoyens qui n'avaient jamais dérobé un seul cent se mêlaient aux voyous de carrière pour rafler leur butin coude à coude, embarquant paquets de couches ou chaînes stéréo selon les besoins des uns et des autres.

Les propriétaires de magasin avaient beau accrocher des pancartes désespérées : « *Je suis noir. Propriétaire noir, Pro-Afro-Américains* », les pillers n'épargnaient rien ni personne. La colère qui déferlait dans les rues ne se nourrissait pas des événements de Newark, du raid de la police au bar clandestin, ni même d'Ali. Pour chacun, c'était le débordement de toute une vie de privations et d'injustices, et la solidarité ne pesait pas lourd dans la balance.

Après avoir envoyé Martika à l'abri chez ses parents, à Conant Gardens, Tommy et son équipe se barricadèrent dans le Casa. Les émeutes se propagèrent à Grand River, jusqu'à Livernois, au sud, et à l'est le long de Mack Avenue. Quand des pillers s'approchaient du club, Cephus ou Brownie sortaient sur le trottoir, armés de la carabine 12mm. Sans un mot. Inutile... Personne n'insistait. Il y avait d'autres cibles plus faciles dans la rue.

Le premier incendie se déclara à l'aube, à l'arrière d'une boutique de chaussures mise à sac. Les camions de pompiers dépêchés sur les lieux furent accueillis par des jets de pierres et de bouteilles, repoussés comme des envahisseurs pendant que le brasier projetait avec violence des étincelles et des débris enflammés vers les bâtiments voisins.

Le brigadier en chef, Charles Quinlan, sollicita toutes les casernes de la ville et forma une section uniquement composée de pompiers noirs. Les

émeutiers les reçurent aussi à coups de pierres. Peu importait la couleur de la peau, seuls comptaient les uniformes.

Un éclair de bleu suffisait à déclencher une pluie de missiles. Pendant ce temps le brasier ne cessait de s'étendre, à l'instar de la folie ambiante.

À l'approche de la nuit, Motor City était devenue zone de guerre. Une épaisse fumée noire, montant de centaines d'incendies criminels, tournoyait dans le ciel au-dessus de la ville. Partout, des coups de feu claquaient sur les toits.

John Conyers, membre du Congrès, Noir originaire de Detroit et habile politicien, fit une tentative de pacification. Il grimpa sur le toit de sa voiture avec un mégaphone et supplia les insurgés. Très vite, il dut redescendre et se couler à plat ventre sous le véhicule pour échapper à une grêle de pierres. Le premier conseiller municipal, Hood, eut droit à pire traitement. Il s'enfuit en courant, poursuivi par des jets de détritiques et abreuvé d'injures.

Le dimanche en fin d'après-midi, le gouverneur George Romney, ex-président d'American Motors, imposa un couvre-feu pour enrayer la fureur populaire. Il ordonna la fermeture de tous les bars et magasins de spiritueux, et envoya quatre cents soldats et sept mille gardes nationaux qui marchèrent sur la ville afin de rétablir l'ordre.

Autant essayer d'éteindre un feu en y jetant de l'essence. La garde nationale se composait pour l'essentiel de jeunes qui s'étaient engagés pour éviter de partir pour le Viêt-nam. Ils savaient à peine saluer, alors maîtriser une émeute... Nombre d'entre eux n'avaient encore jamais tiré avec leurs M16. Mais ils apprirent vite.

Le premier mort tomba le lundi soir, un pillard en fuite devant un magasin de la 4^e Rue. Dans les heures qui suivirent, une dizaine d'émeutiers étaient tués par des gardes nationaux déjà plus expérimentés.

Le mardi après-midi, Cephus montait la garde à la porte du Casa, à moitié assoupi sur son tabouret, un fusil en travers des genoux. En entendant un cri, suivi d'un bruit de pas qui détalait en courant, il se

redressa d'un bond et entrouvrit le battant pour sortir prudemment au-dehors.

Pas de pillards, cette fois. Une Jeep de l'armée s'avançait au milieu de la chaussée, à petite vitesse. Un jeune soldat assis à la place du passager et deux autres à l'arrière, armés de M16 prêts à tirer, surveillaient d'un œil inquiet les toits alentour pour déloger d'éventuels snipers. Des militaires en treillis cheminant sur les trottoirs, de chaque côté de la rue, couvraient les portes.

« C'est pas trop tôt », grogna Cephus. Il salua la Jeep d'un geste de la main et rentra à l'intérieur. Mais au moment où il poussait la porte, l'un des soldats poussa un cri. « Là-bas ! »

La vitre autour du battant explosa. Les soldats ouvraient le feu sur Cephus, leurs quatre fusils d'assaut déchargeant en même temps. Les balles sifflèrent autour de lui et déchirèrent sa veste, ricochèrent contre le mur et firent éclater en mille morceaux le néon « *bienvenida*-bienvenue au Casa » qui surmontait la porte.

« Baissez-vous ! hurla Cephus. Tout le monde à plat ventre ! » Il plongea derrière l'accueil. Tommy se précipitait déjà vers la porte... Deux gardes nationaux entrèrent en force, l'un de petite taille, l'autre grand comme une asperge, caricatures de soldats novices jouant à la guerre dans leurs habits vert olive. Le petit arrosa le plafond d'une dizaine de balles et toucha un projecteur, déclenchant une pluie d'étincelles et de verre.

« Stop ! cria Tommy. Qu'est-ce que vous foutez, imbéciles ? »

Les gardes pivotèrent et lui firent face, armes aux épaules, visant la tête.

« Mains en l'air ! » cria l'asperge.

Tommy s'exécuta. « C'est bon... Calmez-vous, les jeunes. Je m'appelle DeMeo, je suis propriétaire de...

— Un Nègre armé s'est réfugié ici ! coupa le petit.

— Vous parlez de moi ? » demanda Cephus en se relevant derrière l'accueil. Il brandit le fusil au-dessus de sa tête pour appuyer ses paroles. « Tournez vos flingues vers la porte, ça suffit de tirer sur les braves gens.

— Baissez vos armes, s'il vous plaît, dit Tommy calmement. Personne n'a envie de faire la guerre ici.

— On n'est pas des mordus de la détente, nous, grommela Cephus.

— Krabel ? Jennings ? cria une voix au-dehors. Ça va ? »

Les deux soldats échangèrent un regard de triomphe. L'asperge leva son fusil.

« C'est vraiment pas une bonne idée, dit Tommy en s'approchant pour le regarder droit dans les yeux. Vous n'en réchapperez pas. »

Pete Jennings, soldat de 5^e classe, avait un M16 automatique entre les mains, une baïonnette de vingt-cinq centimètres de long accrochée à sa ceinture, et l'Armée américaine derrière lui. En face, Tommy n'était qu'un civil en bras de chemise, apparemment non armé. Pourtant... Jennings sentit qu'au premier faux pas il se retrouverait dans un sacré merdier.

« Jennings ? »

L'asperge abaissa son arme, se tourna pour crier :

« Tout va bien, lieutenant. Fausse alerte. » Il fit un signe à son collègue et tous deux reculèrent lentement vers la porte, le canon de leurs armes pointé vers le sol.

« Mince, siffla Brownie. Il y a des milliers de fous dangereux dans les rues, et l'armée perd la boule. Qu'est-ce qui leur a pris ?

— Ils sont jeunes, ils ont peur, et ils sont armés jusqu'aux dents, résuma Tommy. Ce n'est pas une bonne combinaison. Je vais te remplacer, Ceph.

— Si tu te crois protégé parce que t'es blanc, tu te fourres le doigt dans l'œil, fit observer Cephus. Ils tirent sur tout ce qui bouge.

— Alors, je ne bougerai pas, dit Tommy. Venez, on va bloquer l'entrée avec des tables. »

OceanofPDF.com

Ils se relayèrent pour surveiller la porte toute la nuit, entre les hurlements des sirènes et les coups de feu, pendant que le maire Jerry Cavanagh et le gouverneur Romney appelaient au calme sur WJR. À trois heures du matin, le président Lyndon Baines Johnson perdit patience et imposa la loi martiale. Cinq mille paras appartenant aux 101^e et 82^e divisions aéroportées furent envoyés pour reprendre le contrôle des rues en feu. Soldats aguerris et formés au combat, vétérans du Viêt-nam pour la plupart, ils avaient l'expérience du métier et constituaient une véritable force d'occupation à l'échelle d'une ville américaine.

Le gant était jeté. Les ghettos de Detroit devinrent officiellement territoire ennemi. Comme Hanoï ou Iwo Jima. Les unités de pompiers reçurent plus de six cents alertes, tandis que la boucherie augmentait le nombre de ses victimes. Vingt morts. Trente. Puis quarante. Tous Noirs.

Le mercredi, en fin d'après-midi, Tommy remplaça Brownie à la porte. Dissimulant le fusil le long de sa jambe, il sortit la tête pour scruter la rue. Déserte. De part et d'autre. Depuis l'incursion de l'armée, la veille, il n'y avait pas eu d'autres incidents.

Une balle explosa dans le mur et lui arrosa les joues d'éclats de pierre. Deux autres tirs rapprochés le manquèrent de justesse tandis qu'il plongeait à couvert. Un projectile ricocha sur le carrelage, à quelques centimètres de lui, et continua sa course dans le club.

« Tu es touché ? demanda Cephus en le rejoignant, dos au mur.

— Non, ça va ! Ne reste pas près de la porte ! Il y a un tireur en face, dans l'entrepôt.

— Un soldat ?

— Je ne sais pas. J'en ai pas vu dans la rue.

— Un frère noir, alors ? Qu'est-ce qu'il a à nous emmerder ?

— Je ne sais pas non plus, mais j'en ai marre d'être pris pour une cible », dit Tommy. Il ôta sa veste et la lança à Cephus. « Montre-lui ça de temps en temps.

— Si je peux, je le descends ?

— Non ! Si c'est un crétin de l'armée, on risque de se faire canarder. Débrouille-toi pour qu'il reste où il est. »

Armé du fusil, Tommy s'éloigna de la porte en rampant à plat ventre, puis se leva d'un bond, traversa le club comme une flèche et sortit par l'issue de secours. Il remonta la ruelle, plaqué contre le mur. Parvenu au coin du bâtiment, il s'agenouilla et risqua un coup d'œil dans la rue. La sueur lui coulait dans les yeux. Il surprit un mouvement sur le toit, juste en face du club. De sa position, le tireur jouissait d'une vue dégagée sur la porte.

Bon sang, que se passait-il ? Les gardes nationaux étaient-ils revenus, furieux d'avoir dû battre en retraite ? Le plus petit semblait passablement fêlé. Comment s'appelait-il ? Krabel. Et dans ce cas, était-il seul là-haut ? Ou avec toute une bande pour couvrir la rue ? Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir. En retrait sur son perchoir, Krabel ne pouvait voir jusqu'ici à moins de se montrer. Tommy arma le Remington et inspira profondément. Il s'avança en pleine rue, tranquillement, le fusil pressé contre sa cuisse. Un citoyen comme un autre qui passerait par là... Au milieu d'une émeute, avec un fusil à pompe de calibre 12. Risquant de se faire descendre à tout instant.

Une détonation éclata sur le toit. Il piqua un sprint ! Traversa la rue et se jeta à couvert du bâtiment, aplati contre les briques, haletant.

Pas d'autre coup de feu. Tiens, il n'avait pas entendu l'impact de la balle. On ne tirait donc pas dans sa direction. Cephus, sans doute, attirait

l'attention du sniper en montrant la veste, et l'approche de Tommy était peut-être passée inaperçue.

Il gagna au pas de course la ruelle qui s'enfonçait entre les immeubles. Glissa un regard prudent. Personne. Quelques poubelles, des cartons éventrés. Un peu plus loin, le passage formait un coude. Ils avaient probablement garé la Jeep après le virage.

Il s'enfonça dans le boyau. Parvenu au coin, il risqua un coup d'œil. Et se recula aussitôt. Une voiture de police était arrêtée à quelques mètres de lui, près de l'issue de secours d'un entrepôt. Assis à la place du passager, un homme en uniforme fumait une cigarette. Ce n'était pas la police de Detroit. La voiture portait l'immatriculation d'Ecorse. Et le flic était l'un des deux qui lui avaient maintenu les bras pendant que McKinney se déchaînait. Le plus gros. Comment s'appelait-il déjà ? Gorski. Quelque chose comme ça.

Courbé en deux, ombre parmi les ombres, Tommy s'approcha de la voiture. Il s'accroupit derrière le coffre, sortit furtivement la tête et vit le profil de Gorski dans le rétroviseur latéral. Le flic regardait par le pare-brise, en direction du toit, et ne remarqua rien.

Remontant à pas de loup sur le côté de la voiture, Tommy frappa à la portière avec le canon du Remington. Gorski sursauta, se tourna... Nez à nez avec la gueule du fusil. Le sang reflua de son visage qui devint tout gris.

« Oh non..., murmura-t-il.

— Oh si ! fit Tommy. Je te connais, toi. Gorski... Et sur le toit, c'est qui ? Wes McKinney ? »

Le flic réussit tout juste à hocher la tête. La cendre de la cigarette qui lui pendait entre les lèvres tomba sur son vêtement. Il jeta le mégot par la fenêtre.

« On a passé un marché, Gorski. Tu as promis à Moishe qu'il n'y aurait aucune suite.

— Wes est fou à lier, DeMeo ! Chaque fois qu’il est pinté, il se met en tête de partir à ta recherche. Je l’ai retenu je ne sais pas combien de fois !

— Pourquoi pas aujourd’hui ?

— Il est complètement fait, impossible de lui parler. Il a dit que les émeutes serviraient de couverture, et qu’une telle occasion ne se reproduirait pas de sitôt.

— Sur ce point, il a raison. Sors ton arme de l’étui, du bout des doigts, et tends-la-moi par la fenêtre. Doucement. »

Gorski obéit, mais ses mains transpiraient tellement qu’il laissa échapper le .38. Tommy réprima un juron, le ramassa par terre et le fourra dans sa ceinture.

« Descends de là !

— Ne fais pas de bêtises... »

Gorski ouvrit la portière et sortit, mains en l’air. Tommy le fouilla, découvrit un étui de cheville renfermant un .32 à canon court et le balança dans la ruelle.

« Il y a quelqu’un d’autre avec vous ?

-Non, personne. J’ai essayé de le raisonner...

— La ferme ! Où est-il maintenant ?

— Sur le toit. On y accède par un escalier de secours, derrière la porte.

— Comment il connaissait cet endroit ?

— Il est venu avant pour repérer les lieux autour du club, dit Gorski en avalant sa salive avec peine. T’étais sans doute pas dans les parages, ou alors il y avait trop de monde au club...

— Et t’as pas trouvé un téléphone pour prévenir, connard ! dit Tommy en lui appliquant le canon sous le menton. Tu mériterais que je t’explose la tête !

— Arrête ! C’est mon chef et il est complètement timbré ! Qu’est-ce que je pouvais faire ? !

— Moi, je sais ce qu’on peut faire. On va régler ça une fois pour toutes. » Tommy pointa le canon sur l’issue de secours. « Avance, gros tas... Et en silence. Si McKinney nous entend, tu seras coincé au milieu.

— Nom de Dieu, DeMeo. J’ai des gosses.

— Alors, fais encore moins de bruit. Parce que tu restes avec moi jusqu’au bout, pigé ? Sauf si tu y passes. »

Gorski partit d’un pas chancelant vers la porte. La sueur inondait sa chemise de larges auréoles sous les aisselles. Il ouvrit la porte et se glissa à l’intérieur. De l’autre côté, une cage d’escalier carrée s’élevait jusqu’au toit. Rambarde à claire-voie soudée aux marches en acier, rampe vissée dans le mur en béton. Quatre volées tournant à angle droit d’un palier à l’autre. Six étages en tout.

Gorski se retourna d’un air suppliant, mais Tommy le poussa aux fesses avec le fusil. Le gros flic avala sa salive et commença à monter en se tenant à la rampe, collé au mur. Avant même d’arriver au premier étage, il était à bout de souffle. Excès de poids, manque d’exercice, et trouillomètre à zéro.

Deux étages, trois. Tommy voyait les genoux de Gorski mollir comme du caoutchouc et trembler à chaque marche. Pourvu que ce gros lard ne fasse pas une crise cardiaque...

Un coup de feu éclata sur le toit ! McKinney déchargeait à nouveau. Mais un tir répété lui répondit, *tac tac tac*, de l’autre côté de la rue. Suivi d’un jappement, en haut... Touché ?

Sûrement. Un bruit de pas martela le toit, dans leur direction. Bon sang ! Ils étaient à peine arrivés à mi-hauteur, sans aucun moyen de se planquer.

Tommy arrêta Gorski en l'attrapant par sa ceinture. Au-dessus, McKinney se précipitait déjà dans la cage d'escalier, armé d'une carabine M1.

Les yeux fous, dans son uniforme poussiéreux et trempé de sueur, il saignait abondamment par une plaie ouverte à la tempe. La moitié de l'oreille arrachée, semblait-il. Le sang sur sa chemise provenait peut-être aussi d'une autre blessure... Pris de panique, il descendait droit sur eux.

Tommy leva le Remington et visa le palier supérieur. McKinney tournerait le coin, pile au centre de la cible. Une mort plus que juste... Il pressa doucement la détente jusqu'à mi-course.

« Oh mon Dieu », fit Gorski en s'effondrant à genoux, les bras levés pour se protéger de l'explosion. McKinney surgit sur le palier, les cheveux en bataille et le visage en sang, grimaçant de douleur.

Il s'arrêta net en les voyant. Stupéfait, totalement vulnérable. Mais Tommy ne tira pas. Ses mains tremblaient, il serrait le Remington, si fort qu'il crut sentir le bois se fendre. Mais il ne pouvait pas... Et déjà, c'était trop tard. Gorski se releva et bondit en avant, en plein dans la ligne de visée ! Le souffle court, il bredouilla des paroles incohérentes, sans doute pour supplier les deux autres de ne pas tirer, mais ils n'en comprirent pas un mot.

Ils n'écoutaient pas, du reste. De chaque côté du garde-corps métallique, séparés par une simple volée de marches et par dix ans de haine, McKinney et Tommy se dévisageaient. Entre eux, Gorski était devenu invisible.

Une seconde d'immobilité absolue. Trois hommes, les yeux affolés, cœurs battant la chamade et cerveaux en ébullition. McKinney jura entre ses dents, épaula sa carabine en la tenant d'une main, bras gauche inerte.

« Dégage, Stan ! » cria-t-il en ouvrant le feu comme si son collègue n'avait aucune épaisseur. Les balles manquèrent de peu Gorski et ricochèrent contre les murs. Un vacarme assourdissant emplit l'étroite cage d'escalier.

Terrifié, Gorski descendit aussi vite que ses jambes flageolantes le lui permettaient. Tommy se plaqua contre le mur pour le laisser passer. « Baisse-toi ! » Remington pointé sur la cible. Un coup, c'était tout ce qu'il lui fallait.

McKinney tira encore. Il contrôlait difficilement son arme d'une seule main. Tommy ne pouvait pas riposter à cause de Gorski qui venait vers lui. S'il tentait de s'enfuir, il offrirait son dos à McKinney. Et merde ! Il tira en l'air dans l'espoir de faire reculer McKinney. Erreur. Dans son affolement, Gorski trébucha, se raccrocha à lui et l'entraîna dans sa chute. Ils dévalèrent les marches jusqu'au palier inférieur... Le fusil roula sur le côté.

« Tire-toi, Stan ! » hurla McKinney en visant par-dessus le garde-corps.

Hébété, Gorski regarda McKinney. Il vit la fureur meurtrière dans ses yeux.

« Fais pas ça, Wes ! » sanglota-t-il.

Pendant que Gorski s'écartait, à quatre pattes, Tommy cherchait le fusil. Le Remington avait glissé derrière le flic, contre la rambarde. Hors d'atteinte. Le pistolet coincé dans sa ceinture avait disparu aussi.

« Lève-toi, sale Rital ! » ricana McKinney. Et regarde bien ce qui va t'arriver.

— Bon sang, Wes, supplia Gorski. Tu peux pas le tuer comme ça ! » Il trébucha sur le fusil, essaya de le ramasser... Le coup partit. Une rafale qui faucha McKinney à mi-jambes et lui explosa les genoux. Il lâcha la carabine, bascula par-dessus la rambarde et se raccrocha in extremis. Mais ses mains pleines de sang glissèrent sur le métal... Il tomba, heurta dans sa chute les garde-corps qui se le renvoyèrent comme une boule de flipper, et s'écrasa sur le béton, quatre étages plus bas.

Il remua faiblement, insecte écrasé baignant dans la mare de son-propre sang. Puis ne bougea plus.

Gorski pleurait. « Je n'avais pas l'intention... Je voulais seulement... » Il s'assit sur les marches, en hyperventilation, au bord de la syncope.

Par prudence, Tommy reprit le fusil qu'il tenait dans ses mains tremblantes. Le gros flic le regarda avec des yeux pleins de désespoir. « J'y suis pour rien, moi. J'ai tout fait pour rester en dehors.

— Peu importe, dit Tommy en s'agenouillant près de lui. On est mouillés tous les deux, maintenant... » Il s'écarta vivement. Gorski vomit un liquide épais et jaunâtre.

« J'ai jamais tiré sur personne, bredouilla-t-il. D'ailleurs, je...

— Boucle-la, dit Tommy en le secouant par les épaules. T'as pas eu le choix ! Quelqu'un sait que vous étiez ici ?

— Non ! » Gorski s'affola en prenant conscience de sa situation. Il était seul dans l'escalier, avec McKinney gisant dans son sang en bas. Et Tommy qui tenait le fusil.

« Calme-toi. Je ne te ferai rien. Ça devait arriver, de toute façon. Tu t'es retrouvé pris au milieu, c'est pas de chance pour toi. Mais faut terminer ça proprement, sinon on risque de poireauter en taule en attendant que les enquêteurs débrouillent l'affaire. Tu piges ? »

Gorski hocha la tête, la gorge nouée.

« Vous avez pris contact avec les gars de l'armée ? Ils vous ont vus ?

— Non. Il y a des flics partout, personne n'a fait attention à nous.

— Bon. On va se débarrasser de lui. Avec les soldats qui dégomment à vue, un macchabée de plus ou de moins... Mais on va être obligés de prendre la voiture de patrouille. Ils arrêtent tous les civils.

— J'y arriverai pas !

— Bien sûr que si, tu y arriveras, dit Tommy d'un air sombre. Puisque t'as pas le choix. »

Ils traversèrent le ghetto. Tommy conduisait, Gorski levait le pouce pour indiquer que tout allait bien quand ils croisaient d'autres véhicules de police ou des soldats dans des Jeep. Une fois franchi le périmètre de l'émeute, ils balancèrent le corps de McKinney dans une benne à ordures et le recouvrirent de déchets. Gorski rentra à Ecorse pendant que Tommy regagnait le Casa, filant entre les ombres de la ville enfumée comme un rat après un raid aérien.

Au club, Brownie voulut savoir ce qui s'était passé, mais Cephus coupa court à ses questions. Il en lisait assez sur le visage de Tommy. Le corps de Wes McKinney ne fut découvert qu'une semaine plus tard. Les inspecteurs Garcia et Bennett interrogèrent Tommy, pour la forme. Les autorités s'efforçaient désespérément de minimiser la violence des émeutes, ce n'était donc pas le moment d'ajouter McKinney au nombre des courageux policiers tombés au combat. Sa mort, comme celle de Cleavon, rejoignit la longue liste des meurtres non élucidés dans une ville qui en comptait chaque jour davantage.

Detroit brûla pendant cinq jours. Si l'ensemble de la ville n'en garderait plus tard aucune trace, le ghetto ressemblait à Nagasaki après la bombe. Magasins pillés, vandalisés, incendiés.

Il n'y avait aucune logique. La vitrine de la bijouterie Cohn's, qui exposait aussi des objets en porcelaine fine... Intacte. À quelques mètres de là, une boutique fourre-tout où l'on se fournissait en pacotille à moins de trois dollars... Nettoyée du sol au plafond. Ne restaient que des rouleaux de papier de toilette abandonnés dans la rue.

Le bar de Maceo Willis fut incendié par un cocktail Molotov durant la deuxième nuit de l'émeute. Vitres éclatées, salle soufflée par le brasier. Un moindre mal... Le lendemain après-midi, le plus jeune fils de Maceo était abattu par un garde national aux nerfs à vif pendant qu'il montait la garde près des décombres encore fumants.

« Les soldats ont dit qu'ils avaient entendu un coup de feu », murmura Maceo en fouillant parmi les restes noircis de son établissement pour sauver ce qui était encore récupérable. Le pauvre homme, portant bedaine et bouc au menton, n'était pas rasé et la barbe qui lui blanchissait les joues le vieillissait de dix ans. « Faut croire qu'ils ont l'oreille sacrément fine. Le gamin n'avait qu'une vieille queue de billard pour se défendre. Les Blancs ne sont que de sales menteurs. Sans vouloir t'offenser.

— Y a pas de mal, Maceo. Je compatis.

— C'est pas tout... Je peux pas te payer cette semaine, DeMeo. Et je sais pas quand j'aurai l'argent. Si tu veux me coller une roustes, vas-y. Je suis déjà en morceaux, alors...

— Y a eu assez de casse comme ça, tu crois pas ? Occupe-toi d'abord de remonter ton commerce. Pour les comptes, on verra plus tard.

— Et l'intérêt ?

— Laisse tomber, le temps que tu te remettes à flot. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Ce que j'en dis ne changera pas grand-chose, mais bon. Merci quand même. »

Au moment où il regagnait sa voiture, Tommy aperçut Moishe un peu plus loin qui se dirigeait vers son bureau en boitillant. Il se hâta pour le rattraper. En entendant des pas dans son dos, Moishe pivota brusquement, les yeux fous, brandissant sa canne dans son poing noueux. Son vieux costume était taché de cendres, son nez noir de suie.

« Moishe ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je viens voir ce qui reste de mes placements, répondit le vieux avec amertume. À croire que ces fils de pute avaient la liste de tous ceux qui me devaient de l'argent. Ils ont foutu le feu rien que pour m'emmerder.

— Tout le monde a été touché.

— Seulement les Nègres. Les gars du St. Clair se sont foutus de ma gueule pendant des années en m'appelant Moishe le Nègro quand j'avais le dos tourné. Mais moi, je me marrais et je filais à la banque... Je rigole moins, aujourd'hui. Le seul endroit qui a été épargné, c'est l'entrepôt sur Horton.

— Ton stock de juke-box.

— J'ai gardé tous les vieux modèles d'après-guerre, des Wurlitzer, des Rock-Ola... On n'a pas fait mieux depuis, sauf qu'ils ne passent que des 78 tours. C'est de la vieille camelote maintenant. Comme moi.

— On va se remettre en selle, Moishe. Dans quelques mois...

— Dans quelques mois, les Nègres feront peut-être sauter toute cette foutue ville ! Musso et les autres avaient raison, j'aurais jamais dû m'établir ici. Faut que je rapatrie mes fonds tant qu'il y en a encore dans les caisses.

Mais je ne fais plus peur à personne. Je ne peux même pas marcher cent mètres sans ma canne. Vas-y en force, Tommy. *Nem de gelt* ! Prends le pognon !

— Il n’y a plus rien à prendre, Moishe. Les gens ont tout perdu. Maceo Willis enterre son gosse aujourd’hui.

— Il en a d’autres, des gamins. Qu’est-ce qu’il me reste, à moi ?

— Je suis toujours là, Moishe. Je te trouverai ton fric. Bientôt, on pourra relancer la collecte. Il faut laisser souffler les gens pendant quelque temps.

— Qu’est-ce que tu t’imagines ? Que j’ai toute la vie devant moi ? Ramasse le pognon, sinon j’engage quelqu’un d’autre pour le faire ! Je ne me laisserai pas doubler comme ça !

— Arrête, Moishe. Personne n’essaye de t’arnaquer. Si tu veux récupérer tes billes, donne-moi un chiffre. Je peux peut-être racheter tes comptes.

— Tu plaisantes ? C’est Luca qui décide de la part qui revient à chacun. Tout transite par lui.

— Foutaises. Luca n’a jamais levé le petit doigt, sauf pour nous mettre des bâtons dans les roues. Vas-y, demande au Big John de te racheter. Tu verras combien il t’offre. »

Moishe marqua une pause.

« Non, il m’entubera... Putain, quarante ans que je suis dans le business, et je lâche tout à un petit jeune qui vaut pas tripette.

— La vie est dure, Moishe. Demande aux gens autour de toi.

— Tu leur demanderas toi-même ! C’est à toi qu’ils devront l’argent... Tu avais plus de couilles quand t’es venu me trouver, Tommy. Comme ton père. Ta petite *schwartz*a a fait de toi une femmelette. »

Tommy sentit une chaleur lui monter au visage. Mais il vit la fureur, le désespoir, dans les yeux du vieil homme. Moishe le provoquait, *délibérément*, pour en venir aux mains. Témoin impuissant de la destruction de son univers, il avait besoin de s'en prendre à quelqu'un, de décharger son adrénaline. Mais même en comprenant les raisons de son comportement, l'insulte était difficile à encaisser.

« Qu'est-ce que tu attends de moi, Moishe ? Dis-le.

— Tu as décidé de traiter les Nègres comme des membres de ta famille ? Alors, encaisse-toi les pertes tout seul. Rachète-moi la totalité. Le bureau, l'argent qu'on me doit, les juke-box, l'entrepôt. Tout. J'en veux soixante-deux mille.

— Ça ne vaut pas la moitié.

— Je ne brade pas, fiston. C'est pas moi qui me dégonfle. Si le prix te paraît trop élevé, débrouille-toi pour rafler le pognon comme avant.

— Je t'en donne quarante mille, maximum. Et il me faut un peu de temps.

— Tope là pour cinquante mille. Prends une semaine, un an, deux ans... Je suis prêt à te faire crédit. Mais tu payes les intérêts plein pot comme tes copains négros. »

Mis à part le verre brisé et l'impact des balles dans la façade, le Casa Mayor était intact. Comme lui, la plupart des bars de Motown ne connurent que des dégâts mineurs, alors que les habitations et les commerces tout autour avaient été pillés ou incendiés. Ce qui confirma Moishe dans son opinion : les Noirs de Detroit avaient complètement perdu la boule.

Un vent de folie soufflait sur l'année 1967. Malgré les violentes émeutes de Newark et de Detroit, les hippies de la mouvance Flower Children vivaient toujours leur Été de l'amour. L'album des Beatles, *Sergeant Pepper*, tomba comme une bombe H dans la culture américaine. De produit jetable conçu pour danser, la chanson populaire devint une forme d'art instantané.

Soudain, la musique prit une importance nouvelle. Grâce à la radio, des artistes underground délaissés par la presse à succès et la télévision lançaient des messages au monde entier : Aretha Franklin chantait la dignité de la femme noire dans *Respect*, Barry McGuire annonçait un apocalypse imminent avec *Eve of Destruction*.

Sur la pelouse du Golden Gate Park, à San Francisco, s'était tenu le Human Be-in²⁰, grand « rassemblement des tribus » dans lequel la jeunesse contestataire proclamait l'avènement de l'Ère du Verseau. Des adolescents portant des fleurs dans les cheveux fumaient ouvertement des joints, se désapaient et faisaient l'amour sans retenue en public, ce qui sema le plus grand trouble chez leurs bourgeois de parents. Et leur fit envie.

Pendant que les ghettos s'enflammaient, on brûlait des soutiens-gorge et de l'encens. À Hanoï, le général Vo Nguyen Giap préparait une émeute d'un genre nouveau. Une grande surprise-partie organisée pour les Américains, à la veille du Nouvel An vietnamien. L'offensive du Tet.

Tommy ne chôma pas non plus, durant cet Été de l'amour. Après la réouverture du Casa, c'est une salle à moitié vide qui accueillit les Sultans. Les jeunes Blancs des banlieues qui emplissaient autrefois le club désertèrent les quartiers du ghetto pour écouter Question Mark ou le Bob Seeger System, qui se produiraient bientôt aux festivals d'Ann Harbor ou de Sherwood Forest.

Mais tandis que le Casa perdait de sa fréquentation, la carrière de Martika, en revanche, s'embrasa comme la ville pendant les émeutes. Au mois d'août, sa chanson *Love Lies* connut un succès retentissant. Ballade romantique aux accents soul, numéro huit au hit-parade, le titre devint le fond sonore de prédilection pour les amoureux. Les hippies furent séduits par ce slow sur lequel on pouvait danser langoureusement, ou faire l'amour longuement... Leurs parents aussi.

Cette réussite ne pouvait pas mieux tomber. Le Casa plongeait dans le rouge, et les intérêts d'emprunt dus à Moishe s'accumulaient. Le besoin de liquidités se faisant cruellement sentir, Martika partit en tournée avec les Sultans pour renflouer les coffres.

Pas question cette fois de se cantonner au Sud profond et à ses bars de seconde zone. Artistes phares du label Black Kat, les Sultans s'attiraient régulièrement les félicitations de la presse, et Martika ne tarderait pas à côtoyer les plus grandes stars de la chanson. Après une semaine au Regal Theater de Chicago, ils s'envolèrent pour New York, dix jours d'affilée à l'Apollo, dans le cœur de Harlem. Puis Londres... Retour via Atlanta, Biloxi, La Nouvelle-Orléans, Dallas. Et enfin, Los Angeles.

Être une tête d'affiche ne réduisait pas pour autant les heures d'attente à l'aéroport, les longs trajets en autocar, les journées interminables dans des chambres d'hôtel qui finissaient par toutes se ressembler. Une épreuve de force dont on payait le prix dans sa chair. Benny Benjamin dut être hospitalisé à Londres : intoxication à l'alcool et épuisement. Dommage pour le groupe, mais une chance pour lui. Pendant qu'il se soignait, un camion transportant des troncs d'arbres débités heurta le bus du Black Kat par l'arrière au sud d'Atlanta. L'accident causa la mort des deux hommes à tout faire qui dormaient sur les sièges du fond, et le batteur engagé par Jerome pour remplacer Benny fut gravement blessé.

Varnell Mack fut la victime suivante. Sur la scène de Biloxi, pendant qu'Otis DeWitt beuglait *Motown Mama*, il pâlit brusquement, pris d'une sueur glacée qui lui inonda le visage. Tout doucement, avec la grâce caractéristique de son grand corps efflanqué, il sortit en dansant et s'effondra dans les coulisses. « Infarctus léger », prononça le médecin. Trois mois de repos, allongé, sans aucun stress.

Cause toujours... Varnell avait connu trop d'années de vaches maigres pour ne pas se gaver du succès tant attendu. Il réintégra la tournée deux semaines plus tard, soutenu par la nitroglycérine, la cocaïne locale et une volonté de fer. Il reprenait la route, dût-il mourir au cours du voyage.

Ce qui arriva à Los Angeles, quelques semaines avant Noël. Pendant que les Sultans s'habillaient dans leur loge du Fillmore Auditorium, Otis DeWitt remarqua que Varnell restait assis dans un coin, silencieux, observant les autres qui plaisantaient devant un miroir, regonflaient leurs cheveux permanentés et ajustaient leurs cravates.

« Ça va, papy ? » demanda Otis.

Varnell sourit. « Plus je vieillis, mieux je me porte... Comme le bon vin. »

Otis termina de boutonner son col et n'y pensa plus. Mais une fois que le groupe fut rassemblé dans les coulisses avant l'entrée en scène, il s'aperçut que Varnell manquait à l'appel.

Dans la loge, il le trouva assis au même endroit, toujours tourné vers le miroir. Souriant. Mais mort. Il lui effleura la joue pour s'en assurer. Puis, lentement, il se laissa tomber à terre devant son ami, posa sa grosse tête ronde sur ses genoux, et pleura comme un enfant.

L'enterrement de Varnell Mack fut célébré avec dignité, à l'image de sa personne, par sa famille et quelques amis en nombre limité. Aucun journaliste parmi l'assistance. Cette semaine-là, la presse populaire couvrait la mort spectaculaire d'Otis Redding dans le Wisconsin, où l'avion transportant le chanteur et quatre membres de son groupe, perdu dans le brouillard, avait pris feu en s'écrasant sur un lac gelé. À côté de ce tourbillon médiatique, le décès d'une étoile vieillissante, artiste d'une autre époque, ne fit guère de remous.

Les Sultans devaient accompagner l'inhumation en chantant un hymne de Martin Luther, mais quand le moment fut venu, ils ne purent émettre le moindre son. Après l'enterrement, ils partirent chacun de leur côté. Séparément. Fin d'un groupe, fin d'un rêve. Aucun des Sultans of Soul ne remonta jamais sur une scène.

La mort de Varnell surprit Martika au beau milieu d'une tournée planifiée depuis plus d'un an, avec concerts à guichets fermés et salles combles. Elle continua vaillamment, brave petit soldat pleurant son ami perdu à travers l'expression de son art, souffrant cruellement de son absence dans des chambres d'hôtel, des bars d'aéroport et des villes sans nom où elle ne connaissait pas âme qui vive.

Levi Stubbs et les Four Tops acceptèrent de remplacer les Sultans pendant le reste de la tournée. Offre généreuse autant que surprenante, les Tops ayant signé avec le label Motown dont le propriétaire, Berry Gordy, interdisait à ses artistes de se produire pour la concurrence. Bien sûr, la mort

de Varnell appelait à des mesures d'exception, mais il faut dire aussi que l'attention de Gordy se tournait vers des soucis plus urgents. Un déménagement, entre autres. Bien que les émeutes eussent épargné les studios Motown, il voyait dans les récents événements les germes d'un avenir menacé et était décidé à quitter Detroit, la ville aux cendres encore fumantes dont son label portait le nom.

Durant ces mois de folie, Tommy rejoignait la tournée de temps à autre pour soutenir Martika. Un week-end à Wichita, une nuit à Cleveland. Des heures arrachées qu'ils passaient au lit ou dans des loges d'artiste, à faire l'amour, à parler à voix basse, et à s'étreindre encore avec une frénésie mêlée de désespoir. Blottis ensemble aux marges du monde, le temps d'une nuit. Le lendemain matin, à l'aube, le réveil sonnait et elle sautait dans un avion ou dans un bus en partance pour une autre ville, un autre concert.

Mais la plupart du temps, Tommy restait à Detroit. Il assurait la collecte, le suivi des affaires périlieuses du Casa, les auditions pour le Black Kat avec Brownie, et continuait à rembourser sa dette à Moishe. Lorsqu'il n'était pas au club ou dans la rue, il s'enfermait dans son garage pour reconstruire la Chevrolet de son grand-père ou régler sa Corvette et la Studebaker Hawk de Brownie jusqu'à ce que les moteurs ronronnent comme des bolides de formule 1. S'il y passait toute la nuit, tant mieux. Seul l'épuisement l'aidait à s'endormir sans Martika.

Le téléphone ne lui était d'aucun réconfort. Il n'avait jamais été très bavard, et la voix de Martika au bout du fil le faisait souffrir plus cruellement encore de son absence. Mais peu à peu, ils commencèrent à récolter les fruits de leurs efforts. Les premières pages des journaux ne mentionnaient plus les émeutes, les étudiants retrouvèrent le chemin du Casa, et la tournée trépidante de Martika lui acquit de nouveaux admirateurs dans le monde entier. Sur les affiches des théâtres ou des salles de concerts, elle côtoyait à présent Aretha Franklin ou Diana Ross.

Cinq ans passèrent encore. Mais sur la scène du Casa, malgré de belles réussites devant un public conquis, jamais les artistes ne retrouvèrent la joie et l'innocence des débuts. Detroit avait perdu son insouciance, peut-être pour toujours. Les tensions raciales, comme la pollution des usines,

emprisonnaient la ville dans un voile de rancunes et de peurs qui ne se résorberait pas. Imprégné par l'odeur de la fumée.

OceanofPDF.com

Novembre 1973

Mardi soir. Vent froid et humide, rues luisantes de pluie. Après les incendies et les émeutes qui avaient ravagé la ville quelques années auparavant, les pluies de l'automne 1973 semblaient l'œuvre de Satan pour noyer la ville.

Au Casa, calfeutré dans les hauteurs de sa tour où le chauffage donnait à plein, Tommy feuilletait une brassée de press-books à son bureau. Les Sultans ne remonteraient plus jamais sur scène et, dans quelques semaines, les Four Tops quitteraient la tournée du Black Kat. Il fallait les remplacer au plus vite. Martika faisait les cent pas en buvant un cappuccino tandis que Tommy énonçait diverses possibilités à voix haute. « Les Drifters ? Les Coasters ?

— Excellents, mais trop années 1950, dit-elle en fronçant les sourcils. Continue. »

Les kilos qu'elle avait pris ces dernières années lui allaient bien. Sur scène, elle apparaissait le plus souvent vêtue d'ensembles veste-pantalon brillants ou lamés or qui effaçaient ses hanches et passaient pour le dernier cri de la mode dans le monde de la pop musique.

« Alors, du psychédélique ? dit-il en parcourant les photos. Les Parliaments ?

— Ce sont des bêtes de scène, soupira Martika, mais ils ont plongé dans la came. Aucun membre du groupe ne vivra jusqu'à trente ans.

— C'est ce que tu m'as dit aussi autrefois.

— Tu as à peine passé le cap, mon chou, répliqua-t-elle sans cesser de marcher. Qui d'autre ? »

En bas, le club commençait à se remplir. Le mardi soir était plutôt calme, d'ordinaire, mais Martika venait de composer deux nouvelles chansons pour son prochain album et souhaitait les tester en *live*. La rumeur n'avait pas traîné, on pouvait s'attendre à une salle comble. Stevie Wonder clamait *Superstition* dans la sono et la vibration des basses filtrait à travers le plancher du bureau. Martika ferait son entrée en scène dans une demi-heure. Montée sur des ressorts, tendue comme un chat dans un chenil de rottweilers, elle avalait son café froid à petites gorgées pour s'humidifier la gorge.

Après les grandes salles de théâtre et les stades de foot, se produire au Casa aurait pu paraître à peine plus intimidant que chanter dans son salon. Pas pour elle. Chaque performance apportait un défi à relever. Comme Varnell aimait à le répéter, on n'entre pas deux fois dans la même rivière. Aucune scène, aucun public ne se ressemblait. L'expérience demeurerait toujours unique.

« Et les Family Stone ? demanda-t-elle.

— Qui ?

— Le groupe de Sly Stewart. Tu l'as passé. » Elle se pencha pardessus l'épaule de Tommy pour tourner une page et renversa son café sur les photos. Aussitôt, elle recula pour ne pas se tacher, mais Tommy ne fut pas aussi rapide.

Pendant qu'il s'essuyait les genoux en bougonnant, une serviette en papier roulée en boule l'atteignit à la tête.

Il se retint d'exploser. « Arrête ! Il faut vraiment qu'on trouve quelqu'un... »

Une autre serviette vola près de son oreille. Il surprit la lueur malicieuse dans les yeux de Martika et la bataille commença. Papiers froissés, factures, une moitié de sandwich... autant de munitions dans le déchaînement d'une

artillerie qu'ils esquivèrent en dansant autour de la pièce, avec force cris de guerre et grands rires de victoire. Un tel raffut que Cephus, inquiet, passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

Une fois le battant refermé, Martika poussa un gémissement en découvrant une tache de ketchup sur sa veste dorée. Plus que dix minutes avant l'entrée en scène... Elle ouvrit les pans de sa chemise pour essuyer les dégâts, mais à la vue du soutien-gorge noir sur cette peau couleur caramel, Tommy n'y tint plus. Pendant qu'elle s'occupait de la tache, il dégrafa le soutien-gorge, tourna Martika vers lui et la regarda, retenant son souffle.

« Que tu es belle ! » murmura-t-il en se penchant pour prendre son sein dans sa bouche, l'attirant à lui tandis que, déjà, elle s'extirpait avec impatience de son pantalon lamé or.

Ils terminèrent sur le canapé, haletant et gémissant jusqu'à l'explosion finale, dix bonnes minutes après l'heure prévue de l'entrée en scène. Mais ils restaient encore collés l'un à l'autre.

« Tu es complètement fou », dit-elle en lui caressant le visage. Alors seulement, elle se dégagea de leur étreinte et se rhabilla en toute hâte, pestant contre le jour où elle s'était amourachée d'un Rital, un sacré queutard par-dessus le marché.

Le groupe avait commencé et s'attardait sur l'intro, prolongeant les impros pour chauffer la foule. Avant de sortir du bureau, Martika avala une dernière gorgée de café, laissa encore une fois échapper sa tasse qui, cette fois, tomba et se brisa. Tommy crut qu'elle l'avait fait exprès, pour plaisanter.

Le public s'impatientait et applaudissait en rythme quand elle apparut brusquement sur la scène, attrapa le micro et attaqua d'emblée la première chanson. Sa veste portait toujours la tache de ketchup, elle avait les cheveux en désordre et le souffle court à cause de son orgasme. Et tout cela, elle le déversa dans son chant, devant un public électrisé qu'elle entraîna dans une puissante communion.

En haut, Tommy se rhabilla et entreprit de ranger la pièce en écoutant Martika dans la sono. Il avait presque terminé quand il entendit sa voix se briser au milieu de la chanson. Puis silence.

Il sortit en trombe et se précipita dans l'escalier. Martika était assise sur la scène, accrochée d'une main à son micro, l'air ahuri. Les gens se pressaient encore sur la piste de danse. L'un des musiciens fit signe au DJ maison de prendre le relais et *Motown Mama* jaillit de la sono, à plein volume pour mieux faire diversion.

Jouant des coudes parmi les danseurs, Tommy se rua sur scène.

« Pardon, dit Martika d'une voix piteuse. Je... je suis tombée.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il en s'agenouillant près d'elle.

— Je ne sais pas. Tout à coup, j'ai senti mes genoux lâcher et... Je n'arrive plus à bouger les jambes, Tee. Je n'ai pas mal ni rien... Si je reste assise un moment, peut-être que...

— Sûrement pas ! dit-il en la soulevant dans ses bras. Cephus ! Va chercher ma bagnole, vite ! »

Après l'avoir déposée sur le siège passager de la Corvette, il traversa la ville en conduisant comme un fou. Lorsqu'ils arrivèrent aux urgences de l'hôpital Ford, Martika pouvait de nouveau marcher, mais elle tremblait et vacillait sur ses jambes. L'interne de garde l'interrogea sur les drogues qu'elle avait absorbées et ne parut guère intéressé par ses symptômes.

Tommy l'entraîna à l'écart et mit les choses au clair. Martika était chanteuse, pas junkie. Et si elle ne recevait pas immédiatement les soins appropriés, ce serait l'urgentiste lui-même qu'on allongerait sur une putain de civière, dans sa propre salle de consultation.

L'interne effectua quelques examens préliminaires, fronça les sourcils en voyant les résultats et fit descendre un médecin de l'étage des consultations, un petit homme trapu, juif, du nom de Kessler, qui fronça les

sourcils lui aussi. Martika devrait passer la nuit à l'hôpital, expliqua-t-il, afin de subir d'autres examens le lendemain.

Il était presque une heure du matin quand Martika se retrouva enfin installée dans une chambre. Assis sur une chaise près du lit, Tommy lui tenait la main. Il s'assoupit et sombra dans un sommeil agité de rêves chaotiques : la petite fille qu'ils avaient perdue dans ce même hôpital, Wes McKinney dérivant dans un espace sidéral, et Savarese agonisant à genoux.

Aux alentours de minuit, le Brownie's Lounge commença à se vider. Quelques heures plus tôt, l'ambiance battait son plein dans le bar où se bousculaient ouvriers de l'automobile et habitants du quartier venus pour écluser des bières fraîches et écouter le blues de John Lee Hooker.

Mais à l'approche de la fermeture, l'énergie s'épuisait. Le travail en usine commençait à cinq heures du matin et les journées étaient longues, à fabriquer des Thunderbird ou des Fairlane, surtout lorsqu'on signait en plus pour des heures supplémentaires. Seul moyen pour un Noir non armé de s'élever dans la vie. Bien sûr, les Nègres écopaient toujours des pires boulots et suaient à faire la fortune de Ford, mais ça valait toujours mieux que de cueillir le coton dans l'Alabama.

À une heure du matin, il ne restait plus dans le club que les derniers durs à cuire. Quatre étudiants blancs, des fondus de blues qui applaudirent à tout rompre *Smokestack Lightning* et la fin du set. Quelques couples tournaient encore sur la piste de danse, au rythme de leurs propres cœurs et d'un désir qui se passait à présent de musique.

Trois prostituées bavardaient à la porte en essuyant leurs visages mouillés avec des serviettes en papier, découragées par la pluie et le vent qui rendaient le client rare à cette heure.

Et au bar ? Un pilier solitaire. Moishe Abrams, qui venait d'entrer et avait pris place sur un tabouret à une extrémité du comptoir, dos au mur.

Brownie ne l'avait pas revu depuis la guerre contre Savarese, il y avait de ça... quoi ? Trois ou quatre ans ? Il n'avait guère changé. Toujours le même vieux bougon, gris et carré comme un bloc de ciment, et tout aussi dur. Il marchait sans canne maintenant, mais traînait encore la patte. Veste démodée à larges revers, trempée par la pluie. Cravate desserrée autour du cou, chapeau borsalino. Un gangster des années 1940 en chair et en os.

Carolina se tenait derrière le zinc. Voluptueuse, peau chocolat au lait, yeux de biche, et un sourire chaud comme un matin du Sud. Si elle s'habillait souvent façon garçonne, en veste de smoking et nœud papillon, personne ne l'aurait jamais prise pour un homme ni pour une lesbienne.

En retrait près de la porte de son bureau, Brownie regarda Moishe avaler un premier verre, suivi immédiatement d'un autre. Sans le moindre cillement. À près de quatre-vingts ans, le vieux restait solide comme un roc. Il pivota sur son tabouret quand John Lee et ses musiciens quittèrent la scène. Brownie fit signe à Carolina d'approcher et se pencha à l'oreille de sa serveuse-gérante-maîtresse pour lui parler à voix basse.

« Le vieux, là... Tu n'encaisses pas. Aux frais de la maison.

— Tu es sûr ? Il est déjà fait comme un coing, et au rythme où il descend ses bourbons...

— Sers-le sans discuter. Et donne-lui du “oui, monsieur”, “non, monsieur”. Il aime ça.

— Bon. Je n'y vois pas d'inconvénient, du moment qu'il ne me demande pas d'autres services en nature. Qui est-ce ?

— Moishe Abrams. Autrefois, on l'appelait le roi des juke-box. Tommy a bossé pour lui.

— Ce petit vieillard tout rabougri ? Un gangster ?

— Plus que ça... Un gang à lui tout seul ! Il est mauvais comme une teigne, alors tu déroules le tapis rouge. Jusqu'à ce que j'aie trouvé un moyen de le faire déguerpir.

— Bien, chef. » Et Carolina, sortant son plus beau sourire, retourna se consacrer au verre de Moishe.

Que pouvait-il bien vouloir ? Chaque fois que Brownie croisait la route du vieux truand, semblait-il, on retrouvait un mort sur le pavé. À qui le tour, ce soir ?

Grâce à sa longue pratique des clubs, Brownie ne manquait pas de ressources et savait faire face à toutes sortes de situations épineuses. De l'ivrogne indélogeable au fauteur de troubles, et même, pour soutenir Tommy, aux redoutables sbires de Savarese. Mais Moishe, c'était une autre histoire. En présence du vieil homme, il éprouvait le sentiment aigu d'un danger, une peur primaire qui le prenait aux tripes.

Et merde. Si Moishe était venu créer des ennuis, autant se le coltiner tout de suite. Brownie ôta son élégant veston et le suspendit au crochet derrière la porte de son bureau en se demandant s'il devait lui dire adieu. Puis il s'approcha du bar avec un sourire détendu.

« Monsieur Abrams. Quel bon vent vous amène ? »

Moishe ne leva pas les yeux. « Fous le camp, sale Nègre.

— Vous vous souvenez de moi ? Brownie... Je vous offre un dernier verre pour la route ? On va fermer.

— Il est tôt.

— Oh non. Bientôt deux heures... Les flics ont la main leste pour coller des amendes après l'heure légale.

— Je ne suis pas près de me laisser bousculer par un flic.

— C'est pas pour vous que je m'inquiète, monsieur Abrams, c'est pour eux. Mais s'ils prennent une dérouillée dans mon club, les affaires s'en ressentiront. »

Moishe leva les yeux et regarda enfin Brownie. Il fronça les sourcils... Où avait-il déjà vu ce gars-là ? « Tu es en train de me foutre dehors ?

— Pas du tout. Je n'essaierais jamais de faire un truc pareil, vous le savez bien. Alors, ce verre ?

— D'accord, mais je ne bouge pas d'ici. Je suis coincé. Ma putain de Lincoln m'a lâché, impossible de trouver un taxi.

— Pas de problème, je peux vous reconduire chez vous », dit Brownie. Et il regretta immédiatement ses paroles. « Ma voiture est garée juste derrière, ce sera un plaisir. »

Moishe réfléchit. « Qu'est-ce que c'est, comme voiture ?

— Une Studebaker. Silver Hawk.

— Bagnole de maquereau... » Moïshe vida d'un trait son verre de bourbon. « Mais c'est toujours mieux que de rentrer à pied. Allons-y. »

En attrapant son veston suspendu au crochet. Brownie hésita à prendre le pistolet dans le tiroir du bureau. Il préféra s'abstenir. Vieux ou pas, Moïshe était un pro de la détente. Autant monter sur le ring en face de Mohammed Ali en espérant s'en sortir avec de la chance.

Dans la voiture, il ne cessa de regarder par-dessus son épaule pour surveiller la rue et toutes les voies perpendiculaires, les yeux partout, comme une chauve-souris prise dans un tourbillon de fumée. Complètement parano. Voilà ce qu'on gagnait à être un salopard.

Le vent soufflant de la rivière avait forcé et soulevait des journaux froissés au fond des ruelles. Les deux hommes ne parlaient pas. Moïshe cuvait en silence, Brownie se gardait bien d'engager la conversation. Il se demandait si le vieux se souvenait de lui. Peu importait, du reste, que la question restât sans réponse.

« Stop ! lâcha brusquement Moïshe. Arrête-toi là. »

Surpris, Brownie gara la Silver Hawk le long du trottoir. Il savait que Moïshe vivait chez sa sœur à Grosse Pointe, cinq ou six kilomètres plus loin. Ici c'était encore le ghetto, dont le cœur ne se trouvait qu'à quelques

rues. Et en pleine nuit, rues sombres, fenêtres sans lumière... Il interrogea Moishe du regard, mais le vieux descendait déjà de voiture en grognant sous l'effort.

« Casse-toi », dit-il en claquant la portière.

« *Oui, monsieur, avec plaisir monsieur, et va te faire foutre, saleté de juif* », dit Brownie. En son for intérieur. Il regarda Moishe s'éloigner en boitillant dans la rue.

Alors qu'il repartait vers le club, une voiture sortit en trombe d'une ruelle et le prit en chasse, collée à son pare-chocs arrière. Un véhicule de patrouille. Mais les flics n'allumèrent pas le gyrophare. Ils se contentèrent de braquer un projecteur. A moitié aveuglé par l'éclat dans son rétroviseur, Brownie se prépara au pire. Allaient-ils lui soutirer de l'argent en échange de sa liberté, ou juste lui flanquer une roustes ? Un Noir au volant d'une belle bagnole... C'était forcément louche, hein ?

Mais peut-être pleuvait-il trop fort. Quelle que fût la raison, les flics ne l'obligèrent pas à s'arrêter. Ils le suivirent sur un kilomètre, lui rappelant par l'œil de l'impitoyable projecteur que sa couleur était indésirable, et plus encore à cette heure de la nuit.

Comme si on avait besoin de le lui rappeler.

Une vague odeur de café tira Brownie de l'univers des songes. Les yeux fermés, il inspira profondément. Du café fraîchement passé, oui... La porte de sa chambre s'ouvrit, et Carolina passa la tête par l'entrebâillement.

« Brownie ? Tu es réveillé ?

— Qu'est-ce que tu fais là ? Quelle heure est-il ?

— Une heure de l'après-midi. J'ai ouvert le Lounge à midi. Les flics sont venus, ils te cherchaient. Je me suis dit qu'il valait mieux te secouer ta vieille carcasse.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, tout à fait réveillé maintenant. Que voulaient-ils ?

— Le type avec qui tu es parti, hier soir... Il est mort.

— Comment ça, mort ?

— À ton avis ? Quelqu'un l'a zigouillé. »

Brownie secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Il avait l'impression qu'on venait de lui abattre un coup sur le crâne. « Bon Dieu. Raconte-moi ce qui lui est arrivé, exactement !

— Ne m'aboie pas dessus. J'en sais rien, moi ! Je te rapporte seulement ce qu'ils ont dit. »

Quelque chose dans le ton de sa voix lui parut suspect. Il la regarda fixement.

« Hé là ! Tu ne crois quand même pas que c'est moi qui l'ai descendu ? »

Elle hésita, ce qui le renseigna davantage que son hochement négatif de la tête.

« Évidemment que non. Le café est prêt... Tu veux un petit déjeuner ?

— Oui. Il y a du bacon dans le frigo. Prépare des œufs au plat, aussi. Je sens que la journée va être sacrément longue. »

Après avoir pris une douche rapide, il choisit dans son placard un costume bleu foncé à fines rayures. Le veston, un peu trop large, lui permettait de porter son Smith à l'épaule. Si seulement il ne l'avait pas laissé dans le tiroir de son bureau !

Mais il n'eut pas à s'en plaindre.

Deux hommes se levèrent de leurs tabourets aussitôt que Brownie entra dans le Lounge. Un Noir immense, vêtu d'une veste de bonne marque, et un Mexicain tout maigrelet en costume trois pièces tiré à quatre épingles. Des flics.

« Léo Brown ? » demanda Garcia. Son collègue noir indiqua le mur sans rien dire.

Face au mur, Brownie leva les mains pendant que Cordell Bennett, le flic noir, le fouillait, ne trouvait rien, et le retournait vers lui. De près, il paraissait encore plus énorme, dominant Brownie d'une tête et de ses cinquante kilos supplémentaires. Visage couturé, mâchoires de bouledogue.

Le Mexicain sortit sa carte et la présenta à Brownie. Lieutenant Lupe Garcia, Répression du crime organisé. Le flic noir ne montra aucun papelard.

« Raconte-nous ce qui s'est passé hier soir, Brown, dit Garcia sur le ton de quelqu'un qui demanderait "quel temps fait-il ?". Pourquoi tu t'es disputé avec Moishe Abrams ? Il en avait après toi ?

— Absolument pas, répondit Brownie en rajustant les revers de sa veste. Il est venu vers une heure du matin et il a bu quelques verres jusqu'à l'heure de la fermeture. Sa voiture était en panne, je l'ai ramené en ville.

— À quelle adresse ?

— Aucune. Je l'ai lâché au croisement de la 2^e Rue et de Pingree. »

Le flic noir eut l'air sceptique. « Pingree ? En pleine nuit ?

— Vous connaissez Moishe, n'est-ce pas ?

— Évidemment, dit Garcia. Et alors ?

— Alors vous savez qu'il pouvait se faire déposer n'importe où, et à n'importe quelle heure.

— Possible, concéda Garcia. Apparemment, il possédait des parts de ton club.

— Moishe avait un pied partout.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé, Brownie. Moishe possédait des parts de ton club, oui ou non ?

— Il y a quelques années, oui. Plus maintenant. Dans quelle banque avez-vous votre compte, Lieutenant ? La Detroit National ?

— Pourquoi ?

— Il y a dix ans, j'étais barman. J'avais réussi à économiser six mille dollars et je voulais emprunter de l'argent pour m'acheter ce club, le rénover et tout ça. Vous croyez que la Detroit National m'aurait prêté de l'argent ?

— Probablement pas, admit Garcia. Quel était le problème hier soir ? Tu as du retard dans tes remboursements ?

— Je vous l'ai dit, il ne s'est rien passé. » Brownie tourna la tête à droite et à gauche pour montrer son visage de profil. « J'ai l'air de m'être battu avec Moishe Abrams au fond d'une ruelle ? »

Les deux flics échangèrent un regard. Garcia haussa les épaules.

« Non... Dommage. Autrefois, on se fichait complètement de vos tueries, à vous autres les truands. C'était le bon vieux temps. Encore un qui mord la poussière, et après ? Mais aujourd'hui, on a hérité d'une patronne qui prend son boulot au sérieux et nous mène à la baguette. Son plaisir, c'est d'envoyer les gangsters en cabane. Alors pour résumer, tu es parti hier avec Moishe et la dernière personne à l'avoir vu en vie, c'est toi.

— Hé, pas si vite ! Je l'ai quitté vers deux heures du matin. Une voiture de patrouille m'a filé le train sur John R. quand je suis revenu. Vous pouvez vérifier.

— C'est ce qu'on va faire. Mais même si ton histoire tient la route, tu auras encore DeMeo sur le dos. Il était en bisbille avec son boss ?

— Si vous voulez savoir quelque chose sur Tommy, allez lui poser vos questions.

— C'est toi que j'interroge.

— J'ai compris. Et vous croyez que je vais répondre ? Tirez-moi plutôt une balle dans la tête !

— Ce serait peut-être te rendre service, dit Garcia en souriant. Faut pas trop le mettre en colère, DeMeo. T'aurais peut-être intérêt à avoir affaire à nous plutôt qu'à lui.

— S'il me le demande, je répondrai la même chose. Moishe était bien arsouillé, et il a le vin mauvais... Même quand il n'a pas bu, il est déjà pas commode, c'est pour dire. Vu son état hier, ça ne m'étonne pas qu'il y ait eu un mort. Je m'étonne juste que ce soit lui. Comment c'est arrivé, d'ailleurs ?

— Au couteau, répondit le flic noir d'une voix grave et profonde qui roulait comme du charbon dans un tunnel. C'était pas beau à voir... Ils y ont pris un sacré plaisir, on dirait.

— Assez perdu de temps, fit Garcia en haussant les épaules. Il nous reste encore deux homicides à constater avant le dîner. C'est pas pour rien qu'on surnomme Detroit "la Ville du meurtre"... L'un des deux pourrait t'intéresser, tiens. Un type tabassé à mort sur Dequindre, à cinquante mètres du bureau de Moishe. Tu veux venir ? Histoire de voir ce qui t'attend...

— Je suis très bien ici.

— Tu crois ? ricana le flic noir. Tu te rappelles cette chanson de Jimmy Reed, *Take out Some Insurance*²¹ ? Si j'étais toi, je me prendrais une assurance vie en béton, là tout de suite. »

Dès que les flics eurent passé la porte. Brownie se rua dans son bureau et appela le Casa.

« Cephus ? C'est Brownie. Passe-moi Tommy... Comment ça, à l'hôpital ? Quoi ?.... Bon, écoute. Va lui dire que Moishe Abrams s'est fait étendre hier soir. Les flics veulent le voir, et ils ne sont peut-être pas les seuls à le chercher. Si j'ai du nouveau, je te rappelle. »

Il raccrocha et resta un moment sans bouger, songeur. Puis il prit le Smith dans le tiroir, le chargea.

Cinq minutes plus tard, dans la Silver Hawk, il retraçait le chemin emprunté la veille. Au croisement de Pingree et de la 2^e Rue, il s'arrêta le long du trottoir et inspecta les environs en essayant de fouiller sa mémoire. Moishe n'avait pas eu l'intention de se faire conduire ici. Il était d'une nervosité extrême et, brusquement, avait voulu descendre. Comme s'il s'était soudain rappelé quelque chose.

Quoi ? De quoi s'était-il souvenu, précisément, à ce coin de rue ? Un peu plus loin, un kiosque offrait les journaux du matin, le *Free Press*, le *News*, quelques magazines. Mais il était fermé hier. À deux heures du mat, tu parles ! Tout était fermé...

Non. Pas tout. Brownie coupa le contact et descendit de la Studebaker. Le vent de la rivière le frappa de plein fouet, comme la bouffée glacée qu'on reçoit en ouvrant un congélateur. Un froid immédiat dans tout le corps. Il glissa une pièce dans le parcmètre et, une main serrée autour du col de sa veste, emprunta lentement l'étroite ruelle qui débouchait dans une aire de chargement au milieu du pâté de maisons, à l'arrière des boutiques.

C'était là. L'escalier en fer pour accéder à l'étage d'un entrepôt, au-dessus d'un atelier d'imprimerie. Aucune lumière, évidemment. Les vitres peintes en noir. Le bar clandestin de Fatback... Où Savarese était tombé dans l'embuscade. Il grimpa prestement l'escalier et frappa deux coups à la porte en métal, puis encore deux fois. La porte s'ouvrit. À peine. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— C'est Brownie. Dis à Fat que j'ai besoin de le voir. C'est important. »

La porte se referma, se rouvrit un instant plus tard. Bass, le videur-garde du corps musulman, lui fit signe d'entrer.

À l'intérieur, le clando était désert. Chaises empilées sur les tables, homme de ménage octogénaire traînant à laver le plancher. Tables de jeu couvertes par de grands tissus. Debout à la caisse, au bout du comptoir, Fatback buvait un scotch en comptant sa recette. Plus volumineux que jamais, dans un ensemble pantalon bleu pâle à large col, avec ceinture et chaussures en cuir verni blanc. Brownie prit place sur un tabouret en face de lui.

« Les poulets sont venus, Fat ? »

— Non. Leur paye, c'est vendredi. Pourquoi ? »

Brownie ne livra pas l'information tout de suite. « J'ai déposé Moishe Abrams pas loin d'ici hier soir. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— Ce qui se passe toujours avec le vieux et ses juke-box, répliqua Fatback en inscrivant ses chiffres dans un minuscule carnet. Du grabuge. D'abord, il a prétendu que le tabouret face à la porte lui était réservé et il a dégagé le client. Ensuite, il a refusé de boire au verre et j'ai dû lui donner

une bouteille... Je me disais qu'après l'avoir vidée il tomberait peut-être dans les vapes. Mais non. Il est devenu encore plus teigneux, c'est tout.

— Du Moishe tout craché.

— Y avait pas beaucoup de monde, un ou deux pokers un peu déjantés... Little Diddley jouait de la guitare sur scène, personne n'y faisait trop attention. Et puis Moishe s'est mis à lui gueuler dessus pour qu'il arrête avec son blues de m... L'autre, vu qu'il ne connaissait pas le bonhomme, lui a répondu d'aller se faire foutre. Je lui ai dit de se barrer s'il tenait à sa peau. » Fatback secoua la tête, accablé, en marquant une pause dans son récit.

« Ensuite Moishe a voulu taper le carton. Il a déboulé à la table de Bobby Cee... Les gars jouaient gros depuis le début de la soirée, le pognon changeait de main à coups de sept ou huit cents dollars pour chaque pot. Moishe a mis mille, il a perdu en cinq minutes. Déjà qu'il était trop pinté pour distinguer les cents, alors un poker à trois, je t'en parle pas. Après, il a accusé Bobby de tricher...

— Bon sang, souffla Brownie. Et alors ?

— Et alors, c'est parti en couille. Bobby s'est jeté sur lui. Moishe avait un pétard dans une main, un rasoir dans l'autre... Bass a sorti sa carabine. J'ai réussi à les séparer, Bass a récupéré le flingue et a mis Moishe dehors. J'y perdrai peut-être mon juke-box, mais je préfère ça plutôt que de le laisser descendre quelqu'un ou que lui se fasse liquider. »

Brownie le dévisageait fixement.

« Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Fatback, agacé.

— T'es pas au courant ?

— Ben non, je viens d'arriver. Il y a dix minutes... Au courant de quoi ?

— Moishe s'est fait suriner hier soir, à cinquante mètres d'ici. Les flics sont sur le coup et j'imagine que ses contacts aussi vont mener leur enquête.

— Putain, c'est pas vrai, gémit Fatback. On sait qu'il est venu ici ?

— Pas encore, mais tu peux être sûr que ça filtrera. Tu crois que Moishe a pu attendre Bobby dehors pour s'expliquer ?

— Non. On l'a viré vers trois heures et demie. La partie de poker a duré jusqu'à sept heures, et après je suis allé prendre le petit déjeuner avec Bobby chez un Grec.

— Donc Bobby était avec toi tout le temps ? insista Brownie.

— Oui, je l'ai pas quitté de... » Fatback s'interrompit, l'œil mauvais.

« Quoi ?

— Il y a une dizaine de personnes pour témoigner qu'ils en sont venus aux mains. Mais je suis le seul qui puisse couvrir Bobby après.

— Tu y vas fort, Fat.

— Écoute... Bobby et moi, on n'est pas de la même famille. Mais Moishe et Tommy DeMeo, si. Et lui, dans le genre terrifiant... J'ai pas du tout envie de l'avoir contre moi. Je suis pas près d'oublier ce qui est arrivé à Savarese. S'il veut faire payer la mort de Moishe par le sang, vaut mieux que ce soit Bobby plutôt que nous. À moins que t'aies un autre candidat à proposer ?

— Pas encore, dit Brownie en se levant. Tu ne bouges pas d'ici ?

— Où veux-tu que j'aille ? soupira Fatback. Je suis trop gros pour me cacher. »

Au centre du ring, Tommy tournait dans le sens contraire des aiguilles d'une montre pour esquiver la droite de son adversaire. Un gaillard énorme, blanc, aussi haut qu'un silo, avec des poings comme des enclumes. La foule rugissait... Quelqu'un lui tapota l'épaule. Il ne se retourna pas. Sûrement un

petit malin qui essayait de le distraire pour que l'autre, l'armoire, profite de l'ouverture... Encore un tapotement.

Cette fois, il pivota brusquement pour frapper... mais on lui immobilisait les bras le long du corps.

« Tommy... Réveille-toi ! C'est moi, Cephus ! Réveille-toi ! »

À travers les brumes de son esprit, Tommy comprit qu'il se trouvait dans la salle d'attente de l'hôpital Ford, en train de livrer un combat contre Cephus sous les regards ahuris d'une poignée de patients. Un gardien de la sécurité se précipita, apprécia d'un coup d'œil la situation et fit aussitôt retraite.

« Ça va maintenant ? demanda Cephus.

— Oui, lâche-moi... Pardon. J'ai dû m'endormir.

— T'as vraiment une sale tête ! Tu es là depuis combien de temps ?

— Je ne sais pas. Depuis hier soir. Quelle heure est-il ?

— Trois heures de l'après-midi. Comment va Martika ?

— Elle dort. Ils ont fait des examens toute la matinée. C'est pas fini, il y en aura d'autres plus tard. Qu'est-ce que tu fous là ?

— T'es bien réveillé, maintenant ? Sûr ? Parce qu'il s'est passé quelque chose. »

Cephus l'entraîna à l'écart et lui annonça la mort de Moishe, sans détour. Tommy ne cilla pas. Mais il avait l'air d'un boxeur qui vient de s'en prendre une sévère. Et qui tient à peine debout.

« Qui a bien pu... Nom de Dieu. On a une idée ?

— Les flics n'en savent rien, et sans doute qu'ils s'en foutent. Brownie est en train de se renseigner. »

En sortant de chez Fatback, Brownie s'attarda sur l'escalier et jeta un regard tout autour. Savarese était sorti par cette même porte. Moishe avait-il connu une fin semblable ? Peu probable. Pas ici, en tout cas. Trop de monde. Et un homme qu'on assassine à coups de couteau ne meurt pas en silence.

Il était parti aux environs de trois heures et demie. Qu'aurait-il fait ensuite ? Où pouvait-il aller, sans voiture ? Nulle part. La réponse s'imposait avec autant d'évidence que la reprise finale du thème dans un blues de Hooker. Jamais il n'aurait encaissé de se faire jeter d'un bar clandestin par des Noirs. Il serait resté en ruminant sa vengeance. Dans l'attente que Bobby sorte.

Où ? La porte au pied de l'escalier ? Brownie descendit et appuya l'épaule contre le battant métallique. Impossible. L'issue était condamnée et n'avait pas été ouverte depuis des années.

Restait la ruelle, en face de l'aire de chargement. Moishe s'y était déjà planqué pour piéger Savarese. De là, il pouvait surveiller la porte, attendre que Bobby descende l'escalier et donner l'assaut. Sauf qu'il n'avait plus son agilité d'autrefois. Avec sa jambe estropiée, il n'aurait pas risqué une attaque frontale. Seul moyen : laisser l'autre s'engager dans la ruelle et le surprendre par derrière.

Brownie s'avança lentement, scrutant le terrain. Les signes étaient visibles, quand on savait ce qu'on cherchait. Il distingua de petites taches rondes. Comme des gouttes d'encre, plus brunes que rouges maintenant, parsemées sur les vieux cartons qui couvraient à moitié le sol. Du sang séché. Rien de théâtral, juste quelques éclats. Facile de passer à côté si on ne regardait pas. Fatback et Bobby n'avaient rien vu.

Bon sang.

Des cartons étaient empilés contre le mur. Brownie les écarta, s'attendant presque à découvrir un cadavre. Non... Mais il trouva un vieil

étui à guitare tout éraflé, portant le nom « Little Diddley » grossièrement tracé en lettres blanches. Parsemé de petites taches rouges.

OceanofPDF.com

« Son vrai nom est Jonas Deveraux, dit Fatback. Il se fait appeler Little Diddley parce qu'il joue de la guitare comme Bo²². »

La Studebaker descendait la 8^e Rue, dans le crépuscule de novembre qui tombait sur Detroit et noyait les rues d'ombres et de vent. Brownie conduisait, Tommy assis à ses côtés, tandis qu'à l'arrière Fatback emplissait toute la banquette. Cephus était resté au Casa pour assurer la sécurité.

« Qu'est-ce que tu sais de lui ? demanda Tommy.

— Pas grand-chose. C'est un petit gars d'Alabama, vaguement apparenté à quelque figure du blues. Il a débarqué il y a quelques mois de ça pour chercher du boulot. C'est une bête à la guitare.

— Et il ne te coûte pas cher, ajouta Brownie.

— N'allez pas croire que je l'arnaque, protesta Fatback. Je le fais jouer après la fermeture et je lui ai dégoté une chambre au Delmore Arms où crèchent la plupart des musiciens. Pour qu'il puisse nouer des contacts et trouver d'autres engagements... Et voilà comment il me remercie. En se bouffant le nez avec le roi des juke-box ! Autant filer direct à la morgue pour se réserver un tiroir. Et un pour nous aussi.

— Il y est peut-être déjà, dit Brownie en engageant la voiture dans le parking du Delmore Arms. Les flics ont trouvé un macchab hier soir, quelqu'un qui a été tabassé à mort.

— Tu crois que c'est lui ? dit Tommy.

— Ils n'ont pas donné de nom. On verra bien... »

Fatback glissa un billet à l'employé pour obtenir la clé de la chambre. Les trois hommes montèrent au sixième étage dans l'ascenseur poussif qui tremblait sur ses filins.

Ils ne frappèrent pas. Fatback ouvrit sans bruit la porte, puis s'effaça pour laisser entrer les deux autres dans la chambre baignée d'obscurité. Brownie alluma la lumière.

« Oh merde ! », souffla Fatback. Un corps gisait sur le lit, enroulé dans un fatras de draps tachés de sang. Tommy posa un doigt sur la gorge du jeune musicien.

« Il n'est pas mort. Pas encore... »

— Et dans tous les cas, il n'en a plus pour très longtemps », compléta Brownie. Il ramassa un rasoir sur la table de nuit et le tendit à Tommy. Celui-ci pinça les lèvres en reconnaissant l'instrument au manche de nacre incrusté de sang.

« Réveille-toi, Jonas, dit Fatback en giflant le jeune homme. Allez, putain ! Réveille-toi ! »

Diddley ouvrit les yeux. Son regard hébété s'emplit de terreur en se posant tour à tour sur Fatback et sur Tommy. Il essaya de s'asseoir et retomba sur le lit avec un gémissement.

« Qu'est-ce qui s'est passé hier soir ? demanda Fatback. Qu'est-ce que t'as fait ? »

Diddley réussit à parler, haletant. « Rien, je te jure... Je me suis fait attaquer dans la ruelle.

— Alors pourquoi t'es pas mort ? fit tranquillement Tommy. Moishe y est passé, lui.

— Le vieux est mort ?

— Tu devrais le savoir, grogna Fatback. C'est toi qui l'as buté. »

Diddley eut une grimace douloureuse. « Non... Quand je suis sorti du club, il était à quatre pattes dans la ruelle avec deux types penchés sur lui. J'ai pensé qu'il était en train de vomir, vu qu'il avait quand même bien éclusé.

— On s'en fout de ce que t'as pensé, dit Fatback. Raconte juste ce qui s'est passé.

— Ils m'ont entendu descendre l'escalier. J'ai demandé si le vieux avait un problème, ils ont pas répondu. Et puis l'un des deux s'est jeté sur moi avec le rasoir. Il m'a foncé dessus tellement vite, le temps que je comprenne ce qui m'arrivait, il m'avait déjà frappé quatre ou cinq fois. J'ai essayé de me défendre en lui balançant ma guitare à la tête. Le rasoir s'est planté dans l'étui. Je l'ai pris et je me suis tiré. J'ai couru comme un fou jusqu'ici... Et après, j'ai dû tomber dans les pommes.

— Ils venaient du club, les gars ?

— Non. Ça fait un moment que je joue au Fatback, je commence à repérer les têtes. Eux, je les ai jamais vus.

— Noirs ou Blancs ?

— Blancs, je crois. J'étais tellement paniqué. Mais... Ils avaient quelque chose de bizarre.

— Comment ça, bizarre ?

— Je sais pas, j'ai pas bien distingué. En tout cas y avait un truc... Ça me reviendra peut-être.

— Quand t'auras eu le temps de fignoler ton bobard, ricana Fatback.

— Je te jure que c'est vrai, Fat. Ils devaient être en train de taillader le vieux quand je suis sorti. Merde... ma guitare !

— Elle est dans ma voiture, dit Brownie. Bouge pas, sinon tu vas te remettre à saigner. » Il s'éloigna et appela les deux autres. « Il est mal en point. Faut lui trouver un médecin. »

Fatback haussa les épaules. « Si on l’emmène à l’hôpital, les flics et les gars de Moishe lui tombent dessus dans les cinq minutes. Quitte à clamcer, autant qu’il reste ici.

— Pour ce qui est des gars de Moishe, dit Brownie, il y en a déjà un au courant... Alors, Tommy ? Tu connaissais bien le vieux. Qu’est-ce qu’on fait ?

— J’en sais rien. Tu crois qu’il dit la vérité ?

— Non, dit Fatback. Il ment pour sauver sa peau. »

Tommy hocha la tête. « Possible... » Il se tourna vers Brownie. « Tu as vu quelqu’un quand t’as déposé Moishe ?

— J’ai pas vraiment regardé. J’étais plutôt inquiet pour ma pomme... Mais il avait les jetons, ça, j’en suis sûr. Il n’arrêtait pas de se retourner dans la voiture pour voir si on le suivait.

— Et toi, Fatback ? Ces deux types... Ils t’évoquent quelque chose ?

— Non. Bass a foutu Moishe dehors, Diddley est parti vingt minutes plus tard, à peu près, et personne d’autre n’est sorti du club. Il nous raconte une craque. Qu’est-ce que tu veux faire ?

— J’en sais rien. Ce qui est arrivé à Moishe lui pendait au nez depuis longtemps. Soit il s’est fait buter, soit il attendait Diddley et l’histoire s’est mal finie. Pour tous les deux.

— Pour nous aussi, ça pourrait tourner au vinaigre, dit Fatback. Il s’est fait descendre près de mon club, et c’est Brownie qui l’a déposé là. Si la bande du St. Clair l’apprend, la question n’est plus de débrouiller le vrai du faux. Même en leur apportant Diddley dans un paquet cadeau, on risque de ne pas faire de vieux os. »

Tommy parcourut lentement la pièce du regard. Le décor glauque, le jeune musicien terrifié qui tremblait sous les draps pleins de sang. Et le

rasoir taché de rouge dans ses propres mains. Couvert d'une croûte de sang séché. Le sang de Moishe.

Il n'arrivait pas à prendre une décision. D'un côté, il y avait la mort de Moishe, un conflit potentiel avec la bande de Luca... Mais surtout, il éprouvait le sentiment confus que tout ce qu'il avait fait de mal dans sa vie se retournait maintenant contre lui.

« Et merde ! Luca, on s'en fout... Appelez le cousin de Tika, l'infirmier. Calvin Oaks. Faites soigner Diddley, discrètement. Pas d'hôpital, pas de police. Je vous recontacterai. Passe-moi les clés de ta voiture, Brownie. Faut que j'y aille. »

Au volant de la Studebaker, Tommy monta à toute vitesse la rampe d'accès au parking de l'hôpital Henry Ford. Il ne prit même pas la peine de se garer sur un emplacement, arrêta la voiture devant la porte et entra précipitamment. Il avait un mauvais pressentiment. Comme dans la ruelle derrière le Regency, au Cooley's, et en d'autres occasions depuis. Le coup allait tomber... Il se sentait les tripes nouées, les muscles tendus. Prêt à encaisser.

Il n'attendit pas l'ascenseur et grimpa l'escalier quatre à quatre pour gagner la chambre de Martika.

Où tout semblait parfaitement normal. Mis à part la fatigue et de vagues étourdissements, Martika se sentait plutôt bien. Il resta assis à son chevet en lui tenant la main jusqu'à ce qu'elle s'assoupisse, puis partit à la recherche du praticien qui avait demandé les examens. Un certain Kessler.

Lorsqu'il déclina son identité, la secrétaire le fit entrer mais ne dit rien. Mauvais signe. Et à la seconde où il pénétra dans la pièce et vit le visage du médecin...

L'homme était assis à son bureau. Chétif, étroit d'épaules, couronne de cheveux blancs et lunettes à montures noires, blouse blanche. Il indiqua à Tommy le fauteuil en face de lui.

« Excusez-moi, monsieur DeMeo, vous me l'avez peut-être déjà dit... Quelle est votre relation avec Miss Daniels, exactement ? Vous êtes parent ? Ami ?

— Je suis son mari.

— Légalement, ou... ? Pardonnez-moi d'insister, mais nous allons devoir prendre des décisions importantes. Je veux m'assurer que je

m'adresse bien à la bonne personne.

— Oui, je suis la bonne personne, dit Tommy en maîtrisant mal sa colère. Allez-y, parlez !

— Très bien... Ce ne sera pas très facile à entendre. Nous avons effectué des examens très complets et les résultats sont concluants. Miss Daniels a un cancer, un glioblastome localisé sur la colonne vertébrale au niveau de la première cervicale.

— Un cancer ? répéta Tommy, abasourdi. C'est... c'est grave, hein ?

— Hélas oui, je le crains. Je suis désolé. »

Tommy inspira profondément.

« Bon... Elle a un cancer. Mais de nos jours, ça se soigne, non ? Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— J'ai prévu une exploration chirurgicale pour Miss... pardon, pour votre femme, demain après-midi, mais il n'y a guère d'espoir. Un glioblastome est une tumeur maligne à évolution très rapide et presque toujours mortelle. D'après les radios, le développement des cellules serait trop avancé pour qu'on puisse opérer. Si tel est le cas, ce que je crains, nous refermerons l'incision et votre femme pourra quitter l'hôpital dans quelques jours. Mais d'un point de vue médical, on ne peut pas faire grand-chose, j'en ai bien peur.

— Ah bon. Vous avez peur, fit Tommy, menaçant. Qu'est-ce que vous êtes en train de me dire ?

— Depuis combien de temps votre femme présente-t-elle des symptômes, monsieur DeMeo ?

— Elle n'en a pas. À part la nuque raide de temps en temps...

— Depuis quand s'en plaint-elle ?

— Je... je ne sais pas. Elle était en tournée ces derniers mois, je ne lui ai parlé qu'au téléphone. Mais elle n'avait mal nulle part. Si, une ou deux fois peut-être, récemment.

— Malheureusement, cela tendrait à confirmer nos soupçons, soupira le médecin. Cette forme de cancer est particulièrement foudroyante. Pour parler franchement, nous ne pourrions plus délivrer que des soins palliatifs, pour la soulager autant que possible. Il faut vous préparer au pire.

— Sûrement pas », dit Tommy en se levant lentement. Le sang cognait à ses oreilles, il se retenait d'envoyer son poing dans la figure du médecin ou dans le mur. « C'est quoi, cet hôpital ? Ça grouille de toubibs et d'infirmières, avec du matériel de pointe plein les couloirs, et vous ne pouvez pas remettre d'aplomb quelqu'un qui se sent un peu faible sur ses jambes ?

— C'est un premier diagnostic, répondit calmement le médecin. J'ai demandé l'avis des plus grands spécialistes en la matière... Cela ne vous sera pas d'un grand secours, monsieur DeMeo, mais sachez que vous avez toute ma compassion. Ma femme et moi possédons tous les albums de Martika, nous sommes fans. Je vous promets que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir, mais...

— J'ai compris, pas la peine de répéter. Est-ce que Martika est au courant ?

— Bien sûr. C'est sa vie, elle a le droit de savoir.

— Bon... Admettons que votre diagnostic soit juste. Qu'est-ce qui va se passer ?

— Si la tumeur continue d'évoluer à la même vitesse, ses fonctions motrices seront affectées d'ici à quelques semaines. Elle ne pourra plus marcher, ensuite plus manger ni... à la fin, plus respirer sans assistance. Elle aura besoin d'une aide médicale vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si l'argent est un problème, l'hôpital peut prendre en charge...

— Je me fous de l'argent, j'en trouverai ! Occupez-vous seulement de faire venir vos experts. Vous les voyez quand ?

— Demain, après l'exploration chirurgicale. J'aurai peut-être de meilleures nouvelles à vous donner. Vous pouvez aller la voir maintenant, mais ne restez pas trop longtemps. Il lui faut du repos. »

« Ça va, ma poupée ? » dit-il en s'asseyant sur la chaise en plastique blanc au chevet du lit.

Elle comprit d'un coup d'œil.

« Ils t'ont parlé, hein ? On dirait que tu viens de recevoir la trempe de ta vie... Bon sang, Tee, je te croyais costaud. J'ai besoin que tu sois fort, tu sais. Les autres peuvent pleurnicher, mais pas toi. D'accord ?

— D'accord, dit-il en déglutissant avec peine. Je ferai tout ce que tu voudras.

— Alors, pour commencer... Le Dr. Kessler m'a expliqué que l'opération ne donnerait sans doute rien, à part confirmer le verdict. Dans ce cas, fais-moi sortir d'ici tout de suite après, quoi qu'en disent les médecins. Je ne veux pas rester à l'hôpital, Tee. Ramène-moi à la maison. Promis ?

— Pas de problème. Quoi d'autre ?

— Il paraît que je vais avoir besoin d'une infirmière.

— D'accord.

— Non, pas d'accord. T'as intérêt à en choisir une moche comme un pou, et qui pèse au moins cent kilos. Tu pourras te taper qui tu voudras une fois que je ne serai plus là, mais en attendant, je t'interdis de fricoter avec le personnel. Pigé ? »

Il la dévisagea d'un air ahuri.

« Rigole, Tommy ! Je n'ai jamais été du genre à me lamenter, c'est pas maintenant que je vais commencer. Regarde les choses du bon côté. Je peux bouffer tout ce que je veux. Je suis tranquille, tu ne me plaqueras pas pour une serveuse qui a vingt ans de moins que moi... Non, arrête ! S'il te plaît. »

Mais il ne pouvait pas. Ses yeux le brûlaient, les larmes coulaient silencieusement.

« Nom de Dieu, Tommy. Si tu dois te mettre à chialer, fiche le camp ! Parce que si je pleure moi aussi, je ne suis pas sûre que je pourrai m'arrêter. Allez, va-t'en. Tu reviendras demain. »

Tommy se leva, la vision trouble, et partit en vacillant vers la porte.

« Tee ? Attends. »

Il se retourna. Et en la voyant, toute noire contre le drap blanc, si menue et si fragile, il ne se sentit pas capable de parler.

« Il y a autre chose, hein ? A part moi, je veux dire... Raconte. »

Il essaya d'émettre un son, toussa. La gorge nouée. « Moishe... Il a été tué hier soir.

— Ah, dit-elle en détournant les yeux. Bon. »

Tommy pénétra dans le décor luxueux des pompes funèbres Lipinski et découvrit le cercueil. On aurait dit une caisse de déménagement. La boîte en bois brut, posée sur un drap de velours noir, détonnait comme un clochard assis à la table d'un restaurant. Le couvercle était ouvert, mais il n'y avait rien à voir. Le corps de Moishe reposait sous une grossière toile de coton.

Dans la pièce se tenait aussi la sœur de Moishe, flanquée d'un jeune homme en costume sombre. Tommy le saisit fermement par le bras pour l'entraîner dans un coin. « Vous allez me sortir Moishe de cette boîte minable et le mettre dans votre plus beau cercueil. Ce que vous avez de mieux, compris ? Je me fiche du prix.

— Moi aussi, répliqua calmement le jeune homme. Je ne suis pas de la partie. » Il tendit la main en se présentant. « Rabbín Eisenheim... Monsieur DeMeo, je présume ?

— Vous êtes rabbin ? » interrogea Tommy, sceptique. On aurait dit un adolescent, à peine en âge de se raser. Pâle, le visage marqué par l'étude, avec d'épais cheveux noirs portant encore les traces du peigne.

« Je suis ici pour Rachel, répondit-il. Moishe se serait passé de moi... Ne soyez pas blessé par la simplicité du cercueil, monsieur DeMeo. Dans notre religion, que l'on soit riche ou pauvre, on entre dans ce monde sans rien et on le quitte de la même manière. Surtout, n'y voyez aucun manque de respect envers votre ami. »

Tommy hocha la tête. « Bon... Comment elle va, sa sœur ? Je peux faire quelque chose ?

— Votre présence ici lui est déjà d'un grand soutien. Je doute qu'il vienne beaucoup de monde pour rendre un dernier hommage. »

Ce en quoi il ne se trompait pas. Tommy prit place sur une chaise dans le fond de la pièce. Pendant une demi-heure, personne ne se montra. Puis arriva Lupe Garcia, vêtu pour la circonstance d'un costume sombre. Après avoir présenté ses condoléances à Rachel Abrams, il se tint un moment devant le cercueil, se signa, puis alla s'asseoir à côté de Tommy qui l'accueillit avec un regard méfiant.

« Détends-toi, je ne suis pas de service, souffla Garcia. Ça te paraîtra peut-être bizarre, mais c'est en partie grâce à ce vieux truand que je suis devenu flic. On ne parlait que de lui quand j'étais gosse. Une fois entré dans la police, mon rêve, c'était de le coincer pour me faire une réputation. J'ai été appelé plusieurs fois pour constater un meurtre, des types qu'il avait zigouillés... Chaque fois, c'était pareil. Au moins une vingtaine de témoins, mais personne n'avait rien vu. Sans déconner, les gens auraient préféré balancer leurs bébés dans la fosse aux lions plutôt que de dénoncer Moishe.

— Ça devait vous énerver.

— Un peu, oui. Mais je comprenais pourquoi. A moi aussi, il me foutait les jetons. C'était comment, de travailler avec lui ?

— Il ne laissait rien passer, jamais. Un râleur de première, pas franchement facile à vivre. Mais en cas de problème, il était là pour couvrir vos arrières. Vous voyez ce que je veux dire ? Il m'a appris beaucoup de choses.

— Surtout des sales trucs, je parie.

— Oui, dit Tommy en souriant. Mais pas seulement.

— Je ne peux pas dire qu'il me manquera, mais bon... Mes condoléances quand même, DeMeo. A la prochaine. » Garcia se signa encore une fois avant de sortir. À la porte, il croisa John Luca, Charlie Musso et Fat Sal Benedetto, le boss de Pontiac, qui arrivaient tous ensemble. Échange de regards au passage, mais aucune parole.

Tommy se leva pour les rejoindre au fond de la pièce. Luca et Benedetto portaient costume et cravate sombres. Charlie Musso, lui, ne s'était pas mis

en frais. Blouson en cuir à l'effigie des Teamsters, grosses chaussures.

« Qu'est-ce qu'il voulait, le flic ? demanda Musso.

— Rendre un dernier hommage.

— Tu te fous de moi ? Il venait voir si le vieux youpin était bien mort, oui ! »

Tommy lui envoya une gifle. Réflexe pur et simple. Il prit conscience de son geste seulement en voyant la tête de Musso partir sur le côté. Tout le monde restait pétrifié... Musso voulut sortir son arme. Tommy l'attrapa par la main, lui retourna le pouce et maintint la prise pendant que l'autre, paralysé, gémissait de douleur.

« Lâche-moi, connard... »

D'une rapide torsion, Tommy lui fit claquer l'articulation. On entendit un craquement, comme une brindille sèche qui se brise. Musso poussa un cri, pâlit, flancha sur ses genoux, tandis que Tommy lui tenait toujours le pouce, fouillait dans son blouson pour en sortir l'automatique et le glissait dans sa propre ceinture.

« Encore un seul mot et je t'arrache le pouce, dit-il calmement. Fous le camp. »

Musso hocha la tête, incapable de parler. Tommy le relâcha et le poussa vers la porte, d'où il s'éloigna d'un pas mal assuré avec un regard pour implorer l'aide de Luca.

« Attends dans la voiture, dit le chef.

— Putain, John...

— Dans la voiture », répéta Luca. Il se tourna vers Tommy sans se soucier de voir si Musso obéirait. « Quel imbécile !

— Je ne vous le fais pas dire. On est poli aux enterrements, c'est la moindre des choses.

— Charlie a une grande gueule, concéda Luca, mais c'est pas le moment de nous battre entre nous. Qu'est-ce qui est arrivé à Moishe, DeMeo ? Vous étiez en désaccord ? »

Tommy ne répondit rien.

« Tu es jeune, continua Luca en le fixant dans les yeux. Tu as de l'ambition, je sais. Tu t'es vite fait une place dans...

— Ce n'est pas moi qui l'ai descendu. Moishe était... » Tommy hésita, cherchant le mot juste. Mais il n'en connaissait aucun. « C'était mon ami. Je n'avais rien contre lui.

— Quelqu'un lui en voulait, en tout cas, fit observer Benedetto.

— Ne te froisse pas, DeMeo, dit Luca. Il fallait que je te pose la question, c'est tout. Cette folle dingue qui a pris la tête de la Répression du crime organisé s'acharne à démonter nos affaires avec les syndicats. Elle a déjà fait inculper Hoffa et arrêté deux délégués d'atelier pour acceptation de pots-de-vin. J'ai vraiment pas envie de me retrouver avec une guerre de rue sur les bras, en plus. Tu crois que Moishe a été buté pour des raisons personnelles ? Ou par quelqu'un qui a des visées sur son territoire ?

— Je ne sais pas encore.

— Trouve-moi le coupable ! Et ensuite, laisse-nous faire. On s'en occupera.

— Non. Je veux régler ça moi-même. À ma manière.

— Tu es sourd, DeMeo ? demanda Luca, le visage brusquement enflammé. Je te dis que je veux éviter...

— John », murmura Benedetto en tirant Luca par la manche. Il désigna trois hommes en civil qui venaient d'entrer et se tenaient silencieusement contre le mur du fond. « Les flics. Vaut mieux pas traîner.

— J'aime pas qu'on m'oblige à répéter, siffla Luca entre ses dents. Trouve-moi qui a fait le coup, je m'en occupe ! »

Sans répondre, Tommy suivit des yeux les truands qui s'approchaient de la sœur de Moishe pour présenter leurs condoléances et regagnaient la porte. Les trois flics leur emboîtèrent le pas.

« *Quelqu'un lui en voulait.* » La voix de Benedetto résonnait encore à ses oreilles. Mais pourquoi ? Il laissa errer son regard sur les murs drapés de noir, les chaises vides, le cercueil en bois grossier dans lequel reposait le cadavre ratatiné de Moishe, sous le linceul de toile.

Quelle que fût la raison, l'assassin était aujourd'hui satisfait. Moishe, lui, avait tout perdu.

Le lendemain de l'enterrement de Moishe, assis à son bureau du Casa Mayor, Tommy observait la salle en dessous qui s'emplissait de la foule venue écouter le premier concert des Trifectas. Mais son esprit était ailleurs.

Il revoyait la chambre de Diddley au Delmore, la puanteur du sang et du désespoir. Et aussi l'hôpital. Le visage carré du Dr. Kessler. Le comportement des infirmières qui s'occupaient de Martika, dont le changement sautait aux yeux depuis que l'intervention avait confirmé le diagnostic. Tommy n'y connaissait rien en médecine, mais il savait lire le langage des corps. Les infirmières s'inclinaient devant la sentence. Elles se montraient plus douces avec Martika, mais on percevait aussi dans leurs gestes une subtile distance. Comme des amis qui ont déjà fait leurs adieux et attendent sur le quai que le train démarre.

Bon sang. On devait sûrement pouvoir faire quelque chose. Avec de meilleurs médecins, un meilleur hôpital...

Dans la salle du Casa, un homme attira son attention. Quelqu'un qu'il ne connaissait pas, mais d'un genre qui lui était familier. Mexicain, visage mince et marqué par des cicatrices d'acné, en veston de sport beige sous lequel se devinait l'arme glissée dans sa ceinture et que le vêtement ne prétendait pas dissimuler. Il ne feignait pas non plus de chercher une table, mais parcourait tranquillement le club du regard.

Un costaud envoyé par ceux du St. Clair ? Avec la place laissée libre par Moishe, on pouvait s'attendre à un coup de Charlie Musso. Mais Tommy n'avait jamais vu ce type-là. L'esprit en alerte à présent, il ouvrit le tiroir de son bureau, en sortit un Colt Commander .45 et vérifia le chargeur. Quelque chose se tramait... Quoi, il ne savait pas, mais il se sentait d'attaque.

Un grand blond entra et scruta les recoins du club... Bon sang. Pontieri ? Il avait grossi de vingt kilos ! Albert Luca franchit la porte à sa

suite. Lui, on ne pouvait pas se tromper.

Mince et bronzé, il était vêtu d'une veste Nehru rouge, sans col, et d'un pantalon à pattes d'éléphant, avec une chemise blanc crème ouverte sur la poitrine pour montrer ses chaînes en or et des lunettes teintées bleu style John Lennon. Allure très cool, très « Los Angeles ». Après avoir adressé quelques mots à Pontieri, il fit un signe de tête au Mexicain et tous deux se dirigèrent vers l'escalier du Nid d'aigle.

Tommy posa l'arme sur son bureau, dissimulée par un tas de paperasses. Albert frappa un coup et entra. Il promena son regard autour de la pièce comme s'il en était propriétaire.

« T'es bien installé, DeMeo. Les affaires marchent, à ce que je vois. Je peux m'asseoir ? » Il prit place sans attendre la réponse. Le Mexicain s'appuya contre la porte, bras croisés. De plus près, il avait vraiment un visage d'Indien aztèque, avec un nez busqué, des pommettes saillantes et des yeux de prédateur.

« Dommage pour Moishe, dit Albert.

— Je t'avais dit de ne pas revenir.

— C'est pas moi qui ai décidé.

— Pourtant tout le monde me vante ton intelligence et ton indépendance d'esprit.

— Et alors ? Tu en doutes ?

— Il paraît que tu fais un carton à L.A. Il y a eu un article sur toi dans *Variety*. Tu possèdes six ou sept labels, tu côtoies les stars... Ils ont oublié de compter tous les morts que tu laisses en route. Cleavon Gates, Bobby Fuller, Savarese... Comme les rats qui répandent la peste sur leur passage.

— Fais gaffe à ce que tu dis, lâcha le Mexicain.

— Ta gueule, l'Aztèque. Et si t'es pas content, dégage. Pourquoi t'es revenu, Albert ?

— Mon oncle John voulait que j’assiste aux funérailles de Moishe...

— Tu arrives trop tard. Chez les juifs orthodoxes, on enterre le lendemain du décès.

— C’était comment ?

— Sinistre.

— Ça ne m’étonne pas... Mais ce n’est pas la seule raison de mon retour. On a un problème. La mort de Moishe change la donne.

— De quelle manière ?

— Mon oncle tolérait le vieux parce que c’était le dernier des dinosaures. Mais toi, tu n’es que son subalterne. Tu n’as aucune légitimité. La nouvelle divisionnaire qui sévit à la Répression du crime organisé donne du fil à retordre à mon oncle. Avec Jimmy Hoffa en taule et tous les feds qui passent les comptes des Teamsters au peigne fin, on rentre de moins en moins d’argent par la filière du syndicat. On a besoin de tes fonds. Donc, tu dégages.

— Tu l’as déjà essayé, ce coup-là.

— Je débuteais, à l’époque, et Savarese n’avait que cinq hommes avec lui. Mon oncle en a trente, j’ai du monde moi aussi. Tu n’as aucune chance de gagner contre nous.

— Je peux rendre le combat intéressant. Surtout pour toi.

— Personnellement, j’espère que tu essaieras. Mais mon oncle préfère éviter de se faire remarquer en ce moment, donc il est d’accord pour te racheter ta part. Deux cent cinquante mille pour le Casa, *idem* pour tes parts dans le Black Kat.

— Tu plaisantes. Je dois plus que ça aux artistes en royalties.

— Rien à foutre, tu vends. Je ne suis pas un youpin, DeMeo, je ne marchande pas. Si tu acceptes, tu pourras continuer à gérer le club pour Paz.

Mais c'est mon dernier prix. »

Tommy jeta un coup d'œil au Mexicain. « Paz ? Pourquoi pas Pontieri ?

— Dino est toujours avec moi, mais tu avais raison, il manque un peu de neurones pour faire un bon bras droit. Alors ? Tope là ?

— Même si je voulais vendre, Albert, je ne pourrais pas. J'ai des associés.

— Oui, des Nègres. Vire-les.

— Tu ne recules devant rien, hein ? »

Albert haussa les épaules et se leva. « Alors, garde-les. Paye toutes les royalties que tu voudras. Mais je ne te ferai pas d'autre proposition et t'as pas toute la vie pour réfléchir. Au fait... À propos du crétin qui a buté Moishe, mon oncle a l'intention de marquer le coup. Tu l'as pas encore trouvé ?

— Je n'ai pas de comptes à te rendre.

— Aujourd'hui, si. À une époque, tu m'as donné trois jours. Je t'en laisse trois aussi pour accepter notre offre et nous remettre l'assassin de Moishe. Après, je lâche Charlie et ses gars contre toi. Tu ne tiendras pas vingt-quatre heures.

— On n'est pas à L.A. ici, dit Tommy en sortant le .45. Va te faire foutre avec tes trois jours. Toi, c'est peut-être trois minutes qui te restent. »

L'Aztèque se raidit, ouvrit grands les yeux. Tommy tint les deux hommes sous la menace de son canon.

Albert paraissait plus excité qu'inquiet. « Ça va, Paz, dit-il en inclinant la tête pour mieux observer Tommy de son œil valide. J'ai tellement pris l'habitude de fréquenter des lèche-culs sur la Côte Ouest, j'avais oublié qu'on pouvait avoir des conversations sérieuses à Detroit.

— C'est pas la seule chose que tu as oubliée.

— Ne joue pas les cow-boys avec moi, DeMeo. Mon oncle veut récupérer ton territoire et il a une armée d'hommes sous ses ordres. Soit tu crèves au fond d'une ruelle comme Moishe, soit tu t'en sors avec un demi-million. C'est pas compliqué, même pour ta cervelle d'oiseau. Trois jours. »

Il se leva et sortit du bureau sans un regard en arrière. Trop d'audace pour avoir peur, ou trop dingue, les deux options pouvaient se discuter. L'Aztèque s'arrêta sur le seuil et fixa Tommy d'un regard appuyé pour bien inscrire ce visage dans sa mémoire.

Tommy les regarda descendre l'escalier. « Pas compliqué », avait dit Albert. Le plus simple serait encore de les buter tous les deux sans attendre.

Au lieu de quoi, il décrocha son téléphone.

« C'est un prix ridiculement bas, dit Brownie en frottant ses yeux fatigués, mais ça vaudrait mieux qu'une balle dans la peau. » Il était assis à son bureau du Casa, Tommy faisait les cent pas devant lui. « Et comparé à ce qu'on avait au départ, c'est beaucoup de pognon. »

La réponse de Tommy tomba, inflexible. « Non. On a bossé comme des ânes pour arriver à ce résultat. Et pas seulement toi et moi. Cleavon a payé de son sang le succès des Sultans. Varnell est mort en tournée. Et Tika... » Sa voix se brisa avec amertume, il secoua la tête. « Ils s'imaginent que tout ça leur revient, juste parce que Moishe et le Big John ont passé un accord il y a cinquante ans ? Sûrement pas. Je foudroyais le feu plutôt que de leur céder l'affaire.

— On a déjà eu notre compte d'incendies, en 1967.

— Quoi ? Tu penses qu'on devrait accepter ?

— Si j'ai le choix entre mettre le feu ou prendre l'oseille, évidemment. C'est peut-être un truc lié à la couleur de la peau, je ne sais pas...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Toi, Blanc, tu es furax et tu ne supportes pas l'idée de te faire arnaquer par les Luca. Moi, Noir, je suis furieux aussi, mais j'encaisse. Question d'habitude... En tout cas, on doit prendre une décision. Et Albert a beau être dingue, il a raison. On a écrasé Savarese, d'accord. Mais le gang de Luca ? Sans Moishe ? Je le sens mal.

— Moi aussi. On aurait dû vendre avant, quand l'occasion s'est présentée.

— Aux Allemands ? L'offre était vraiment sérieuse ?

— Plus ou moins. Ils avaient de quoi financer, je crois, mais ils étaient plus intéressés par Motown Records.

— C'est fichu maintenant, dit Brownie.

— Pourquoi ?

— J'ai croisé Smokey la semaine dernière. Berry Gordy a rompu les négociations. Son nouveau film avec Diana Ross lui rapporte tellement qu'il a décidé de garder le studio. Motown n'est plus à vendre.

— De toute façon, même si on essayait de relancer la proposition auprès des Allemands maintenant, on se ferait descendre avant d'avoir touché un cent.

— Probablement. » Brownie laissa aller son regard dans le vague, l'esprit ailleurs.

« À quoi tu penses ? demanda Tommy.

— Oh, à rien... Et Diddley, au fait ? Tu vas le donner ? Luca demande aussi l'assassin de Moishe, non ?

— On n'est pas sûrs qu'il l'ait tué.

— Vu comment il est tailladé, ce serait facile à faire croire.

— Je refuse. Et toi non plus, tu n'es pas d'accord... Qu'est-ce qui te turlupine, Brownie ? Vas-y, crache le morceau.

— Bon... Il y a peut-être un moyen de s'en tirer sans perdre toutes nos billes, mais ça veut dire vendre le label. En totalité.

— Je ne veux pas qu'on me sorte de force.

— Tu préfères partir tout seul, avec les pieds devant ? Je sais que ça te fait bouillir le sang, Tommy, à moi aussi. Mais pour réussir le coup, il faut que tu agisses froidement. Comme tu en es capable.

— C'est-à-dire ? »

Brownie expliqua son plan. Que Tommy détesta en bloc... Hormis le fait qu'à la fin ils s'en sortiraient peut-être tous les deux vivants.

« Bon sang. Brownie. Même à supposer qu'on y arrive, j'aime pas du tout cette idée.

— La suite te plaira encore moins. Tu dois me dégager. Si je suis toujours ton associé, ils te tueront et se retourneront contre moi pour exiger davantage... Et ils l'obtiendront.

— Je n'ai pas l'argent pour racheter ta part.

— On peut s'arranger. Je t'échange mon tiers du Black Kat contre le Casa.

— Tu ne fais pas une bonne affaire. La vente du label rapportera bien plus d'argent.

— Seulement si tu restes en vie pour le toucher. Ce qui n'est pas garanti. Et puis, moi, je saurai m'occuper du Casa. Tandis que le boulot que tu as à faire, j'en suis incapable.

— Oui, mais...

— Mais quoi ?

— On ne sera plus associés.

— Non. Ça, c'est fini. » Les deux hommes échangèrent un long regard. Brownie poussa un profond soupir, sourit. « Bon sang », dit-il. Puis il se tut.

Tommy ne dit rien du tout.

Trois jours plus tard, Tommy retrouvait John et Albert Luca aux Trois Amis, un restaurant chic du quartier grec. Terrain neutre, à découvert.

Porcelaine fine, nappes de soie blanche, cuisine raffinée. Les Luca avaient déjà pris place à une table au centre de la salle, avec vue sur la rue balayée par le vent. Dino Pontieri et Paz Otero étaient assis un peu plus loin.

Tommy abandonna Cephus au bar et partit rejoindre les Luca. Il adressa un signe de tête à Pontieri au passage. De près, on voyait combien celui-ci avait grossi. Bedaine de buveur de bière, visage bouffi et rougeaud. Il leva un doigt pour saluer Tommy mais ne l'accompagna pas jusqu'à la table centrale. Autrefois, Albert et lui faisaient ensemble la tournée des bars. À présent, il y avait d'un côté le maître, de l'autre le serviteur.

Pas de col Nehru pour Albert aujourd'hui. On allait parler affaires. Il portait un costume sombre, comme son oncle, des lunettes à fines montures en or. Le Big John sirotait un verre de vin blanc, et son visage enflammé indiquait qu'il n'en était pas à son premier. Aucune poignée de main ne fut échangée quand Tommy prit place.

« Je te recommande le cabernet-sauvignon, dit Luca. C'est une bonne année.

— Je n'y connais rien, ce serait du gâchis. » Tommy sortit un mouchoir plié de sa poche et le posa près de l'assiette de Luca. Albert leva un sourcil interrogateur.

« En signe de paix », dit Tommy.

Tenant toujours son verre à la main, Luca souleva un coin du mouchoir avec le petit doigt. Et pâlit. Un rasoir droit à manche de nacre, incrusté de sang. « Nom de Dieu ! Qu'est-ce que c'est ?

— La preuve, dit Tommy en se renversant en arrière contre le dossier de sa chaise. C'est le rasoir de Moishe. Et son sang, aussi.

— Où tu l'as trouvé ? demanda Albert.

— Avec le gars qui l'a tué.

— Qui est-ce ? dit Luca.

— J. W. Kincaid. Un petit voyou surnommé “le Richard” par ses amis, sauf qu’il n’avait pas la moindre thune. Braqueur de rue, deux fois reçu avec mention à la prison de Jackson. Il a essayé de plumer Moishe, Moishe a perdu son rasoir en voulant se défendre et Kincaid s’en est servi contre lui. Plus tard le même soir, il a eu moins de chance et s’est fait tabasser à mort. Il est à la morgue.

— Tu es sûr ? insista Luca.

— Absolument.

— Dans ce cas... » Luca se leva, vida d’un trait son verre de vin. « Je vous laisse terminer vos petites affaires. Tranquillement. Pas de scène, hein ? » Il s’éloigna d’un pas lourd sans attendre la réponse. Tommy le suivit des yeux, intrigué.

« Il a peur, expliqua Albert. A cause d’une nana qui marche en se traînant sur une patte, tu le crois, toi ? La rouquine qui a été nommée divisionnaire... Depuis que Hoffa risque de tirer une peine ferme, certains de nos contacts au syndicat vendent la mèche. Elle a mon oncle dans le collimateur maintenant. Et toi ? Elle te serre la vis aussi ?

— Pas encore. Elle s’attaque au crime organisé, et il n’y a rien qui ressemble à de l’organisation dans le ghetto noir.

— Tu la connais ?

— De réputation, seulement. On dit que c’est l’Eliot Ness²³ de Detroit, version femme. Elle est vaguement héritière de la famille Ford, donc trop riche pour céder à la corruption. Et en plus, elle a de gros appuis politiques à Lansing.

— Elle se croit peut-être intouchable, mais ça ne la met pas à l’abri de recevoir une balle. C’est pas le genre de cible qui me fait peur... Je m’occuperai d’elle quand j’en aurai fini avec toi. » Albert prit une gorgée de vin et fit rouler le liquide dans sa bouche avant d’avaler. « Alors ? Ce rachat ?

— Il faut qu'on parle.

— Je t'ai prévenu, je ne marchande pas.

— J'ai une autre proposition à te faire.

— Sans blague ?

— Il y a quelques années de ça, quand Martika faisait sa tournée en Europe, on a été sollicités par une grosse boîte allemande. Reisig Syndikat. Ils voulaient acheter le label Black Kat. Ça tombait mal, on n'était pas prêt à vendre, et de toute façon, ils lorgnaient surtout sur Motown Records. On a décliné l'offre... Mais j'ai appris que les négociations avec Motown avaient fini par capoter. J'ai contacté Reisig pour tâter le terrain et je leur ai proposé un deal. Pour toi et moi. On vend mon business ET le tien ensemble.

— Ça va pas, non ? De quel droit...

— Ecoute-moi. » Tommy se pencha en avant. « Les Allemands sont très intéressés. La musique soul fait un tabac en Europe. Ils ont besoin de produits et de têtes d'affiche comme Martika et les Sultans pour soutenir les ventes. Si on réunit nos deux catalogues, on peut multiplier par deux le bénéfice qu'on en tirerait chacun séparément.

— C'est-à-dire ? demanda Albert d'un air soupçonneux. Il s'agit de combien exactement ?

— À l'époque, ils offraient quatre millions. Juste pour le Black Kat.

— Quatre millions, répéta lentement Albert en considérant le chiffre. C'est pas beaucoup. Les frères Ertegun ont vendu Atlantic à Warner Brothers pour dix-sept millions. Et ils se sont fait engager par la boîte en plus, grassement payés.

— Je me fous d'avoir un boulot, moi, je veux le pognon.

— Je pourrais reprendre ton label et traiter avec eux tout seul.

— Sauf que je ne te laisserais pas faire. Notre petite guerre leur foutrait les jetons et on aurait la Répression du crime organisé aux fesses. A condition qu'on ait survécu, évidemment... Ton apport est plus important que le mien, Albert, je te propose de partager les gains soixante-quarante. Il paraît que Reisig a offert quarante millions à Berry Gordy pour Motown. Toi et moi, on ne vaut pas autant, mais à nous deux l'opération représente quand même un sacré paquet.

— Qu'est-ce qui me dit que t'es pas en train de me doubler ?

— Le pognon que tu vas te faire. C'est tout simple. » Levant les deux mains pour montrer à Otero qu'il ne préparait pas un mauvais coup, Tommy plongea dans la poche intérieure de sa veste et en tira une enveloppe qu'il tendit à Albert. Celui-ci passa en revue les documents d'un œil expert.

« “Bon pour pouvoir autorisant la négociation aux fins de vendre le label Black Kat à Reisig Syndikat”, lut-il. Avec ton nom. Et ton associé, alors ?

— J'ai suivi ton conseil. Je l'ai dégagé.

— Ce document n'est valable que dix jours.

— Si tu te montres à la hauteur de ta réputation, tu as largement le temps d'agir. Les Allemands sont prêts à signer, Albert. Faut pas laisser passer une occasion pareille ! On peut devenir riches tous les deux, au lieu de s'entre-tuer bêtement. »

Albert hocha la tête, leva les yeux. « Je vais réfléchir... Mais dis-moi. Le type qui a buté Moishe... Kincaid. C'est du flan, hein ? »

Tommy fléchit sous le regard d'Albert qui le fixait de son œil unique. Insoutenable, comme un rayon laser. « C'est le rasoir de Moishe, dit-il. Avec son sang.

— Si ce n'est pas Kincaid, qui l'a buté ?

— Quelle importance ? Ton oncle voulait un coupable. Le rasoir fournit la preuve, et Kincaid est mort... C'est terminé, on n'en parle plus. Moishe était mon ami. Si moi je supporte de ne pas savoir, tu peux bien t'en accommoder aussi.

— Et si j'exige que tu livres le vrai coupable ? Tu irais au combat pour le protéger ?

— C'est une raison qui en vaut une autre. »

Un mince sourire éclaira le visage tout en longueur d'Albert. « OK, affaire classée, dit-il en posant le rasoir. Tout de même, c'est dommage.

— Quoi ?

— D'avoir perdu autant de temps à se bouffer le nez, toi et moi. T'aurais dû te mettre de mon côté dès le début, DeMeo.

— Sûrement pas, dit Tommy en se levant. Tiens-moi au courant.

— Si je signe avec Reisig, tu seras le premier averti. Et s'il y a un lézard, tu le sauras encore plus vite. »

Tommy s'éloigna, indiquant d'un geste à Cephus de le suivre. Albert resta seul, assis à la table élégamment dressée, avec le rasoir de Moishe posé à côté de son assiette comme un couteau supplémentaire.

Martika revint à la fin de la semaine. L'opération s'était déroulée comme prévu. Le chirurgien en chef de l'hôpital Ford confirma le diagnostic du Dr. Kessler et referma l'incision. Quelques points de suture dans la nuque, un bandage qu'on voyait à peine, mais le verdict était définitif. Et fatal. Il n'y avait rien à faire.

Elle insista pour qu'on l'installe dans la chambre à l'étage. Les fenêtres donnaient sur la rue et elle voulait avoir Tommy auprès d'elle la nuit. Il s'effraya d'abord à l'idée qu'elle pût tomber dans l'escalier. Vaine inquiétude... Elle était si faible sur ses jambes qu'il lui fallait un déambulateur pour se rendre aux toilettes.

Tommy tint sa promesse. Ni larmes ni excès de compassion. Elle avait besoin qu'il soit fort, il le lui montra. Autant que possible.

Mais la nuit, il ne dormait pas. Pas moyen de fermer l'œil. Il restait allongé près d'elle à écouter sa respiration régulière, puis se levait et s'asseyait dans le fauteuil près de la table de toilette. Là, un pistolet sur les genoux, il la regardait. Telle une sentinelle pour la protéger des ténèbres. Il s'assoupissait parfois et dodelinait de la tête. Se réveillait aussitôt, agrippé à son arme. Quand l'épuisement le prenait, il somnait. Jamais longtemps.

Au début, il dissimulait sa fatigue derrière le masque de l'homme dur et insensible qui cachait aussi tout le reste. Mais à mesure que les jours passaient, rattrapé par le manque de sommeil, il sentit ses forces se déliter. Sa vision se troublait quand il écoutait quelqu'un lui parler. Il piquait du nez à son bureau. Une fois, au volant de sa Corvette, il glissa dans un demi-rêve dont il fut brusquement tiré par un hurlement de klaxons. Bouleversé par le rapide déclin de Martika, bouillonnant d'une colère intérieure, il tirait de cette rage impuissante la force de tenir debout.

Ils passaient encore de bons moments. Comme ce jour... Martika prenait des notes dans un cahier posé sur ses genoux, assise dans le lit, en déshabillé de soie bleue avec ses lunettes au bout du nez. Installé au petit bureau d'angle, Tommy examinait les documents concernant la vente conjointe des actifs d'Albert et du catalogue Black Kat. Il s'aperçut soudain qu'elle le regardait.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, j'admire la vue. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je compte notre argent. Je t'ai dit qu'on allait devenir riches ?

— Mais oui, tu radotes. Fais-voir. »

Il s'allongea à moitié sur le lit et lui tendit les documents. Elle les feuilleta.

« Waouh. Ça fait combien de chansons tout ça ?

— Plus de trois mille, côté Albert. Mille deux cents pour le Black Kat, entre ce qu'on a enregistré et les droits que Brownie a rachetés à des labels du Sud en faillite.

— Et moi ? J'y suis, là-dedans ?

— En totalité. Toi et les Sultans, vous êtes le plus gros argument de vente.

— Alors ces petits trucs que j'ai écrits et qu'on enregistrerait ici, au début... Ils vont être entendus partout dans le monde ? En Chine ? Dans des endroits qui pour moi n'existent que dans les livres ? Je rêve ! Et tu fais confiance à Albert pour la négociation ?

— J'ai pas besoin de lui faire confiance. Il se débrouille très bien. S'il essaie de nous enfoncer, il perd sept millions. Même Albert n'est pas dingue à ce point.

— Et nous, on touche combien ?

— *Grosso modo*, cinq millions. Pourquoi ? Tu as envie de quelque chose ?

— Oui. Si le coup réussit, j'aimerais qu'on achète une maison à mes parents, et une à ta mère, et une à Jerome.

— Pas de problème. Mais toi ? Qu'est-ce que tu veux ? »

Elle lui caressa doucement la joue. « J'ai déjà ce que je veux, dit-elle en souriant.

— Quand même, je voudrais te faire un cadeau. Alors, quoi ? Des diamants ? Des perles ?

— Tu t'y connais en diamants, toi ? Non, j'ai une idée. Tu n'as qu'à m'offrir une voiture.

— Quel genre de voiture ?

— Une Cadillac, dit-elle en se renversant en arrière contre l'oreiller. Mais pas un modèle récent. Elles se ressemblent toutes, celles-là. Achète-moi une vieille Cadillac qui a l'air d'un juke-box, avec une grosse calandre chromée et des ailerons gigantesques. Comme quand j'étais gosse. Une énorme Eldorado décapotable de dix mètres de long. Tu seras mon chauffeur et tu me baladeras dans les rues en roulant tout doucement. Moi, j'agiterai la main à l'arrière pour saluer la populace.

— Je te vois d'ici. Et moi, c'est tout ce que j'y gagne ?

— Une casquette, aussi.

— Je ne porte pas de casquette.

— Là, tu la porteras. Une casquette de chauffeur. Tu ne peux pas conduire ma Cadillac sapé comme un p'tit Blanc sans classe. Je suis une star, tu sais.

— À ce qu'il paraît. Enfin, c'est surtout toi qui me le dis.

— Viens voir un peu, je vais te le prouver », dit-elle en faisant glisser les bretelles de son déshabillé. Et elle dénuda ses seins chocolat au lait, aux aréoles sombres qui déjà se durcissaient.

— Tu es sûre ?

— Oh oui. J'ai envie de toi, Tee. Les hôpitaux, c'est pas terrible quand on a besoin d'amour... Si tu ne te déshabilles pas tout de suite, c'est moi qui finirai par me taper l'infirmière. »

Il essaya de la prendre avec délicatesse. Précaution qu'elle balaya au plus vite en s'employant à faire monter son désir avec la fougue qu'il connaissait bien, l'amenant à une violente érection puis le guidant en elle, aussitôt chaude et mouillée, accélérant le mouvement, gémissant, jusqu'à ce qu'ils jouissent ensemble, douloureusement et beaucoup trop tôt. La première fois. Mais ils passèrent tout l'après-midi au lit, entre douceur et frénésie, à se reposer aussi, et à parler, entre leurs étreintes chaque fois plus intenses. L'amour et le sexe, d'heure en heure plus indissociables. Peut-être ne leur restait-il pas beaucoup de jours à passer ensemble, mais ils avaient celui-là. Et ils en profitèrent à satiété.

Mais dès le début de la semaine suivante, les forces de Martika commencèrent à décliner à une vitesse alarmante. Tommy proposa de la ramener à l'hôpital, elle refusa catégoriquement. Elle préféra appeler sa tante Clara, une vieille dame pétrie de sens pratique et parfaitement réfrigérante, qui prit en charge la cuisine, le ménage, et le traita comme un intrus dans sa propre maison. Il ne se formalisa pas. Si Martika voulait Clara, c'était tout ce qui importait.

Le Dr. Kessler passait au chevet de la malade tous les deux jours, après ses visites à l'hôpital. Une semaine plus tard, il suggéra de la placer sous assistance respiratoire pendant la nuit. Lorsque Martika accepta, malgré la disgracieuse canule de la machine à oxygène qu'elle devait fixer à sa narine, Tommy comprit qu'ils avaient passé encore un cap.

Ce fut la cause de leur dernière dispute.

« Ça va pas, non ? dit Martika. Tu ne peux pas annuler ton voyage à New York !

— Bien sûr que si. Maintenant qu'Albert a tout préparé, reporter la signature de quelques semaines ne changera rien.

— De quelques semaines ? Et pourquoi ? Parce que d'ici là je vais aller mieux ? Tu es au courant de quelque chose que j'ignore, peut-être...

— Non. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors ne sois pas stupide, Tee ! C'est un coup énorme pour nous et je n'ai aucune confiance dans ce salopard de borgne. Il faut conclure l'affaire, mettre notre argent à la banque, et pour ça tu dois le garder à l'œil. Tu ne seras absent que deux ou trois jours... Et pour être honnête, j'aimerais bien avoir un peu la paix dans cette chambre, au lieu de t'entendre te cogner toutes les nuits dans les meubles. En plus, ma petite maman sera tellement contente d'avoir sa maison, et moi ma Cadillac Juke-box. D'accord ? *D'accord, Tommy ?*

— Oui, chérie, comme tu voudras. Tu sais... De temps en temps, j'aimerais bien l'emporter quand on n'est pas du même avis.

— Je comprends, mon amour, fit-elle d'une voix suave. Mais pour ça, il faudrait d'abord que tu aies raison. »

Et malgré la rage, malgré le désespoir – ou peut-être justement parce qu'il était désespéré — , elle réussit avec ses pitreries à le faire rire aux larmes.

Deux jours plus tard, il partait pour New York afin de signer le contrat de sa vie.

Épuisé, Tommy s'assoupit dans le taxi qui l'emmenait à l'aéroport. Il s'éveilla désorienté, la tête lourde. Et, pour ne rien arranger, découvrit Pontieri et Paz Otero, le tueur mexicain d'Albert, qui l'attendaient dans le terminal Nord-Ouest.

« Tu es en retard, aboya Pontieri. Mr. Luca n'aime pas qu'on le fasse attendre.

— Monsieur Luca ? ricana Tommy sans s'arrêter. Qu'est-ce qui t'arrive ? Autrefois, t'avais des couilles.

— J'ai pas fini de parler », fit Pontieri en le retenant par le bras. Les kilos qu'il avait pris lui faisaient un cou épais à la Winston Churchill, et même dans le terminal bondé et plein d'odeurs, on sentait le gin autour de lui comme une mauvaise eau de toilette.

« Dino, je sais que tu es parti depuis un moment, mais on n'est pas à L.A. ici. On est à Detroit. Lâche-moi !

— J'ai pas d'ordres à recevoir de toi, DeMeo.

— Exact. C'est Albert qui te les donne. Tu veux faire attendre ton patron pendant qu'on se castagne et que la police de l'aéroport nous tombe dessus ?

— T'as toujours été trop nerveux, toi », grommela Pontieri en lui emboîtant le pas.

Tommy gagna le comptoir pour enregistrer sa valise.

« C'était comment, la Côte Ouest ?

— Complicé...

— Tu me raconteras dans l'avion.

— Ça m'étonnerait, fit Pontieri avec un sourire amer. »

Il avait raison. Tommy et Albert s'installèrent côte à côte en première classe, tandis que Pontieri et Otero prenaient place en classe économique. Albert résuma les conditions de la vente et présenta la stratégie qu'il avait mise sur pied pour la rencontre avec les Allemands, mais Tommy s'embrouillait déjà dans les noms, alors les subtilités tactiques... Albert se lança bientôt dans le récit de ses exploits guerriers sur la Côte Ouest. Il décrivit le milieu de la musique en long et en large, les artistes qu'il tenait sous sa coupe, les DJs qu'on soudoyait avec de la coke et des putes en échange de temps de diffusion. Il frayait avec des célébrités : Wolfman Jack, Mick Jagger, Patti LaBelle. Des histoires qui d'ordinaire auraient intéressé Tommy. Mais là, non.

Son esprit demeurait dans la maison de Hastings Street. Même avec la canule d'oxygène, Martika respirait difficilement. Le Dr. Kessler avait annoncé qu'il faudrait bientôt pratiquer une trachéotomie afin de faciliter le passage de l'air. Elle ne pourrait alors plus parler ni manger normalement.

Certainement pas, avait-elle dit. Pas question. Jamais elle ne...

Albert le regardait d'un air agacé.

« Qu'est-ce qu'il y a ? dit Tommy.

— C'est plutôt à moi de te poser la question, DeMeo. Je t'explique comment tu vas devenir riche, tu pourrais au moins faire semblant d'écouter.

— J'ai d'autres choses en tête.

— Plus importantes que douze millions de dollars ? »

Tommy haussa les épaules.

« Qu'est-ce que tu comptes faire avec ton pactole ?

— Investir dans l'immobilier.

— Pas à Detroit, j'espère. Le marché stagne. On devrait démarrer quelque chose ensemble, toi et moi...

— Il n'y a pas de "toi et moi", coupa sèchement Tommy en se tournant vers lui. Ne te fais pas d'illusions. On a plus à gagner ensemble que séparément sur ce coup-là, c'est tout. Mais une fois l'affaire conclue, *ciao*. J'ai pas oublié Cleavon Gates.

— Qui ?

— Le chanteur des Sultans, connard. Un brave type que t'as dégommé uniquement pour te faire mousser. Tu ne pourras jamais racheter sa mort avec moi. Pas pour cinq millions. Pas pour cinquante.

— C'était il y a une éternité, soupira Albert. Depuis, je suis passé à autre chose. Tu devrais laisser tout ça derrière, toi aussi. »

Mais Tommy n'écoutait plus. Il était déjà reparti pour Hastings Street... Comment pourrait-il convaincre Martika d'accepter la trachéotomie ? Pour vivre encore un peu plus longtemps.

New York ne lui fit aucun effet. Il y était venu plusieurs fois avec Martika et les Sultans en tournée, à Harlem principalement, à côté du théâtre Apollo. Il connaissait la ville à la manière des musiciens. L'arrivée à l'aéroport, le taxi pour se rendre à l'hôtel, le concert. Parfois un club, après. Départ le lendemain matin.

Cette fois aussi, il somnola dans la limousine, entre l'aéroport de La Guardia et l'hôtel Algonquin, choisi par les Allemands à cause des célèbres compositeurs qui y avaient séjourné. Albert déblatérerait inlassablement... Tommy n'entendit pas un mot. Il se sentait à bout de forces, comme quand

on se fait cogner pendant dix rounds et qu'il en reste encore cinq à supporter. Il fallait tenir, pourtant, et garder toute sa tête. S'il pouvait seulement s'écrouler et dormir pendant quelques heures...

Mais non. Il venait à peine d'entrer dans sa chambre et de poser sa valise, après avoir donné un pourboire à l'employé de l'hôtel, qu'on frappa à la porte.

« Faut que je te parle », dit Pontieri en entrant sans y être invité. Il fonça droit sur le minibar, attrapa une minibouteille de vodka et la vida d'un trait.

« Entre donc, soupira Tommy. Bois un coup.

— T'en veux ?

— Pourquoi pas... Il y a du bourbon ? »

Pontieri lui lança la bouteille et se resservit aussi. « Ils ont tout, ici. Alcool, dope. Putes aussi, sûrement, si tu demandes à la réception. Avec Albert, t'es toujours en première classe.

— De quoi tu veux me parler, Dino ?

— De toi. T'es au sommet de l'échelle maintenant, hein ? Patron d'une maison de disques et tout ça. T'as fait un sacré chemin depuis le trou à rats de Moishe sur Dequindre.

— Oui, c'est vrai, dit Tommy en grimaçant, tandis que le feu du bourbon explosait dans son estomac.

— Ce soir, tu vas signer pour un paquet de pognon, pas vrai ?

— Il paraît, oui. Pourquoi ?

— M'est avis que tu pourras pas trop le dépenser.

— Pourquoi ?

— Albert. Je le pratique depuis longtemps. T'as aucune idée de ce qu'il est vraiment.

— Tu te trompes. Mais raconte quand même.

— Il a toujours été malin, comme son oncle. Le Big John, à force de racketter les syndicats, il est capable de t'entourlouper n'importe qui. Albert aussi, il est convaincant en paroles, mais lui il fonctionne plutôt sur le mode Savarese. C'est ce qui lui a permis de monter si vite son business dans le disque. L'intimidation physique... Il a buté du monde, aussi.

— Par exemple ?

— Cleavon Gates, Bobby Fuller. Y a même des bruits qui courent, pour l'accident d'avion d'Otis Redding. Tous ceux qui se mettent en travers de sa route, ils dégagent. Ça peut être un accident de voiture, un accident d'avion... Ou alors on leur fait boire de l'essence, on les retrouve trucidés à l'arme blanche au fond d'une ruelle. Bref, ils giclent.

— Où tu veux en venir ?

— Albert a zigouillé des gens célèbres pour faire peur aux autres. Le problème, c'est que le meurtre des célébrités, ça attire l'attention. On avait constamment les flics sur le dos, à Los Angeles, et les autres familles ne rigolaient pas trop non plus. Albert est revenu à Detroit parce qu'il n'avait pas le choix. *Obligé.* »

Tommy cilla. Il se rappelait les paroles d'Albert. « Soit tu crèves au fond d'une ruelle comme Moishe... » « Et alors ? T'es en train de m'expliquer qu'il a prévu quelque chose pour moi aussi ? »

Pontieri grimaça un sourire, le regard noyé par l'alcool.

« Je te dis juste que t'as besoin de moi.

— Pour quoi faire ?

— Pour te prédire ton avenir. Albert te hait, DeMeo. Parce que tu as tué Savarese et que tu l'as chassé de Detroit. Mais tu sais quelle a été ta plus

grosse connerie ? Quand tu l'as jeté de la voiture, sans ses lunettes. A cause de ça, il va te tuer. Lentement, cruellement. Il te mettra la tête dans un étau ou te versera de l'essence dans la gorge. Dans tous les cas, ce sera pas beau. Et tu n'y couperas pas.

— Je suis fatigué, Dino. Qu'est-ce que tu veux ? Exactement.

— Une part du gâteau. Je demande pas beaucoup... Embauche-moi pour quatre ou cinq cents dollars par semaine. Albert a beau montrer patte blanche maintenant, il n'oublie jamais de se venger. Le jour où il décidera de te régler ton compte, je te préviendrai.

— Et pourquoi je te croirai à ce moment-là ?

— Parce que c'est toi qui me payeras.

— Albert aussi te paie. Peut-être même qu'il t'a donné une rallonge pour me baratiner ce soir.

— Putain, non... S'il savait, je serais fichu. Il lâcherait les Otero.

— Les Otero ? Je ne connais que Paz.

— Il a un frère encore pire que lui, et un ou deux cousins. C'est eux qui font le sale boulot pour Albert maintenant. Ils prennent leur pied à voir souffrir, ces gars-là.

— Alors, barre-toi avant qu'ils soient au courant.

— Hein ? Mais...

— Tu bois trop, Dino, dit Tommy en lui prenant la bouteille des mains. À ta place, je me surveillerais devant Albert. Des malabars comme toi, il est suffisamment riche pour s'en payer à la pelle, et je ne crois pas qu'il soit du genre à épargner quelqu'un en souvenir du bon vieux temps.

— Quoi... ? Tu m'engages pas ?

— Sûrement pas. Tire-toi.

— Alors, va te faire foutre, DeMeo. » Pontieri reprit la bouteille, la vida, et l'envoya contre le mur. « On verra comment tu te défendras, quand t'auras la tête dans l'étau.

— Tu veux que je te montre, là, tout de suite ?

— Non, je préfère attendre d'être payé pour voir. Et même, j'aiderai Paz à trouver une idée, spécialement pour toi. Tu perds rien pour attendre, connard. Fais tes adieux à tout ça.

— Au revoir, Dino », dit Tommy en ouvrant la porte. Il le retint sur le seuil. « Attends... Qui s'est occupé de Cleavon, personnellement ? Toi ou Savarese ?

— Ni l'un ni l'autre ! C'est moi qui l'ai tenu pour Albert. La pute devait amener le batteur mais... »

Le coup de poing l'atteignit en pleine mâchoire et l'envoya dans le couloir. Tommy bondit, lui massacra l'entrejambe à le faire se plier en deux, puis lui asséna un direct du droit qui le mit à quatre pattes, sonné, vomissant sa vodka.

Passant derrière lui pour ne pas se salir, Tommy le fouilla et dénicha un revolver Smith .38. Il appuya le canon contre sa nuque, arma le chien.

« Non ! DeMeo ! »

Plus loin dans le couloir, une femme de ménage au teint basané sortit d'une pièce à reculons, tirant son chariot de linge. Les yeux écarquillés à la vue de l'arme, elle rentra aussitôt à l'intérieur et claqua la porte.

Tommy faillit tirer. Il parvint à retenir l'emballement de ses nerfs. De justesse... Il releva la tête de Pontieri en l'attrapant par les cheveux et le frappa brutalement avec la crosse de l'arme. Puis il le laissa à genoux dans le couloir, le nez éclaté, perdant son sang sur l'épaisse moquette à motifs.

« C'est quoi, cette histoire avec Dino ? demanda Albert dans l'ascenseur alors qu'ils descendaient à la salle à manger du premier étage, tous deux en smoking, pour rejoindre les Allemands.

— Il a dit quelque chose qui m'a foutu en rogne.

— Et alors tu le frappes avec la crosse d'un flingue ? On est dans un hôtel quatre étoiles, ici, DeMeo. Pas au fond d'une ruelle dans le ghetto. Les hommes d'affaires qu'on va rencontrer sont des gens raffinés. Cette transaction, pour eux, c'est du pipi de chat. Qu'elle aboutisse ou pas, ils ne verront aucune différence sur leurs relevés bancaires. Tu parles allemand ?

— Non.

— Dieu merci. Il n'y a que dans ta langue, j'espère, qu'on peut te dire quelque chose qui te "fout en rogne". »

Dans la salle à manger emplie par la fumée, le brouhaha des conversations et le cliquetis de la porcelaine, Albert et Tommy gagnèrent la table de Max Franke, P-DG de Reisig Syndikat. Un homme grand et distingué, tout de gris argent : cheveux, montures de lunettes, prothèses auditives. Une fois les premières politesses échangées, Albert entraîna Tommy avant qu'il n'ait le temps de mal se conduire et le présenta à deux autres personnes.

Gerhard Leesker, bâti comme un fût de chêne, visage fermé. Et Roman Stoph, directeur financier de Reisig. La connaissance de la langue se limitait pour Leesker à l'expression « Rafi de faire fotre connaissance », mais Stoph serra la main de Tommy avec effusion.

« Nous nous sommes déjà fus, dit-il. A Londres, l'année dernière. Pendant la soirée donnée après le concert au Albert Hall. Et à Berlin, pour

un déjeuner. C'est là que nous avons parlé pour la première fois.

— C'est exact, fit Tommy », qui n'en gardait qu'un vague souvenir.

Avec son crâne dégarni, des dents de devant largement écartées et des petits yeux qui clignotaient derrière d'épaisses lunettes, Stoph avait tout du goret en smoking, mais c'était un homme chaleureux. Il entraîna Tommy vers le bar sans cesser de babiller. Quant à Albert, après un regard d'avertissement à Tommy, il reporta son attention sur Max Franke. Le pouvoir décisionnaire.

« Je suis très heureux de vous revoir, dit Stoph en se commandant un double schnaps, ainsi qu'un double bourbon pour Tommy. Nous allons conclure notre petite affaire ! Au concert, vous étiez avec une chanteuse... Diana Ross, oui ?

— Martika Daniels, corrigea Tommy. Vous aimez ?

— Qui ?

— Martika. La chanteuse que vous avez entendue à Londres.

— Oh, je ne connais pas la musique américaine, dit Stoph en tendant à Tommy son verre de bourbon. *Boum boum boum*, c'est tout ce que j'entends. Le tiroir-caisse, voilà ma musique à moi.

— Il doit bien y avoir des gens qui apprécient ce qu'elle fait. Votre boîte est prête à les payer très cher, ses trente chansons.

— Oui, bien sûr. C'est un produit qui se vendra très bien en Europe et dans le tiers-monde. Max en est persuadé, on peut lui faire confiance.

— Max Franke... Le vieux ? C'est lui, l'oreille ?

— Qui est une oreille ? Je ne comprends pas. Quelle oreille ?

— Quelqu'un qui comprend la musique... Qui devine ce qui va marcher, ou pas... On dit qu'il a de l'oreille.

— De l'oreille... Ah, l'oreille ! Je vois, *ya*. » Stoph gloussa, termina son schnaps. « Elle est bonne. Je vais raconter à Max, l'oreille... Très drôle.

— Je ne pige pas. Qu'est-ce qui est drôle ?

— Max et les oreilles. Vous n'avez pas vu sa prothèse ?

— Si, j'ai remarqué...

— Il est sourd comme une bouteille. Non, *Stocktaub*... comme un pot. Il entend les gens qui parlent, les klaxons, mais la musique ? Même pas avec l'appareillage. Les oreilles. Fous êtes fraiment très drôle.

— Oui, je suis hilarant », dit Tommy en sirotant son bourbon. C'était un alcool de qualité. Fort et chaud dans la gorge. « Max n'entend pas la musique, et vous, vous n'en écoutez jamais. Alors, pourquoi vous en achetez ?

— C'est un investissement. La musique, c'est comme l'or. Disque d'or, *ya* ? » Il rit de sa propre plaisanterie, leva son verre pour trinquer. Tommy l'imita et vida le sien. Le barman le resservit aussitôt.

« Max dit que le marketing va tout changer bientôt, poursuivit Stoph. Les émissions de musique à la télé comme *America's Shindig* et *Hullabaloo* font beaucoup d'audience en Europe et dans le tiers-monde. Cent millions de personnes qui regardent... Si un pour cent achète le disque, c'est une grosse vente.

— Tout ce que j'ai vu à la télé est complètement nul. Les artistes font semblant de chanter. On dirait des pantins.

— Oui, je ne regarde pas non plus. Mais Max dit que tous les disques se vendront bientôt pour la télé, avec des coûts de production si élevés que les petits labels seront mis sur la touche. Les vieux chanteurs, aussi. La télé aime les visages jeunes. Il ne restera que les grosses compagnies. *Reisig*, *RCA*, *CBS*. Vous vendez au bon moment, mon ami.

— Peut-être, oui... » Tommy hocha la tête, chercha des yeux quelqu'un d'autre à qui parler.

« Alors, je voulais vous demander... dit Stoph en lui faisant signe d'approcher. Cette chanteuse. Diana, non, Martina...

— Martika.

— Martika, *ya*. C'est... *dein shatzi* ? Votre petite amie ?

— Quelque chose comme ça.

— Il paraît que les Noires sont les meilleures. Elles aiment tout le temps, *ya* ? Même dans le cul. » Il partit d'un rire gras et leva le poing en un geste obscène universel. « Mieux que les Blanches ou les Asiatiques. C'est vrai ? »

Tommy sentit ses deux poings se serrer. Il recula pour envoyer à Stoph un crochet du gauche qui le casserait en deux... non ! Le coup allait partir. Il réussit à le retenir et à le transformer en une tape amicale sur l'épaule. Réussit même à sourire, la bouche crispée. Entre l'alcool et la fatigue qui le minait au plus profond, il eut l'impression de tomber dans un trou, un espace-temps absurde qui séparait le début d'un geste et son aboutissement. Seule raison pour laquelle Roman Stoph n'était pas en train de vomir du sang sur ses pompes.

L'Allemand, lui, ignorait qu'il s'en était fallu d'un cheveu. Pour un peu, il finissait la nuit aux urgences. Il crut que Tommy plaisantait, l'imbécile. Voilà ce qu'il était, un imbécile avec une grande gueule. Qui détenait la clé de la banque.

Au lieu de le mettre KO, Tommy avala donc son troisième ou quatrième bourbon. Il perdait le compte... Il accepta encore le verre que le barman déposait devant lui, entoura de son bras les épaules de Stoph, et porta un toast aux Noires. Et aux Allemandes. Et ils devinrent les meilleurs amis du monde.

Soudain, les lumières tamisées indiquèrent que le dîner était servi. Albert, qui avait déjà pris place à côté de Max Franke, lui fit signe.

Mais au moment où Tommy partait vers la table, tout vacilla autour de lui et il faillit s'affaler contre Stoph. Hou là ! Une remontée acide de bile lui envahit la gorge et l'étouffa. Pris d'une sueur froide, il s'accrocha au bras de son compagnon pour ne pas tomber. Combien de verres avait-il bus ? Pas tant que ça, mais l'assimilation brutale du bourbon par son corps épuisé lui tordait le ventre.

Stoph le regardait en riant, ravi par le spectacle de ce solide gaillard d'Américain qui ne tenait pas l'alcool. Il l'aida à gagner la table et en rajouta en lui tenant ostensiblement sa chaise.

Albert le foudroya du regard mais ne dit rien. Ce qui n'était pas plus mal. Tommy avalait sa salive avec peine, toute sa volonté mobilisée pour ne pas déverser bile et bourbon confondus sur la nappe blanche de l'hôtel Algonquin. Assis à côté de lui, Stoph divertissait les troupes avec l'histoire de Franke et des oreilles. Un rire de la tablée salua sa prestation. Et même, un hochement de tête indulgent du grand patron.

Accroché à son verre d'eau et buvant à petites gorgées pendant que les autres commençaient à manger, transpirant comme un machiniste devant la chaudière d'une locomotive, Tommy tenait bon. Des minutes interminables, à hocher poliment la tête quand on lui parlait, mais surtout, sans bouger... Il écoutait, observait les convives.

Max Franke, c'était indiscutablement le grand manitou. Tout le monde lui témoignait un respect infini, même Albert. Surtout Albert. Stoph semblait plutôt haut placé dans la hiérarchie de la tribu, sans doute à égalité avec Leesker. Tous les autres n'étaient que des figurants. Directeurs des ventes, avocats, consultants et *tutti quanti*.

Déjà à moitié arsouillés pour la plupart, ils donnaient gaillardement de la fourchette en parlant boutique à mesure que les plats défilaient. Les réseaux de distribution dans le tiers-monde ? Un effroyable casse-tête. Autant trimballer la marchandise à dos d'âne. Les taxes douanières excessives ? Les pots-de-vin revenaient moins cher, mais comportaient des

risques. Ces saletés de Russes en redemandaient toujours plus, comme des cochons devant l'auge. Ou comme des juifs, dit Leesker, qui vit son commentaire récompensé par l'hilarité générale.

Personne ne parla chansons ni chanteurs. Seul importait le produit, et le mal qu'on se donnait pour traiter avec des paysans arriérés. Albert avait bien raison sur un point. Cette acquisition ne pesait pas lourd dans leurs comptes. Ce n'était qu'une transaction parmi d'autres, et dans ce banquet aux allures d'autocélébration, ils se félicitaient d'avoir eu l'intelligence de naître blancs, habiles en affaires, et riches.

Peu à peu, la nausée de Tommy s'apaisa. Il se risqua à grignoter une feuille de salade, ce qui lui fit du bien. Commanda à son serveur personnel (un pour chaque convive) une coupe de glace à la vanille. Ça passait... Mais il ne se sentait pas soulagé pour autant. Et tandis qu'il parcourait la salle à manger d'un regard trouble, le corps épuisé, ivre au milieu de cette assemblée étrangère, la sombre vérité de cette soirée s'étendit sur lui comme un linceul.

C'était sa vie qu'il vendait ici. Tous ces pingouins de la finance, avec leurs mains molles et leurs ventres grassouillets, ressemblaient en version allemande au banquier du Mississippi venu saisir la ferme de son grand-père. Tels des vautours s'abattant sur un cadavre, ils piétinaient les corps de Cleavon et de Varnell, d'Otis Redding, de Bobby Fuller, et même de Mojo Walker, pour acheter à la pelle des chansons qui ne leur coûtaient rien. Et la musique, les rêves et les souffrances de milliers de chanteurs anonymes tomberaient comme la terre de Jason Mackey entre leurs mains avides.

Et Martika... Martika ne monterait plus jamais sur scène. Ne chanterait plus jamais. Elle allait mourir. Bientôt. Les médecins ne pouvaient pas la sauver. Comme ne pourrait pas la sauver la montagne d'argent qu'il recevrait de ces imbéciles. Ni Tommy, lui-même. On ne tire pas une balle dans la tête de la Mort, on ne la combat pas à mains nues.

Max Franke était debout. Il salua l'assemblée et prononça quelques mots pour évoquer les futurs bénéfices de l'opération. Enfin, on y venait. Il souhaita la bienvenue aux invités d'honneur, Mr. Luca et Mr. DeMeo, de la mafia américaine. Plaisanterie qui souleva un rire soutenu. Même Albert se

fendit d'un mince sourire. Max termina en promettant à tous qu'ils allaient continuer à s'enrichir et se rassit sous les applaudissements d'une tablée de lèche-culs.

Au tour d'Albert. Debout... Tommy crut d'abord que son malaise le reprenait, il ne comprenait pas un traître mot. Puis il réalisa qu'Albert portait son toast en allemand. Avec une maîtrise honorable de la langue, apparemment, à en juger par les sourires et les hochements de tête approbateurs. Son hommage final à l'intention de ses hôtes lui valut aussi les applaudissements.

Stoph prit la relève. Il salua ses compagnons. Max le grand patron, Albert, mais surtout son vieil ami du temps des festivités londoniennes, Tommy DeMeo, fin connaisseur de la musique *schwarze* et – brandissant de nouveau le poing obscène – des femmes *schwarze*. Les rires fusèrent.

L'esprit de Tommy fonctionnait au ralenti. Il se rappela que Moishe utilisait ce mot, *schwarze*, pour désigner les Noirs. Les Nègres, plutôt. Il sentit le rouge lui monter au visage, et la colère... Tout le monde le regardait. Attendait. Bon sang, c'était à lui de parler ! Il jeta un regard suppliant à Albert, qui lui répondit par un geste agacé. Lève-toi, putain, qu'on en finisse.

Sa vision se troublait, il fit un effort pour se ressaisir. Leva son verre en guise d'ouverture. Mais aucun discours ne lui venait. Il dit donc ce qu'il pensait, tout simplement.

« Vous êtes qu'une bande de sales Teutons, tous plus pourris les uns que les autres ! »

Silence total. Albert pâlit de la tête aux pieds. Mais Roman Stoph éclata de rire et frappa de grands coups sur la table. Max gloussa, les autres suivirent l'exemple du chef en s'esclaffant poliment.

« On est ici pour promouvoir la musique soul, continua Tommy en bredouillant, et il n'y a pas un seul chanteur dans cette pièce, pas un seul musicien, pas un seul visage noir à part les serveurs... Et l'acheteur est sourd comme un pot. »

Rires encore, mais plus crispés.

« Moi, ça m'inquiète un peu. Vous brassez tellement d'affaires, peut-être que vous ne prenez pas celle-ci au sérieux. Vous auriez tort. Regardez Albert, là, dans son petit costume de businessman... Il est beau, hein ? Il parle allemand, même. Mais il a tué des gens pour certaines de ces chansons. Et moi aussi. Pensez-y quand vous signerez nos chèques, connards. Vous avez intérêt à ce que tout soit réglo.

— Ferme-la, DeMeo ! » Albert s'était penché par-dessus la table et tentait de faire asseoir Tommy. Les deux hommes se débattirent dans un fracas de verres renversés. En repoussant la main d'Albert, Tommy accrocha ses lunettes et les fit tomber. Albert couvrit son œil mutilé, se jeta à genoux pour chercher ses lunettes sur la moquette.

« Bravo, messieurs. » Max Franke se leva, imperturbable et souriant. « Sachant combien cette petite réunion coûte à nos généreux actionnaires, je suis heureux de voir que nos amis américains ont fait bon usage du bar. Quant aux remarques de M. DeMeo... *In vino, veritas*. À dire vrai, il en va de notre métier comme de la fabrication des saucisses. Moins les gens en savent, mieux tout le monde se porte. Levons donc nos verres à l'aboutissement de cette négociation, et à une soirée des plus divertissantes. *Prosit* !

— *Prosit* ! » fit écho l'assemblée aussitôt debout. Et ainsi se termina le grand conciliabule. Les convives se séparèrent par groupes complices, débattant de questions diverses ou de ces Ricains incapables de se tenir. Max Franke se retira, suivi de Leesker, Stoph et quelques autres.

Tommy restait assis à la table. Avec Albert. Lequel, bizarrement, souriait.

« Bon sang, DeMeo, t'es vraiment lourd, dit-il en remettant précautionneusement ses lunettes. J'aurais pu aussi bien venir accompagné d'un chimpanzé. Mais ça a marché. S'ils avaient la moindre intention de nous blouser, tu leur as remis les idées au clair. » Il plongeait la main dans la poche intérieure de sa veste et en tira une enveloppe qu'il déposa sur la table devant Tommy. « Un chèque de banque à ton nom. C'est fini, mais j'ai

des idées de projets qu'on pourrait monter ensemble, plus tard. Si dingue que ça puisse paraître, on fait une bonne équipe, toi et moi. Bon, à un de ces quatre. Et merci pour la rigolade. »

Albert quitta la pièce. Souriant.

Tommy prit l'enveloppe, l'ouvrit et examina le chèque. Garanti par une banque de Zurich. Quatre millions et des poussières. Un morceau de papier qui valait de l'or. Impressionnant.

Il était né sans le sou, avait fait de la prison, ramé toute sa vie. Et voilà qu'il se retrouvait à New York, dans la salle à manger d'un luxueux hôtel dont les clients nageaient dans le pognon.

Riche lui aussi. Pété comme un coing. Et en colère comme rarement il l'avait été.

Dans le hall, Pontieri emboîta le pas à Albert. « Alors ?

— DeMeo a failli tout faire capoter. Il m'a giflé devant tout le monde. Je veux le tuer !

— C'est pas moi que ça dérangera. Ce soir ?

— Imbécile. T'es pas encore cicatrisé de la dernière fois qu'il t'en a mis une. Attends qu'on soit rentrés à Detroit. Laisse passer quelques jours, et fais en sorte que l'enquête conclue à un coup des Nègres. Ne prends pas de risque, t'as pas droit à l'erreur. Et débrouille-toi pour que ça fasse vraiment mal !

— Pas de problème, dit Pontieri en passant un doigt sur le pansement qui lui couvrait le nez. Avec plaisir, même. »

Dans la chambre, Tommy raconta à Martika comment il s'était pointé au dîner complètement bourré, tenant à peine debout et traitant les acheteurs de sales Teutons. La gaffe, quoi. Elle rit tellement fort qu'elle en pleura et dut respirer de l'oxygène à fond pendant cinq minutes pour ne pas tomber dans les pommes. Sans cesser de pouffer comme une gamine.

« J'aurais payé cher pour voir ça, dit-elle enfin après avoir repris son souffle.

— Tout a été filmé, je peux leur demander de m'envoyer une copie de la cassette. Qui sait, je passerai peut-être aux infos régionales.

— Non, j'aurais trop la honte. Alors... On a vraiment l'argent maintenant ? Il est à nous ? Pour de vrai ?

— Il nous reste encore du chemin à faire pour rattraper les Rockefeller, mais on a quelques millions à la banque, oui. » Il avait balancé cette phrase comme s'il énonçait un fait sans importance. Ce qui était le cas, pour lui. L'argent ne signifiait plus rien. Elle toussa, détourna la tête. Instinctivement, il la retint par l'épaule. Elle laissa aller sa joue sur sa main, un bref instant, puis le regarda droit dans les yeux en inspirant avec difficulté. Rassemblant ses forces.

« Bon, alors. Si on est pleins aux as, qu'est-ce que tu attends ? Je ne vois pas ma Cadillac Juke-box garée devant la porte. Ma petite maman ne m'a pas appelée pour me raconter qu'elle adore sa nouvelle maison, et ta mère non plus. Qu'est-ce que tu fais là à broyer du noir ? Bouge-toi, va acheter une maison à ma mère ! »

Ils savaient tous deux qu'elle le houspillait seulement pour chercher à le distraire. Et comme d'habitude, elle avait raison. Il se sentait mieux dans

l'action. Se lamenter en la voyant décliner ne procurerait aucun soulagement à personne.

Mais même avec les moyens, on ne trouvait pas si facilement une belle maison pour un couple de gens âgés, noirs. Tommy confia à Jerome le soin d'emmener la mère de Martika visiter et choisir celle qui lui plairait. Au passage, il en trouverait une pour lui aussi. Mrs. Daniels n'avait jamais accepté Tommy, et ce n'était pas en lui offrant une maison qu'il la ferait changer d'opinion. Un cadeau de sa fille qui avait réussi, d'accord, mais pas si cela venait de son voyou de petit ami.

Quant à dénicher une Cadillac Juke-box pour Martika... Sacré défi. Tommy ratissa la ville et appela une dizaine de concessionnaires. Des Cadillac d'occasion, chacun en avait... Rongées par la rouille. Une Cadillac rouge de la grande époque, 1957 ou 1958 ? « Ce sont des pièces de collection, mon ami, jamais vous n'en trouverez une à vendre. »

Un concessionnaire attentionné lui fit découvrir *Hemmings Motor News*, un magazine pour amateurs de voitures anciennes.

« Waouh, tu as vu ces carrosses ? dit Martika en feuilletant les pages du catalogue. Y a tout ce qu'on peut rêver, là-dedans. » Elle avait posé le magazine à plat sur ses jambes afin que Tommy puisse admirer les photos à ses côtés en s'asseyant sur le lit. Délicatement.

Elle respirait maintenant de l'oxygène sans discontinuer. L'étroite canule nasale maintenue par un élastique était reliée à un concentrateur d'oxygène de la taille d'un aspirateur, posé près du lit. Cinq litres d'oxygène par minute. Mais Tommy se réveillait quand elle hoquetait la nuit, cessait de respirer... Puis respirait à nouveau.

Il était évident que la trachéotomie deviendrait bientôt indispensable. Une semaine, dix jours peut-être, pas plus. Martika refusait toujours, mais Tommy ne la lâchait pas. Enfin, elle accepta d'y réfléchir... Ajoutant que s'il avait si peu parlé pendant tant d'années, c'était sans doute parce qu'il ne pouvait pas en placer une avec elle. Mais une fois qu'elle aurait le bec cloué, on verrait bien s'il l'ouvrirait enfin. En attendant, la vie continuait.

« Regarde celle-là ! s'exclama-t-elle en caressant du doigt une photo en couleurs.

— Cadillac décapotable Eldorado Biarritz de 1957, lut Tommy. Blanc perle, jantes alliage, intérieur cuir blanc. Moteur V8, deux carburateurs quadruple corps, 325 ch. En parfait état, moins de dix-mille kilomètres. Toujours maintenue dans un garage... Mince, c'est en Pennsylvanie. J'ai jamais entendu parler de cette ville !

— La Pennsylvanie, c'est pas le bout du monde. Elle me plaît, celle-là. Tu vas me la chercher ? Sois gentil, Tommy...

— C'est quand même un peu loin... Bon d'accord. Si j'ai le temps, j'essaie. »

Mais à peine sorti de la pièce, il décrochait son téléphone.

La voiture appartenait à certain Mr. Crane, juge à la retraite vivant à Oak Forest, à soixante-dix kilomètres au sud de Pittsburgh. Seul problème : il faudrait compter plusieurs semaines pour la livraison. Et Tommy ne pouvait pas attendre.

Il loua un avion privé pour décoller de Willow Run le lendemain, à midi, et convint de retrouver le juge avec la voiture sur un terrain d'aviation près d'Oak Forest. Avec un peu de chance, Martika aurait sa voiture garée sous sa fenêtre le soir, avant la fin de la dernière émission télévisée.

« Vous voyez un problème, vous ? » demanda Pontieri. Il était assis au volant d'une vieille Chevrolet bleue, avec Charlie Musso à ses côtés et les frères Otero à l'arrière qui épiaient les environs sans en avoir l'air. Personne ne répondit. Pour la deuxième fois en une demi-heure, la voiture passa devant la maison de DeMeo dans Hastings Street, ancien siège du studio Black Kat.

Albert avait insisté pour envoyer Paz et Leon Otero. Pontieri aurait préféré faire appel à des gars du coin, arguant qu'il serait plus facile de

justifier leur présence si le coup tournait mal. Pur mensonge de sa part. En réalité, les deux Otero lui foutaient une trouille bleue. Presque des jumeaux tellement ils se ressemblaient, même dans leur manière de s'habiller. D'ailleurs, il arrivait souvent qu'on les confonde, et comme chez certains jumeaux aussi, à ce qu'on raconte, on avait l'impression qu'ils pouvaient communiquer entre eux par télépathie. Lire dans votre tête, aussi. Ils ne parlaient pas beaucoup. Inutile. D'un seul regard, Paz et Leon vous faisaient passer un message mieux que la plupart des gens en cinq minutes au téléphone.

Des pros du meurtre, en tout cas. Leon avait même fait une victime dans une rame de métro bondée. Avec un pic à glace. Il était déjà assis à l'arrière d'un taxi en route pour l'aéroport avant qu'un usager ne s'aperçoive que le type endormi à ses côtés sur la banquette avait passé l'arme à gauche.

À la solde d'un Colombien quelconque, les frères avaient cloué les mains d'un mauvais payeur sur une table et arraché ses doigts avec des tenailles, une phalange après l'autre, en cautérisant chaque plaie au chalumeau. Le type avoua où il cachait l'argent en moins de cinq minutes, mais ils le gardèrent encore une heure et ne lui laissèrent que la moitié d'un petit doigt à chaque main. Puis ils le déposèrent devant un hôpital. L'homme survécut, mais il ne fut plus jamais en retard pour payer le Colombien. Ceux qui lui serraient la main non plus. À part « P'tit Doigt », aucune victime des frères Otero n'était restée en vie. Aucun témoin. Les surprendre par malchance en pleine action, c'était déjà être mort. Femmes, enfants... pas de pitié.

Pour Bobby Fuller, Pontieri avait engagé un nouveau chauffeur, un jeune Mexicain rondouillard prénommé Ruiz. Cent pour cent débutant dans la partie, un peu inquiet sur les bords, mais tout ce qu'on lui demandait c'était de conduire la bagnole, et ça, il savait le faire.

Pontieri et Paz surprirent le chanteur par-derrière dans le parking de son immeuble et l'embarquèrent dans sa propre voiture. Leon trimballait un bidon d'essence en plastique rouge. Pontieri pensait qu'ils le tueraient à coups de couteau avant de mettre le feu à sa tire.

C'est Leon qui lui enfonça le tuyau dans la gorge et versa l'essence, pendant que Paz et Pontieri le maintenaient. Il souriait en le voyant s'étrangler et se débattre, les yeux suppliants. Après, dans la voiture, le jeune Ruiz était d'une pâleur de cire, ses mains tremblaient sur le volant. Paz et Leon échangèrent un regard. À peine un coup d'œil, pas plus.

Paz lui ordonna de s'arrêter devant un tabac pour acheter des cigarettes. À la seconde où la voiture se rangeait, Leon, assis à l'arrière, lui passa un bras autour du cou et serra, broyant la trachée du pauvre gamin contre l'appuie-tête. Paz lui tenait les poignets, pendant que son visage virait au violet et qu'il battait furieusement des pieds. Il mourut en quelques secondes. Paz jeta un rapide regard tout autour. Tranquillement, il poussa le corps sur le trottoir, s'installa au volant et démarra. Il dut sentir les yeux de Pontieri fixés sur lui car il expliqua :

« Il avait l'air inquiet. C'est pas bon dans notre métier, les gens inquiets.

— Dino non plus n'a pas l'air dans son assiette, ajouta Leon. Prends un calmant, mon pote. » Les deux frères sourirent. Humour qu'ils étaient seuls à partager... Pontieri avait grandi dans un quartier difficile de Paradise Valley, commencé la boxe à dix ans, tué un employé d'épicerie au cours d'un hold-up à quinze ans. Mais en présence des Otero, il se sentait les tripes nouées comme un gosse qui a peur du noir.

Et voilà qu'il se retrouvait coincé avec eux. Dans une opération qui pouvait s'avérer délicate.

« Dans le temps, c'était un studio d'enregistrement, expliqua-t-il tandis que la voiture repassait lentement devant la maison. La femme de ménage qui vient deux fois par semaine nous a rencardés. Il y a trois chambres à l'étage. La plus grande est occupée par la copine de DeMeo, Martika Daniels. Elle est malade et ne bouge pas de son lit. L'infirmière couche dans une autre chambre au bout du couloir. C'est une vieille parente de Martika, à moitié sourde à ce qu'il paraît.

— Et DeMeo ? Il sera où ? » demanda Charlie Musso en se grattant les doigts de sa main plâtrée. Avec son pantalon en jean, blouson assorti et grosses chaussures, il pouvait passer pour un chauffeur de camion qui se

serait cassé le pouce. Les Otero, eux, étaient vêtus façon immigrés clandestins embauchés comme techniciens. Combinaisons de travail grises, identiques. Difficile de les différencier.

« En général, il dort dans un fauteuil à côté du lit de Martika. D'après la femme de ménage, il sort seulement la journée. Quelques heures... Jamais la nuit.

— Si on le chope dans la chambre, on la bute elle aussi ? demanda Paz.

— T'emballe pas, mon pote, ricana Musso. C'est moi qui m'occupe de DeMeo.

— T'as la main cassée, fit remarquer Leon.

— Pas la gauche. Et à cette distance-là, je peux pas le rater. Il y a une alarme, Dino ?

— Oui, mais c'est un système électrique pas très sophistiqué. Des points de contact sur les fenêtres du rez-de-chaussée. Pas de détecteurs de mouvements ni d'infrarouges.

— On entre comment ?

— Paz coupera l'alimentation principale. J'ai la clé de la femme de ménage. Une fois que l'alarme est arrêtée, on entre par la porte, on trouve DeMeo et on le bute. Fastoche.

— Et s'il remarque qu'on a coupé le jus ? demanda encore Musso.

— Encore mieux, *gordo*, répondit Leon, agacé. Il descendra pour voir ce qui se passe, on n'aura pas à aller le chercher. »

Dans le rétroviseur, Pontieri surprit le regard de Leon, froid et dur, posé sur la nuque de Musso.

« Fastoche, » répéta Pontieri. Mais il n'en était plus aussi convaincu.

Tommy descendit du petit avion en Pennsylvanie, vert comme du guacamole. Il ravala sa salive et lutta pour ne pas vomir son déjeuner pendant tout le temps qu'il lui fallut pour traverser le terrain, jusqu'au minuscule terminal perdu en rase campagne. À peine rentré de New York et encore sous le coup de la fatigue, il avait refusé de faire demi-tour, contre l'avis du pilote, quand le Cessna entra dans une zone de fortes turbulences au-dessus du lac Érié. Résultat, il fut malade comme un chien pendant toute la durée du vol.

Mais en approchant du terminal, il ralentit le pas. Les trous d'air, la nausée, le cœur au bord des lèvres... Bon sang, la Cadillac Jukebox de Martika valait vraiment le déplacement.

Elle était garée dans le parking sur un côté du bâtiment. Une machine sortie d'un rêve en 1957, d'un blanc étincelant, avec des ailerons plongeants, une calandre rutilante, une roue de secours montée sur le coffre et d'énormes bandes blanches sur les pneus. Finement lustrée, propre comme un modèle d'exposition.

« C'est quelque chose, hein ? » Un homme élégant en chandail rouge et pantalon blanc s'était approché derrière Tommy. « Monsieur DeMeo, je présume.

— Enchanté, fit Tommy distraitement, incapable de détacher ses yeux de la luxueuse voiture.

— Vous êtes un admirateur des modèles de 1957 ? demanda Mr. Crane.

— Pas vraiment. C'est ma femme qui l'a choisie.

— Joli cadeau, fit observer Crane en levant un sourcil distingué. Vous allez lui offrir pour Noël ?

— Elle ne vivra pas jusqu'à Noël », dit Tommy d'une voix sans timbre. À un inconnu. Dans un parking. C'était la première fois qu'il énonçait à quiconque cette froide vérité. Et qu'il acceptait lui-même de l'entendre.

« Je suis désolé, dit Crane. Sincèrement.

— Moi aussi. Bon, comment on procède ? Il faut que je reparte.

— Oui... Venez par ici. » L'affaire fut conclue dans le hall du terminal. Crane lui remit papiers, certificat de vente et clés. Tommy tendit sa liasse de billets... Il avait déjà oublié le nom de son interlocuteur quand il sortit du parking en voiture.

Bientôt, capote rabattue, il filait doucement dans la verte campagne de Pennsylvanie. L'air vif de l'automne lui fit du bien. Pourtant, il ne pouvait se défaire d'un étrange malaise, le sentiment d'être en train de revivre quelque chose qu'il avait déjà vécu, quelque part...

Il fallut un moment avant que le souvenir remonte à sa mémoire. Et soudain, il frissonna comme sous une pluie glacée d'hiver, jusqu'au fond de son âme. Sièges en cuir blanc, chromes du tableau de bord. Carrosserie différente, mais l'intérieur était exactement identique.

La Cadillac de Mojo Walker. Il ne manquait que les tramées de sang sur le cuir et un cadavre à l'arrière... Cette voiture était un signe de malchance, un mauvais présage. Et Tommy sut, à l'instant même, qu'une chose terrible allait arriver. Jurant entre ses dents, il écrasa la pédale de l'accélérateur, poussa le moteur V8 jusqu'à amener l'aiguille dans le rouge et fonça vers Detroit, pied au plancher, comme si la grosse Cadillac l'emportait sur des ailes.

Pontieri se gara dans un parking derrière Dodge Main pour attendre la nuit. Des Blancs qui tournaient en voiture dans le quartier de DeMeo, c'était trop risqué.

Rester en planque s'avéra tout aussi dangereux. Charlie Musso ouvrit une flasque de vodka en prétextant que son pouce lui faisait mal, mais il était visiblement sur les nerfs. Paz lui conseilla de mettre la pédale douce. Musso lui répondit d'aller se faire foutre. Paz regarda Leon. Les deux frères sourirent. Il s'en fallut d'un clin d'œil pour que Musso ne bouffe son cœur encore palpitant arraché de sa poitrine.

Au crépuscule, ils retournèrent à Hastings Street. Leon conduisait, Pontieri était assis à ses côtés, Charlie Musso à l'arrière. Pontieri baissa sa vitre dans l'espoir que l'air frais de la nuit aiderait Musso à dessoûler. Ils repassèrent devant la maison une fois la nuit complètement tombée. Des lumières brillaient à l'étage, mais le rez-de-chaussée n'était éclairé que par la lampe du perron. Pontieri aurait préféré attendre jusqu'à trois ou quatre heures du matin pour surprendre DeMeo dans son sommeil... Non, mieux valait ne pas traîner. Musso était à moitié pinté, les Otero à cran. Un seul mot de travers et ils se sauteraient à la gorge. Il fallait le descendre au plus vite et se tirer. Albert avait demandé qu'on le fasse souffrir mais il se contenterait d'une mort simple. L'heure n'était pas à la fantaisie.

Leon arrêta la Chevrolet le long du trottoir. Pontieri, Paz et Musso descendirent de voiture. Ils s'approchèrent de la maison, sans hésiter, comme des habitants du quartier qui rentreraient chez eux. Paz fila à l'arrière pour s'assurer que la voiture de DeMeo se trouvait bien dans le garage, et pour couper les fils du téléphone et de l'électricité afin de mettre l'alarme hors service. Pontieri et Musso grimpèrent les marches du perron et firent mine de sonner. D'attendre.

Le bruit d'une petite explosion, quelques étincelles sur le côté de la maison. Puis le noir. En avant ! Pontieri inséra la clé dans la serrure, ouvrit la porte et se glissa à l'intérieur. Musso le suivit en dégainant maladroitement son arme de la main gauche. Tous deux l'oreille aux aguets.

La maison était plongée dans un profond silence et sentait bon le propre. Pontieri alluma une lampe stylo, s'approcha de l'escalier. Et ce fut le début de la catastrophe.

Une Noire en robe de chambre à fleurs déboula dans l'escalier, une lampe tempête à la main. En apercevant Pontieri et Musso, elle s'arrêta net.

« Monsieur Tommy, Dieu merci vous êtes revenu ! L'électricité a sauté et... » Elle s'interrompit, sourcils froncés, plissa les yeux pour mieux voir. Même dans la pénombre, on ne pouvait pas prendre Pontieri et Musso pour Tommy. « Qui êtes-vous ? dit-elle avec méfiance. Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Musso lâcha un juron, bouscula Pontieri et ouvrit le feu. Trois rafales, de la main gauche, sans rien toucher ! La vieille laissa tomber la lampe et s'enfuit dans l'escalier en hurlant à pleins poumons. Musso voulut la prendre en chasse, mais il trébucha sur les premières marches et tomba sur sa main invalide en poussant un cri de douleur.

« Saloperie ! » grogna-t-il en se relevant. Il vida son chargeur dans l'obscurité.

« *Putain !* » C'était Musso que Pontieri avait envie de buter tellement il enrageait. Une balle dans la tête de ce connard... Il le tira par le bras. « On se casse !

— Ça va pas, non ? On monte là-haut et on en finit !

— Il n'est pas là, crétin, sinon on serait déjà morts tous les deux ! La vieille a cru que c'était lui qui rentrait ! »

Musso se dégagea. Il était rond comme une barrique... Il glissa une nouvelle cartouche dans son automatique et chercha une cible des yeux.

N'importe quoi.

« Moi, je me casse », dit Pontieri en levant les mains pour indiquer qu'il renonçait. Il fonça vers la porte et courut jusqu'à la voiture.

« Meeerde ! » hurla Musso en tirant à l'aveugle dans le salon. Balles ricochant contre les murs, lampes et miroirs renversés... une dévastation. Puis il sortit d'un pas mal assuré, regagna la voiture, et eut à peine le temps de se jeter sur la banquette arrière que déjà Leon écrasait l'accélérateur. La voiture disparut dans la nuit.

Tommy les manqua de quelques minutes à peine. Il laissa la Cadillac blanche en travers du trottoir, portière ouverte, et se précipita comme un fou à l'intérieur.

Tante Clara était assise sur le lit et caressait les cheveux de Martika, à la lueur d'une unique bougie. En voyant l'expression sur le visage de la vieille femme, Tommy comprit. Il s'assit délicatement de l'autre côté du lit, prit la main de Martika. Sa main était chaude, et l'espace d'un instant, il pensa que la tante se trompait. Elle dormait...

« Des hommes sont venus, dit tante Clara à voix basse. Ils te cherchaient, je suppose. J'étais en train de lire dans ma chambre. La lumière s'est éteinte et je suis descendue pour vérifier les fusibles. Ils m'ont tiré dessus.

— Vous êtes blessée ?

— Non, non... Ces imbéciles ne voyaient rien du tout, dans le noir. Des fous furieux... Je suis remontée en courant dans ma chambre pour appeler la police, mais le téléphone ne marchait pas. Sûrement eux qui l'ont coupé, les vauriens... Quand je suis arrivée auprès de ma petite chérie, c'était déjà fini. Tant mieux, peut-être.

— Tant mieux ? » répéta bêtement Tommy. Il ne ressentait rien. Sonné.

« Oui, qu'elle n'ait pas eu à supporter ce martyre jusqu'à la fin. Elle respirait déjà si difficilement, même avec l'oxygène. Alors quand la machine s'est arrêtée... Elle n'a pas souffert, Tommy. C'est mieux ainsi.

— Pas pour moi... Tante Clara, vous voulez bien aller chez les voisins ? Appelez le Dr. Kessler pour qu'il envoie une ambulance.

— Une ambulance ? C'est fini, mon garçon, elle n'a plus besoin de médecin...

— Qu'il envoie une ambulance, répéta Tommy. C'était une artiste... Sur scène, elle captivait son public. Je veux que les gens gardent ce souvenir-là. Quand elle chantait et qu'elle se donnait de toute son âme. Pas... cette folie furieuse. Ni la police. Allez appeler le médecin. »

Après le départ de tante Clara, il resta assis immobile dans la faible lueur de la bougie. Puis, délicatement, se pencha par-dessus le corps de Martika pour attraper de son côté du lit, sous l'oreiller, le Colt .45. Il vérifia la cartouche dans le magasin. Et ôta le cran de sûreté.

Reprenant la main de Martika, il inspira profondément et appliqua le canon de l'arme sous son menton. Sentit le froid de l'acier, l'odeur âcre de l'huile lubrifiante. Il ferma les yeux. Appuya sur la détente... Mais pas à fond. Il resta ainsi longtemps, équilibriste marchant sur un fil au-dessus du néant. Les yeux secs, mais en proie à la souffrance la plus vive qu'il eût jamais connue. Pourtant, il ne pouvait se résoudre à presser davantage, à franchir ce pas plus fin qu'un cheveu sous son doigt. Non pas parce qu'il avait peur de mourir. Ni parce qu'il voulait vivre.

Le problème, c'était elle, couchée là dans le lit. Quelqu'un devrait s'occuper de son corps, il ne pouvait pas confier cette mission à des inconnus. Il lui semblait entendre la voix furieuse de Martika qui lui reprocherait d'avoir causé encore plus de dégâts et de laisser sa pauvre tante se taper tout le boulot.

Il ne tira pas. Mais ne posa pas le .45 pour autant. Il le garda dans son poing, posa le menton sur le canon de l'arme pour chercher un réconfort dans le métal dur et glacé. Tante Clara revenait...

Il remit la sécurité et glissa le pistolet sous sa veste. À quoi bon se faire sauter le caisson. De toute façon, il était déjà mort.

OceanofPDF.com

« Demande à Leon de t’emmener direct à l’aéroport, dit Pontieri, et prends un vol pour Los Angeles. » Pontieri et Albert Luca étaient assis à l’arrière d’une limousine Impérial noire. Leon, au volant, et son frère Paz, à côté, avaient revêtu des livrées de chauffeurs, noires. Albert et Pontieri portaient costume sombre et brassard noir en signe de deuil.

« Je ne retourne pas à L.A., dit Albert. C’est déjà une chance de ne pas m’être fait descendre là-bas. Maintenant que je suis revenu à Detroit, j’y reste, et je veux que ce soit bien clair pour tout le monde. Surtout pour DeMeo et ses petits copains. Si je me pointe à l’enterrement, le message est clair, non ?

— Ça risque de mal se passer.

— Tu m’as dit que personne ne vous avait vus, l’autre soir.

— C’est vrai. Sauf la vieille. Mais elle m’a pris pour DeMeo et après, elle est partie en courant quand Charlie a pété les plombs.

— Je te le disais bien qu’il était inquiet, fit Leon.

— Dans ce cas, DeMeo ne peut pas savoir que c’était nous, reprit Albert. Sauf si on ne va pas à l’enterrement. Là, ce serait faire un aveu public.

— Quelle importance, que DeMeo le sache ou non ? T’as touché ton gros lot. Fous-lui un contrat sur le dos et pars en vacances. Laisse quelqu’un d’autre s’en occuper.

— Je n’ai pas peur de lui.

— C'est peut-être Dino qui a les jetons, suggéra Paz. Charlie et lui, ils me paraissaient plutôt crispés, l'autre soir.

— Tu déconnes ? Si Charlie n'avait pas commencé à tirer...

— Sur quelqu'un qui n'était pas là, compléta Leon.

— La femme de ménage était catégorique ! Et il y avait sa bagnole dans le garage !

— Alors vous auriez peut-être dû buter sa bagnole, dit Paz.

— Ils l'ont sans doute touchée, ajouta Leon, vu comment Charlie tirait dans tous les sens.

— C'est pas ma faute, à moi...

— En fait, si, coupa Albert. Tu voulais absolument t'en charger et il est toujours en vie. Mais en un sens, c'est encore mieux.

— Et s'il sait ? insista Pontieri.

— Je *veux* qu'il sache, répliqua tranquillement Albert. Le jour où il a osé mettre la main sur moi, il a tué sa propre femme. Maintenant, c'est son tour. S'il n'a pas encore compris, je vais lui expliquer. Dans un cimetière. Ça tombe bien, non ?

— Putain, je rêve... », dit Pontieri. Les frères Otero échangèrent un sourire.

Les funérailles de Martika eurent lieu à l'Abyssinian Baptist, le plus grand cimetière noir de Detroit. Un demi-hectare de pierres tombales usées par le temps marquent l'endroit où reposent les esclaves en fuite partis chercher la liberté dans le Nord. Mais la ségrégation s'applique même dans la mort, et ils sont enterrés loin des familles blanches qui sacrifièrent leurs fils dans la guerre contre l'esclavage. Ultime primauté de la race.

La tombe de Martika était située dans une partie plus récente du cimetière, au milieu de concessions apparentées. Familles Daniels, Wallace, Walker. L'office commémoratif qui se tint en la Nouvelle Église baptiste Bethel du révérend C. L. Franklin fut l'objet d'une véritable frénésie médiatique. La foule se pressait en file d'attente sur des centaines de mètres, admirateurs venus rendre hommage ou paparazzi jouant des coudes pour traquer les célébrités. Aretha Franklin chanta devant l'autel, accompagnée par les Trifectas, tandis qu'au-dehors leurs voix amplifiées par des haut-parleurs couvraient à peine le vrombissement des hélicoptères de la télévision.

Mais le calme régnait dans le cimetière en cet après-midi de novembre, baigné d'une pâle lumière dorée. Dernière belle journée de l'automne, sans doute. À l'ouest s'amoncelaient de gros nuages sombres annonçant de la neige avant la nuit. Devant la tombe de Martika se dressait une colonne de granit poli, noire comme l'ébène et de la taille d'un homme, portant l'inscription toute simple : « *Attends-moi.* »

Étaient admis uniquement la famille immédiate et les amis proches, sous la surveillance d'Elijah Bass et de ses Musulmans noirs déployés en cordon tout autour. Une douzaine de personnes environ, parmi lesquelles Tommy était le seul visage blanc.

Jusqu'à ce qu'arrive la limousine d'Albert. La grosse voiture noire s'arrêta au bas de la pente, derrière le cortège qui accompagnait le corbillard. Pontieri et Albert descendirent. Les têtes se tournèrent tandis que le pasteur poursuivait son oraison, mais seul Tommy se leva. Il les regarda s'approcher, dans le vent froid de l'automne qui soulevait les pans de leurs vestes légères mieux adaptées au climat de Los Angeles.

Lorsque les gardes musulmans leur barrèrent le passage, il descendit les rejoindre. Pontieri gardait les yeux rivés sur ses mains. Au moindre geste pour fourrager dans sa veste... Mais non. Il fixait un point au-delà, plus loin derrière. Pontieri se retourna pour suivre son regard. Au bas de la pente, Leon et Paz étaient sortis de la limousine et observaient la scène. C'était la première fois que Tommy voyait les frères Otero ensemble.

Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Deux types qui avaient quelque chose de bizarre, avait raconté Diddley... Tommy resta imperturbable. Après un bref échange avec Bass, il escorta Albert et Pontieri jusqu'à la tombe et les fit asseoir à l'arrière, lui-même prenant place entre eux. Le pasteur terminait son discours.

Quelques larmes. Carolina et Brownie déposèrent des roses sur le cercueil. Les Trifectas chantèrent l'hymne de Martin Luther *A Mighty Fortress, a cappella*, en parfaite harmonie. Le petit groupe commença à se disperser, avec poignées de main et accolades. Tommy ne bougeait pas. Ne salua personne. Une fois que les autres se furent éloignés, il se tourna vers Albert.

« Je ne m'attendais pas à te voir.

— Simple politesse, DeMeo. Avec toutes mes condoléances etcetera. Non, je voulais te parler aussi. »

Tommy haussa les épaules. « Pas la peine. Je sais ce que tu as à me dire. Moishe avait raison sur ton compte. Tu es complètement barge. J'aurais dû l'écouter quand il me conseillait de t'envoyer six pieds sous terre. Mais l'endroit est mal choisi. Pas aujourd'hui.

— Allez, on s'en va... », dit Pontieri, mal à l'aise.

Soudain Tommy prit Albert dans ses bras. Et l'embrassa, longuement, en plein sur la bouche. Albert réussit à s'arracher à son étreinte. Sous l'effet du choc, il vacilla et s'essuya les lèvres du revers de la main. Pontieri se précipita, le saisit par le bras pour l'empêcher de tomber.

« Tue-le ! » siffla Albert.

Mais quand Pontieri se retourna, deux fossoyeurs étaient en train de descendre le cercueil dans la tombe, sous l'œil vigilant de l'entrepreneur des pompes funèbres. Tommy s'éloignait déjà. Il franchit le cordon de surveillance.

Seule demeurait la pierre de granit noir. Les premiers flocons de neige voltigèrent dans l'air.

OceanofPDF.com

Brownie découvrit Tommy assis sur la scène du Casa Mayor, toutes lumières éteintes. Il portait toujours son costume d'enterrement et tenait une bouteille de Jack Daniel's à la main.

« Tee ? C'est moi. Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Laisse-moi tranquille. Brownie.

— T'es fou ou quoi ? Albert t'a mis des gars aux trousses.

— Tant pis, c'est pas grave...

— Ah oui ? Et qui va nettoyer ton sang après ? Moi ? Carolina ? T'es quand même pas si crétin ! Albert ne viendra pas en personne. Il t'a collé un contrat sur le dos pour cinquante mille dollars et tous les voyous du ghetto vont se disputer le morceau. Ils te descendront, et moi, et tout le monde autour, et ces salopards du St. Clair se taperont les cuisses de rire. C'est ça que tu veux ? »

Tommy le regarda avec des yeux égarés. Brownie fut soudain frappé par son air d'extrême jeunesse. Il avait, quoi, à peine plus de trente ans ? Mais beaucoup de kilomètres au compteur.

« J'arrive plus à réfléchir, Brownie. Je ne sais plus quoi faire.

— À moins que t'aies envie de crever ici, il faut que tu disparaisses pendant un moment. Et moi aussi.

— Toi ?

— Quand ils ne te trouveront pas, ils viendront me chercher. Je ne suis pas un héros, Tee. Si les gars d'Albert commencent à me couper les doigts,

je te donnerai dans la seconde. Alors, ne me dis pas où tu vas. Pars. S'il te plaît.

— Je ne crois pas que j'en suis capable. Je suis fatigué. J'ai pas dormi depuis... je sais pas. Depuis très longtemps.

— Tu rattraperas ton manque de sommeil quand tu seras mort, ce qui ne saurait tarder si on reste plantés là. Reste en vie, Tee. Tu vas guérir. Et ensuite, on redressera tout ça.

— Je ne peux plus rien redresser.

— Peut-être pas aujourd'hui. Mais plus tard, tu trouveras une idée. J'en suis sûr. »

Tommy se leva, accablé. Il jeta un dernier regard au club plongé dans l'obscurité, empli des voix fantômes de Martika et des Sultans qui dansaient entre les ombres.

« Non, dit-il doucement. C'est fini. »

Une heure plus tard, il quittait Detroit au volant de la Cadillac blanche de Martika, direction plein ouest sur l'autoroute I-96. Sans aucune destination précise. Mais à mesure que les kilomètres passaient, il songea qu'il y avait peut-être un moyen de faire le point sur la situation.

En revenant au point de départ. Idlewild.

Au diable la limite de vitesse. Il accéléra l'allure et poussa le moteur de la grosse Cadillac. Trois cents kilomètres sous un ciel annonciateur d'orage. Comme si elle devinait ses intentions, la vieille voiture s'élança à la manière d'un pur-sang resté trop longtemps dans l'écurie. Il alluma la radio, attendit que les tubes chauffent, puis capta WLAC, Nashville. Bobby Blue Bland qui braillait *Further up the Road*. Et malgré la détresse, une infime partie de son cœur se mit à vibrer, telle une braise ravivée par le vent. La magie de la musique, toujours.

Sans s'apercevoir qu'il tapotait le volant en rythme, il se cala plus confortablement contre le cuir soyeux du siège et se laissa aller au tranquille défilement de la route, tellement pris par le blues qu'il ne pensa même pas à regarder si on le suivait.

Au volant d'une camionnette Dodge, Pontieri ruminait sa colère. Charlie Musso n'était guère de meilleure humeur. Bête, méchant, et rendu plus stupide encore par la haine qu'il vouait à DeMeo, il n'avait même pas demandé combien le boulot serait payé.

En tout cas, il avait trouvé le véhicule adéquat. Énorme et noir, laid à faire peur, avec roues surdimensionnées, vitres fumées et projecteurs alignés sur le toit. Rien d'exceptionnel dans les rues de Detroit. A l'intérieur, un fusil à canon scié. Son pouce cassé le faisait souffrir au

volant, mais avec du calibre douze au bout des doigts, pas besoin de donner dans la dentelle. On explosait une porte de grange les yeux bandés.

Ils passèrent d'abord chez DeMeo. Personne. En route vers le Casa, ils croisèrent la Cadillac blanche qui partait en sens inverse. Le temps qu'il fallut à Pontieri pour exécuter un demi-tour en force, Tommy filait déjà sur l'autoroute. Quelques secondes sans témoin suffiraient. Mais en ce début de soirée, impossible de le coincer sans attirer l'attention des autres voitures. Albert voulait DeMeo vivant. Si on pouvait l'obliger à monter dans la camionnette sous la menace d'un flingue, tant mieux. Sinon, Pontieri se voyait bien le laisser mort sur la route après lui avoir troué la peau.

Rater leur coup, voilà ce qu'ils n'avaient pas le droit de faire. Si ce salopard s'en tirait encore une fois, c'était Pontieri qui se retrouverait avec les couilles dans un étau. Il resta donc à une distance prudente. Suivre la Cadillac blanche était un jeu d'enfants. DeMeo finirait bien par s'arrêter.

Un peu avant minuit, Tommy fit halte pour prendre de l'essence dans une station déserte au nord de Grand Rapids. Et sema ses poursuivants sans même en avoir conscience. La neige tombait en flocons plus serrés à présent. Pontieri s'arrêta en retrait de la station, puis dut lui aussi passer à la pompe.

Il repartit en trombe sur les traces de la Cadillac. Musso serrait les fesses en regardant l'aiguille monter au compteur. Au bout de trente kilomètres, toujours pas le moindre feu arrière en vue.

« C'est pas vrai, il a tourné ! » gronda Pontieri en roulant sur le terre-plein central pour faire demi-tour.

Par chance, ils n'avaient raté qu'une seule sortie. Ils débouchèrent au milieu de nulle part. Aucune voiture, aucune habitation. L'endroit idéal pour choper DeMeo ou pour lui régler son compte. Mais où était-il passé, putain ?

Tommy s'aperçut bientôt qu'il était perdu. Complètement. En quittant la Highway 10, il avait sans doute manqué une bifurcation. Des années auparavant, on était accueilli par quantité de panneaux indiquant motels,

terrains de camping, location de bateaux. Bienvenue à Idlewild, la Las Vegas des Noirs. Plus de pancartes. Rien que des pins et des champs noyés d'ombre sous la neige.

Remarquant une lumière entre les arbres, il engagea la vieille Cadillac sur un étroit chemin qui conduisait à une caravane délabrée et mangée par la rouille, posée sur des blocs de ciments. La lueur bleutée d'une télévision clignotait à la fenêtre.

Un chien gronda quand il descendit de voiture. Un puissant rottweiler noir et fauve, enchaîné à un piquet de fer près de la porte, qui découvrait les crocs et tirait sur sa chaîne en grognant sourdement pour le mettre au défi. Un pas de plus... La porte de la caravane s'entrouvrit. Un très vieux Noir sortit une tête chauve cerclée d'une mince couronne de cheveux gris. Plissant les yeux pour scruter la nuit, pieds nus et en caleçon, il tenait une Winchester de calibre douze à hauteur de la taille.

« T'approche pas, saleté de Blanc. Je suis armé.

— Vous fatiguez pas. Je me suis perdu. Je cherche la route d'Idlewild.

— Idlewild ? ricana le vieux. C'est une machine à remonter le temps qu'y te faudrait pour y aller. Comme la tienne, là. Où tu l'as trouvée, c'te vieille Cadillac Juke-box ?

— Quelqu'un me l'a laissée en héritage. Alors, pour Idlewild ?

— Y a plus d'Idlewild. C'est fini depuis que le lac a séché. Qu'est-ce que tu cherches là-bas ?

— Autrefois, il y avait un club... Le Regency.

— C'est fermé depuis des années. Écoute-moi. Je sais pas si t'as un coup dans l'aile, si t'es fou ou quoi, mais je te conseille de remonter dans ta bagnole et de foutre le camp. » Il arma la carabine.

Le rottweiler chargea ! Retenu en bout de chaîne, il s'étala dans la neige, se remit sur ses pattes et bondit à nouveau en aboyant furieusement,

les babines écumantes. Tommy évalua la longueur de la chaîne, contourna prudemment la bête enragée et s'approcha. Regarda droit dans les yeux le vieux qui le tenait en joue. Un méchant gaillard, hirsute et mal dégrossi, en blouson de cuir noir. Ex-taulard.

« Je te préviens, j'ai passé une sale journée. C'est par où, Idlewild ? »

OceanofPDF.com

Le Regency était fermé, toutes issues obturées, avec une pancarte « À vendre » clouée sur la porte. Un croissant de lune passa entre les nuages chargés de neige qui filaient à grande vitesse et éclaira le parking envahi par les herbes. Un ballet d'ombres en clair-obscur.

Tommy resta assis dans la Cadillac. Il se rappelait les couples à la peau sombre qui dansaient dans la salle enfumée du club, les hommes, yeux bruns et costumes élégants, et leurs femmes, tournoyant dans des tenues colorées comme des oiseaux exotiques. En engageant lentement la voiture dans la ruelle, à l'arrière du bâtiment, il lui sembla entendre encore le gémissement de la guitare blues de Mojo Walker. La porte de service avait été arrachée, vision brutale à l'image de ce qui s'était produit à cet endroit des années auparavant.

C'était ici... Ici que sa vie avait basculé. Il était arrivé ce soir de 1963, jeune voyou naïf au point de se croire immortel. Et il était reparti blessé, perdant son sang, au volant d'une Cadillac qui emportait un homme mort sur la banquette arrière. Il essaya de se rappeler... Le chemin de terre qui partait vers le sud. Jusqu'à un virage dépourvu de rambarde.

Il se mit lentement en route. À la recherche d'une tombe. Peut-être la trouverait-il, peut-être pas... En tout cas, elle n'avait pu aller nulle part. Le ciel était dégagé maintenant et la lune brillait comme une lampe torche entre les filaments des nuages. Il parvint bientôt à la piste qui s'enfonçait dans les marécages. Il se souvenait de la brume ce soir-là, d'un paysage irréel, à la manière d'un film de Frankenstein.

Deux fois, il s'arrêta. Ici ? Non... La végétation effaçait les reliefs du terrain, enfouis sous des enchevêtrements de buissons et d'aulnes jaillissant à plusieurs mètres de hauteur. Pourtant, il était certain que quelque part, à un signe, un détail, il reconnaîtrait... Là.

Les pneus de la Cadillac crissèrent en roulant sur le gravier du bas-côté. Le marais ressemblait à une lande enneigée, luisante sous la lune. Mais c'était là, sans aucun doute. Après avoir lâché la voiture de Mojo dans le talus, il l'avait regardée s'éloigner de la rive, moteur hurlant toujours, pendant que l'eau et la vase entrant lentement par les portières l'entraînaient au fond... Mais où ? Les berges sans cesse remaniées par la boue n'offraient aucun repère.

Il coupa le moteur, descendit la pente glissante dont la terre collait à ses semelles. Rien, aucune trace de la voiture. Ce n'était pas loin, pourtant, il en était sûr. Mais il se voyait mal fouiller la vase toute la nuit, et d'ailleurs, il n'avait même pas emporté une pelle. Il fallait dire aussi que ce pèlerinage n'était pas franchement prévu au programme... Un éclair d'argent scintilla dans les broussailles à demi immergées. Il s'agenouilla pour mieux voir. Du métal. Un mince trait de chrome qui captait le rayonnement de la lune. Il écarta la terre et la boue. La pointe d'un aileron. Un mètre cinquante plus loin, sur la droite, il dégagea le second.

Il regarda tout autour de lui, cherchant ses marques. Après la chute, la voiture avait pivoté sur elle-même, un demi-tour, avant de couler. Elle se trouvait pile sous ses pieds, enterrée dans la vase. Ainsi que son passager. Maurice Walker. Un bluesman qu'il ne connaissait pas. Leurs routes s'étaient croisées, une seule fois, et quelques minutes plus tard l'homme était mort et enterré. Et oublié. Dix longues années.

Une rafale de vent fit danser un tourbillon de neige entre les herbes, rappelant à Tommy qu'il ne portait qu'un mince blouson. Mais il ne bougeait pas. Courbant les épaules pour résister au froid de décembre, il restait à genoux dans la terre, tandis que la lune voguait sur les champs figés par la glace. Une veillée funèbre.

Dix minutes. Une demi-heure. Le froid s'insinuait en lui, ses jambes commençaient à s'engourdir. La neige se remit à tomber, déposant son blanc linceul sur la terre. Enfin, il se releva. Frissonnant et avec le sentiment d'être devenu très vieux. Un vent glacé lui mordit les chevilles quand il retourna à la Cadillac, emportant ce coin de paysage à jamais gravé dans sa mémoire.

Les doigts gourds, il inséra la clé dans le contact. Le gros moteur démarra, à son grand soulagement, et fit entendre son ronronnement apaisant. Il mit le chauffage, alluma les phares, et s'en retourna comme il était venu.

Au moment où il regagnait la route, il aperçut le faisceau de phares qui balayaient la campagne un peu plus loin, sur un chemin de traverse. Projecteurs halogènes fixés au toit... Il distingua les contours d'une camionnette aux pneus surdimensionnés. Brusquement, les phares pivotèrent et piquèrent droit sur lui. Il était poursuivi. Forcément.

Il mit les gaz. La lourde Cadillac bondit de l'avant, passa en cinq secondes de cinquante à quatre-vingt-dix kilomètres-heure. Puis à cent. Une vitesse bien trop dangereuse sur la chaussée glissante, mais tant pis. Derrière, la lumière des phares augmenta en intensité. Grâce à ses grosses roues qui tenaient mieux la route, la camionnette se rapprochait. Il eut beau pousser le moteur et négocier les virages à la corde, la Cadillac perdait du terrain dans les lignes droites.

La camionnette était sur lui maintenant, dans l'aveuglante clarté des projecteurs. Un gros modèle Dodge avec pare-chocs renforcés. Instinctivement, il chercha dans sa ceinture une arme qui ne s'y trouvait pas. Merde ! D'un coup, la camionnette lui enfonça l'arrière. Un choc qui faillit plier le coffre, suivi d'un autre, avec maintien de la pression. Il donna un brusque coup de volant pour se dégager et partit dans un dérapage contrôlé en travers de la chaussée. L'une des roues avant de la camionnette mordit sur le bas-côté. Le conducteur perdit le contrôle et continua en zigzag. En une fraction de seconde, Tommy distingua à travers le pare-brise... Dino Pontieri et une autre silhouette. Bon sang ! Il redressa la Cadillac, écrasa l'accélérateur, et la poursuite reprit. Mais pas pour longtemps, songea Tommy. Jamais il ne parviendrait à distancer un véhicule de cette puissance sur pareil terrain.

En revanche, la camionnette se trouverait peut-être désavantagée par son énorme masse, à grande vitesse et sur route glissante. Tommy avait traîné dès l'âge de quatorze ans dans les rues de Detroit, qu'il pleuve ou qu'il neige, au volant de tout ce qu'on pouvait faire avancer sur quatre

roues. À lui de se débrouiller, maintenant, pour pousser ce gros-cul à une fausse manœuvre avant qu'on ne l'envoie dans le décor.

Ce qui était exactement l'intention de Pontieri. Le sortir de la route. La Dodge donna encore deux assauts. Chaque fois, il réussit à se libérer par un dérapage, mais la chance ne durerait pas. Avec sa force de traction supérieure, Pontieri finirait bien par planter la Cadillac dans le fossé. Mauvais plan.

Un peu plus loin, l'éclairage de la chaussée dessinait une ligne droite. Ce serait foutu... Si tant est qu'il arrive jusque-là. Pontieri préparait déjà son prochain coup de bélier. Un cahot de la camionnette releva l'angle de ses puissants projecteurs et un alignement de poteaux électriques apparut sur la gauche, perpendiculaire à la route. La desserte d'une grange, sans doute, ou d'un poste d'alimentation. Tommy ne distinguait aucune voie d'accès dans la neige, mais il y en avait sûrement une. Forcément !

Pied au plancher, il ne contrôlait presque plus ses glissades. Pontieri, qui serrait la Cadillac au plus près et ne pensait qu'à l'emboutir, ne vit pas approcher l'étroit chemin remblayé pardessus le fossé. Il n'y aurait pas d'autre occasion.

Cent dix kilomètres-heure maintenant. Les deux véhicules frôlaient la catastrophe, à coup de dérapages, d'un bord à l'autre de la route. Tommy braqua son volant, glissa sur la gauche... et Pontieri tomba dans le panneau. Il lança la camionnette contre l'arrière de la Cadillac, et d'une poussée la projeta sur le chemin enneigé qu'elle dévala à tombeau ouvert.

Tommy s'agrippa au volant pour garder les roues au sol tandis que la voiture roulait et tanguait sur un terrain inégal, creusé de sillons. Par la fenêtre côté passager, il vit la camionnette décrire un cercle sur elle-même et piquer dans le fossé, puis rebondir en tonneaux successifs, une fois, deux fois, trois fois, avant de s'écraser dans le champ. Sur le toit. Sans perdre une minute, il fit demi-tour, s'enlisa dans une plaque de neige fraîche, arracha les roues de la Cadillac et revint sur ses traces. Il s'arrêta à une dizaine de mètres de la camionnette, sortit d'un bond, se mit à courir comme un fou. Sans arme, il lui fallait tomber sur Pontieri avant que celui-ci n'ait le temps

de s'extirper de son siège. Mais très vite, il ralentit l'allure. Termina en marchant.

La Dodge n'était plus qu'un tas de métal à peine reconnaissable. Capot enfoncé, ailes froissées, pare-brise explosé. Soufflé. Comme la personne assise à la place du passager. À près de trente mètres de là, Charlie Musso gisait en plein champ, tous ses membres brisés et tordus en tous sens. Et pourtant, il vivait encore. Grattant la terre de ses doigts ensanglantés, dans une tentative désespérée de s'éloigner du véhicule et de la flaque d'essence qui commençait à s'élargir tout autour.

À l'intérieur de la camionnette, Dino Pontieri était écrasé contre le volant, maintenu la tête en bas par sa ceinture de sécurité, le visage en sang. Il essayait frénétiquement de se libérer quand il vit Tommy approcher. Tirant un automatique de son pantalon, il visa par la fenêtre éclatée en clignant des paupières pour chasser le sang qui lui emplissait les yeux. Il tenait Tommy pile dans sa ligne de mire.

« Ne tire pas, Dino, dit Tommy en posant un genou à terre. Ton réservoir a éclaté, il y a de l'essence partout. Que tu me touches ou non, tu mourras dans l'explosion. »

Sonné, l'esprit embrumé, Pontieri comprit malgré tout le sens de ces paroles. L'odeur de l'essence, oui...

« Aide-moi à sortir. » Il toussa.

« Jette le flingue.

— Va te faire foutre !

— C'est toi qui es foutu, Dino. Jette-le !

— De toute façon, tu vas me laisser crever ici. Comme ça au moins, on y passe tous les deux. » Il releva brusquement l'automatique qu'il avait abaissé en parlant et mit Tommy en joue. À bout portant, ou presque.

Une grimace lui tordit le visage, un sourire de fou. Deux hommes, face à face, à seulement quelques mètres. Et dix ans. Une histoire en concentré. Tout ce qu'ils avaient vécu ensemble... Et puis maintenant, ici.

« Non, dit Tommy en lisant dans ses yeux. Ne fais pas ça ! »

Le bras de Pontieri tremblait sous l'effort. Il agrippa son poignet de sa main libre et... Tommy plongea sur la droite.

Pontieri tira.

Une balle se ficha dans la neige à quelques centimètres de la tête de Tommy. Une deuxième lui déchira le bras gauche... La camionnette explosa comme une bombe au napalm, fut projetée en l'air et retomba au centre du brasier. Un bras levé pour se protéger le visage, Tommy recula. La fumée noire s'élevait en bouillonnant dans le ciel de la nuit. Dans l'habitacle, Pontieri se tordait et hurlait comme un animal. Brûlé vif.

Mais il mourut avant. Un dernier coup de feu... Et on n'entendit plus que le crépitement des flammes.

Lentement, détournant la tête pour éviter la fournaise, Tommy contourna le brasier. Charlie Musso gisait un peu plus loin, ses vêtements fumant dans l'intense chaleur. Brusquement, la semelle de l'une de ses grosses chaussures s'enflamma. De toute façon, il ne sentait plus rien.

Tommy abandonna les corps et la camionnette qui se consumaient dans la nuit et reprit la route en direction de Grand Rapids. Avec un peu de chance, il serait déjà loin quand les flics arriveraient sur les lieux.

L'horizon se teinta bientôt de rose et d'argent pâle. Le soleil s'élevait lentement au-dessus d'un paysage cristallisé par la première chute de neige de la saison. Mais Tommy ne voyait que la route, au centre. Et, surgissant par éclairs dans sa vision, la camionnette embrasée au milieu du champ. Avec Pontieri qui hurlait dans les flammes.

Idlewild. A cet endroit tourmenté de son existence, le destin avait pris un mauvais virage et cette vie-là n'en avait pas terminé avec lui. Un morceau de son âme demeurerait à jamais retenu dans ces marécages. Enterré à l'arrière d'une Cadillac Juke-box.

Mais Brownie avait raison. Il n'était pas en état de lutter. Se terrer quelque part, voilà ce qu'il devait faire. Se reposer. Retrouver les idées claires. Mais où aller ? À mi-chemin de Detroit, il lui vint une idée.

La porte du vieil entrepôt de Moishe avait tellement gauchi qu'il dut la forcer avec l'épaule. Il se glissa par l'entrebâillement du battant et bascula l'interrupteur électrique.

Des fantômes. Silencieux et blancs sous les draps immobiles, telle une armée de spectres disposés en rangs dans un espace immense. Personne n'était venu ici depuis des années. Il compta grossièrement... Cent quarante juke-box, à quelque chose près, la plupart datant du début des années 1950, devenus obsolètes du jour au lendemain quand le microsillon était passé de 78 à 45 tours. Même les modèles acceptant les 45 tours avaient été détrônés par des concurrents plus modernes. Autant de machines à remonter le temps maintenant, emplies de la musique d'une autre époque, d'une autre vie.

Soulevant l'un des draps, il découvrit un Wurlitzer Model 1015, avec fronton incurvé de style Art déco aux couleurs de l'arc-en-ciel. Il le brancha et regarda les bulles d'air remonter et danser dans le fluide à l'intérieur des tubes en plastique. Il appuya sur la sélection automatique, attendit. Grincements, cliquetis, bruit sourd d'un objet qui tombe... Un disque se mit en place, l'aiguille émit un chuintement et Benny Benjamin attaqua l'intro de *Juke-box Cadillac*. Tommy poussa un long, très long soupir.

Il y avait un lit de camp dans le bureau, ainsi qu'un radiateur électrique et une plaque chauffante. Rien que l'on pût qualifier de nid douillet, mais Tommy avait connu pire. C'était une bonne planque, le temps de se remettre les idées en ordre. Et de réfléchir à une revanche.

OceanofPDF.com

Quatre jours plus tard, fatiguée d'avoir servi la veille au bar du Casa, Carolina Shaw ouvrit le Brownie's Lounge à midi. Elle mettait les bouchées double depuis que Brownie et Tommy avaient disparu. Aujourd'hui, en tout cas, sa charge de travail ne s'annonçait pas écrasante. Trois clients seulement. Deux habitués, au comptoir, qui verraient plus clair après leur premier verre, et un jeune étudiant blanc vêtu d'un blouson University of Detroit, assis seul à une table dans un coin. Il commanda une bière pression, en descendit la moitié et leva le camp.

En débarrassant la table, Carolina remarqua un sac en papier posé près de la chaise. Le jeune avait oublié quelque chose... Elle se précipitait déjà vers la porte pour essayer de le rattraper, quand quatre flics en gilets pare-balles firent irruption dans le club en braillant : « Que personne ne bouge ! »

L'un d'eux lui arracha le sac des mains. Elle voulut expliquer, mais personne ne se souciait d'écouter. Les deux piliers de bar furent un peu malmenés, puis relâchés. Carolina, elle, se retrouva menottée.

De l'autre côté de la rivière, au Canada, Brownie reçut un message de Fatback. S'il voulait sortir sa poule d'un sacré pétrin avant qu'on ne puisse plus rien faire, il avait intérêt à rappliquer.

À neuf heures et demie le lendemain matin, Brownie et son avocat se pointèrent au palais de justice Frank Murphy. Mais Carolina Shaw ne pouvait prétendre à une remise en liberté sous caution. Inculpée à plusieurs titres, dans l'un des États les plus répressifs du pays en matière de stupéfiants, Miss Shaw détenait une importante quantité de cocaïne en sa possession au moment de son arrestation. Un demi-kilo, pure. Elle était autorisée à recevoir une visite par jour, pendant vingt minutes.

Brownie resta silencieux dans l'ascenseur qui le descendait au sous-sol. Puis, après avoir subi une fouille minutieuse, il passa la porte d'une petite salle d'interrogatoire. Murs cuirassés en béton, table en métal gris, chaise unique vissée dans le sol. Ce n'était pas Carolina qui l'attendait sur la chaise, mais le capitaine Bud Bannion, renversé en arrière, ses gros souliers de flic posés sur la table. Tiens, quelle surprise.

Brownie n'avait pas revu Bannion depuis sa promotion aux Stups. Au lieu d'encaisser les pots-de-vin auprès des commerçants comme autrefois, il classait maintenant des paperasses à un bureau. Dures années pour l'Irlandais, apparemment. Il avait maigri, peignait les mèches restantes de sa tignasse cuivrée en travers de son crâne, ce qui faisait ressortir davantage la rougeur couperosée de son teint. Toujours sapé comme un vendeur de chaussures, blazer bleu marine et pantalon de qualité médiocre.

« Salut, Brown, dit Bannion avec un grand sourire. Ça faisait longtemps. Je t'offrirais bien une chaise, mais... Tu me comprends.

— Je commence à avoir une idée, oui. Où est Carolina ?

— À l'infirmerie. Quelques bleus et égratignures, rien de grave. Elle s'est battue avec deux gouines dans la cellule pour défendre sa petite chatte. Un beau brin de fille comme Carolina, ça vous met toutes ces grosses lesbiennes en chaleur. À ce qu'il paraît, une fois qu'une femme s'est fait baiser avec le poing, elle n'a plus jamais envie d'un homme. Carolina aura largement le temps de s'y faire. Entre douze et quinze ans... M'est avis qu'à la fin elle en ressortira les jambes arquées. Tu me suis ? »

Hochant la tête. Brownie invoqua tous les pouvoirs de sa volonté pour se retenir de lui sauter dessus et de serrer les mains autour de son cou de taureau.

« Qu'est-ce que vous voulez, capitaine ?

— Tu sais parfaitement ce que je veux. Ton associé, DeMeo.

— Essayez de cuisiner quelqu'un d'autre. Tee et moi, on n'est plus associés. Je ne sais pas où il est. Sérieux.

— C'est dommage pour Miss Shaw, dit Bannion en écartant les mains dans un geste d'impuissance. Soit dit entre nous, je ne cherche pas à arrêter DeMeo. On veut juste l'interroger à propos de ses petits copains ritals, Dino Pontieri et Charlie Musso.

— La bande de Luca ? Il n'a plus rien à voir avec ces gens-là.

— Alors, il n'a aucune raison de s'inquiéter. Il répond aux questions, et il est libre comme l'air. Je te donne ma parole.

— Je vois. » Brownie comprenait, en effet. Tommy serait relâché. Même Bannion avait suffisamment de cervelle pour ne pas le massacrer à l'intérieur d'un poste de police. Mais dès qu'il serait dehors...

« Je peux peut-être lui faire passer le mot...

— Non ! » Bannion frappa la table du plat de la main. « Ça ne me suffit pas, Brownie. Tu crois que c'est un jeu ? Si DeMeo ne vient pas me voir ici, ta gonzesse part en taule. Et elle ne sera pas seule. Après, c'est ton tour. Ensuite Fatback, Maceo Willis, tout le monde, tant qu'on ne m'aura pas donné ce que je demande. C'est à prendre ou à laisser. Tu décides. L'un comme l'autre, moi je m'en fous.

— Laissez-moi quelques jours, capitaine. En attendant, vous gardez Carolina à l'infirmerie, en chambre individuelle.

— Tu déconnes ou quoi ? C'est pas à toi de poser les conditions. Ta chérie retournera en cellule dès qu'elle pourra marcher. Dis-lui d'écarter les cuisses, cette fois... Qu'est-ce que tu fais encore là ?

— Rien. » Brownie se leva. A la porte, il marqua une pause. « Mais si j'étais vous, capitaine, je demanderais une augmentation à Albert Luca. Parce que l'affaire finira bien par se régler. Et alors, ce qu'il vous paie aujourd'hui ne vous paraîtra vraiment pas suffisant. »

Hormis les décorations de Noël au-dessus du bar, rien n'avait changé au Brownie's Lounge. Les tables et les chaises avaient connu des jours meilleurs, John Lee Hooker gémissait son blues au juke-box. Brownie était debout derrière le comptoir, seul, juste avant l'heure de la fermeture. Personne dans la salle.

Tommy s'installa sur un tabouret, dos au mur et face à la porte. Comme Moishe autrefois. Brownie lui servit un Jack Daniel's et posa le verre devant lui sur une petite serviette en papier. Après avoir trempé ses lèvres, prudemment, Tommy but d'un trait. Il toussa en éprouvant la brûlure de l'alcool jusqu'au fond du ventre.

« Tu as maigri, dit Brownie. Ça va ? »

— A ton avis ? Non. Qu'est-ce qui se passe ? »

Brownie expliqua. Carolina en prison, les menaces de Bannion.

« C'est ridicule, dit Tommy en jouant avec son verre vide. Même si elle voulait me balancer, elle ne pourrait pas. »

— Bannion s'en fout. Il continuera, jusqu'à ce que tous les gens qui t'ont connu se retrouvent en taule. Ou morts. »

Tommy ne fit aucun commentaire.

« J'ai proposé à Fatback et à quelques autres de s'attaquer à Albert, continua Brownie. »

— Laisse tomber. Il y a trop d'armes de son côté, trop de flics corrompus. D'ailleurs, pourquoi tu irais livrer ce combat-là, toi ? C'est moi qu'il veut.

— Alors, qu'est-ce qu'il gagne à emmerder tout le monde ?

— J'ai renoncé depuis longtemps à comprendre Albert Luca. Tout ce que je sais, c'est qu'il se fiche éperdument de causer des dégâts sur son passage quand il a décidé quelque chose.

— Alors ?

— Je peux peut-être le coincer.

— Ou mourir en essayant ? Auquel cas les palmes de la victoire ne serviront à rien. Carolina n'en recueillera pas les bénéfices. »

Tommy hocha la tête.

« Bon. Alors, donnons-lui ce qu'il veut.

— Ça va pas, non ? Je ne t'ai pas appelé pour t'entendre sortir un truc pareil ! C'est toi, le caïd. Je sais pas, moi, t'as pas un plan ?

— Si, peut-être.

— S'écraser ? C'est ça ?

— Donner ce qu'il veut à Albert, ça ne veut pas dire s'écraser.

— Ah non ? Tu peux m'expliquer la différence ?

— Il y a des choses qu'on regrette parfois d'avoir souhaitées, dit Tommy calmement. Voilà la différence. »

Les sourcils se levèrent quand le flic mexicain entra au Fatback, flanqué de deux femmes. Dans le coin de la salle où un jeu de poker durait depuis près de quatorze heures, les joueurs au bord de l'épuisement tenaient encore à coups d'excitant et par la rage de gagner. Mais la plupart connaissaient Garcia et jugèrent qu'il ne venait pas pour leur chercher des noises. Sinon ce serait déjà fait.

Les femmes n'étaient pas le genre à passer inaperçues. La plus vieille approchait la quarantaine mais portait bien son âge. Une rouquine, mince, en pantalon et trench-coat vert sombre qui faisaient ressortir sa chevelure flamboyante, coupée très court. Son léger boitillement se remarquait à peine, de sorte qu'on aurait pu prendre sa fine canne en aluminium pour un accessoire de mode. Mais elle s'était battue pour parvenir à cette démarche. Férocement battue.

Sa jeune assistante portait un gros sac de toile en bandoulière et une mallette. Trapue, en tailleur pantalon qui pouvait tenir lieu d'uniforme, elle avait des cheveux bruns coiffés à la Prince Val et d'épaisses lunettes de hibou.

Quand Bass entraîna le trio vers un compartiment sombre au fond du club, les joueurs retournèrent à leurs cartes. Du moment que le videur ne tiquait pas, tout allait bien. On ne posait pas beaucoup de questions au Fatback.

Parvenue à la table, la rouquine s'appuya un instant sur sa canne, dévisagea tranquillement Tommy et se glissa sur la banquette en face de lui. Pas rasé depuis plusieurs jours, avec ses cheveux qui lui tombaient dans les yeux et son blouson de cuir, il se posait vraiment en voyou de la pire espèce. Mais la rousse n'eut pas l'air intimidé.

L'assistante prit place à ses côtés sur la banquette, sortit de son gros sac un magnétophone de poche et l'alluma. Tommy considéra l'appareil mais ne fit aucun commentaire.

« Tommy, dit Garcia en approchant une chaise en bout de table, je te présente Leslie Stratton, chef de la brigade de Répression du crime organisé pour le comté de Wayne. Leslie...

— Je connais Monsieur DeMeo, coupa la rousse. J'ai tellement vu sa photo dans des rapports de surveillance ou dans le *Free Press*, c'est presque un vieil ami. Sauf que je n'ai aucun ami parmi les gangsters. Mon assistante, Heidi Brandt, va enregistrer notre conversation. Je ne vous rappellerai pas qu'un maire de Detroit est passé directement de son bureau à une cellule du palais Murphy. Je n'ai pas l'intention de suivre son exemple. Ça vous pose un problème ? »

Tommy haussa les épaules. « Garcia me dit que vous êtes intelligente. On raconte que vous êtes trop riche pour céder à la corruption. La nièce de Henry Ford, ou quelque chose comme ça. C'est vrai ?

— Ce qui m'intéresse, moi, c'est de comprendre pourquoi mon lieutenant s'est lié d'amitié avec un petit caïd.

— On n'est pas amis. Garcia a déchiré un pot-de-vin de cinq mille dollars sous mon nez et a failli m'envoyer l'argent à la figure. Je sais qu'il ne rigole pas. J'espère seulement qu'il ne se trompe pas sur votre compte. Vous avez lu la déclaration que je lui ai donnée ?

— Plusieurs fois. C'est un document extraordinaire, monsieur DeMeo. L'histoire d'une réussite, typiquement américaine, si on fait abstraction des cadavres enterrés au passage. Vous nous apportez des preuves incontestables pour incriminer la famille Luca. L'assassinat de Mojo Walker par un complice de la bande, le détournement de ses biens et la vente finale d'un catalogue d'œuvres musicales au profit d'Albert Luca pour un montant de... combien ?

— Douze millions, en gros.

— À quoi s'ajoute une cassette vidéo où vous reconnaissez être l'auteur des meurtres devant une centaine de témoins, plus le compte rendu détaillé de la guerre avec Chicago. Si tous les noms et tous les faits sont confirmés à la vérification...

— Tout est vrai.

— Alors vous rendez possible le démantèlement d'une organisation criminelle comme jamais je n'en ai connu de toute ma carrière. Jimmy Hoffa a été condamné pour bien moins que ça.

— Vous avez mis quatre ans à le choper. Je ne peux pas attendre si longtemps. Et je demande à être payé pour ma contribution.

— Vous ne vous êtes pas laissé beaucoup de marge de négociation, monsieur DeMeo. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Pour commencer, une de mes amies est détenue pour possession de stupéfiants. Carolina Shaw. Faites disparaître l'affaire.

— Je ne suis pas sûre d'avoir les moyens de...

— Bud Bannion est un ancien collègue, intervint Garcia. Je lui parlerai. Entre flics... Il retirera l'accusation. Pas de problème.

— Bon, dit Tommy. Deuxièmement... Je donne les Luca, mais je ne balance personne d'autre.

— La loi requiert d'avoir accès à toutes les informations, objecta la rousse. Ce n'est pas à vous de faire le tri.

— Je vous signale que vous êtes dans un bar clandestin ici, à cinq cents mètres du palais de justice. Exploitation illégale depuis trente ans. Vous savez comment fonctionne cette ville, puisque vous faites enregistrer notre conversation par votre copine Heidi.

— Je suis son assistante, corrigea Heidi.

— Oui, bon... Les Luca se servent de la justice pour bousiller mes amis, je leur renvoie l'ascenseur, point barre. Mais je ne vais pas vendre tous les petits truands que j'ai connus dans ma vie. C'est ça ou rien. »

Elle réfléchit en le regardant droit dans les yeux. Une nana coriace, pensa-t-il. Taches de rousseur, sur le visage et sur le cou. Yeux verts avec de petits éclats cuivrés. Elle avait quelques années de plus que lui, et, à en juger par les rides creusées autour de sa bouche comme des parenthèses, l'air de quelqu'un qui avait souffert.

« D'accord, dit-elle. Si vous témoignez contre la mafia, je fermerai les yeux sur tout ce qui ne se rattache pas directement à ses actions criminelles. Ça vous va ?

— Impeccable. Il ne reste plus qu'une chose à voir, et vous n'allez pas aimer. Vous me laissez en liberté.

— Vous plaisantez ! dit-elle en se raidissant. Vos déclarations ne vous permettent pas d'échapper à la justice, monsieur DeMeo. Vous serez sans doute condamné à vingt ans. Tout ce que je peux vous offrir, au mieux, c'est un allègement de peine.

— Je me fiche de la peine. Elle sera sûrement méritée. Mais les Luca ne tomberont pas si facilement, et ils sont très bien infiltrés dans la police. Dès que je passe entre les mains des flics, je suis mort. Tandis qu'en liberté je peux bouger, ils auront plus de mal à m'avoir.

— Mais il faudra des mois pour vérifier vos allégations. Les Luca en seront forcément avertis, et ils lâcheront les chiens. Combien de temps pouvez-vous tenir ?

— Pas assez longtemps, c'est vrai. Il faudrait que j'arrive à prendre Albert de vitesse et à le descendre en premier. Le problème, c'est qu'il est plus malin que moi. Plus malin que vous aussi, peut-être.

— Où veux-tu en venir, DeMeo ? dit Garcia.

— Quand j’ai appris la boxe en prison, les autres étaient tous meilleurs que moi. Le seul moyen de me protéger, c’était de déstabiliser l’adversaire. En lui embrouillant la tête, en cassant sa concentration. Par exemple, en lui disant que sa femme est un bon coup, ou en lui collant un pouce dans l’œil. Pour le mettre en rogne et le pousser à commettre des erreurs. »

Garcia fit la moue. « Albert n’est pas un boxeur. Tu as intérêt à bien mesurer le risque avant de faire monter la pression.

— Ça requiert un peu de mise en scène. J’ai appris deux ou trois trucs dans ce domaine, quand j’accompagnais les Sultans et Martika en tournée... On lui apporte l’occasion sur un plateau, et il rate son coup.

— Et s’il ne rate pas ? demanda Leslie.

— Dans ce cas, vous l’arrêtez pour meurtre. Bonne chance pour moi, et que Dieu soit avec vous.

— Vous avez un curieux sens de l’humour, monsieur DeMeo.

— On me l’a déjà dit. Je vous explique le plan, ou bien ça ne vous intéresse pas ?

— Je suis toujours là », dit-elle.

La semaine suivante, Leslie Stratton et Garcia retrouvèrent Tommy à deux reprises, en lieu sûr, pour clarifier certains éléments de sa déclaration et discuter stratégie. Chacun savait qu’il ne serait peut-être plus en mesure de témoigner devant le grand jury, ni devant quiconque.

« On a un problème avec la mort de Moishe Abrams », dit Stratton après avoir vérifié sa liste de questions. L’entrevue se déroulait dans l’arrière-boutique de Maceo, avec le magnétophone posé sur la table. « Albert en avait après vous. Pourquoi aurait-il fait tuer Moishe ? Pourquoi pas vous ?

— Moishe était une cible plus facile. Sa mort lui donnait champ libre pour s’emparer du ghetto. En même temps, il me privait de mon meilleur

allié et envoyait un message très clair.

— Mais tu es sûr qu'Albert est derrière ? insista Garcia. John Luca aussi aurait pu envoyer les frères Otero.

— Vous avez raté une étape, lieutenant. Le message d'Albert, ce n'est pas à moi qu'il était adressé. Mais au Big John.

— Putain..., souffla Garcia, qui d'un coup comprenait.

— Jusqu'à l'enterrement, John voulait absolument savoir qui avait tué Moishe. Mais aux Trois Amis, je lui ai raconté un bobard et il n'a posé aucune question. Entre-temps, il a compris qu'Albert ne lui obéissait plus. Ni à lui ni à personne.

— Albert ne craignait pas ses représailles ? demanda Stratton.

— John ne pouvait pas réagir. Ça, c'est grâce à vous, parce que vous lui serrez la vis pour le racket des syndicats. Il ne voulait surtout pas faire de vagues. Et après ce qui est arrivé à Moishe, il avait peur, je crois.

— De son propre neveu ?

— Si vous connaissez Albert et que vous n'avez pas peur de lui, c'est qu'il vous manque des neurones... Question suivante. »

Tommy était le genre de témoin dont rêvent tous les procureurs. Clair et déterminé, doté d'une mémoire sans faille, il avait eu connaissance d'un nombre suffisant d'histoires sordides durant son parcours auprès de Moishe pour faire condamner tous les membres du gang de Luca pour conspiration, extorsion de fonds et meurtre, vingt ans pour chaque chef d'accusation. Tous sauf un.

« Albert Luca reste plus ou moins intouchable, fit remarquer Stratton. Vu qu'il a passé plusieurs années sur la Côte Ouest, vos déclarations reposent essentiellement sur des ouï-dire. Les seules personnes qui pourraient témoigner directement sont mortes ou travaillent pour lui. Les

preuves dont nous disposons sont un peu minces pour obtenir une condamnation.

— Je vous la fournirai, votre preuve, affirma Tommy. Si je réussis à le mettre assez en colère.

— Assez en colère pour vous tuer ?

— Pour essayer de me tuer, en tout cas. De toute façon, vous aurez de quoi le faire tomber. Soit un meurtre ou, dans le pire des cas, tentative de meurtre avec témoin.

— Faites-moi un petit signe de temps en temps, dit-elle, agacée. Pour que je comprenne quand vous plaisantez.

— Je plaisante, là ? »

Leslie Stratton découvrait chez Tommy une finesse d'esprit qu'elle ne soupçonnait pas. Elle appréciait son humour pince-sans-rire. Ni l'un ni l'autre ne se faisait d'illusions quant à leur relation. Ils œuvraient ensemble à abattre un ennemi commun, point final. Mais lors de leur dernier entretien au Papa Doc's, dans un wagonnet au fond de la salle, elle l'interrogea à propos de sa femme pendant que Garcia était parti chercher des cafés au comptoir.

Il resta muet. Les yeux fixes. Mais ce n'était pas elle qu'il regardait. Il voyait autre chose, très loin. Quand il reprit pied dans le présent, elle fut touchée par l'intensité de son regard. Troublée.

« Tika disait que je réponds aux questions en n'y répondant pas. Je ne vous parlerai pas d'elle.

— Vous en avez fait une star. C'est une de mes chanteuses préférées, mais l'idée que vous ayez pu commettre des actes répréhensibles pour lancer sa carrière...

— Je n'ai rien lancé du tout ! Si vous connaissez ses chansons, vous comprenez ce que je veux dire. Elle n'a jamais eu besoin de mon aide. Elle

n'avait rien à voir avec toutes ces conneries, et je vous ai dit que je ne voulais pas en parler, alors me faites pas chier. Pigé ?

— “Me faites pas chier, pigé”... », répéta Heidi qui prenait des notes, avec tellement de sérieux que Tommy et Leslie se mirent à rire. Un peu plus détendus, pour la première fois.

« J'ai compris, dit Leslie en souriant. Si le sujet est mis sur le tapis, je me la ferme.

— Pardon, c'était pas la peine de vous sauter à la gorge.

— Vous avez de quoi être stressé, en ce moment.

— Pas tant que ça. Toute ma vie, j'ai dû me bagarrer. Aujourd'hui l'enjeu est plus important, c'est tout. Vous avez lu mon dossier, vous me connaissez, vous savez ce que j'ai fait. Me battre pour survivre comme un chien sans maître, j'ai l'habitude. Mais Albert et moi, on ne joue pas dans la même cour. Lui, il tue uniquement parce qu'il en a le pouvoir. Je ne remettrai pas mon compteur à zéro si je le descends, mais un mauvais coup de plus ou de moins ne pèsera pas non plus tellement lourd dans la balance. Ça, c'est mon histoire. Et vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes tellement riche qu'on ne peut pas vous graisser la patte. Alors pourquoi vous n'êtes pas assise dans un fauteuil de P-DG, ou en train de vous faire bronzer sur une plage au Mexique ?

— En général, j'évite plutôt les plages. À cause du sable dans mon appareil.

— C'est pas votre guibole qui vous empêche de courir après les gangsters, en tout cas... Vous ne répondez pas à la question. Rien ne vous y oblige, alors pourquoi ? » Il se tut. Quelque chose s'alluma dans ses yeux, et pour la première fois elle le vit sourire. Un visage tout différent.

« Vous n'avez rien d'autre dans la vie, c'est ça ?

— Pas grand-chose, marmonna Heidi, l'assistante, de sa voix toujours neutre.

— Comment ? dit Leslie en la foudroyant du regard. Mais si, bien sûr. Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Dans mon métier, il faut apprendre à lire sur les visages. Le vôtre s'est refermé comme une huître. Vu la réputation que vous avez, je m'attendais à rencontrer une fanatique de la loi, dans le genre justicier obsédé par le poteau d'exécution. Mais je comprends maintenant. Vous êtes accro à l'action, c'est tout. Comme Moishe. Comme moi. »

Leslie fit taire Heidi d'un regard avant que celle-ci n'ait le temps d'avancer son opinion. La jeune femme leva les mains dans un geste de reddition et se retira de la conversation.

« Vous avez sans doute raison, en partie, concéda Leslie. Depuis que je suis toute petite, mes choix ont toujours été... limités. Peut-être que j'essaie de prouver quelque chose en me chargeant de tâches particulièrement lourdes. En m'attaquant à Hoffa, par exemple. Ou aux Luca.

— Ou à moi ?

— Absolument. Mais pour être honnête, vous ne correspondez pas tout à fait à ce que j'imaginai.

— C'est-à-dire ? Un voyou ?

— Oh, vous êtes un voyou, incontestablement. Le gars de Moishe. Mais...

— Mais quoi ?

— Pour une raison que j'ignore, vous avez décidé de faire quelque chose de bien. J'espère seulement que cette bonne action ne vous rapportera pas une mort prématurée.

— Citation, entre guillemets », dit Heidi. Avec un sérieux tel, encore une fois, que Tommy ne put s'empêcher de sourire. Ce fut un moment aussi

intense que fugitif. Trois personnes, autour d'une table, unies par une étrange connivence. Et déjà, Garcia revenait avec les cafés.

« Il faut bouger. Une voiture vient de passer deux fois dans la rue... On est repérés. »

OceanofPDF.com

Quand le cabinet du procureur du comté de Wayne annonça qu'un gangster s'apprêtait à conduire la police sur la tombe d'une victime, les journalistes prirent note. Mais lorsqu'on apprit que le meurtrier n'était autre que Tommy DeMeo, figure célèbre et richissime du monde musical à Detroit, les journaux s'enflammèrent.

Chaque heure qui passait apportait un nouveau communiqué de presse délivré par le bureau de Leslie Stratton, ou une fuite d'informations relayée par son assistante, Heidi Brandt. Le cadavre était enterré dans une Cadillac... Des artistes renommés qui avaient repris certaines chansons du mort assisteraient à l'exhumation... James Brown, le *Godfather of Soul*²⁴. Keith Richard, le guitariste des Rolling Stones. Jerry Garcia et Bob Weir, des Grateful Dead.

À mesure que la liste s'allongeait, l'exhumation de Mojo Walker prit une ampleur démesurée dans les médias. En une nuit, son Eldorado enfouie fut érigée par la culture pop en Tombe du soldat inconnu. Quatre jours plus tard, il était devenu impossible de circuler sur les routes enneigées autour d'Idlewild, comme à la grande époque. Pas de De Soto aux ailes arrière surdimensionnées ni de Cadillac Juke-box, cette fois, mais des camionnettes de télévision en file indienne. Caméramen, journalistes radio et photographes s'abattirent sur la campagne comme une nuée de sauterelles, chacun rivalisant de vitesse dans la chasse aux stars.

Le lieutenant Garcia et le procureur Stratton refusèrent catégoriquement le recours aux bulldozers, qui auraient pu extraire la Cadillac en moins d'une heure. Comme pour toute scène de crime, l'opération exigeait le travail minutieux d'une équipe de la police scientifique, armée de truelles et de plumeaux. Intervention plus respectueuse, aussi. Et beaucoup plus photogénique.

Enfin, la vieille Eldorado apparut, sous les yeux de la foule qui se massait derrière les barrières. Le plus grand public jamais rassemblé pour Mojo. Les équipes des journaux télévisés détournèrent leurs caméras au moment de l'exhumation, mais la presse à scandale publia sans retenue des photos du corps extrait de la banquette arrière de la Cadillac et glissé dans un sac en plastique de la morgue. Et juste avant la fermeture du sac, un photographe de Globe fixa l'ultime image du jour. Le crâne grimaçant de Mojo aux orbites vides.

Quand la police ouvrit le coffre de la Cadillac, entre des débris de cartons rongés par l'humidité, on vit apparaître un monceau de 45 tours aux titres familiers. *Blues House* et *Juke-box Cadillac*. Les étiquettes portaient encore le nom du chanteur. Maurice Walker, dit Mojo.

Plus tard, sous la grande tente dressée à l'intention des journalistes, Tommy DeMeo raconta l'assassinat de Mojo par Moishe Abrams, agissant pour le compte de la famille Luca ; et le détournement de ses œuvres musicales, revendues ensuite dans une opération de haut profit. Il termina en évoquant l'attentat à sa propre vie, qui s'était soldé par la mort violente de deux membres de cette même famille.

Le chanteur engagé, Harry Chapin, prit le micro après Tommy. Il passa une cassette vidéo où l'on voyait le digne P-DG de Reisig Syndikat, Max Franke, plaisanter à propos d'une transaction juteuse réalisée avec la mafia. Puis il prononça un discours vibrant dans lequel il s'élevait contre le piratage de la musique américaine, livrée en pâture à une industrie pour laquelle les artistes n'étaient que des machines à générer du bénéfice. Qu'ils fussent vivants...

Ou morts. Robert Johnson, Hank Williams, Ritchie Valens, Otis Redding. Chapin récita une longue liste de victimes, comme autant de soldats tombés au combat. Aujourd'hui encore s'y ajoutait un nom.

Maurice « Mojo » Walker. Le bluesman oublié qui, dans la tombe, prenait enfin sa revanche.

Chapin clamait toujours son indignation à la télé quand le téléphone sonna dans le bureau d'Albert Luca. Sa banque l'informa que le cabinet du procureur de Wayne Wount avait imposé le gel de ses liquidités. Cartes de crédit, comptes courant, placements d'épargne. Tout.

Max Franke appela juste après. Le P-DG de Reisig s'étranglait de colère au point qu'Albert le comprenait à peine. Mais le message était clair.

« Vous avez entaché ma réputation et celle de ma société. Vous et votre DeMeo ! Ce petit voyou que vous avez osé amener à ma table !

— Max...

— *Halt's Maul !* Fermez-la, imbécile ! Reisig survivra à cette tempête ! Mais à partir d'aujourd'hui, nous partons en *jihad* contre vous. Vous détruire est notre objectif ! Nous vous mettrons à terre. Six pieds sous terre !

— Max... ? » Mais il n'y avait plus personne en ligne.

Secoué par la tirade de Franke, Albert téléphona au capitaine Bannion, aux Stups. Il en oublia même l'élémentaire précaution qui consistait à faire transiter l'appel par une cabine publique. « *Putain, qu'est-ce qui se passe ?* »

Ce que lui apprit Bannion était pire encore. Le procureur Leslie Stratton venait d'inculper toute la bande du St. Clair et citait DeMeo à comparaître comme témoin principal. Et pendant la nuit, la brigade de Répression du crime organisé conduite par Garcia avait ramassé Big John et la plupart des hommes de Musso. On en avait pour plusieurs heures à les envoyer tous en cellule.

« *Bon sang !* » Albert ravala sa rage et s'obligea à rester calme, immobile... À réfléchir. Son oncle était en détention. Les hommes de Musso aussi. Toute sa fortune était saisie à la banque, et Stratton avait même lancé un procès contre Reisig. Une attaque en force.

Mais on ne l'avait pas arrêté, lui. L'héritier désigné. Il aurait dû figurer en tête de liste. Pourquoi le laissait-on en liberté ? Pour qu'il s'enfuie, ce qui serait un aveu de culpabilité ? Ou pour que dans son affolement, il tente de... Dans tous les cas, on essayait de le pousser à faire une connerie. Autre que d'avoir envoyé Pontieri pour liquider DeMeo... De quel plaisir infini il s'était privé à ne pas s'en charger lui-même.

Mais Stratton commettait une erreur monumentale. Elle le sous-estimait. En le laissant libre, elle croyait se montrer plus maligne. Cette gonzesse ne lui arrivait pas à la cheville et le moment était venu de le prouver. Ils allaient voir... Un plan commençait à s'ébaucher dans sa tête. Il suffisait d'agir vite. Et alors là, le pied qu'il se prendrait !

Il chargea sa secrétaire de trouver Paz Otero. Leon, aussi. Puis il rappela Bannion pour obtenir une information capitale. Où Mrs. le procureur garait-elle sa voiture ?

Après avoir raccroché, il arracha le téléphone de la prise et l'envoya contre le mur. « *Saloperie !* »

Seul dans l'entrepôt, en jean et vieille chemise de flanelle, Tommy essuyait un Wurlitzer 54... Il se figea en entendant le gravier crisser sous les roues d'une voiture qui s'arrêtait sur l'aire de chargement. Lâchant son chiffon, il s'accroupit derrière une rangée de juke-box, sortit un Colt automatique de sa ceinture et braqua le canon sur la porte en tenant l'arme à deux mains.

Une portière claqua, puis on frappa à la porte. Un coup. « Tee ? C'est moi, Brownie.

— C'est ouvert. »

Brownie se glissa à l'intérieur, en costume trois pièces comme à son habitude et chemise de soie bleue. Un paquet dans les bras. Il se protégea les yeux dans l'aveuglante lumière. L'entrée de l'entrepôt, vidée de tout contenu sur une dizaine de mètres carrés, était éclairée par des spots disposés en trois angles différents. Aucun moyen de se mettre à couvert.

« Bravo pour la déco, fit Brownie, sans l'ombre d'un sourire, en considérant l'entrepôt transformé en forteresse où Seeburgs et Rocklolas composaient d'étincelants bunkers tous les dix mètres.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ce qui devait se passer. Un Portoricain s'est pointé chez moi il y a une heure. Journaliste, soi-disant, mais j'ai vu qu'il avait un flingue. Je l'ai descendu, et ensuite Fat m'a appelé pour me prévenir qu'il avait reçu de la visite lui aussi.

— Tiens, quelle surprise. Tire-toi, Brownie. Ils ne mettront pas longtemps à trouver ma planque.

— Et tu comptes rester là à attendre ?

— Je suis sur mon terrain. Les murs sont en brique et il n'y a qu'une seule porte, celle qui se trouve derrière toi. J'ai un stock de munitions suffisant pour... Quoi ? »

Brownie le dévisageait fixement. « S'il n'y a qu'une seule porte, ça veut dire aussi que tu ne peux pas sortir.

— J'ai jamais fait dans la finesse. Brownie, et aujourd'hui c'est retour à la case départ. Un petit caïd qui règle ses comptes... Sauf que je ne me bats plus pour des juke-box, mais pour Tika, pour Cleavon, et pour beaucoup d'autres.

— Tout seul ?

— Garcia a mis ses hommes en position à cinquante mètres d'ici. J'ai un talkie-walkie. Dès que j'appuie sur le bouton, il envoie la cavalerie.

— Dans les films, la cavalerie arrive souvent trop tard. Qu'est-ce qui te fait croire qu'Albert viendra ?

— Il est obligé. Son oncle et toute la bande ont été coffrés. S'il veut m'empêcher de parler, le seul moyen c'est de venir lui-même me chercher. Ici. Et on l'épingle pour tentative de meurtre.

— Tentative, dis-tu. Bon... Comment on s'organise ?

— C'est mon affaire, Brownie.

— Des clous. T'es pas le seul à vouloir te venger de ces salopards. » Il tira un fusil à pompe de son paquet, engagea une cartouche dans le magasin. « À moins que t'aies envie de me dégager moi d'abord ? »

Tommy scruta son visage. Des rides autour des yeux maintenant, les tempes blanchissantes. Mais la même volonté... Les deux hommes s'immobilisèrent en entendant une voiture approcher.

« Tu attends quelqu'un d'autre ?

— Toi, déjà, je ne t'avais pas prévu.

— Merde... Comment tu veux que je me place, Tommy ?

— Mets-toi dans le bureau pour couvrir mes arrières. Je contrôle la porte. N'oublie pas, c'est Albert qu'on veut faire entrer, pas n'importe quelle brute ! »

Dans la pénombre du bureau, Brownie ôta sa veste et s'agenouilla. Tommy s'installa dans le bunker au centre de l'espace, prêt à faire feu, le talkie-walkie accroché à sa ceinture.

« DeMeo ? cria Albert Luca. Il faut qu'on parle ! »

Une colère sans nom, comme une décharge électrique, parcourut Tommy rien qu'au son de cette voix. Les lèvres serrées, crispant les doigts autour de la crosse de l'arme, il s'obligea à rester calme.

« Entre, mais... »

La porte s'ouvrit toute grande et Leslie Stratton s'avança d'un pas mal assuré. Amochée, la bouche en sang, un œil enflé, elle était jambes nues et serrait les pans de son chemisier déchiré pour cacher ses seins. Sous l'appareil orthopédique, ses cuisses portaient des hématomes et des marques violettes.

« *Nom de Dieu !* » Tommy voulut s'approcher, mais elle secoua farouchement la tête et lui fit signe de reculer.

« DeMeo ? cria Albert. Tu as un juriste avec toi maintenant, si jamais t'as besoin d'un conseil. Tu es prêt à m'écouter ?

— Vas-y, parle !

— On tient aussi la petite secrétaire, Heidi je-sais-pas-quoi. Enlèvement ou meurtre, le prix est le même. J'ai rien à perdre. Pas vrai, maître ? Répondez-moi ! »

Leslie fit un effort pour parler, cracha du sang. « C'est exact.

— Si j’entends une seule sirène ou si je vois un seul uniforme, je tire et elles y passent toutes les deux. Ce sera ta parole contre la mienne. A ton avis, qui on croira ? Un taulard ou moi ?

— Qu’est-ce que tu veux ? cria Tommy.

— Vous commencez à m’emmerder, tous les deux. Trouvez un moyen de négocier pour me sortir de ce sac de nœuds, sinon c’est la petite qui en fera les frais. Vous avez intérêt à le convaincre, maître... Sauf si vous tenez à découvrir la suite du programme. »

Le battant se referma brutalement. Brownie sortit du bureau et couvrit la porte pendant que Tommy se précipitait. Leslie ne bougeait pas, hagarde et échevelée. Il ôta sa chemise de flanelle, la lui noua autour de la taille pour couvrir sa nudité. Puis il la tint par les épaules et la regarda dans les yeux.

« Bon sang, Leslie. J’aurais jamais... »

Elle cracha encore du sang en parlant. « Il ne faut pas négocier !

— Hein ?

— Il nous a pris de vitesse, haleta-t-elle, les yeux égarés. Il a deviné le piège... et il a essayé de retourner la situation en se servant de moi. » Elle grimaça, désignant ce qu’on avait fait de sa personne. « Il a réussi... Mais vous ne devez pas négocier.

— Mais Heidi...

— Je sais ce qu’ils vont lui faire subir ! Ils le feront de toute façon ! Il ne peut plus nous relâcher, maintenant. Il nous massacrera et vous donnera comme coupable. “Meurtre d’un procureur par un ex-taulard !” Le procès contre lui n’aura pas lieu, il sera libre.

— Qu’est-ce que je dois faire ?

— Je ne sais pas ! gémit-elle, tenant à peine debout. Mais si vous plongez, nous aussi ! C’est vous, le boxeur. C’est vous qui devez gagner ce combat !

— Alors, DeMeo ! cria Albert. Tu es prêt à négocier ?

— Reste dans le bureau. Brownie, dit Tommy calmement. N'appelle pas les flics. Si ça tourne mal, fais ce que tu as à faire... OK, Albert ! Comment tu veux t'y prendre ? » Tout en parlant, il s'était agenouillé à l'arrière d'un juke-box pour régler le mécanisme.

« On sait que Leo Brown est avec toi, sa voiture est là. D'abord, Leon va amener la fille. Toi et Brown, vous sortez à découvert, les mains bien dégagées, pas d'armes. Après, on parlera.

— D'accord ! » cria Tommy. Il prit Leslie par les épaules, la regarda au fond des yeux. « Ça se jouera en une seconde, murmura-t-il. Une fois qu'ils nous auront vus désarmés...

— Ils vont vous tuer !

— Pas tout de suite. Albert aime faire souffrir, il ne voudra pas manquer ce plaisir. » Il arma l'automatique et le lui fourra dans la main. « Faites semblant de vous tenir le ventre, cachez-le.

— Mais...

— On n'a pas le temps ! Le juke-box se mettra en marche automatiquement dans une minute. Ils vont tourner la tête... Tuez celui qui se trouve le plus près de vous. Quoi qu'il arrive.

— Je ne sais pas comment...

— Appuyez sur la détente ! dit-il en reculant. C'est tout ! »

Brownie posa le fusil près de la porte du bureau et s'avança, mains levées, visage grave. Tommy et lui échangèrent un regard. Sans parole. Inutile... Tommy décrocha le talkie-walkie de sa ceinture et le glissa derrière le juke-box.

Quelques instants plus tard, Leon Otero se présenta à la porte en se servant de Heidi comme d'un bouclier. Il maintenait la jeune femme d'un bras passé autour de sa gorge et lui appuyait la pointe d'un couteau sous

l'œil. Après avoir évalué le danger d'un bref regard, il se concentra sur Tommy et le menaça avec le Magnum qu'il tenait dans sa main libre.

« OK. » Sur un signe de Leon, Paz entra et s'aplatit contre le mur, à côté de la porte, braqua son automatique sur Brownie. Les deux hommes, en combinaison grise et gants noirs... La tenue désignée pour les sales boulots.

Leslie Stratton émit un gémissement et recula, terrifiée. Jouait-elle la comédie ? De toute façon, les frères Otero ne lui prêtaient aucune attention. Chacun gardait les yeux fixés sur sa cible.

« Écarte-toi du juke-box, ordonna Paz.

— C'est bon, t'énervé pas. » Tommy obéit, paumes tournées vers le haut pour montrer qu'il n'était pas armé.

Les deux hommes tenaient Tommy en joue maintenant. Albert entra, prudemment. En costume et manteau de cachemire, débraillé, avec son œil mutilé qui virait à l'écarlate. C'était la première fois que Tommy le voyait se montrer délibérément sans ses lunettes. Il avait un air fou, au bord de l'effondrement.

Il leva un méchant Glock automatique et visa Tommy en pleine tête. Son sourire s'élargit. Le rictus de la mort. Ce moment tant attendu.

« Viens par ici, Brown, aboya-t-il. On va rigoler. »

Brownie hésita. Avait-il la moindre chance ? Albert fit un signe de tête à l'adresse de Leon. Celui-ci appuya plus fort la lame et perça la joue de Heidi, jusqu'au sang. La jeune femme écarquillait des yeux immenses, emplis de terreur.

« D'accord, d'accord », dit Brownie en approchant, mains offertes. Paz et Albert échangèrent un coup d'œil qui le prononçait déjà mort.

« C'est étrange, murmura Albert en revenant à Tommy. J'attends ce moment depuis si longtemps, je ne sais pas par où commencer. Tes genoux ? Un coude ?

— J'étais prêt à négocier ! protesta Tommy.

— Imbécile ! Tu croyais vraiment que... »

Click !

Albert tressaillit et pivota vers le juke-box au moment où la sélection automatique se mettait en marche. Tommy se jeta en avant pour lui agripper le poignet... mais Paz avait déjà tiré. Les balles projetèrent Tommy contre le juke-box, l'aiguille fit entendre un crissement en dérapant sur le disque qui venait de tomber sur le plateau. Il s'effondra.

Brownie se rua à la porte du bureau, attrapa le fusil et s'abrita derrière les juke-box les plus proches. Leon poussa un juron et ouvrit le feu en même temps que les deux autres, sans lâcher Heidi. Brownie s'approcha en zigzaguant entre les juke-box comme un joueur de rugby. Mais la présence des deux femmes l'empêchait de riposter. Il tira une salve en l'air pour produire un effet de surprise.

À cet instant précis, tandis que tous les yeux étaient fixés sur Brownie, Leslie se rapprocha de Leon, appuya l'automatique de Tommy contre sa poitrine et tira ! Les poumons pulvérisés, il s'abattit en vomissant du sang, soulevé par une série de soubresauts comme une truite sur le sable. Leslie bouscula Heidi, la fit tomber et se jeta sur elle pour la protéger de son propre corps.

Hébété, Paz s'agenouilla près de son frère. Juste au moment où Brownie tentait une nouvelle sortie et tirait. La rafale de plomb balaya Albert en plein torse et lui cribla le visage. Il poussa un hurlement et partit à la renverse. Aveuglé, il se raccrocha à Paz, lequel tenta de le repousser pour libérer sa main qui tenait l'arme. Au milieu de la confusion générale, Tommy réussit à ramper jusqu'au Magnum de Leon, le ramassa et se releva en titubant, tandis que l'agonisant fut pris d'un dernier sursaut... Puis ne bougea plus.

Dans le silence qui se fit brusquement, on n'entendait plus que les gémissements d'Albert. Les yeux de Paz, affolés, passaient tour à tour du

Magnum de Tommy au fusil de Brownie, mais sa main qui braquait toujours l'arme sur Leslie et Heidi ne tremblait pas.

« Fais pas de connerie, dit Brownie. T'as plus rien à y gagner, maintenant. Tu ne toucheras même pas ta paye.

— Elle a tiré sur mon frère !

— Tue-les, Paz ! cria Albert.

— Lève-toi ! dit Paz en faisant signe à Leslie avec son arme. Vous allez sortir avec moi, toutes les deux. »

Leslie fit non de la tête et se pressa plus fort contre Heidi.

« Je vais te tuer, salope !

— Si tu fais ça, moi je repeins les murs avec ta cervelle, dit Brownie. Ton frère est mort, les flics arrivent. Tire-toi pendant que c'est encore possible. »

Paz humecta ses lèvres desséchées. Considéra la situation... De longues secondes s'écoulèrent.

« OK, j'y vais », dit-il en reculant, canon pointé sur Leslie. A la porte, il s'arrêta. Une hésitation passa dans ses yeux.

« Paz ! Ne me laisse pas ! cria Albert. »

Paz ne dit rien. Sur un signe de Brownie, il ouvrit la porte et disparut. Albert enfouit son visage en sang dans ses mains et se mit à sangloter.

« Leslie, ça va ? » demanda Tommy.

Elle ne répondit pas. Affolée, elle se penchait sur Heidi pour l'examiner. Corps, visage... tout allait bien.

« Leslie ?

— Oui ! Ça va !

— Bon. » Tommy revint vers le juke-box en chancelant. Ses genoux plièrent, il tenta de se retenir à la machine sur laquelle il laissa une traînée de sang et s'effondra. Le revolver en tombant rendit un son métallique.

« Tee ? Bon sang... » Brownie posa le fusil et s'agenouilla près de Tommy. Soulevant les mains que celui-ci gardait crispées sur sa poitrine, il vit les deux trous d'où s'échappait un flot continu de sang.

« C'est sérieux, tu crois ?

— Je sens rien...

— Mais tu saignes à mort. Où est le talkie-walkie ?

— Je... je sais plus. »

Brownie se tourna vers les femmes. « Aidez-moi... Faut l'emmener à l'hosto !

— Attendez ! fit Albert en relevant la tête. Et moi ?

— Va te faire foutre ! » dit Leslie en aidant Heidi à se mettre debout.

Ils entraînèrent Tommy jusqu'à la Cadillac de Brownie en le soutenant sous les bras et l'installèrent avec précaution sur la banquette arrière. Il laissa aller sa tête contre l'épaule de Leslie.

« Maintenez-le assis, dit Brownie. S'il a les poumons perforés... Merde ! Mes clés sont restées dans ma veste ! »

Il rentra en courant dans l'entrepôt, attrapa son vêtement dans le bureau. Mais au moment où il repartait vers la porte, il remarqua qu'Albert, aveuglé, pointait son automatique dans sa direction.

« Aide-moi. J'ai besoin d'un médecin.

— Les flics arrivent. » Brownie regretta aussitôt d’avoir parlé. Guidé par la voix, Albert avait corrigé son angle de tir.

« Je vais t’exploser, je le jure !

— Tu te souviens de Cleavon Gates ? » souffla Brownie. Il fit un pas de côté, cherchant désespérément une arme. N’importe laquelle.

« Quoi ? » Albert avait suivi la voix. Il tenait Brownie dans sa ligne de mire mais il l’ignorait. Quelques secondes passèrent, interminables. Presque une minute. Albert tendait l’oreille, tête inclinée sur l’épaule. De sa main qui serrait la crosse de l’arme, il balayait l’espace devant lui comme un faisceau sur l’écran d’un radar. Brownie ne bougeait pas. Transpirant à grosses gouttes, respirant à peine.

Un cliquetis... Le juke-box se mit en marche automatiquement et le bras mécanique déposa un disque sur le plateau. Albert braqua son arme en direction du bruit. Il comprit aussitôt son erreur. Benny Benjamin à la batterie attaquait l’intro des Sultans of Soul. *Juke-box Cadillac*.

En proie à une panique grandissante, Albert ouvrit le feu sur la machine et tenta furieusement de la faire taire avec un tir en rafales où s’exprimait la fin de tout espoir. Brownie s’approcha à pas de loup. Percevant un mouvement, Albert pivota... Trop tard. Brownie avait trouvé son arme – le couteau à cran d’arrêt de Leon. D’un geste rapide, sans la moindre hésitation, il lui trancha la gorge avec tant de force qu’il sectionna le larynx et sentit la lame buter contre la colonne vertébrale.

« Cleavon Gates », répéta Brownie tandis qu’Albert lâchait son arme, portait les mains à sa gorge et s’étranglait dans un flot de sang.

« Et Aldo. Et Moishe. » Il recula pour ne pas se salir. « Si tu les croises en enfer, espèce d’ordure, tu pourras les saluer de la part de leurs amis. »

Tommy DeMeo mourut une première fois à dix-neuf heures vingt-trois dans l'unité de soins intensifs de l'hôpital Ford. De nouveau, à vingt et une heure quatorze. Et une troisième fois juste avant minuit. Lors de la crise finale, son cœur cessa de battre pendant près de trois minutes, avant que l'équipe chirurgicale ne parvienne à le ramener à la vie.

Il s'éveilla dans un univers de blanc. Draps blancs, carrelage au plafond, murs blancs. Même la douleur était blanche. Une sécheresse brûlante à chaque inspiration. Et plus loin derrière, il percevait la palpitation lancinante d'une souffrance anesthésiée. On avait dû le gaver de calmants.

Il essaya de se remémorer... Comment était-il arrivé ici ? Mais ses pensées se figeaient dans sa tête en un magma informe.

Quelqu'un le regardait... Type latino-américain, mince, bien habillé. Assis sur une chaise en plastique à côté de son lit.

« Tu étais censé m'appeler, dit Garcia, plutôt affable.

— Je... j'ai pas eu le temps, dit Tommy, la voix rauque. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Trop long à raconter. Mais c'est fini, DeMeo. Tu as réussi.

— Je ne me sens pas franchement... grisé par le succès.

— Oui, ça se voit. Mais tu es en sécurité maintenant. J'ai posté un garde devant la porte.

— Pour empêcher les gens d'entrer ? murmura Tommy. Ou pour m'empêcher de sortir ?

— Les deux, reconnut Garcia. Repose-toi... » Il se tut. Tommy dormait déjà.

Il demeura une dizaine de jours entre la vie et la mort. Assommé par les médicaments, relié à des machines qui assuraient le maintien de ses fonctions vitales, il somnait dans un sommeil proche du coma, refaisait surface de temps à autre, replongeait. Sans aucune perception du temps ni de l'espace.

Leslie Stratton, elle, n'eut pas le loisir d'oublier son cauchemar. Pendant que Tommy flottait au bord du néant, elle dut raconter en détail son enlèvement par la bande d'Albert Luca et la fusillade à l'entrepôt. D'abord à la police de Detroit, puis aux autorités fédérales. La Justice contre la Mafia.

La tuerie de l'entrepôt ne perturba guère le tribunal. Au cours de l'enquête préliminaire, le procureur en chef rejeta catégoriquement la formule du médecin légiste évoquant le « coup de grâce » donné par le meurtrier en tranchant la gorge d'Albert Luca. La cause de la mort ne pouvait constituer une question pertinente, déclara le magistrat, puisque ladite mort était survenue durant la perpétration de délits criminels multiples, parmi lequel l'agression commise sur la personne d'un représentant de la justice. Fût-ce par crucifixion, écartèlement ou supplice du feu, le meurtre n'en était pas moins légitime selon la loi la plus stricte.

Affaire classée.

Presque. Malgré l'avis des médecins, Leslie Stratton retourna aussitôt travailler. Durant les six semaines qui suivirent, elle négocia âprement la peine applicable à John Luca et à la bande du St. Clair qui plaidaient coupables. Perpétuité assortie de vingt ans de sûreté. Une réclusion ferme, dans le quartier haute sécurité de la prison de Jackson. Sans possibilité de mise en liberté conditionnelle.

En échange de sa coopération, Tommy écopa d'une peine moindre. Sept à dix ans dans un centre de détention fédérale. Dans le cas où il survivrait à ses blessures.

OceanofPDF.com

Leslie Stratton montra sa carte au policier qui gardait la porte et entra dans le centre de rééducation de l'hôpital Ford, vaste espace de la taille d'un gymnase empli de machines diverses, appareils à extension et à étirement, bassins à remous en acier. En tailleur pantalon noir et chemisier blanc strict, elle sortait visiblement du tribunal. Seul un hématome à la mâchoire rappelait l'épreuve qu'elle avait traversée.

Dans le coin le plus éloigné de la salle, Tommy marchait laborieusement sur un tapis de course. Un pied en avant, puis l'autre. Un pied en avant, puis l'autre. Il parvenait à peine à lever la jambe gauche mais persistait dans l'effort, les mains crispées sur la barre de soutien pour garder l'équilibre, transpirant dans son pyjama d'hôpital.

« Bonjour, Tommy. Comment ça va ?

— J'ai connu mieux, dit-il d'une voix neutre, sans relâcher le rythme. Les nerfs sont endommagés. Apparemment, j'aurai toujours besoin de béquilles ou d'un fauteuil roulant. Voilà la bonne nouvelle, de mon côté. Et vous ?

— Paz Otero a été tué hier soir à Cincinnati. Il essayait de piquer la voiture d'un flic qui venait de finir son service. Mort sur place. »

Tommy ne fit aucun commentaire. Un pied, puis l'autre. Un pied, puis l'autre.

« Vous êtes content de votre condamnation ? Sept à dix ans, en prison fédérale ? »

Haussement d'épaules.

« Je me suis cassé le cul pour vous obtenir ça, Tommy. Vous auriez pu en prendre pour perpète multiplié par trois.

— Je sais que je m'en tire bien, Leslie, merci. C'est juste que... Je m'en fous un peu, maintenant. Je pars quand ?

— Vous devez passer en audience, d'abord. Mais qu'est-ce qui vous prend de vous laisser ainsi abattre ?

— Qu'est-ce qui me prend ? répéta Tommy en sentant la chaleur lui monter au visage. Vous voyez ce qui m'arrive, là ?

— Oui, je vois. Vous pourriez être mort, mais vous ne l'êtes pas. Vous pourriez être paralysé, mais vous ne l'êtes pas.

— Pas complètement, peut-être.

— Si vous avez besoin d'un appareil orthopédique, je peux vous aider à le choisir. Vous êtes un dur à cuire, Tommy, non ? Alors, qu'est-ce que vous fabriquez à vous complaire dans votre malheur ?

— Je ne me complais pas. Mais...

— Mais quoi ?

— J'ai peur, je crois, dit-il sans cesser de marcher. J'ai déjà traversé de mauvaises passes. Mais ça, c'est autre chose. Si je n'ai pas la maîtrise de mon corps... » Il secoua la tête d'un air sombre. Mais continua l'exercice.

« Vous n'êtes vraiment pas drôle, soupira Leslie. Moi qui me réjouissais tellement à l'idée de vous coffrer.

— Désolé.

— Il y a de quoi. Le juge a opté pour la clémence.

— Qu'est-ce que vous racontez ? On était parti sur sept à...

— ...dix ans, oui. Votre condamnation est suspendue. “Aide aux intérêts de la justice.” Vous avez mis votre vie en danger pour défendre un magistrat. Le juge vous accorde la liberté pour raison médicale. »

Il éteignit la machine et se tourna vers elle. « Vous plaisantez ou...

— Pas du tout. Je le jure, dit-elle en levant la main. Bref, pour faire court, vous n’allez pas en prison. À vous de vous tenir tranquille. »

Tommy poussa un long soupir. « Mais comment...

— Vous m’avez sauvé la vie, Tommy ! En d’autres lieux, ça ne pèserait peut-être pas lourd. Mais dans la jungle de Detroit... J’ai demandé dix ans de liberté en échange de vos loyaux services. Sachez seulement qu’au moindre écart c’est la taule direct. Et vous y passerez tellement de temps que vous oublierez tout de votre vie antérieure.

— Il n’y aura pas d’écart... Merci.

— Il n’y a pas de quoi. Nous sommes quitte. Maintenant, la mauvaise nouvelle... Les autorités fédérales se sont entendues avec Reisig Syndikat. Tout l’actif du Black Kat est transféré sur un fonds qui servira à honorer les royalties en souffrance. Les artistes sont payés, Reisig sauve la face, mais vous n’avez plus un sou.

— Ce n’est pas la première fois.

— Voilà ce qui m’inquiète, justement. Bon, il faut que j’y aille. Au fait, pour le fauteuil roulant... Vous n’en aurez pas besoin, Tommy.

— Vous êtes médecin ?

— Non. Mais je suis imbattable pour évaluer la force de caractère chez quelqu’un. Vous marcherez quand vous partirez d’ici. Vous pourrez courir, même, ça ne m’étonnerait pas. »

Mais elle se trompait.

OceanofPDF.com

Tommy s'appuyait sur une canne à chaque pas lorsqu'il quitta le centre de rééducation, six semaines plus tard. Il avait maigri de dix kilos, flottait dans son blouson, et son visage s'était creusé de nouvelles rides, signes d'une lutte contre la douleur. Mais il était sur la bonne voie. Tout au fond de lui, il sentait son énergie revenir peu à peu. Comme une pile sur un chargeur à régime lent.

Une décapotable noire attendait devant la porte, moteur en marche. Capote baissée. Carrosserie luisante et longue à n'en plus finir. Avec à son volant un homme aux yeux bruns sous un chapeau de feutre.

« Salut, dit Brownie, comme s'il ne s'était pas écoulé trois mois, mais trois jours. J'ai essayé de venir te voir, les flics m'ont dit que les visites étaient interdites. Comment tu vas ?

— Ça pourrait être pire. Je m'attendais à partir en cabane pendant dix ans. En fait, j'y vais pas.

— J'ai appris ça par Garcia. » Il se pencha pour ouvrir la portière côté passager. « Monte.

— Jolie, ta bagnole, dit Tommy en s'asseyant avec difficulté. Elle est neuve ?

— Cadillac Fleetwood Eldo, année 1974. Tout juste sortie de l'usine.

— Je ne sais plus reconnaître les voitures maintenant. Je les préférais avec des ailerons.

— Faut vivre avec son temps, mon gars. T'es prêt à parler affaires ?

— C'est fini pour moi, Brownie. J'ai plus un rond et je suis cassé de partout. Je veux bien que tu m'emmènes en voiture, mais je ne te demande pas de me faire la charité.

— Qui parle de charité ? J'ai juste besoin d'un conseil. Tu te souviens de Little Diddley ? Le guitariste qui a pris des coups de couteau le soir où Moishe s'est fait buter ?

— Évidemment. Et alors ?

— Il est parti chez des cousins à Harlem pour faire profil bas. » Brownie inséra une cassette dans le lecteur du tableau de bord. « Il m'a envoyé une cassette. C'est ce qui passe dans les clubs de Brooklyn en ce moment. Écoute. »

Introduction à la batterie, bientôt étoffée par une basse et une guitare aux styles dépouillés.

« C'est le motif de *Lickin' Stick*, dit Tommy. James Brown et les Fiâmes.

— Tu n'as pas perdu ton oreille. Mais c'est pas James Brown. »

Une voix s'éleva, puissante et furieuse. Des paroles aux rimes mitraillées, en suivant la mesure ou à contretemps.

« Alors qui ?

— Diddley n'a pas précisé. Mais peu importe, c'est le style que je voulais te faire écouter. Du rap, on appelle ça. Poésie de la rue, rythme syncopé. Aucune mélodie.

— Le blues a un son brut, mais ça ! Dans le genre basique... On se demande même si c'est de la musique.

— Tu n'aimes pas ?

— Si. Le rythme me plaît. Et le côté dur, énergique... J'ai toujours été attiré par ces trucs-là. Bon, et alors ?

— Alors en ce moment, au Top 40, il n’y a que de la disco ou du glam rock, des p’tits Blancs en p’tits pantalons moulants et cheveux hérissés. Y a pas de tripes là-dedans, aucune âme. Le rap pourrait bien être le prochain tournant à ne pas rater. L’équivalent du crack en musique... Une bonne défonce, beaucoup moins cher que la cocaïne au niveau coût de production pour quelqu’un qui a de l’oreille. En plus, c’est tellement nouveau, les grosses boîtes comme Reisig et MTV ne savent même pas que ça existe. Exactement ce qu’il faut pour te remettre en selle.

— Non. Je n’ai plus envie. Brownie. C’était une belle aventure, mais on a perdu trop de monde en cours de route.

— Tu as raison. La musique est un combat long et douloureux, certains y laissent la vie. Il en a toujours été ainsi. Mais tu as vu Martika et les Sultans sur scène... Ils étaient tellement heureux de faire ce qu’ils aimaient. Tu crois qu’ils auraient échangé une seule minute de ces moments-là contre quoi que ce soit au monde ? Et à la fin, ils sont partis avec la plus belle récompense entre toutes.

— Laquelle ? »

Brownie sourit. « L’immortalité, mon pote. La vie éternelle. Dans quelques années, personne ne se souviendra de toi, ni de moi ni d’Albert. Mais Martika ? Sam Cooke ? Les Sultans ? Ils continueront à chanter, ils resteront toujours jeunes. Et nous y avons contribué. Toi et moi. Tu peux imaginer quelque chose qui donne plus de sens à ta vie ?

— Non, reconnut Tommy.

— Ah, tu vois. » Brownie passa la première vitesse avec un geste exagérément théâtral. « Je connais un endroit où on te sert une bidoche au barbecue... Faut descendre jusqu’en Arkansas pour trouver mieux. Allons déjeuner. On bavardera tranquillement, et ensuite on discutera un peu affaires. D’accord ? »

Pendant que Brownie engageait la Cadillac sur la chaussée, Tommy tendit la main vers le lecteur de cassettes et monta le son. Il écouta.

Des rimes enflammées. Un rappeur anonyme de New York, libéré de la contrainte mélodique, qui martelait furieusement ses paroles comme des coups de poing en plein corps.

Pas de musique. Seulement le rythme, réduit à son expression la plus élémentaire. Les muscles et la chair brute du boxeur qui respecte la limite de poids. Ni rock ni soul. Un style totalement original. Et pourtant, une même et unique voix. Celle d'un homme en lutte, criant pour dire la vie dure...

Le blues. Nourri d'une énergie nouvelle, urbaine, imprégnée par des images et une cadence modernes. Mais le message demeurait identique. L'identité blessée, en colère. *Blue*²⁵.

Et qui ne renonce jamais. On ne peut écraser celui qui se relève inlassablement.

Tommy se laissa aller en arrière contre le cuir, dans la confortable étreinte du siège. Souriant. Attentif à la batterie qui cognait au fond de sa poitrine. A la rage qui montait du béton, pendant que la Cadillac s'enfonçait dans les sombres couloirs du ghetto. Au cœur de Detroit.

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

OceanofPDF.com

Achevé d'imprimer en septembre 2010
sur les presses de Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai
pour le compte
des Éditions Payot & Rivages
106, bd Saint-Germain - 75006 Paris
Dépôt légal : octobre 2010
N° d'imprimeur : 10-3510

Imprimé en France

OceanofPDF.com

-
1. Mojo est venu de Mobile
Dans sa Cadillac Juke-box
Avec sa came et ses biftons
Sa poupée qu'est pas en chiffons
Ses flingues si ça ne tourne pas rond
Ah non, le gars Mojo
Faut pas s'le mettre à dos...
oh oh oh...
 2. . « Purple Gang ». Gang de Detroit des années 1920-1930 qui exerça un contrôle d'une exceptionnelle violence sur le trafic d'alcool et les activités de contrebande durant l'ère de la Prohibition. (N.d.T.)
 3. . Surnom de la ville de Detroit (cf. aussi « Motor City »), capitale de l'industrie automobile américaine. (N.d.T.)
 4. . Syndicat des camionneurs américains. Son ancien président, Jimmy Hoffa, est célèbre pour ses liens avec la mafia et les activités illégales auxquelles il a participé en utilisant l'argent de la caisse de retraite des Teamsters. (N.d.T.)
 5. . Le cinquième amendement à la Constitution des États-Unis permet à tout citoyen de refuser de témoigner contre lui-même dans une affaire pénale. (N.d.T.)
 6. . Allusion à l'extravagance des voitures américaines entre 1957 et 1970, machines rutilantes aux calandres chromées... Véritables juke-box sur roues.
 7. . Bobby Vinton, artiste de variétés célèbre entre 1960 et 1979, notamment pour sa chanson *Blue Velvet* (reprise en hommage par David Lynch dans son film *Blue Velvet*). Les paroles : « *She wore blue velvet...*/Elle était vêtue de velours bleu... » (N.d.T.)
 8. . « Un bel homme aux yeux bruns ». (N.d.T.)
 9. . *Fat* : gros, gras. (N.d.T.)
 10. . « Black Bottom » : nom du ghetto noir de Detroit. De *bottom* : fond. (N.d.T.)
 11. . *Long* : grand ; *lean* : mince. Jeu de rimes. (N.d.T.)
 12. . Mickey Charles Mantle : célèbre joueur de base-ball professionnel, membre des Yankees, équipe de New York. (N.d.T.)
 13. . « Si tu me quittes, tu perdras tout. » (N.d.T.)

14. . Champion du monde des poids lourds en 1962. L'un des puncheurs les plus puissants de l'histoire de la boxe. (N.d.T.)
15. . Dirigeant de la Nation of Islam, organisation religieuse et militante noire nord-américaine. (N.d.T.)
16. . « Mojo est venu de Mobile, au volant d'une Cadillac Juke-box ». (N.d.T.)
17. . Clarence LaVaughn Franklin (1915-1984). Célèbre prédicateur à la tête de la New Bethel Baptist Church. Connu aussi pour son amitié avec Martin Luther King et sa relation avec la chanteuse de gospel Mahalia Jackson. Père d'Aretha Franklin.
18. . Dixie, parfois Dixieland : surnom désignant le sud des États-Unis, territoire couvert par les ex-États confédérés d'Amérique, esclavagistes. (N.d.T.)
19. . « J'ai combattu les flics et ils ont gagné. » (N.d.T.)
20. . Happening géant, événement majeur de la période hippie, qui s'est déroulé le 14 janvier 1967 et marqua le début du Summer of Love (« Été de l'amour »), (N.d.T.)
21. . « Prends une assurance. » (N.d.T.)
22. . Elias Otha Bates McDaniel, plus connu sous le nom de Bo Diddley (1928-2008). Bluesman, guitariste, chanteur et compositeur. (N.d.T.)
23. . Agent du Trésor américain (1903-1957) connu pour ses efforts à faire respecter la prohibition à Chicago. Chef de l'équipe des Incorruptibles chargés de faire tomber Al Capone.
24. . « Parrain de la musique soul. » (N.d.T.)
25. . Adjectif en anglais : être triste, essuyer un coup dur. (N.d.T.)